N° 587 33e Année. Tome CLX 1er Décembre 1922

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

L'amélioration des rapports franco-anglais relatifs à la question ottomane, et les perspectives meilleures présentées par nombre d'entreprises, nous ont valu la continuation de séances empreintes de fermeté. Il se produit bien de temps à autre des allègements, mais on doit les considérer comme fort salutaires, puisqu'ils ont pour effet d'entretenir l'élasticité de la cote et d'enrayer une hausse brusquée comme celle enregistrée il y a près de deux ans, et qui occasionna la période de dépression dont nous venons heureusement de sortir.

Nos Rentes sont bien tenues et accentuent leur reprise précédente : 3 o/o Perpétuel 58,95 ; 6 o/o 91,50 ; les Fonds russes marquent un léger raffermissement ; les Fonds Turcs sont agités au gré des nouvelles quotidiennes et se présentent en général en perte de quelques fractions.

Ainsi qu'on le verra par les cours ci-après, nos grandes banques se maintiennent à leurs précédents niveaux ou le dépassent même de quelques points : Banque de Paris 1369 ; Société Générale 721 ; Crédit Lyonnais 1480 ; Comptoir d'Escompte 958. L'action du Crédit foncier de France s'inscrit à 1020 francs ; l'émission du 4 décembre prochain comportera 1.200.000 obligations 6 o/o émises à 490 francs. Signalons enfin la meilleure orientation des valeurs immobilières et tout particulièrement de la Rente foncière à 1325 francs.

Charbonnages plus irréguliers, faiblesse des transports maritimes et des métallurgiques ; fermeté des cuprifères : Rio 1785 ; Montecatini 101 ; valeurs de sucre résistantes : Raffinerie Say 2475, Sucreries d'Egypte 520.

Aux valeurs diverses, les Tréfileries du Havre s'avancent à 160 ; Kuhlmann ne varie guère à 540 ; la Distillerie Cusenier passe de 2.900 à 3.100, les Etablissements Debray de 1.140 à 1.[illegible] On échange à 491 fr. les actions Energie Electrique du Littoral Méditerranéen.

Au marché en Banque, le groupe des pétroles est résistant : Royal Dutch 23.150 ; Shell Tr[illegible] port 270,50, celui des caoutchoucs bien tenu, mais, ainsi que nous le faisions prévoir, ce sont tout les valeurs phosphatières qui ont accaparé l'activité de la coulisse. La forte hausse enre[illegible] trée sur ces titres a suscité des réalisations, qui n'entraînent d'ailleurs qu'une minime diminu[illegible] de leur récente avance. Les Phosphates de Constantine sont soutenus à 435 fr., les Phosph[illegible] Tunisiens passent de 615 à 690 fr. L'avance de ce titre repose sur le bruit que la société s[illegible] en possession de moyens lui permettant de livrer le phosphate dans des conditions permet[illegible] son utilisation sans transformation préalable en superphosphate.

Les diamantifères et Mines d'or Sud-Africaines sont plus lourdes et ont eu un marché irr[illegible] lier, subissant les fluctuations désordonnées de la livre anglaise qui après avoir atteint 73 fr[illegible] est redescendue à 63,23. Après quelques cascades, mais de moindre envergure, le dollar [illegible] 14,10 et la livre 64,80.

LE MASQUE D'OR.

Emprunt à lots du Crédit Foncier

Le Crédit Foncier annonce pour le mois prochain une émission de 1.200.000 obligations communales. La souscription sera ouverte le 4 décembre et close au plus tard le 20.

Les titres nouveaux, auxquels l'épargne réserve dès maintenant l'accueil empressé qui a marqué les précédentes émissions, sont du type habituel 500 francs 6 o/o avec lots et sont remboursables, au plus tard, en 70 ans. Les intérêts annuels, de 30 fr., sont payables par semestre, sous déduction des impôts, les 16 mars et 16 septembre de chaque année.

Le prix d'émission a été fixé à 490 fr., soit 10 fr. au-dessous du pair.

Pour permettre aux capitalistes les plus modestes de bénéficier des avantages de l'opération, le Crédit Foncier de France a décidé de recevoir les souscriptions, soit en titres libérés, soit en titres non libérés payables à raison de 60 francs seulement en souscrivant, le solde étant réglable en sept échéances échelonnées jusqu'au 12 mai 1925. C'est là une véritable prime à l'économie, prime d'autant plus intéressante qu'entre temps les souscripteurs bénéficient des tirages de lots dans les conditions ordinaires.

Chaque année, en effet, ont lieu quatre de ces tirages, les 11 janvier, 11 avril, 11 juillet et 11 octobre, et 416 obligations sont remboursées par trois millions de francs de lots, dont un lot de 1 million, 1 lot de 500.000 fr., 2 lots de 250.000 fr. et 4 lots de 100.000 fr. Le premier tirage aura lieu le 11 avril 1923.

Sécurité absolue, rendement avantageux et plus-value certaine, dans un délai qu'on peut supposer rapide, telles sont les caractéristiques d'un placement assuré, d'ores et déjà, d'un complet succès.

JULES LAFORGUE

—

C'était une âme charmante, et la séduction simple de son caractère était si forte, que, même des écrivains qui ont eu à peine l'occasion de l'entrevoir, en ont gardé un souvenir chatoyant et presque pieux. Courtois et doux, étanche et attentif, instruit et curieux, dilettante et passionné, s'exprimant à mi-voix sur un vaste clavier, d'une modestie fondamentale et amène, il plaisait dès l'abord par la sérénité alerte et rêveuse du regard et attachait par la franchise de la parole et une impression particulière qu'il dégageait d'angoisse pavoisée de sourire, de douloureuse sincérité parée de politesse, d'évaluation juste et modérée de soi : angoisse cosmique et retenue intellectuelle, fraîcheur absolue de l'esprit, inquiétude souriante, amour des plus belles fleurs de la pensée, pour leur parfum plus que pour leur rareté ; apitoiement innombrable sans aucune sensiblerie, compréhension indulgente de tout, même des plus formidables énigmes, égalité parfaite d'enjouement contemplatif et pessimiste, reconnaissance ardente au moindre don de lumière qu'apportent l'art, la nature ou les embellies de la vie, tels étaient au premier aspect les traits distinctifs de son intelligence. Son enfance mystique s'est muée en jeunesse librement studieuse. Son enfance souffreteuse lui a donné le goût de la méditation lente, les yeux ouverts dans les ténèbres, dans l'attente d'une clarté qui filtre aux fentes

des volets clos. Les aridités des vocabulaires ne l'arrêtent pas ; il y porte une lumière réfléchie. S'il n'entrevoit point, dès son premier regard sur sa destinée, que le lyrisme l'embrasera tout entier, il écoute, candide, les discussions des philosophes; la beauté du monde s'éveille pour lui aux chefs-d'œuvre des musées et il en cherche des corollaires dans l'esthétique. Il était normal qu'on le rencontrât un livre à la main. C'était parfois un Taine ; mais il le lisait dans la clarté florée du Luxembourg ; il le fermait pour aller contempler la fête des couchants sur le fleuve et se plaire anxieusement aux crépuscules qui orchestrent d'un accompagnement si spontanément splendide les mélancolies d'un esprit neuf qui a déjà renoncé à des systèmes et déchiré les dictées de la mémoire, pour se chercher en émouvants soliloques. Son *moi* d'alors, c'est une série d'harmonicas, qui vibrent au toucher de tout. Il n'est jamais le centre du monde; il cherche sa place dans le tourbillon des idées qu'il pense ordonné et en marche, roulant sur soi-même. Aucun souci d'une carrière définie et numérotée d'une fonction, point non plus d'ambition, simplement une soif de vie intellectuelle, de flânerie méditative, d'entrevisions, au fond de lui-même, de tout ce qui se tisse autour de lui de brillant et de sanglotant. Le goût de l'onction, le sens de l'arabesque légère, une perception délicate des disproportions ; l'onction affinée d'esprit. Il aime Renan ; la contrainte et l'amertume des disproportions, il croit la trouver dans Huysmans. La gemme multiple dans l'unité, il la trouve à la rosace de Notre-Dame en même temps que le Bouddhisme conquiert sa sensibilité dont les dieux seront d'abord Philoctète puis Bouddha, plus tard Hamlet ; et tout ce qu'il y a en lui de tendre, de doux, d'élégant, d'impérieusement amoureux, de retour ironique sur sa sensitivité nerveuse et ses enthousiasmes grandiloquents, lui dicte ses premières pages de prose, un triptyque à la gloire de Watteau.

Il a pressenti le culte de la misère humaine, admis le renoncement; il rêve d'animation irisée sous la tristesse d'un

regard embué sur la beauté. Qu'aime-t-il chez Watteau? Une douceur tranquille sous le mantelet rayé, une décence charmante chez les voyageuses pour Cythère, et la naïveté du regard énamouré de tout, chez Gilles; un goût de passion vive et tendre, et de mort un peu voluptueuse dans des musiques qui s'éteignent pendant que les lanternes de couleur défaillent. Il aime aussi l'immobilité. Le dessus de sa cheminée se pare de petites figurines égyptiennes. Plus tard, il mettra aux doigts des Pierrots le scarabée égyptien. C'est par Gille qu'il arrive à Pierrot qu'il conçoit dans sa passion de candeur, de blancheur, d'innocence avertie, gourmande d'intellect; Pierrot, de l'immobilité qui bouge, qui bouge rythmiquement et harmonieusement, qui hésite toujours, Pierrot populaire, entre le pâté, et l'amour. Pierrot rêvé, entre la hantise de l'idée et la peur du réel! Dans cette disposition d'esprit, que voit-il dans la vie qui l'entoure? des motifs d'hésitation! Il aime ceux qui réfléchissent tout haut, qui étalent les éléments du problème dont ils jugent l'exposition plus intéressante que la solution, qui expliqueront à sa curiosité toute juvénile des âmes de femmes compliquées et littéraires et tâcheront de lui fournir des définitions de la mentalité de la beauté des faces féminines, des formules pour en enclore le halo lumineux. C'est très sincèrement et en mémoire d'émotions anciennes qu'il citera comme un des plus beaux vers qu'il connaisse ce vers de Bourget:

La ligne de sa joue est le seul univers.

Le Paul Bourget d'alors l'attire par tout ce qu'il contient d'inquiet, de naïf, d'étonné, d'analyste, de lakiste. Quand vers vingt et un ans il ira vers Bourget qui prend notion immédiate de la valeur de son visiteur, il appelle Bourget, à part soi, lord Bouddha; un magnifique éloge puisque Laforgue est encore aux langes d'un bouddhisme moderniste de sa façon!

Il a dix-neuf ans, il vit rue Berthollet, décor très prosaïque; dans l'appartement exigu la famille est très nom-

breuse ; une certaine fortune. M. Laforgue père a gagné laborieusement quelque trois cent mille francs dans les affaires à Montevideo. Il a placé ses fonds en cédules uruguayennes ; les fluctuations financières ont fait baisser ses titres de moitié. La vie sera plus dure qu'il ne l'avait méritée pour lui et les siens. Il ne contrarie pas la vocation de ses fils les plus âgés, dont l'un veut écrire et l'autre peindre. D'ailleurs il a lu Jean-Jacques, donc l'*Emile*; il a des vues particulières et libérales sur l'éducation. Jules Laforgue a fait ses études; elles devaient être excellentes, si l'on en juge par son œuvre et sa curiosité universelle. Pourtant il néglige le sésame ordinaire des carrières libérales, le viatique vers les mandarinats, le bachot. Le voilà orienté vers toutes les carrières libres et dures ; mais il a dix-neuf ans. Il est en vacances ; on respectera sa période de préparation, on ne le pressera pas. Il se cherche, travaille et flâne. A ce moment-là il y a au quartier latin un peu de bruit littéraire, pas une école, un groupe plutôt, une réunion, pas une beuverie ; des aspects parfois de goguette tout de même à certains instants. L'art est présent. Un certain amour des lettres, de la poésie telle qu'on la parle à ce moment, du lazzaronisme, du modernisme, de la plaisanterie parfois divertissante, de la grosse charge, rassemble dans des cafés la jeunesse du quartier latin, la prime jeunesse, la jeunesse vétérane : des aînés viennent voir, écouter, et, puisque on dit des vers, des comédiens accourent gentiment les dire, et tout le conservatoire, au moins hommes, s'y rend. La rondeur, l'entregent, la sonorité de voix, la familiarité, le parisianisme, passablement Périgourdin, d'Emile Goudeau, le porta à des honneurs présidentiels. La vie du quartier, disait-on avec joie, renaît ! Elle était donc morte ? Interrompue ! Sans doute Raoul Rigault, Vermorel, Vermersch, Maroteau, Millières, tant d'autres qui avaient fréquenté la brasserie Huber ou la brasserie St-Séverin avaient été fusillés ou s'étaient exilés en Angleterre ou en Suisse. D'autres, habitués du Procope, hantaient le Palais-Bourbon ; autre

quartier ! Au cours du 16 mai les parlotes de la rive gauche étaient surveillées. Pourtant avant les Hydropathes la vie avait repris. Un éditeur de la rue des Ecoles publiait Arvers et Banville. La *République des Lettres* de Catulle Mendès apparaissait somptueuse sous sa couverture bleue avant de pâlir et de maigrir désespérément ; on voyait aux vitrines de son dépositaire la précieuse première édition de l'*Après-midi d'un faune* de Mallarmé, avec les cordonnets rose et noir.

Un petit café près du Lycée Saint-Louis réunissait plus que souvent Mendès, Léon Hennique, Bouchor, Ponchon, Bourges et surtout le quartier acclamait Richepin athlète et poète, villonnesque et érudit, truculent et en passe de devenir Touranien. Une école de *vivants*, ainsi s'appelaient-ils, se levait ; au moins, de bons vivants ! « Ah ! quand viendra-t-il un bon roi qui change en vin l'eau des fontaines », chantait Bouchor ; Rollinat récitait des poèmes macabres et chantait au piano d'aimables rusticités ; André Gill rayonnait parmi des élèves et disait la *Muse à Bibi*, Rodenbach murmurait des strophes joliment sentimentales.

On disait des vers rue Cujas, on courut les entendre et Coppée et Bourget, et Paul Arène et Frémine et tous. On y entendit Coquelin Cadet récitant des monologues de Cros et Charles Cros de sa voix sèche coupait ses poèmes en petites strophes. Tout un élément joyeux de chansonniers y suivit Jules Jouy accompagné de gens qui rédigeaient médiocrement le tintamarre, pour Paulon chemisier fantaisiste; le *Colonel Ramollot* naquit sur ces planches-là, Moynet y récita des histoires qui semblaient émaner d'un Mark Twain du Boulevard Saint-Michel. Mais ce fut précisément cet élément joyeux qui séduisit le plus les étudiants en médecine las de leur travail et les quelques peintres ou sculpteurs qui venaient flâner là.

Leurs votes à des élections un peu saugrenues, dans ce milieu anarchique par essence portèrent Goudeau à la prési-

dence, et cette sorte de principiculat de la poésie, hâtivement décerné par des camarades vagues, eut cet inconvénient en coiffant le groupe d'une couronne de le réduire singulièrement en nombre ; ni Coppée, ni Arène, ni personne parmi les illustres ne revint. Une salle de la rue de Jussieu abrita des lectures où souvent repassèrent les mêmes poèmes toujours plus populaires, mais toujours auprès de moins d'auditeurs et enfin Emile Goudeau put satisfaire son grand rêve de devenir rive droite, lorsque se présenta Salis et que tout cela s'engouffra très gaiement au cabaret parmi les tables de peintres et de dessinateurs fantaisistes dont l'optique aimable et rapide cadrait avec les talents légers et ironiques des lettrés qui venaient se réunir à eux. Seul Charles Cros suivit le mouvement, distrait et supérieur, préoccupé de tout, grand badaud de Paris, parce qu'il aimait les cafés et trouvait des idées dans le mouvement et même le vacarme.

J'ai raconté ailleurs (dans ma préface à *Symbolistes et Décadents*), comment je rencontrai, à la salle de la rue de Jussieu, Laforgue curieux de bruit littéraire, chercheur, inquiet de soi, auditeur consciencieux et méditatif, tranchant un peu sur la tenue ordinaire des visiteurs par un paletot un peu long, genre lévite, un chapeau de lasting, glabre, rose, avec ses étonnants yeux bleus légèrement pailletés de gris, d'une extraordinaire pureté ; et comment, d'une longue conversation éparse, après la séance dans les rues silencieuses, naquit le besoin bientôt de se revoir. Comment il me montra ses premiers vers, des sonnets philosophiques, et moi je le mis au courant, dans ma chambrette de la rue Racine et au Luxembourg, de mes premiers poèmes, vers libres ou proses musicales. Son ambition principale était alors de devenir un historien d'art, et, pour le luxe et la beauté de la vie, un poète philosophe. Il n'avait point encore commencé le *Sanglot de la Terre*. Il y préludait. Il sortait d'une vague solitude intellectuelle très repliée, très liseuse. Son choix philosophique n'était pas fait, un goût pour Platon, pour Spinoza, une insurrection contre Taine, sou-

verain hier dans son esprit, pour avoir parlé d'art, mais avec de vifs retours d'admiration. Son anxiété vis-à-vis de la femme n'était point encore vive. Il lui restait, d'une période de croyance religieuse une foi aux célibats, à la lecture des chefs-d'œuvre, oraison et communion.

Il sortait de limbes clairs et blancs avec une élégance parfaite de manières et de verbe. Mon départ pour l'Afrique interrompit nos longues causeries. Quelques semaines après, un peu sous auspices, Laforgue se lia avec Charles Henry, puis il alla vers Bourget et cette dernière amitié allait modifier le cours de sa vie.

Elle était besogneuse, Laforgue perdait son père qui laissait onze orphelins. Les deux aînés, le poète et le peintre abandonnaient leur part d'héritage aux plus petits. Fini des commodités de l'appartement médiocre, tiède tout de même, de la rue Berthollet. Laforgue s'est niché dans une chambrette de la rue Monsieur-le-Prince. Il y vit à la diable, mais n'a-t-il pas son rêvoir ? les quais, de la place St-Michel à Notre-Dame : Pratiquement il tente les revues d'art. Elles sont peu nombreuses, son effort tend à écrire à la *Gazette des Beaux-Arts*, mais l'incident se produit de l'offre par Ephrussi, sur l'indication de Paul Bourget, d'une situation. Charles Ephrussi, qui s'occupe d'art allemand (un livre sur Albert Dürer), est sondé par des amis d'art, d'Allemagne. L'impératrice Augusta a besoin d'un lecteur français. Elle aimait être tenue au courant de la littérature française, au moins d'une certaine littérature française spiritualiste et mondaine, et par les journaux français (les trois journaux : *Figaro*, *Temps* et *Débats*) des détails académiques et aussi de la vie de certaines grandes familles. Elle avait vu avant la guerre beaucoup de monde français à Baden et il y avait eu idylle d'âmes entre elle et un diplomate français à la cour de Bade, M. de Bacourt. Vieillie, squelettique presque, parée pour les soirs de gala d'épaules de cire, elle vivait dans le grand Palais, assez à l'écart avec ses dames de la cour ; le soir le lecteur était presque toujours

convoqué à ces réunions très fermées. Après la guerre, les difficultés des deux pays avaient interrompu cette habitude impériale, puis l'ambassade de France interrogée découvrit et signala à l'Impératrice M. Auguste Gérard qui fut depuis diplomate et ministre de France au Japon. M. Auguste Gérard avait en très peu de temps perfectionné son allemand, se donnant la peine de lire presque tous les jours et de se traduire le texte de la pièce qu'on jouait au Schauspiel et d'aller l'entendre. Mais admirateur passionné de Gambetta, il écrivait à son maître en politique et on préféra à la cour d'Allemagne un lettré pur et simple. Ce fut Amédée Pigeon, un gentil poète, un ami de Paul Bourget qui succéda à M. Gérard. Mais un jour, lisant le *Figaro* jusqu'en ses annonces, sans doute pour se tenir au courant de ces déplacements et villégiatures, mariages ou deuils de cette noblesse française sur lesquels il s'attendait à être questionné, Amédée Pigeon tomba sur quelque chose de beaucoup plus personnel : un notaire le demandait aux quatre coins de l'horizon non à son de trompe, mais par voie d'annonces. Un héritage imprévu ! Amédée Pigeon se chercha un successeur, il en avisa et Bourget son ami et Ephrussi, car il écrivait quelque peu à la *Gazette*. Laforgue fut présenté, agréé de confiance, rallia Coblentz où l'impératrice passait l'été dans le château sur le Rhin. Il avait fait un peu d'allemand. Au domestique qui l'attend à la gare et lui dit « *Guten Abend* » il répond : M. Jules Laforgue, croyant qu'on lui demandait son nom. Il entre dans l'inconnu avec appréhension, est traité avec courtoisie, plaît certainement par son élégance réelle et son aspect de sincérité, se rassure et range ses livres.

Un de ses devoirs, le plus important, était de préparer ses lectures. Il devait proposer à l'impératrice de lui lire tout ou partie de certains livres, et il ne fallait pas se tromper. Il avait tout le tact nécessaire pour éviter de n'offrir que des banalités. Il parvint, en évoquant la certitude de belles descriptions de Rome, qui passionnaient l'impératrice et où

elle projetait toujours de se rendre, à faire écouter *Madame Gervaisais*. N'était-ce point l'œuvre de gentilshommes français, MM. de Goncourt ! Il en fut tout heureux. Etait-il d'ailleurs possible que, critique d'art fanatique de Watteau, épris aussi de lyrisme naturaliste et de vocabulaire neuf, il ne portât point aux Goncourt l'admiration due par un jeune écrivain pour qui, comme à d'autres, *Manette* et *Charles Demailly* parurent des révélations. Il avait de fréquentes vacances ; aux plus longues il venait à Paris. Il utilisait les plus brèves à parcourir l'Allemagne des musées ; il allait jusqu'aux plages de la Baltique, visitait Hambourg, poussait jusqu'à Copenhague. Il travaillait dans une large pièce à tentures sombres, égayée de quelques bronzes japonais ou de patine florentine, de poteries hollandaises au décor vert rustique, de son portrait par Skarbina, et, près de la table chargée de maints tabacs de toutes les blondeurs, une immense pipe à roulettes parfois allumée aux heures grises. Il apprenait l'anglais.

La lecture des journaux français et anglais au café Bauer lui prenait du temps, puis le métier officiel, des présences obligées à quelques réceptions, l'opéra où il prenait notion de l'œuvre wagnérienne, les music-halls très fournis d'acrobates rares et de clowns anglais. Il pense à des travaux sur Keene, sur du Maurier, sur Walter Crane, Kate Greenaway et Caldecott dont les albums couvrent sa table. Il rencontre chez un ami, très épris d'art, les deux frères Ysaye ; il s'initie à la musique. Il passe des heures à l'Aquarium de Berlin si profond et si solitaire au milieu des *Linden* où il semblait vraiment qu'on entrât près de la foule dans un puits de silence et d'absolu. Les déplacements de la cour l'amenèrent à Baden, à la villa Mesmer, sous les ombrages de la Forêt-Noire, au château de Babelsberg, bâtisse échouée près des lacs d'étain dans les forêts sombres ; il canote sur la Havel ou la Sprée. Le milieu n'est point sans orienter ses études d'art non seulement par la richesse des musées berlinois en primitifs italiens, en Velasquez, en

Rembrandt, mais en proposant à son attention des tendances si diverses de la peinture française que son esprit est requis par la nuance de pensée de Cornelius, par l'art puissant, mais monocorde de Menzel dont il sera convié à choisir les dessins pour une exposition à Paris. Le succès d'une exposition à Londres révèle Bœklin aux Allemands pendant la présence de Laforgue à Berlin et il explique en termes excellents la qualité de cet art et de cette nature de peintre, définissant le génie une spécialité de l'esprit, il n'hésite point à reconnaître à Bœklin cette particularité intellectuelle et les grands dons du plasticien. Il s'intéresse à Klinger, débutant, connu par des eaux-fortes sur l'insurrection de Berlin en 1848, alors préoccupé de l'essor qu'il donnera à la polychromie, et Laforgue dut lui expliquer Henry Cros. Et puis il devient amoureux, et cela modifie son art, ou tout au moins l'accentue et l'élargit singulièrement.

§

La passion peut décupler à certaines minutes de rêve, d'angoisse ou de joie, les forces de l'esprit, mais il en est de son dynamisme, sauf les régressions du contraste, un peu comme pour les excitants inférieurs, les opiums et les haschichs. Elle ne peut que développer en l'homme ce qu'il porte en lui, sans lui incorporer de puissance étrangère à son essence. Laforgue aboutit à la passion, parce qu'il y est destiné, qu'elle est incluse en lui. Des sèves ménagées ont éclaté avec force et animé son art dans une orientation plus décidée. Sans doute y est-il arrivé comme tout le monde par le désir, mais le désir est chez lui, dès l'origine, si singulièrement mêlé d'anxiété que cette permanente interrogation de l'esprit sur la source, le devenir et la solidité mentale de l'amour, en est devenue, aux périodes de tâtonnements littéraires, le fond même.

La vague mystique qui anime le *Sanglot de la Terre*, mouvement ancien de piété, avec le culte de l'innocence, l'ambition de la prédication désintéressée, le rôle de pauvre

moine laïque venant dire au monde, malgré tous obstacles, la puissance du renoncement et de la chasteté, s'est muée en une sorte de bouddhisme modernisé déjà par la théorie de l'*inconscient* d'Hartmann. Le rêve de la femme aimée s'y profile pourtant, mais elle est une abstraction ; elle complique d'une ombre claire une mince ligne d'oasis dans un horizon lumineux, tout cerné de fuligineux nuages convoyant des astres en déroute. Ce ne sont point les timbales annonçant les danses de bacchantes dont on perçoit le sourd roulement, mais de timides essais d'épithalames où les voix des amoureux comme celles des amants tremblotent comme de peur d'offenser le grand Tout par une utopie de bonheur indiscrète dans la grande clameur de détresse universelle.

Aux *Complaintes*, le ton s'est dégangué. Les raisons ? le poète a vu des coins du monde. Si isolé que le fasse son caractère, si réduit qu'il en soit, au début de sa vie de cour, à l'hypothèse sur les intrigues qui passent, il est sorti des ambitions à base religieuse, il ne considère plus la vie comme un phénomène épique et dramatique dont l'intérêt consiste en des dénouements et l'acceptation de ces dénouements. Il prend goût à l'éphémère. Il se passionne à le noter et se plaît en ses détails. Ce qui l'éloigne de la tendance moralisatrice (philosophiquement parlant) et prédicative, c'est son anxiété générale de la vie et des modes de l'existence et de l'art lui paraissant d'autant plus captieux qu'ils s'éloignent des aspects hiératiques de la littérature.

La même pensée qui lui fait reléguer aux vieux cartons *Le Sanglot de la Terre* (dont il pensait avoir exprimé tout le suc dans le prélude des *Complaintes*) l'amène à s'interroger sur le langage poétique et à se demander s'il ne peut trouver un instrument plus souple. Il n'a besoin de penser qu'au lyrisme, le prosateur et le commentateur de la vie n'étant encore en lui qu'en puissance. La grande préoccupation pour un poète novateur à cet instant de 1882 est de trouver une méthode dont s'accommode son instinct et son acquit, une manière qui ménage la ligne du premier jet,

tout en acquérant une suffisante solidité. Solidité, densité de matière, pour dire plus juste, qui doit être proportionnée au sujet traité. Dès les premiers travaux on s'est assuré de la vanité des hyperboles parnassiennes et de la naïveté de croire sculpter dans le marbre, parce qu'on s'accorde des facilités de sens pour l'éblouissement de la rime et qu'on cloue les draperies molles avec des consonnes d'appui. Et d'ailleurs cette apparence de rigidité ? à quoi bon ? pour dépeindre ce qu'il y a de plus fugace, des états d'âmes ! Si l'idée est le soleil dont on réussit peut-être à suggérer le rayonnement, mais non à le décrire strictement, les états d'âme sont les nuées qui passent devant, et leur passionnant intérêt, c'est leur mobilité. Aussi il demeure à Laforgue intellectuellement un reste de goût pour le point de vue supérieur, pour l'allure du prophète qu'il a prise dans *le Sanglot de la Terre.*

Il n'instruira peut-être pas les âmes, mais le moins dont il puisse s'enorgueillir, c'est d'apporter un document, un document entre tous précieux, une vision de poète qui se charge de voir et de décrire les choses et les sentiments, tels qu'ils sont, dans leur authenticité même, dans la plus réelle des authenticités ; tels qu'ils passent par une âme de poète qui en saisit et note toutes les traînes, attaches et tentacules. Dans ces recherches d'un langage poétique souple, Laforgue a été intéressé par la chanson populaire. Il a goûté l'ingénuité et la beauté de celles qui sont belles et ingénues, et pour les autres il s'est demandé si elles n'incarnaient pas tout de même dans leur vulgarité une façon d'être de la sentimentalité générale. Devenant de prophète un observateur enclin par esthétique à considérer la vie, non plus comme un oratorio, mais comme une série de musiques éparses et divergentes, soucieux de se pencher sur tout phénomène et de l'étudier comme une fleur d'un regard de botaniste, il a cherché, dans tous les modes, les expressions les plus diverses qu'on pouvait fournir de la joie ou de la douleur humaine. Or imaginez-le dans les premiers

soirs de la vie de Berlin, assez seul, souvent libre de bonne heure, en habit (professionnellement), ne connaissant point assez la langue encore pour se plaire au théâtre, et d'ailleurs le répertoire allemand ne l'intéressait pas. Alors quand il n'y a ni opéra, ni ballet, ou qu'on joue (là comme partout) de la mauvaise musique, le voici de préférence au cirque, au music-hall; il y découvre du pittoresque, et, pour comparer les réactions devant l'acrobate ou le chanteur comique du spectateur français et du spectateur allemand, il va parfois au caf-conc en vacances, à Paris, et avant Antoine se plaît à noter l'effort de certains interprètes ; par exemple d'un Paulus à ses débuts. C'est un triomphe de l'inconscient que, dans la vulgarité, ces comiques cherchent et trouvent et manifestent un effet intéressant. Il a vécu son point avec les peintres, mais avec un peintre, car il a souvent regardé travailler son frère Emile, et il l'a aussi entendu rapportant de l'école les scies d'atelier. Des chansons d'atelier, il en entendra de nombreuses jaillissant de la barbe longue, diffuse et noire d'Henry Cros au cours d'une brève saison à Chevreuse, et voici justement, sur l'air populaire d'une chanson que le sculpteur fredonnait en modelant, la *Complainte du pauvre jeune homme* qui jaillit un soir sous la lampe et corrobore par sa verve et son élan une gamme d'essais en ce genre. Déjà, un peu auparavant, à travers le lyrisme du *Sanglot de la Terre*, il s'est essayé à la chanson populaire, et certes pas un jour de dilettantisme vrai, mais de souffrance aiguë, d'ennui de la vie, regret de la mère si prématurément morte, craintes de santé, appréhension devant un symptôme redouté, apparu brusquement, en soi-même. Dès que la vie multiple l'aura incité à chercher une forme multiple, il revient à un mode d'expression qui lui paraît naturel et qui lui permettra en traitant les choses avec familiarité d'en faire mieux ressortir la grandeur, le ridicule, l'amertume et l'épouvante. Il dit à sa sœur, dans une lettre « Je veux faire de l'original à tout prix ». Impression d'une minute ! Sans doute, il a, comme tout écrivain de race, le

souci absolu de l'originalité au même point que des préoccupations d'hygiène élémentaire, mais au fond il est saisi d'une frénésie d'évaluation et de mise en rapport des sentiments et de la vie, de sa vie.

§

Il procède souvent par petits quatrains qu'il se conte à lui-même pour se distraire, qui engendrent des poèmes plus longs ou simplement qu'il y case, sans se soucier de rompre sa trame. (Voyez la complainte des *formalités nuptiales.*) Il procède au plus divers, alternant le vers sonore et décoratif (car il n'oublie pas toujours de chercher l'harmonie verbale toute neuve), le vers parodique, le vers élégiaque. Il fait la parade, ponctue cet essor vers l'infini d'un coup de mailloche, gros néologisme sonore. Il trouve une formule familière assez souple pour que l'expression philosophique passe dans les vers sans les bosseler : il ne se déhanche qu'à sa guise et pour se rattraper en musiques très harmonieuses. Il a trouvé son style personnel ; il sait hacher le lyrisme, être éloquent sans rhétorique, n'ayant pas eu besoin de conseil pour lui tordre le cou ; il sait parer la douleur d'un sourire. Elle reste cosmique, c'est le fond de son caractère, mais son souple interprète lui prête toutes les grimaces qui ne contrarient pas une esthétique mobile. Il a trouvé une notation aiguë et subtile du moderne. Il a réalisé ce que les grands romanciers naturalistes demandaient au poète, une formule du lyrisme de la vie moderne. Le livre paru, ils n'y reconnurent point le miroir de leur postulat, parce que le poème y foisonnait de vie intellectuelle, et c'était en plus de ce qu'ils eussent cherché. C'était d'ailleurs toute la nuance entre leur art et notre volonté d'art. (D'ailleurs, parmi eux, il n'envoya son livre qu'à Huysmans.)

Dans les *Complaintes* il n'y a point de figures féminines aux traits marqués. Il y a la petite foule blanche qui vit dans de grands pensionnats dont de hautes branches dépassent

les murs et sont comme des panonceaux sur des études où l'on travaille l'innocence, le maintien, les gammes et une culture anodine; à côté de quelques notes de passion littéraire (*lord Pierrot*, complainte de *l'époux outragé*) la complainte des *black-boulés*, enterrement ironique d'un flirt qui l'entraîna à quelques autres vers et à quelques lettres, flirt à fleur de chair et fleur de plume, le seul vraiment joyeux de ses poèmes de cette époque, poème de libéré! Le pauvre chevalier errant, en quête d'Antigone, ayant cru trouver un relai souriant de la brève erreur et filant gaîment à ses soucis loin du jardin fermé! Dans les *Complaintes*, tout ce qui touche à l'amour s'adresse à la jeune fille en général, « celle qui doit le mettre au courant de la femme », après qu'elle aura senti « les ramiers familiers palpiter sous ses jupes ». La particularité de ce rève féminin et sa complexité ? Antigone doit lui apporter la fraîcheur, l'innocence pure, et en même temps l'affection pure et dévouée, l'appui ; c'est demander à l'aveugle d'être un guide ! Mais la contradiction est surtout apparente. L'Antigone qui saura parer à toutes les responsabilités, sous l'égide du sage expérimenté et plein de tact, mais qui a droit au rêve, lequel distrait, doit être surtout le regard incarné, être indulgente aux mélancolies qu'engendre le spectacle du monde, posséder une inépuisable bonté dans un cœur qui se meurt de ne pouvoir « saigner. Ah! saigner plus encore! »

Elle se doit d'être une enfant, « unir les charmes de l'œillet et du chardonneret », il faut qu'elle sache se donner tout entière, âme et corps... Cet idéal lui sert surtout à définir ce qui n'est pas son idéal : les dames au corsage cuirassé. « Celle dont le cœur gante six et demi », comme il dira plus tard en ce *Concile Féerique* qui résume en le certifiant le ton des *Complaintes*. Mais nulle part l'aspect physique de la femme rêvée. Elle est inexistante. La description mentale apparaît vague si on la compare au luxe de détails, au repoussé du portrait un peu autobiographique du poète amoureux qui a l'appétit de l'amour et le recherche tout en

alléguant, comme pour se justifier, qu'il en faut bien passer par là, et que si cela dérange la philosophie cela peut avoir des compensations pour la poésie ; mais aucune esquisse matérialisant, même à la Burne Jones, les traits de la vague idole. Elle est dans les limbes. Elle apparaîtra, à l'heure dite. Son masque indécis se sculptera au gré du preneur, de l'amoureux qui sait qu'un des caractères de la vraie beauté féminine est de n'évoquer aucun aspect animal, qui s'attend à un regard incarné, c'est-à-dire miroir lumineux, et attend, attend comme Pierrot indécis entre le pâté (réalité) et le reflet de la lune dans le puits, chimère pour tous, réalités pour le poète de l'*Imitation de Notre-Dame-la-Lune*.

L'indication de la petite Salammbo dans la dédicace de l'*Imitation de Notre-Dame-la-Lune* n'est que très indirectement un hommage à Flaubert. Certes, l'admiration pour Flaubert était alors pour nous, surtout pour le Flaubert de l'*Education sentimentale*, un dogme, mais si les réserves sur les *Trois Contes* considérés comme de laborieuses mosaïques sont très probablement postérieures, Laforgue, par le même principe qui lui a fait chercher une ligne poétique différente du langage poétique commun, commence à trouver la phrase de Flaubert redondante et fermée dans sa perfection et, dès qu'il s'essaiera aux *Moralités Légendaires*, il s'orientera vers une autre direction. La petite Salammbo, beaucoup plus que l'héroïne de Flaubert, c'est la jeune fille, c'est la nubilité de tous les temps. C'est un aspect d'Antigone, comme les *félines Ophélies*. C'est la jeune fille avec soif de savoir et hâte d'aboutir, et prêtresse de Tanit par ignorance de la vie. Salammbo était de circonstance. Laforgue aimait la sérénité lunaire pour le silence qui l'accompagne. Quand l'homme, qui accepte des occupations dort harassé de fatigue, s'il ne ronfle pas trop fort, le philosophe rêve mieux. La vision de Laforgue s'était enrichie de beaux décors lunaires, non seulement à son rêvoir des quais, ou sur la place de Tarbes où vivait sa famille, mais à Coblentz, sur l'étendue du Rhin, au Babelsberg, sur les lacs grisâtres, aux soirs de Chevreuse sur les frondaisons des

bois, et en de plus récents noctambulismes, sous le ciel de Paris ; d'aimer le reflet, il en adorait l'astre et aimait à en supputer la vie, d'accord avec la science, ou à la rêver selon sa fantaisie. Cette lune aussi, à la lumière verte et phosphorique, l'astre mort qui éclaire les rêveries, ne peut-il s'interpréter en protestation contre le soleil générateur, pêle-mêle, de beauté et de mal, fécondeur de purulences, témoin et source souvent des vacarmes qui dérangent le rêve des Pierrots-Mandarins peut-être tombés de la lune, des lunatiques, donc des chercheurs et parfois des penseurs. L'or et le blanc antithétiques, symbole rapide d'une solidité contestable, mais d'un grand charme de vraisemblance simpliste à la fois et raffinée ! Ces Pierrots seront alors comme notre poète, sobres, chastes, devisant de philosophie, ivres de lettres, passionnés de perfection immatérielle dans la vie matérielle, silencieux (donc littératisants) dans l'existence courante, vacarme, amours passagères, vols de phalène interrompus par la mort, comprenant trop tard les axiomes *in articulo mortis* déduits tardivement des *Complaintes*. Les Pierrots de « l'école des cromlechs et des tuyaux d'usine » traversent le jour affairé, silencieux, en complets de couleur impersonnelle, en habit pour les thés, où ils regardent celles qui rêvent à « des Rolands, à des dentelles » et les autres qui cherchent de nouvelles expériences, pratiquent l'art du fouet, gambillent avec grâce prétentieuse ou majesté, portent des toilettes de tentation jusqu'à ce qu'elles revêtent la toilette de chute — soignant une chevelure d'appel. Puis la lune se montre qui affirme par sa présence que tant de choses sont mortes qu'il ne vaut plus la peine de penser à celles qui mourront, et alors sous la *lampe à vertiges* ou en suivant le rayon blanc sur la place vide, l'esprit s'éveille et s'occupe des seules réalités, celles de la connaissance et de la chimère. Ni Villiers, ni Mallarmé (la chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres) n'ont poussé un cri aussi désespéré, manifesté un tel assoiffement de mentalité et d'infini. Cet appel à la beauté, que Laforgue double du *Vœ soli* pour en montrer l'austère grandeur, s'accroît en

puissance, de ce ton familier qui explique et conte tout l'homme, nerfs, vibrations, esprit, en face du redoutable problème de la vie du poète : tracer des fresques de rêve sur l'ouate de murs de nuées qui se dérobent.

Mais est-ce l'Univers? non, il y a tout de même une vie qui s'affirme et non seulement matérielle, intellectuelle. Elle n'a nul témoin supérieur et planté hors du monde; alors ce rôle de témoin doit être pris par l'homme de pensée, ici Laforgue se rencontre avec Mallarmé que le monde aboutit à un beau livre. Mais Laforgue conclurait peut-être « pour aboutir à un rêve ému ». N'importe, ce rêve, il faut le noter. Laforgue est intéressé par l'acceptation des autres en prenant pour étiage des gens de belle pensée, de solide vertu qui vieillissent en un mélange de jeu littéraire et philosophique sérénité. Dans la sérénité ! Donc il faut, non, sans tâcher de comprendre, y mettre toute la bonne volonté et de cette enquête de bonne volonté sur la plaine, au premier regard rase, à l'examen, fécondée en tous sens par les pollens qui apportent les fleurs éphémères, en cueillir le bouquet. Donc parcourir la vie? Un doute saisit le poète... Antigone, Ophélie, il les a vues et notées. Il y a aussi Isis, autrement mystérieuse : de la mort, de la vie, de l'innocence, toutes les connaissances et les puissances du sexe, bornée sans doute, génératrice certainement. S'expliquer, se montrer le cœur à nu en toute sincérité, cela suffit-il? Si ce n'était qu'une étape? Songeant à d'autres poèmes moins ralliés à un thème pricipal et sans le même souci de présentation unitaire, Laforgue pressent une évolution de sa cérébralité et une modification peut-être de son évangile personnel. Il liquide et accentue dans le *Concile Féerique* la pensée des *Complaintes* et de l'*Imitation de Notre-Dame-la-Lune* durant qu'il écrit ses *Fleurs de bonne Volonté* en demeurant dans sa ligne d'autobiographie intellectuelle.

Les *Fleurs de bonne Volonté* ne parurent point, parce que Laforgue se refusait à faire les frais de son volume comme pour les *Complaintes* ou à y contribuer pour une moitié

(suffisante à établir tout le volume) comme pour l'*Imitation*. Se trouvant à regret du temps devant lui, il en remania des pièces et ce qu'on a dénommé, faute d'indication autre, ses derniers vers, eussent paru sous ce titre : les *Fleurs de bonne Volonté*, où il voyait position prise latéralement à Baudelaire toujours admiré, mais depuis longtemps éliminé de son cercle d'idées et, après fréquentation assidue, jugé familièrement et un peu réduit.

La grande différence entre les derniers poèmes (*L'Hiver qui vient*, *La simple Agonie*) et les premiers poèmes des *Fleurs de bonne volonté* est surtout verbale et rythmique. En finale de l'*Imitation de Notre-Dame-la-Lune*, Laforgue annonçait un livre de bonne foi. Il n'en avait jamais écrit d'autres et tous ses livres sont d'aveu complet et d'absolue sincérité ; mais ce qu'il voulait dire, c'est qu'il tâcherait de se débarrasser de tout artifice littéraire de présentation et son vers libre porte dans les *Derniers vers* à toutes strophes (il vaudrait mieux dire à toute phrase) l'empreinte de ce vif désir de calquer l'idée, de clicher le battement du cœur sans sacrifier jamais aux symétries et aux redondances. Déjà, à certaines pages très légèrement antérieures des *Moralités Légendaires*, il s'est attaqué au paysage en le décrivant par le caractère et non par la beauté.

C'est aussi le ton des paysages lyriques des *Derniers vers* ; c'est ici la recherche de la notation stricte, de l'accent passionnel, encore que le poème, tout en s'exprimant en toute vérité, tienne compte et traduise toutes les fluctuations de l'esprit autour du but. Mais ce but est ancré au cœur et à la volonté de Laforgue. Par une courbe lente il est arrivé à la passion après s'en être défendu comme d'embûches de Maïa. Il s'y prépare logiquement. Il souffre affreusement de la solitude et il rêve mariage, « un mariage simple et charmant », dit-il. Sa nature délicate et ardente n'eût point accepté l'union de deux indifférences. On connaît sa lettre à sa sœur où il dépeint sa rencontre avec miss Léa Lee, et on ne peut rien ajouter à une page aussi émouvante. Tout

détail anecdotique gâterait ces phrases si profondément délicates que la mort soudaine, quelques mois après, de Laforgue et presque immédiatement de sa femme rendent poignantes. Le fait qu'il ne se soit déjà résolu, auparavant de sa rencontre avec miss Lee, à quitter l'Allemagne et à se marier, n'empêche point que c'est l'idée et la forme de miss Léa Lee qui se précise dans ses *Moralités Légendaires* (sauf dans Hamlet), et que l'esthétique et l'amour, ses prévisions et ses joies s'unissent à ses hésitations, à ses doutes, à ses scrupules d'abandonner sa position de témoin philosophe de la vie, a son étonnement devant la réalité féminine, devant la découverte vraie de la jeune fille pour modeler, selon une image chère, Andromède et la nymphe Syrinx.

« Comment intituler mes nouvelles? » m'écrit-il. Vieux canevas. Ames du jour ? Moralités légendaires ? Fabliaux d'antan ? Sachets éventés ? » Ce qui en a été fait tout d'abord, ce sont les quatrains qui émaillent le texte d'*Hamlet ou la piété filiale* et qu'en 1885 il me présentait comme de petits poèmes isolés et résumateurs d'états d'âme, mais avec l'idée qu'il les pourrait, de façon ou d'autre, développer. On peut fixer par le détail de la chambre d'Hamlet et le paysage de l'anse stagnante la naissance de cet Hamlet au château de Babelsberg, parmi une période lourde de vie de château sans distraction. Certaines phrases sont spleenitiques. Le poète y apparaît à travers son Hamlet ; il le dessine physiquement un peu d'après lui-même, ce qui l'encourage à le traiter familièrement et pourtant il est à un tournant de sa philosophie, il s'*hamlétise*. Le mot « s'hamlétiser » était pour lui un terme courant, et quand il me parlait plus tard du roman auquel il songeait, et qui est indiqué à la page 79 des *Mélanges posthumes*, comme un plan de nouvelle sous le titre l'*Ile*, il me disait qu'il décrirait un couple, qui dans la solitude, sans rapports complexes avec des indifférents, s'*hamlétise*. Qu'entend-il par là, sinon pousser encore plus loin la recherche des mobiles, des réflexes, des moyens de la certitude, et aussi l'effroi devant le destin trop lourd, la créance

diminuée aux rapports des sens si fragiles, et de l'intelligence si influençables.

Que compte-t-il faire en écrivant ses *Moralités* ? Dessiner des images, devenir le Plutarque et l'Amyot des êtres difficiles dont il simplifie l'histoire, les ramenant apparemment aux tons de l'Epinal et de la complainte, mais en enfermant, dans ses phrases très claires toute la trame philosophique du sujet. Hamlet raisonne éperdument ; il est le type même du doute logique plus que de l'irrésolu. Et comment, lorsqu'on commence à douter, ne pas douter surtout du témoignage des sens qu'on sait infirmes et de cette raison si débile ? Et à douter on prend l'habitude, la manie et le goût du doute ; le doute crée l'incertitude générale qui est une raison de plus de douter et, lorsque c'est incurable, l'Hamletisme est ancré dans l'individu. *Hamlet* n'est d'ailleurs pas la meilleure des *Moralités*. Elle est surtout celle (le Miracle des Roses de même) où il se fait le métier de son livre.

§

Les *Moralités légendaires* sont conçues dans cette recherche, chère aux premiers symbolistes, de dessiner autour de l'idée principale toutes les arabesques des apparences, de faire percevoir les rapports du fait traité avec toute la marche du monde, l'évocation du passé ou l'hypothèse de l'avenir mettant en relief le fait présenté. Quoi d'ailleurs de plus tentant et de plus fatal pour un disciple de l'Inconscient que d'admettre que l'idée jaillissant du fond subconscient n'est qu'une cime d'un ensemble d'idées dont les racines plongent au fond de la cérébralité et qu'alors il faut éclairer de tous les corollaires le point lumineux occasionnellement entrevu. Mettre d'accord une idée, une sensation avec tout le décor qu'on peut lui prêter, cette volonté préside aux *Moralités*.

L'anecdote n'est rien qu'un choix de héros et d'héroïnes que le poète évoque d'après des ressemblances intellectuelles profondes ou d'un moment avec lui-même ou avec les

personnages qu'il veut dépeindre. Toute la sentimentalité de Laforgue le pousse à la confession voilée, et nous retrouvons des éléments de lui-même dans le bon monstre de *Persée et Andromède* et surtout dans le Pan, — de *Pan et la Syrinx*, — sous l'amplification un peu poussée à la charge du personnage de *Lohengrin*, même dans le Gaspard des *Deux Pigeons*. La prodigieuse diversité du livre provient de ces graduations dans la confession, dans le plus ou moins de recul devant le portrait, éclairé tour à tour de plus de confiance en soi ou de doute, de plus de foi ou de plus de septicisme. Il en est de même des personnages féminins (sauf Kate d'Hamlet, épisodique et destinée à rendre la figure d'Hamlet plus discernable, représentant simplement la vie réelle, de peu d'importance en l'affaire).

Le personnage féminin, Elsa, Salomé, et surtout Andromède et la Syrinx, est modelé d'après des aspects, des propos, des aspects surtout de Miss Léa Lee, et autant de passages émouvants comme les Impatiences d'Andromède ou la fuite et la contenance de Syrinx représentent des facettes de cette passion qu'on voit grandir au cours du livre, passant d'une émotion de pitié, d'un étonnement devant un caractère de jeune fille enfin déchiffré, à l'enthousiasme devant un idéal physique et devant la stabilité fraîche d'une jeune âme à la fois compliquée et décidee.

Pour accompagner ce fond de l'arabesque qu'il veut très varié, Laforgue fait flèche de tout bon bois. Un bref voyage en Danemark a corroboré les paysages du Babelsberg. Par contraste l'Ile Sélestrée où vit Salomé est conçue en opposition du Berlin militaire et organisé que représentent les princes du Nord. Un écho des music-halls en anime les clowns sanglotants ; ces patineurs sur glace artificielle, Laforgue en a eu l'idée en se livrant lui-même au patinage et en dessinant avec passion des séries de 8 sur les étangs brandebourgeois. Simples dispositions d'à propos et de fantaisie décoratives. Sous une autre latitude Laforgue eût entouré

d'autres accessoires les mêmes sujets. Ses adaptations de ses idées à des personnages du drame wagnérien, dont il vient d'avoir la pleine révélation ne lui sont que tremplin auquel il renonce d'ailleurs pour écrire *Persée et Andromède*, ou *Pan et la Syrinx*, où la passion s'exprime toute pure, ce qui donne d'ailleurs au livre sa prestigieuse progression d'intérêt, dans son appareil non pas de recueils de nouvelles, mais de livre complet. Malgré la complication de l'arabesque, la plantation d'horizons multiples, l'éclairage très varié, la joie de paradoxe des détails dans les premières *Moralités*, c'est le livre où Laforgue va formuler le plus complet de sa franchise de vision, en même temps que la sveltesse et le charme de la mise en œuvre place les *Moralités Légendaires* au rang de chef-d'œuvre et en fait le plus beau livre qu'ait donné à sa période initiale le symbolisme.

§

Quelques critiques se sont demandé si Laforgue devait être compté parmi les symbolistes. C'est par suite d'une conception erronée du symbolisme chez ces critiques. Jamais la recherche du symbolisme n'a été uniforme. Quelques esprits ont cherché leur voie dans des lignes générales qui n'étaient pas sans point de contact et cela engendra des sympathies littéraires qui fondèrent des amitiés personnelles.

Le Romantisme, pour prendre un exemple palpable ou du moins facile à analyser, contient à ses débuts des esprits fort dissemblables et la rapide accession de nouveaux venus y incorpore de purs classiques. Il n'y a pas identité entre Hugo, Vigny, Gautier, et Banville est un classique, mais si on avait voulu le lui prouver il eût expliqué que toutes ses recherches procédaient du désir de renouveau ou d'archaïsme logique qui guidaient déjà les premiers romantiques.

Les influences qui ont agi sur les commencements et l'orientation du symbolisme, Laforgue les a toutes ressenties, Poe, Baudelaire, Wagner, et l'exemple de Mallarmé,

sinon sa formule. Il a aimé Villiers, Verlaine, Cros, alors qu'il s'était déjà trouvé lui-même en ses grandes lignes. Il a eu le goût de Rimbaud et de Corbière, alors qu'on les révéla, sans qu'il y áit eu influence sur un écrivain si étanche et si autochtone dans ses terroirs.

Quand parurent les *Complaintes* on en rapprocha la formule de celle des *Amours jaunes.*

On était alors dans les limbes. Il n'y a plus de critique qui verrait des analogies entre le métier de prosateur chercheur de définitions, de caractéristique physique, entre les conceptions d'un poète purement pittoresque, railleur et vibrant sec, tel Corbière, et un sentimental extériorisé dans la philosophie et attentif à tout mouvement d'art, tel que Laforgue.

C'est confondre un Arlequin svelte et Pierrot-lunaire, Pierrot-mondain. Et aussi Corbière est l'homme d'un seul livre strictement narratif de son quotidien de vie et Laforgue se ramifiait en toutes directions.

§

L'aboutissement est considérable, l'œuvre imposante, si l'on se souvient que Laforgue est mort à vingt-huit ans et qu'il a donné tant de nouveauté à l'âge où d'autres se cherchent encore.

Le volume de *Mélanges* triés dans ses papiers est riche de matières. La lucidité et l'intérêt de sa critique d'art s'imposent dans des pages sur la technique de l'impressionnisme qui sont une merveille de clarté et dont on n'a pas dépassé les sobres et justes définitions. Ses brefs projets d'études critiques fourmillent d'aperçus intuitifs. Dans ses projets purement littéraires, il en est un de poignant à relire, puisqu'on y pourrait croire que Laforgue conte à l'avance quelques détails de sa mort. Qu'eût donné l'*Ile* ? Il faut se reporter à *Persée et Andromède* et en multiplier la saveur de plus d'acquit et de méditation. C'est une grande voix qui s'est tue trop tôt, un printemps qui s'est fané avant de s'é-

panouir en magnifique été. Il allait pouvoir produire, non point à sa guise, en subissant peut-être des nécessités d'accommodation, puisqu'il n'avait que sa plume pour vivre, mais sa souplesse de talent était assez forte pour que toute son œuvre puisse tout de même jaillir en dimension et en profondeur.

J'ai conté ailleurs ses lugubres funérailles. Il n'y eut pas de discours sur sa tombe. Nous étions trop peu nombreux, ce ne fut qu'un entretien. Nous étions sûrs de la durée de son œuvre à laquelle tout l'assentiment des lettrés est venu. Dans la cité littéraire, c'est un palais de marbre blanc entouré de frais jardins où des sages très jeunes et mortellement inquiets de leur destinée en discutent avec aux lèvres des sourires tantôt franchement gais, le plus souvent douloureux et analysent en quelques phrases enjouées, à résonances vrillantes, à timbre délicieux, tout le mystère du monde.

GUSTAVE KAHN.

LES MÉTHODES D'EXPERTISES EN ÉCRITURES

—

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de l'expertise en écritures à propos de plusieurs affaires retentissantes : les lettres anonymes de Tulle, l'affaire Paul Meunier-Bernain de Ravisi, les faux Bernardès.

La presse a consacré de nombreux articles à la méthode du Dr Locard : on l'a présentée, dans certains journaux, comme une science nouvelle, précise, capable d'apprécier des différences d'un dixième de millimètre entre des écritures. Quelques mois après, la même presse annonçait que le Dr Locard avait commis une grave erreur en attribuant à M. Bernardès, candidat à la Présidence du Brésil, des lettres diffamant l'armée de ce pays. Aujourd'hui on nous laisse entrevoir, à propos du procès d'Angèle Laval, de très vives discussions. C'est l'occasion de chercher si les moyens de vérification actuels sont dignes de la confiance du public.

Je me propose de démontrer que l'expertise en écritures demeure indispensable, qu'elle est fondée sur des bases expérimentales ; mais qu'elle est difficile, qu'elle exige beaucoup de jugement, et un entraînement professionnel. Je montrerai les obstacles qu'elle rencontre, puis examinerai les méthodes préconisées aujourd'hui pour les vaincre.

I. Discrédit de l'Expertise en écritures.

C'est un fait infiniment regrettable : l'expertise est tombée dans un grand discrédit. C'est à tel point qu'on a souhaité sa suppression. On ne réfléchit pas assez aux conséquences qui résulteraient d'une mesure aussi arbitraire. Toute la vie sociale en serait affectée. Le jour où les malhonnêtes gens seraient assurés qu'une expertise en écritures ne saurait con-

vaincre les juges de leurs méfaits, on n'oserait plus accorder de crédit aux conventions écrites. « En dépit des erreurs individuelles, écrit M. Crépieux-Jamin (1), l'expertise en écritures fondée en raison, est une nécessité. Il y aura toujours des signatures imitées, des testaments faux par copie d'écritures, et des actes grattés et surchargés. »

En supprimant ce moyen d'information, parce qu'il présente des lacunes, on augmenterait les risques d'erreurs judiciaires ; le remède serait pire que le mal. L'expertise restera nécessaire, tant que le document écrit constituera une preuve juridiquement reconnue. Et l'on ne voit pas comment on pourrait le remplacer. Au lieu de s'écrier sans réfléchir : « Il faut supprimer l'expertise », demandons-nous pourquoi elle offre si peu de garanties, et si on peut améliorer ses résultats.

CAUSES DU DISCRÉDIT DE L'EXPERTISE. — La cause primordiale du discrédit où l'on voit l'expertise en écritures, ce sont les erreurs des experts incompétents, qui s'expliquent en partie par une lacune de la Législation.

Le public, confiant en l'organisation de la justice, est persuadé que seuls des spécialistes éprouvés sont choisis pour accomplir ces délicates fonctions. Beaucoup de lecteurs seront donc stupéfaits d'apprendre qu'aucune garantie de compétence n'est prise à l'égard de ceux qu'on désigne comme experts.

Il n'en était pas ainsi à l'époque des Corporations, où l'on s'y connaissait en l'art de créer des *Maîtres* et des *chefs-d'œuvre.* En 1570, une ordonnance rendue à Saint-Germain-des-Prés créa le diplôme de *Maître écrivain juré.* Les Maîtres jurés de Paris étaient les seuls experts reconnus. Ils étaient soumis à des épreuves extrêmement sérieuses, «*à cause,* dit l'ordonnance, *de la fonction et de l'intérêt qu'a le public* ».

Hélas ! aujourd'hui il n'en est plus ainsi. En province, en tous cas, les Juges se trouvent obligés de déléguer cette mission à un instituteur, un greffier, un professeur de dessin, un architecte ; on a même vu des épiciers faire fonction d'experts ! Et comment le juge pourrait-il faire autrement ? La loi exige trois experts : il ne peut pas toujours les faire venir de Paris,

(1) Crépieux-Jamin : *Les Bases fondamentales de la graphologie et de l'Expertise en écritures,* 1 vol., Alcan.

il est donc forcé de conférer ce titre à ceux qui ne lui semblent pas tout à fait incapables de lui venir en aide. S'il y a dans la contrée un archiviste, il le choisira, pensant qu'il a dû étudier ces questions à l'école des Chartes. C'est une erreur : les paléographes n'ont suivi aucun cours qui leur donne quelque compétence en la matière.

Si l'on veut supprimer la cause primordiale du discrédit de l'expertise, il faut donc modifier la loi, exiger un diplôme nécessitant des études spéciales, et, pour cela, instituer un enseignement technique reconnu, et rigoureux. Il appartiendrait à l'Ecole des Chartes de s'en préoccuper, et, faute d'un personnel enseignant, d'organiser tout d'abord des conférences faites par des experts d'une compétence reconnue. C'est le vœu émis par la Section de Graphistique au dernier Congrès de l'Association pour l'Avancement des Sciences, tenu à Montpellier en juillet 1922, sous la présidence de M. Depoin, historiographe érudit. Il y aurait lieu évidemment de prendre certaines précautions, car il faut éviter de maladroites divulgations qui permettraient aux faussaires de perfectionner leurs méthodes. En attendant, les experts ont déjà organisé eux-mêmes leur enseignement, ce qui constitue un très réel progrès, et apporte de sérieuses garanties, par suite de la sévérité des épreuves d'examens et de la constitution du jury délivrant le diplôme.

Si le discrédit de l'expertise s'explique, il n'est cependant pas aussi justifié qu'on pourrait le croire. Des sciences officiellement reconnues, pourvues d'un enseignement organisé, la Médecine, par exemple, mériteraient une suspicion aussi grande si on voulait les rendre responsables des erreurs des praticiens. Je crois même que si on pouvait mettre en parallèle les erreurs des experts et celles des médecins, et *comparer leur nombre et leurs conséquences*, l'expertise en écritures y gagnerait un crédit insoupçonné...

Ce qui contribue à créer à l'égard de l'expertise une partiale sévérité, c'est le fait que le public connaît les désaccords des experts, tandis qu'il ignore les innombrables cas où, consultés successivement, ils ont abouti aux mêmes conclusions. On lui montre certaines erreurs, mais on lui laisse ignorer les solutions justes.

Enfin il est d'usage de ridiculiser les experts ; l'un des plaideurs ayant toujours avantage à ce jeu, les avocats entretiennent si bien ce fâcheux état d'esprit, qu'ils n'osent plus même défendre un expert qui vient servir la cause de leur client ! Cette absurde coutume a contribué à éloigner des esprits sérieux de ces recherches cependant intéressantes et nécessaires.

Soyons équitables, et reconnaissons que l'Expertise en écritures a fait de très grands progrès, par le seul effort de ceux qui ont eu le courage de s'y adonner, bravant la risée publique et les avanies de toutes sortes. Nous le verrons en examinant le problème et les solutions proposées.

II. Le Problème.

OBJET DE L'EXPERTISE. — L'expertise en écritures a pour but de déterminer l'auteur d'un document écrit, dont l'origine n'est pas établie juridiquement ou de découvrir le coupable d'une altération apportée à un texte : surcharge, mention, chiffres surajoutés.

Il y a lieu de distinguer, avant tout, deux sortes de faux :

1° *Le faux mécanique* : altération physique ou chimique d'un document : grattage, collage, etc. La recherche de ce genre de faux est aujourd'hui devenue plus assurée, grâce aux découvertes de chercheurs perspicaces comme M. Bayle, Directeur du Service d'identité judiciaire, à Paris. Ce savant modeste et éminent a mis au point des appareils d'une sensibilité telle que les moindres attouchements d'une éponge humide sur un papier peuvent être décelés. La découverte des faux mécaniques et de leurs auteurs est donc grandement facilitée dans bien des cas, par ces méthodes, et nous ne nous y attarderons pas.

2° *Le faux graphique* peut avoir pour objet la contrefaçon de l'écriture d'un tiers : c'est le faux *par imitation.* Il peut être effectué à main levée (Affaire Bernardès) ou par décalque (Affaire Laboussinière). Il concerne les actes sous seings privés de toutes sortes : signatures, contrats, testaments, chèques, traites, etc.

Lorsqu'il vise à dissimuler l'auteur d'un écrit, c'est *le faux par déguisement,* employé dans les écrits anonymes. Les modes

de déguisement sont variés, mais se ramènent à quelques types : tracé imitant les caractères d'imprimerie (Affaire de Tulle), emploi d'un alphabet étranger : allemand, grec ou slave (cas rares), tenue anormale de la plume, écriture tracée avec la main gauche, ou à l'aide d'un instrument inusité : allumette, plume d'oie, etc.

On entrevoit la multitude de variétés d'écrits résultant de ces procédés, si l'on pense qu'ils sont utilisés par des gens de tout âge, normaux ou détraqués, dont l'intelligence, l'éducation et le caractère sont les plus divers ! On devine combien les problèmes qu'ils posent à l'expert peuvent être complexes et ardus.

DIFFICULTÉS DE L'EXPERTISE. — Elles tiennent à des causes très diverses :

1° *Les documents sont insuffisants* : a) *par la quantité* (1), pièces de question très courtes. (Signature de quelques lettres, sans paraphe. Codicile de testament de sept ou huit mots. Falsification d'un chiffre dans un nombre.)

b) *par la qualité* : les documents à comparer datent d'époques trop diverses, ou bien ils ont été tracés dans des conditions différentes : maladie, accident, crainte, vieillesse (testaments), etc.

2° *La falsification est très bien réussie*: On se trouve parfois en présence de *faussaires extrêmement habiles* qui ont perfectionné, eux aussi, leurs méthodes. Le cas du testament La Boussinière en est un exemple encore fameux. Je le rappelle brièvement. Le coupable avait découpé dans la correspondance du *de cujus* tous les mots nécessaires ; il les avait collés minutieusement sur un carton pour former le texte voulu, puis photographiés. A l'aide du cliché on avait fait un

(1) On pourrait, en partie, remédier à cet inconvénient grave. Il suffirait d'exiger que les mentions manuscrites soient plus fréquentes qu'elles ne le sont. On trouve naturel de demander à un moribond d'écrire, *en entier*, son testament. (Testament olographe). Pourquoi ne demanderait-on pas à un homme d'affaires en bonne santé de rédiger *en entier* son chèque, de libeller entièrement son acquit, ainsi que la loi l'ordonne d'ailleurs, et même de répéter en toutes lettres les clauses essentielles d'un contrat, le montant d'un marché, etc. Le temps qu'il perdrait serait largement compensé par les garanties qu'il prendrait ainsi contre les faussaires éventuels. De cette façon l'expert aurait à sa disposition, non plus quelques lettres et un paraphe, mais plusieurs lignes d'écriture, ce qui lui permettrait de résoudre le problème, au lieu d'être contraint d'y renoncer en dénonçant une impossibilité que l'on prend pour de l'incapacité.

report sur pierre lithographique, tiré très pâle, sur le papier choisi. Un graveur professionnel en avait alors repassé les traits. C'était vraiment un chef-d'œuvre ! La sincérité d'un document semblable était d'autant plus difficile à suspecter que l'inégalité de dimension, d'alignement, de pente des mots et les tremblements résultant de la confection de cette pièce, sont précisément des caractéristiques des testaments *in extremis* sincères !

Si le graveur, trompé par le notaire criminel au moment de partager la fortune, n'avait révélé et démontré le faux à l'aide de la correspondance mutilée, on ne l'aurait probablement jamais découvert. C'est un exemple unique, et trop de collaborations et d'éléments divers sont indispensables pour en assurer le succès ; aussi ne le rencontrera-t-on peut-être jamais plus. Mai il montre jusqu'où peuvent aller les efforts des faussaires dans leurs machinations.

L'Affaire Bernardès, qui a soulevé au Brésil une émotion considérable, a fait connaître un faussaire d'une habileté telle qu'on n'en avait encore jamais vue de semblable. Il s'est montré capable de produire, à main levée, des imitations ressemblant d'une façon surprenante aux originaux. Après son arrestation et ses aveux, il a recommencé, devant les juges, ses prouesses en refaisant les écritures que l'on mettait sous ses yeux. Les journaux brésiliens de cet été en ont donné des fac-simile fort démonstratifs. Nous en reparlerons en expliquant pourquoi le système du Dr Locard a échoué dans cette expertise.

3°) *Les difficultés d'ordre pratique* sont fréquentes et variées : papier trop épais rendant impossible l'examen pai transparence, si nécessaire pour observer la superposition des traits ; papier trop mince, provoquant la confusion de l'écriture du recto avec celle du verso ; encre mauvaise, décomposée par le temps, la chaleur, la lumière, etc. ; s'il s'agit d'un testament olographe on peut se trouver contraint de l'examiner au Greffe, ou chez le notaire dans de mauvaises conditions d'éclairage, dans un temps limité, etc.

QUALITÉS DE L'EXPERT. — Ces difficultés renaîtront toujours, quelle que soit l'excellence de la méthode ; elles sont inhérentes à l'expertise. C'est pourquoi nous ne cesserons de répéter que les délicates fonctions d'expert ne devraient pas

être déléguées sans de sérieuses garanties. Pour y réussir, des qualités sont indispensables : un esprit d'observation précis, méthodique et perspicace, un jugement sûr, indépendant et pondéré ; et enfin, un entraînement professionnel sérieux. C'est un véritable métier, pour lequel des connaissances variées sont nécessaires, concernant les encres, les papiers, etc. et surtout une étude approfondie du mouvement graphique normal et pathologique.

III. La Solution.

LES BASES FONDAMENTALES. — Le problème, quel que soit le genre d'expertise et les difficultés de tout ordre, revient toujours à ceci : *rechercher, dans les écritures en présence, des caractéristiques graphiques rigoureusement individuelles, afin de voir si elles proviennent ou non de la même main.*

Pour prouver que l'expertise est fondée, il s'agit donc d'abord de démontrer que l'écriture de chacun de nous possède des caractéristiques qu'on ne saurait retrouver chez autrui. Car si l'on admet qu'il peut y avoir moins de variétés diverses que de personnes susceptibles d'écrire, l'expertise est dénuée de fondement. Nous faisons à tout instant l'expérience du caractère individuel de l'écriture, en reconnaissant celle de nos correspondants sur l'enveloppe de leurs lettres. Mais cela ne nous prouve pas qu'il n'existe quelque part une écriture pareille, si invraisemblable que cela paraisse à l'esprit. Eh bien, la preuve mathématique de cette impossibilité de deux écritures rigoureusement identiques peut se faire. Elle a été faite par M. Crépieux-Jamin (1), le fondateur bien connu de la Graphologie expérimentale. Dans un ouvrage fort curieux, dont j'ai déjà eu l'occasion de signaler l'intérêt aux lecteurs de cette revue (2), il a compté le nombre possible de variétés du chiffre *1* en examinant les divergences de tout ordre qui pouvaient influencer leurs formes : variations de dimension, d'épaisseur, de direction, etc. Son calcul a donné des chiffres tellement fantastiques qu'on est persuadé que jamais les hommes ne parviendront à réaliser toutes ces combinaisons.

(1) J. Crépieux-Jamin : *Les Bases fondamentales de la Graphologie et de l'Expertise en écritures*, 1 vol. in-4° avec planches.

(2) *Mercure de France* du 15 mai 1921, page 226.

Une série d'expériences des plus suggestives, que chacun peut refaire, viennent compléter ses calculs. Il suffit de découper, au hasard, dans son courrier, des *1*, des *4* des *M* majuscule par exemple. On colle tous ces *1*, sur une même feuille de carton les uns à côté des autres, de même les *4* et les *M*. Cela constitue trois tableaux où la diversité des écritures et leur originalité se trouvent démontrées d'une façon incontestable. On pourra même s'assurer, comme l'a fait l'expérimentateur, que des gens de condition, d'intelligence très diverses arrivent assez vite, non seulement à reconnaître parmi cent autres un *1*, un *4*, un *M*, tracés par eux, mais aussi ceux de leurs parents ou amis.

C'est la démonstration qu'une écriture *non falsifiée* a un caractère personnel reconnaissable jusque dans ses moindres éléments.

Aucune discipline calligraphique n'est jamais parvenue à dominer les tendances naturelles et, dès les premiers bâtons, l'enfant imprime à son graphisme un caractère distinctif. Les planches qui accompagnent l'ouvrage de M. Crépieux-Jamin en fournissent des preuves suggestives.

Puisqu'il est démontré que la diversité des écritures est illimitée et que chacune d'elles a un caractère rigoureusement individuel, l'expertise en écriture est possible.

Elle serait même facile, si tous les caractères tracés avaient pour chacun de nous une constante fixité. Mais nous réalisons dans notre écriture un nombre déjà très étendu de variétés. Nous pouvons encore en inventer qui ne nous sont pas habituelles, et imiter celles des autres.

Il s'agit de savoir comment on reconnaîtra, derrière ces travestissements, la véritable personnalité de l'écriture ; autrement dit comment on parviendra à découvrir les *constantes graphiques individuelles.*

IV. Les Méthodes.

Trois manières différentes de procéder sont actuellement proposées pour résoudre ce problème ;

1° Celle des *comparaisons*, ou des calligraphes ;

2° Celle des *mensurations* ou de l'analyse *quantitative*, préconisée par le Dr Locard ;

3° Celle de l'analyse *graphologique* ou *qualitative*, instituée par M. Pierre Humbert.

Avant de les examiner, observons que, pour répondre au but qu'elle poursuit, une méthode d'expertise en écritures doit être capable : 1° de résoudre tous les problèmes (notamment celui des écrits anonymes imitant les caractères d'imprimerie pour lesquels on n'a pu se procurer que l'écriture habituelle de la personne suspectée) ; 2° de surmonter les difficultés pratiques que nous avons énumérées.

1. LE PROCÉDÉ DES COMPARAISONS

Il est employé spontanément par tous ceux qui ignorent l'expertise : il consiste à comparer les *a*, les *b*, les *c* des écrits en présence, en cherchant entre eux des similitudes. L'expert improvisé qui procède ainsi s'occupe uniquement des *formes* des lettres, il ne saurait percevoir autre chose. S'il a rencontré cinq ou six ressemblances qui l'aient frappé, il conclura, avec une inconscience égale à son inexpérience, à l'identité des deux écritures. Et s'il trouve des différences, il ne manquera pas de les déclarer volontaires.

Ce procédé puéril ne tient pas compte de ces deux faits importants : *a*) au point de vue de leur forme *schématique*, le nombre des types alphabétiques est réduit; *b*) il est indispensable que ces types conservent une forme conventionnelle pour demeurer lisibles. C'est ce qui limite nos fantaisies calligraphiques. Il se produira donc fatalement des *ressemblances extérieures* trompeuses, si on s'obstine à n'observer que la *structure* des lettres, séparée de leur mouvement de formation.

Ce système dangereux, qui conduit aux pires erreurs, se condamne d'ailleurs, parce qu'il s'avoue impuissant à résoudre un des problèmes les plus fréquemment posés aux experts : les lettres anonymes en caractères imitant la typographie, ainsi qu'en témoigne cet extrait du Rapport d'un expert calligraphe que nous avons lu récemment :

Trois écrits en caractères typographiques. En l'absence d'éléments de comparaison en caractères typographiques, il est impossible de déterminer l'origine de ces trois pièces.

2. LE SYSTÈME DU Dr LOCARD OU DES MENSURATIONS

Le Dr Locard, s'inspirant des travaux de Bertillon et de Persifor Frazer (1), est persuadé que les constantes graphiques peuvent être déterminées par une série de mensurations précises, qui constituent une analyse quantitative du graphisme.

Il a fait connaître sa méthode par de nombreux articles et il l'a exposée dans son livre : *l'Enquête criminelle et les méthodes scientifiques*. C'est à l'aide de ces publications que nous en donnerons ici un résumé.

Remarquons tout d'abord que le Dr Locard s'écarte résolument des graphologues, auxquels il n'accorde pas plus d'estime qu'aux calligraphes :

> Graphologues et calligraphes persévèrent dans une carrière de peu de gloire, mais parfois lucrative... (p. 172).

Il parle, plus loin, de «l'amphigouri des graphologues» et de « la rhétorique des calligraphes » (p. 198). Il ne nomme ni les précurseurs de Michon : Delestre, Lavater, ni ses successeurs : Hocquart, Crépieux-Jamin, universellement connu.

A le lire on croirait que tous les travaux de ces chercheurs sont indignes de la moindre attention. A plus forte raison néglige-t-il de nommer des anciens experts comme Raveneau, par exemple, qui a cependant écrit un ouvrage plein de judicieuses observations et d'expérience. Je ne veux pas attribuer ce parti pris à une mesquine et discourtoise intention : le Dr Locard connaît trop bien la valeur et la réputation d'un Crépieux-Jamin, d'un Pierre Humbert, pour songer à la diminuer par son silence.

Puisqu'il désigne les maîtres qu'il s'est choisis, et dont ses efforts tendent à appliquer et à perfectionner la méthode, c'est donc qu'il a décidé de ne pas tirer profit des travaux des graphologues.

Le Dr Locard n'ayant pas pris la peine de les critiquer, nous ne savons pas exactement pourquoi il les néglige.

(1) Persifor Frazer : *Des faux en écriture et de l'écriture*. Traduit sur la dernière édition américaine par Vossion et Houet. 1 vol. in-16. Guillaumin et Cie, 1899 (épuisé). Un excellent compte rendu et une judicieuse critique de cet ouvrage ont été publiés par M. Raoul Bonnet dans « L'Amateur d'autographes » du 15 octobre 1899, p. 212.

Nous le devinerons en précisant les principes qui le guident.

Le titre d'un de ses exposés : *Les méthodes de Laboratoire dans l'Expertise en Ecriture,* me suggère quelques réflexions.

Ce mot de *Laboratoire*, qui signifie modestement un endroit où l'on travaille, prend aux yeux du public une tout autre valeur : c'est le sanctuaire de la Vérité. Tous les appareils qu'on y emploie possèdent un merveilleux pouvoir d'infaillibilité. La photographie s'y substitue au dessin, la cornue y fait toute seule l'analyse des encres, le spectrographe et le microphotomètre révèlent les secrets les plus cachés. Et l'Expert, servi par des machines précises et merveilleuses, constate et conclut.

Voilà ce qu'imagine le *bon public* quand on lui parle des méthodes de laboratoire. Il admire, il ne discute plus.

Nous croyons qu'il y a là une dangereuse illusion, et aussi une très fâcheuse tendance de l'esprit moderne.

J'ai été confondu en entendant le chef d'un laboratoire d'horticulture, où l'on fait de très sérieuses recherches sur les bactéries du sol, me dire qu'on n'employait jamais une chambre claire chez lui, pour reproduire une préparation microscopique : on fait une microphotographie, c'est plus exact... Et pourquoi ? Parce que la main humaine n'intervient pas ; la mécanique fait mieux.

Je n'hésite pas à le dire qu'il y a là une erreur d'esprit des plus graves. Tout le monde connaît les surprises de la photographie et ses multiples causes : inégalité d'éclairage de plans, modification des perspectives, proportions faussées, etc.. Mais, du moment que c'est automatique, sans « interprétation », c'est exact !

Voilà une nouvelle forme d'admiration de la machine, bien pernicieuse.

Les ressources de la photographie sont ailleurs.

On dirait que tout l'effort des chercheurs de laboratoire de ce genre tend à résoudre ce problème : « Comment pourrait-on supprimer l'intervention de l'intelligence humaine, et arriver à l'enregistrement *automatique* des observations ? »

Un appareil à observer qui se passerait d'observateur. Quelle belle découverte ce serait !

Je sais bien que le Dr Locard ne va pas jusque-là, puisqu'il

écrit : « Tant vaut l'expert, tant valent les conclusions », ce qui n'est d'ailleurs pas rassurant pour ceux qui sont à la recherche de l'exactitude scientifique.

En quoi consiste, en réalité, la méthode préconisée par le Dr Locard ?

A substituer à l'analyse *qualitative* du geste graphique, telle que la pratiquent les graphologues, une analyse *quantitative* ; à effectuer cette recherche à l'aide de mensurations très minutieuses dont on fait ensuite les *moyennes* et à établir, à l'aide des chiffres obtenus, des graphiques.

Mais prenons l'exposé qu'il a fait lui-même de sa méthode dans la brochure en question.

Les mensurations sont pratiquées sur des agrandissements photographiques, de façon à ce que les grandeurs réelles soient appréciées en dixièmes de millimètre. Faites directement sur les originaux, les mensurations amènent une fatigue rapide et intense qui devient une cause d'erreur. En outre, le maniement continu des pièces expose à les détériorer. L'agrandissement sera contrôlé à l'aide d'un test millimétré. Toutes les pièces seront agrandies dans des proportions rigoureusement égales. On fera, pour chaque ordre d'opérations, le plus grand nombre de mensurations possible, la valeur de la méthode étant proportionnée à la richesse des séries, et les diagrammes tendant à constituer des courbes régulières dans la proportion où les éléments statistiques sont nombreux.

Les mesures peuvent porter sur de très nombreux éléments qui se ramènent à trois ordres : 1° des *grandeurs* relatives qui sont, soit des rapports de longueurs (hauteur relative des minuscules, longueur des barre des *t*) ; soit des indices de courbure (rapport de la flèche à la corde dans le plateau de *r* minuscule) ; 2° des *directions* interprétées en valeurs angulaires ; 3° des *interruptions* appréciées en statistiques de fréquence.

Voici maintenant la technique des opérations essentielles :

1° *Rapport des hauteurs minusculaires.* — Si on mesure dans une écriture donnée la hauteur de chacun des grammas (c'est-à-dire de chaque lettre ou jambage de lettre), on constate que la hauteur moyenne reste constante pour un gramma donné, par rapport aux hauteurs moyennes des autres grammas. Il en résulte que si le scripteur modifie la grandeur générale de son écriture, soit parce qu'il dispose de peu de place, soit dans un but de déguisement, ses grammas conserveront entre eux les mêmes proportions. Si, par exemple, il a l'habitude de faire des *i* très petits ou des *s* très grands, ce caractère persistera malgré le changement d'aspect général du graphisme, et si l'on dispose les grammas dans un ordre croissant de hauteur, cet ordre ne sera pas modifié. Il est aisé de construire ainsi une courbe ayant pour abscisses les grammas dans leur ordre de grandeur croissante, et pour ordonnées les hauteurs.

Si maintenant nous avons à étudier deux écritures, l'une authentique

donnée comme pièce de comparaison et l'autre arguée de faux, nous n'aurons qu'à juxtaposer leurs deux courbes obtenues par la méthode qui vient d'être dite. Si les deux textes proviennent de la même main, les deux courbes se superposent (si la moyenne générale des hauteurs est la même), ou du moins suivent une marche parallèle. Dans le cas contraire, elles divergent.

2° *Variations des hauteurs minusculaires.* — Si l'on mesure dans un texte les hauteurs de tous les grammas non dépassants et que l'on répartisse les chiffres obtenus sans tenir compte de la lettre mesurée, on peut construire une courbe ayant pour abscisses les grandeurs et pour ordonnées les fréquences. En procédant à la même opération sur l'authentique et sur l'incriminée, on obtient des courbes qui, parallèles en cas d'identité, affecteront en cas de forgerie les tracés les plus disparates.

3° *Gladiolage.*— Si l'on mesure des grammas non dépassants d'un mot on constate que dans certaines écritures ces grandeurs tendent à décroître, suivant une loi plus ou moins définie, de l'initiale à la finale, tandis que dans d'autres cas la décroissance sera interrompue par un ressaut vers l'antépénultième, et qu'ailleurs il y aura égalité approximative (sic) de tous les grammas du mot. Pour déterminer cette loi de croissance, on peut, soit mesurer les grammas d'un type de mot choisi, les pentagrammes ou les octogrammes par exemple, soit mesurer les hauteurs dans tous les mots, quelle qu'en soit la longueur, en en répartissant les grammas en tranches homothétiques. En opérant de même sur les deux ordres de textes conférés, on construit des courbes ayant pour abscisses les tranches et pour ordonnées les hauteurs moyennes.

4° *Écartement des lettres.* — La distance des grammas successifs des mots peut être, suivant le scripteur, progressive, égale, ou (plus ordinairement) dégressive. Pour déterminer la loi de croissance (positive ou négative) des écartements grammatiques dans une écriture donnée, on mesure en dixième de millimètres les intervalles qui séparent les axes (ou simplement les pieds) de chaque gramma (et non de chaque lettre) dans un type de mot donné. Ce type doit présenter une certaine longueur ; il doit être au moins de l'ordre des hexagrammes. On peut, si les textes sont trop courts, appliquer la mesure des écartements à tous les polygrammes, et répartir ensuite les écartements en tranches homothétiques. Ce procédé est beaucoup moins précis que le premier et ne doit être appliqué qu'en cas de nécessité absolue.

On fait pour les incriminées ce qu'on a fait pour les authentiques. On multiplie les chiffres obtenus pour les incriminées par le rapport entre la valeur de *m* (hauteur moyenne des minuscules) dans l'incriminée et dans l'authentique, de façon à rendre les chiffres comparables, quelles que soient les grosseurs différentes des écritures conférées, et on construit des courbes ayant pour abscisses les rangs ou les tranches, et pour ordonnées les écartements.

5° *Valeurs proportionnelles des largeurs.* — Le rapport de la hauteur à la largeur pour une lettre donnée exige la mensuration de la largeur des grammas, opération délicate qui ne peut être faite que sous la garantie d'une technique rigoureuse. Le calcul de l'indice de longueur fait pour

chaque caractère est un travail à la fois extrêmement méticuleux et difficile. On peut cependant le pratiquer avec exactitude en le limitant aux grammas fermés, comme l'*o*, la boucle de l'*a*, la petite boucle du *g*.

On peut substituer à cette opération vétilleuse la suivante, beaucoup plus simple. Si dans les textes comparés on trouve le même mot (ce qui arrive souvent et peut, dans de nombreux cas, être obtenu par la dictée), on mesurera d'une part les hauteurs des diverses dépassantes et demi-dépassantes, la hauteur des minuscules, la hauteur des majuscules, et d'une part la longueur totale d'un groupe donné de minuscules (trait terminal non compris). Si, par exemple, on trouve dans le texte X, et dans le texte A de comparaison, le mot *affection*, on mesurera la longueur du groupe *ection* depuis l'intersection du trait d'attaque de *e* avec le trait descendant de cette même lettre, jusqu'au pied du second jambage de *n*. On calculera alors les indices successifs fournis par la division des hauteurs du premier et du second *f*, de la hauteur de *t*, *v*, la hauteur moyenne des minuscules par la longueur du groupe minusculaire qui vient d'être défini. La même opération pratiquée en X, d'une part, et en A de l'autre, permet d'utiles comparaisons. Cette méthode, esquissée déjà par Persifor Frazer, est loin d'être rigoureuse : elle donne cependant dans la pratique des résultats satisfaisants.

6° *Rapport des valeurs angulaires.* — Lorsqu'on mesure, à l'aide d'un goniomètre transparent, les angles formés, pour chaque type de grammas, par les axes littéraux avec la ligne de base, on constate que ces valeurs angulaires, sensiblement constantes pour un même gramma, varient notablement d'un gramma à un autre; et que, si le scripteur étudié modifie, par suite du changement de vitesse ou dans une intention de déguisement, l'inclinaison moyenne de son écriture, les proportions entre les valeurs angulaires des divers grammas restent les mêmes. Par contre, dans les meilleures imitations, le forgeur arrivera peut-être (et encore est-ce fort rare) à reproduire à peu près exactement l'obliquité moyenne du graphisme imité; jamais il ne pourra conserver les proportions des diverses valeurs angulaires. Bien mieux, il y substituera celles de son propre graphisme.

7° *Parallélisme grammatique.* — On vient de voir que la valeur angulaire, hors le cas d'écritures particulièrement scolaires et appliquées, subit de sensibles variations dans un même mot. Il en résulte que les axes littéraux des différents grammas sont loin d'être rigoureusement parallèles. Leurs prolongements, strictement parallèles dans une écriture parfaitement calligraphique, se coupent, dans l'immense majorité des cas. Mais la hauteur des intersections est à la fois très variable, très caractéristique, et très peu imitable par le faussaire ignorant d'un signe qu'un artifice technique insoupçonné peut seul révéler. Si donc l'on dessine sur la photographie d'un mot l'axe de chaque lettre jusqu'à son intersection avec celui de la lettre précédente, on obtient une figure d'un aspect étonnamment varié suivant le graphisme. On notera que la hauteur d'intersection des axes est fonction de deux facteurs : le non-parallélisme des axes littéraux et l'espacement des grammas.

On réduit le parallélisme grammatique à un indice en calculant sur

un grand nombre de mots la distance moyenne des intersections à la ligne de base.

8° *Position des coupures.* — Il est rare que les mots soient tracés d'un seul tenant de l'initiale à la finale. Le plus ordinairement, la main se lève dans le courant du mot, en créant des interruptions du trait. Si l'on fait le compte de ces coupures, on constate que leur fréquence est parfois proportionnelle au nombre de grammas du mot, et parfois presque constante, quelle que soit la longueur du mot. On peut, sur ces données, construire des courbes comparatives ayant pour abscisses les longueurs du mots (monogrammes, bigrammes, trigrammes, etc.), et pour ordonnées le nombre moyen des coupures.

Mais il est plus intéressant et plus efficace de répartir la statistique des coupures d'après la lettre qui les précède. On obtient ainsi des courbes ayant pour abscisses les lettres dans l'ordre de fréquence des coupures séquentes pour l'authentique, et, pour ordonnées, les fréquences.

On peut pratiquer dans le même esprit une série d'autres opérations analogues : la barre des *t*, le point sur l'*i* (hauteur et déviation), le plateau de l'*r*, la hauteur d'insertion des liaisons entre les jambages de l'*m* et de l'*n*, donnent lieu à des considérations fort intéressantes. Mais je n'ai voulu indiquer ici que les opérations principales (1).

Ce langage « scientifique » nous fait regretter, je l'avoue, « l'amphigouri des graphologues ». Ils diraient, tout bêtement, par exemple : « L'avant-dernière lettre de cette syllabe passe sous la dernière. » Le Dr Locard trouverait plus clair ceci : « Le sigle du pénultième gramma de ce tétragramme est sous-jacent. »

Complétons cet exposé par des indications relatives aux calculs des moyennes, base de tout le système :

La certitude des conclusions où mène la rigoureuse technique graphométrique est fonction de divers facteurs qu'il importe de voir de près. Le premier est l'abondance des documents sur lesquels on opère. Les calculs d'indices et de moyennes, les statistiques, les diagrammes sont conditionnés, quant à leur valeur, par la loi des grands nombres. Si, dans un texte, il n'y a qu'un *b* et que sa boucle soit pochée, nous sommes bien forcés de dire que la statistique nous fournit pour le *b* un pourcentage de 100 boucles virtuelles sur 100.

D'autre part les moyennes, les indices, les courbes valent ce que valent les mesures qui leur servent de base. Il est aisé de définir la valeur angulaire d'un gramma par l'intersection de l'axe ilttéral et de la droite de base, mais il n'est pas simple de déterminer à tous coups l'axe d'une lettre (2).

(1) Edmond Locard : *Les méthodes de Laboratoire dans l'Expertise en écritures.* — Bruxelles, 1921.

(2) *L'Enquête criminelle*, p. 198-99.

Enfin le Dr Locard conclut son exposé par ces mots :

Si précis que soient les chiffres, si bien construites que soient les courbes, il faut les interpréter. Ceux qui imaginent trouver là une formule qui permette d'intégrer une fois tous les infiniment petits dont se compose l'idendité graphique, et une solution pour ainsi dire mécanique des problèmes qui leur sont posés, feront bien de méditer le terrible axiome de Paul Bert : « En Biologie, les mathématiques sont comme le cheval d'Attila : là où elles passent, il ne reste plus rien » (1).

La réflexion qui vient à l'esprit après la lecture de cet exposé, c'est que la nouvelle méthode des mensurations vient ajouter des difficultés pratiques nouvelles à celles que nous avons signalées.

Mais voici une constatation bien plus troublante : ces mesures minutieuses jusqu'au 10e de millimètre n'aboutissent qu'à établir des *moyennes* dont la comparaison nous paraît arbitraire. Supposons en effet le cas d'un texte litigieux de trois lignes : endos d'effet de commerce, post-scriptum, ou simple signature de quelques lettres accompagnées de pièces de comparaison nombreuses et variées. Nous obtiendrons des moyennes de valeur bien différente à l'aide des documents d'étendue si dissemblables. Leur comparaison nous donnera des résultats fort discutables, surtout si l'on opère conformément au principe énoncé par le Dr Locard : « *Si dans un texte il n'y a qu'un* b *et que sa boucle soit pochée, nous sommes forcés de dire que la statistique nous fournit pour le* b *un pourcentage de* 100 *boucles virtuelles sur* 100 »!!

En outre le calcul des moyennes ne tient pas compte de la position occupée par la lettre sur laquelle on opère. Si deux graphismes présentent le même nombre d' *s* minuscules anormalement agrandis, ce système nous conduira à les attribuer au même auteur, alors même que, dans l'une des écritures, les *s* initiales seules seraient agrandies et dans l'autre les *s* médianes ou finales ! Il y a cependant là une *différence qualitative déterminante.*

L'application de la méthode des mensurations exige, en tous cas, on nous le dit avec insistance, une *documentation nombreuse.* Mais on ne peut pas créer à volonté des pièces de question ! S'il n'y a que deux lignes d'écriture ou une simple

(1) *Les Méthodes de Laboratoire*, p. 30.

mention : « Vu, Approuvé » ou bien une signature, on ne peut faire des calculs que sur ces courtes pièces. D'autre part, il est rarement possible d'augmenter le nombre des écrits de comparaison : il est souvent assez difficile de s'en procurer, et il arrive fréquemment que les auteurs sont morts (testaments) ou inaccessibles (anonymes).

Enfin certains cas paraissent absolument insolubles à l'aide de la méthode des mensurations. Le Dr Locard s'avoue, comme les calligraphes, incapable, en *n'employant que les mensurations*, de reconnaître l'auteur des lettres anonymes en caractères imitant la typographie lorsqu'il ne dispose pas de pièces de comparaison écrites de la même façon. Cependant c'est une des expertises les plus fréquentes. Un client vient vous dire qu'il soupçonne un ami, une parente, un employé ; lui demanderez-vous de faire faire à ces personnes des « dictées en écriture typographique » ? On a pu procéder ainsi dans l'affaire de Tulle, parce qu'il y avait une inculpée; mais c'est un cas très rare.

Voilà donc un des problèmes d'expertise des plus fréquent qui est insoluble à l'aide des mensurations. Cette constatation n'ébranle-t-elle pas tout l'édifice ? Elle équivaut à reconnaître que ces belles lois concernant les constantes graphiques sont bien vite transgressées ! Comment, il suffirait d'adopter un alphabet différent pour que toutes les traces des gestes révélateurs deviennent invisibles ! Que serait-ce si nous avions des pièces de comparaison en caractères allemands, grecs ou slaves ?

La méthode ne répond donc pas aux conditions exigées, puisqu'elle ne permet pas de résoudre *toutes* les catégories de problèmes posés dans la pratique de l'expertise.

Le Dr Locard semble d'ailleurs n'accorder à sa méthode des mensurations (dans ses exposés théoriques du moins) qu'une valeur très relative. Je ne sais s'il observe la même prudence dans son application. S'il l'ose, ses rapports doivent laisser les juges dans une telle perplexité, que son concours leur paraisse bien superflu. Car le juge demande à l'expert un avis convaincant.

Il serait puéril de supposer, écrit le Dr Locard, qu'une méthode quel-

conque puisse résoudre l'identification de deux scripteurs à l'aide d'une équation, si complexe fût-elle (1).

Ces paroles prudentes font honneur à l'esprit scientifique du Dr Locard. Mais elles constituent aussi, nous sommes bien forcé de le constater, un aveu d'impuissance. Et ce n'est pas précisément ce que l'on attend d'un homme qui se pose comme un rénovateur de l'expertise et le créateur d'une méthode scientifique rigoureuse. On a fait luire à nos yeux un vain espoir.

Et comment fait donc le Dr Locard lorsqu'il ne peut pas établir ses moyennes ? Il fait comme les autres experts, dont il se gausse : il recherche des *idiotismes* graphiques, et, comme il ignore délibérément la graphologie, il pourra tomber dans les erreurs des calligraphes en attribuant à un même auteur des *formes* d'apparence semblables dont les divergences de *mouvement* lui échapperont.

Résumons les critiques que nous suggère cette méthode:

1° Elle ne réussit pas à éliminer le *coefficient personnel*, puisque les résultats des mensurations varient avec les opérateurs (2).

2° Les véritables *constantes graphiques* de l'écriture ne sont pas atteintes par ce procédé, puisqu'il suffit d'écrire en caractères imitant l'imprimerie pour que les calculs ne soient plus applicables.

3° Les éléments sur lesquels on opère sont *arbitrairement choisis* : on se borne à examiner les lettres « *non dépassantes* » sans justifier ce choix.

4° Les moyennes qui servent de base *ne sont pas comparables*, parce qu'elles sont établies sur des documents qui diffèrent de valeur par le nombre et la qualité, et que d'autre part on ne tient aucun compte de la place occupée par les lettres : initiale, médiane ou finale.

5° Les moyennes ne mettent pas en évidence les caractéristiques rigoureusement *individuelles*, la dimension *moyenne*

(1) *Op. cit*, p. 198.

(2) « Il est indispensable que ce soit le même opérateur qui mesure les incriminées et les authentiques, car la moindre divergence dans le modus *operandi* risque d'amener de graves erreurs. » (*Les Méthodes du Laboratoire*.)

d'une lettre donnée pouvant ne correspondre à aucune dimension *réelle* de cette lettre dans le corps de l'écrit.

6° Le résultat est invérifiable, puisque les chiffres qui ont servi à établir les graphiques ne sont pas fournis, et que ceux-ci varient avec l'opérateur.

7° Le Rapport, dans lequel les conclusions de l'expert devraient être justifiées, demeure incontrôlable pour ceux qui ont le droit, ou le devoir, d'en apprécier la valeur : l'accusé, les avocats, la partie civile et les magistrats. Les graphiques ne constituent pas une démonstration. On en arrive à juger d'après l'*expert* et non plus d'après *l'expertise.*

Nous pensons par conséquent, que toute la partie de la méthode du Dr Locard basée sur des mensurations, et qui la distingue des autres, repose sur une hypothèse controuvée : l'existence de constantes graphiques *mesurables.* Ces calculs ne peuvent donner des résultats indiscutables que dans le cas d'évidence absolue, leur utilité disparaît alors.

Ce système présente un grave danger : il donne l'illusion d'une précision mathématique rigoureuse et le lecteur, dépourvu de moyens de vérification, se trouve complètement impuissant à discerner les causes d'erreurs et la fragilité des conclusions.

Nous rendons néanmoins hommage au labeur considérable accompli par le Dr Locard. Nous souhaitons que ses recherches le conduisent à des découvertes précieuses, mais nous sommes persuadé qu'il néglige la plus importante des données en s'interdisant, en dehors des idiotismes graphiques, l'étude des éléments *non mesurables* de l'écriture.

L'exposé de la méthode graphologique va nous montrer tout le parti que l'on peut tirer de l'examen de ces particularités du graphisme.

3. LA MÉTHODE DE L'ANALYSE QUALITATIVE OU GRAPHOLOGIQUE

Cette méthode a été créée par M. Pierre Humbert, dont la compétence en matière d'expertises est reconnue par tous ses collègues. M. Crépieux-Jamin, le fondateur de la Graphologie expérimentale, me disait de lui : « Il a le génie de l'expertise ».

Dans d'autres pays un homme de cette valeur serait destiné à une notoriété universelle.

Sa méthode est le résultat de vingt années d'expérience. Elle repose sur l'analyse psychologique du geste graphique, qui n'est possible qu'à l'aide de la graphologie.

Disons tout de suite, pour rassurer les esprits qui ont à l'égard de la graphologie d'injustes préventions, que le rôle de l'expert ne consiste pas à dire si, d'après son écriture, l'inculpé est capable ou non du délit qu'on lui reproche. La pratique de l'expertise nous montre tous les jours des hommes commettant des actions indignes d'eux, tandis que les coupables ne sont pas toujours ceux dont le caractère éveille les soupçons.

Il ne s'agit donc pas de faire intervenir cette psychologie délicate, indispensable dans une étude de caractère. Distinguons, dans la graphologie, deux parties bien distinctes :

1° L'analyse des signes; 2° la synthèse de leurs significations; notons que la première seule est utilisée en expertise. C'est, en quelque sorte, l'*anatomie graphique*, elle est purement descriptive ; il s'agit de bien observer les traits, afin d'en pénétrer le mouvement générateur. Mais on n'y parviendra qu'à condition de bien se rendre compte de ce qu'est l'écriture. Nous allons donc en dire quelques mots.

LE GESTE GRAPHIQUE. — L'écriture est un vestige de l'être vivant, et celui qui se penche sur elle pour l'interroger et la comprendre ne doit jamais l'oublier. Tous ces gestes, qui ont fixé en elle la trace fidèle de leur passage, proviennent d'une main et non pas d'un style d'appareil mécanique. Partout où la vie a passé, c'est elle qu'il faut chercher pour s'expliquer les souvenirs qu'elle laisse après elle. Est-ce en mesurant les adorables draperies de nos sculptures du XIIIe siècle que nous en comprendrons le caractère distinctif ? Allons-nous les traiter comme des caprices inconscients de la pierre ? Comprendrons-nous l'attitude subitement fixée dans une immobilité expressive d'une femme à Pompéi, si nous oublions qu'elle a été vivante ? Toute la magie du cinématographe n'est pas enclose dans le film seul; si on en fait passer les images devant la lumière sans l'éclipse de l'obturateur, on n'aura qu'une suite d'attitudes figées. Ce qui *révèle* la vie que le film a pu arracher à la mort du temps, c'est la succession dans la durée, reproduite

à nouveau, *comme elle a été* dans la réalité. L'écriture aussi est une suite d'attitudes fixées : il ne faut pas seulement l'observer dans l'*espace*, mais aussi dans le *temps*. Il faut trouver un moyen de la voir *animée* à nouveau quand on l'étudie. Si on ne sait plus se servir de ses yeux que pour appliquer des goniomètres et des compas sur le geste encore tout palpitant de vie, on n'est pas digne de la comprendre... Il faut être à ce point pénétré de l'idée que l'écriture est *vivante*, que pas un seul de ses traits ne laisse votre esprit indifférent.

Un autographe de Balzac ou de Chateaubriand, même quand on ignore le grand nom de celui qui l'a tracé, enferme en lui une telle *vie* qu'on en est tout ému.

Faut-il se demander si l'on fait de *l'art* ou de la *science*, en pénétrant aussi profondément dans l'âme de l'écriture ?

La question est vaine et scolastique, en somme. Cela nous rappelle les interminables conversations de la jeunesse sur la Liberté et le Déterminisme, le Noumène et le Phénomène, la Raison pure et la Raison pratique.

Mais lorsqu'il s'agit de la réalité et non plus de la théorie, il est plus essentiel de savoir si la méthode choisie conduit au résultat voulu. Demandons-nous à un médecin s'il fait de l'art ou de la science ? Peu nous importe, pourvu qu'il nous guérisse. Ce qu'on demande à l'expert, c'est de *comprendre* l'écriture et ses tranformations. Ce qui est certain, c'est qu'elle est vivante et qu'il faut s'approcher autant que possible des conditions de sa vie pour l'étudier.

Si *l'application* de la méthode a quelque chose qui voisine avec l'art, *son esprit* nous paraît tenir de la science.

On objectera peut-être que l'étude de l'écriture, ainsi comprise, suppose des dons particuliers, incommunicables, qui en font quelque chose d'ésotérique. Nous dirons qu'en toute chose les capacités conditionnent la compétence, et, si rigoureuses que soient les lois mathématiques par exemple, on ne peut les appliquer que si on a l'esprit formé à ces fins.

Est il nécessaire de démontrer un fait d'expérience aussi probant ? C'est presque un truisme, et l'on n'a jamais vu l'excellence d'un enseignement et la précision d'une méthode éveiller de l'intelligence chez un être borné.

Il y a certes des gens, beaucoup de gens qui ne comprendront

jamais rien à la psychologie du geste graphique, comme il y en aura beaucoup qui n'atteindront pas le calcul intégral; il y en aura toujours qui seront incapables de distinguer une note fausse d'une note juste, si savantes que soient toutes les leçons qu'on leur donne, et même si la démonstration se fait à l'aide des calculs et des lois relatives aux ondes sonores.

C'est que la méthode permet de pousser très loin l'*analyse*, mais ne peut donner le secret de la *synthèse*.

Comprendre, ce n'est pas seulement observer, distinguer, comparer, c'est avant tout *juger*. Voilà l'aveu qu'il fallait amener l'esprit à faire : c'est que la qualité essentielle et incommunicable, qui est pour les idées ce qu'est le soleil pour la végétation, c'est le *jugement*.

Un esprit faux, quels que soit son érudition, son labeur, ses procédés, restera toujours, en dépit des meilleures disciplines, un esprit faux. C'est une infirmité, évidente aux yeux des autres, et qui demeure cachée à ceux qui en sont atteints : « *Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.* »

LES CONSTANTES GRAPHIQUES. — Comment nous y prendrons-nous pour pénétrer dans ce mouvement graphique et pour en rechercher les caractéristiques individuelles, pour découvrir, dans chaque écriture, ce qui lui est propre et la distingue de toute autre ? comment la *définir*, avec une précision telle qu'on la reconnaisse parmi les autres ? Cette définition peut se faire à l'aide de tous les mots qui permettent de désigner un mouvement. Il y en a une quantité, et si on laisse chaque graphologue libre de les choisir, on arrivera à une confusion. Afin d'éviter cet écueil, on a donc adopté un certain nombre de qualificatifs et on les a minutieusement définis.

Dans sa *Théorie de l'Expertise en Ecritures* (1), M. Humbert explique ainsi ce qu'il faut entendre par l'écriture régressive :

Les traits ont une tendance à revenir dans la direction du scripteur qui se trouve, par rapport à la ligne d'écriture, en bas et à gauche. Les traits se développent donc de droite à gauche ou de haut en bas. Le signe se manifeste :

1° Par des volutes tracées de droite à gauche à la fin des majuscules telles que les *M*, les *A*, les *E*, les *L*, les *R* et les *T*. La terminaison de la volute

(1) Pierre Humbert : *Théorie de l'Expertise en Ecritures et de l'Analyse graphologique*. Société de Graphologie, 150, Boulevard Saint-Germain, Paris.

descend parfois au-dessous de la ligne, en forme de *phi* grec, ce qui augmente l'intensité du signe. Elle tourne d'autres fois à droite pour se lier à la lettre suivante, ce qui diminue au contraire l'intensité de la régression.

2° Par l'exagération du retour sur la gauche de la base des majuscules telles que les *L*, les *F*, les *P*, les *R* ou de la courbure du *D minuscule* à volute.

3° Par le mouvement de bascule en vertu duquel un trait se développe de droite à gauche, pour revenir ensuite à droite en dessinant un angle au point mort, à la base de certaines *L* majuscules, par exemple, ou bien au sommet de certains *d* minuscules en delta.

4° Par le tracé de droite à gauche du chapeau des *P* majuscules.

5° Par de petits crochets commençant par un mouvement rétrograde ou descendant, très nettement accusé, au début ou à la fin des barres et des déliés, dans le chapeau des *P* majuscules en tête des *c* minuscules, au départ de l'ovale des *a*, des *o*, des *g*, des *q*, à l'attaque des *M* majuscules et de quelques autres lettres.

Le crochet initial des *o* est précédé parfois d'un petit trait montant de gauche à droite. Le mouvement régressif accusé par ce crochet représente alors une réaction contre le mouvement contraire du petit trait et en augmente ainsi l'intensité.

6° Par la cambrure des hampes de certaines lettres, telles que les *b*, les *l*, les *h*, les *p*, les *t*, qui prennent une incurvation dont la convexité est tournée vers la droite.

7° Par l'allongement disproportionné des hampes des lettres qui plongent au-dessous de la ligne, telles que celles des *p*, des *j*, des *f*, ou par leur déviation sur la gauche.

8° Par de petites griffes tracées de droite à gauche, à la partie inférieure des *p*, des *q*.

9° Par le repli sur la gauche du second jambage des *p*, des *n*, ou des *h* minuscules et de la terminaison des *v*.

11° Par les *f* tracés en forme d's allemandes.

12° Par l'encerclement de la signature.

13° Par les finales des mots revenant à gauche, par en haut ou par en bas.

Voici donc une quantité de *mouvements* instinctifs variés, affectant les éléments les plus divers du tracé, provenant tous d'une *même* tendance spontanée du scripteur à ramener les traits de l'écriture vers lui-même.

Ne sont-ils pas bien plus importants à relever que les hauteurs minusculaires et ne nous apparaissent-ils pas inévitables et par conséquent beaucoup plus significatifs ?

Ils le sont d'autant plus que toutes ces habitudes instinctives ont une même cause psychologique facile à deviner : *l'égoïsme*, dont ils reproduisent, en miniature, la gesticulation

concentrique. L'expert qui sait cela possède un précieux fil d'Ariane, pour se retrouver dans le dédale des particularités graphiques. Il ne les cherche pas au hasard, et chaque fois qu'il en découvre une nouvelle, il en tire un éclaircissement. Cette physionomie de l'écriture est bien différente suivant les cas. On s'en rendra compte en lisant les définitions données par M. Humbert. Ces termes ne méritent pas d'être traités d'amphigouriques, et le savant docteur de Lyon, qui parle le beau langage de laboratoire que nous avons reproduit tout à l'heure, me semble vraiment d'une injuste sévérité envers les termes graphologiques.

On devine qu'une écriture où sont manifestées, avec plus ou moins d'intensité, deux tendances psychologiques aussi despotiques que l'orgueil et l'égoïsme, par exemple, en conservera toujours la marque dans ses travestissements et ses imitations.

Et cela, les mensurations au 10° de millimètre ne nous aideront pas à le découvrir, car les formes et les dimensions peuvent changer au point de cacher sous une différente apparence l'origine similaire des gestes scriptaux.

Pour saisir toutes les particularités d'un graphisme, l'analyse doit être faite au microscope. M. Humbert a fait construire un appareil extrêmement complet, *le Grammatoscope*, qui permet les observations les plus diverses nécessitées par l'expertise. Mais on pourra se contenter d'un binoculaire à prismes redresseurs monté en dermatoscope, avec des grossissements allant de 6 à 60 diamètres, ou bien encore d'un microscope sans platine, toujours monté en dermatoscope, et muni d'un oculaire grand champ de Nachet et d'un objectif à grossissement variable de Stiasnie. Un revolver à 3 objectifs, permettant les grossissements indiqués plus haut, complétera parfaitement l'instrument.

L'emploi du microscope ne permet pas seulement de découvrir des signes invisibles à l'œil nu, tels que des fausses liaisons, des hésitations, des reprises, qui sont de la plus haute portée. En concentrant l'attention sur chaque détail, il oblige à l'observer séparément et fait découvrir des particularités qui pourraient demeurer inaperçues.

Afin de pénétrer plus complètement encore dans le mouve-

ment intime du graphisme, on emploiera avec profit une chambre claire, montée sur un oculaire de grossissement faible, à l'aide duquel on pourra reproduire, agrandi à 3, 4, 6, 10 diamètres, l'élément de l'écriture étudié.

Ce procédé, qui permet à l'expert de refaire, en l'amplifiant à son gré, le mouvement graphique analysé, lui en fait sentir l'aisance ou la gêne, et l'amène à dépister ainsi d'une façon surprenante les imitations frauduleuses.

Par cette recherche, patiemment pratiquée, l'observateur aiguisera progressivement son jugement et arrivera à percevoir des analogies et des différences *qualitatives*, souvent peu apparentes, qui lui donneront une grande sécurité dans ses convictions.

Comme un botaniste éclairé discernant, sous la *parité apparente* des formes, les *différences essentielles* séparant les espèces, il ne s'arrête pas aux analogies banales troublant le profane. L'ignorant confond certains champignons d'une grande ressemblance *d'aspect* dont le connaisseur discerne à vingt pas la diversité.

Dans sa poursuite des caractéristiques individuelles distinguant chaque écriture de tout autre, l'expert graphologue s'inspire donc constamment de la signification des gestes graphiques.

Il ne devra pas s'écarter des principes suivants :

1° *Tout signe particulier est l'indice d'une tendance générale qu'il est essentiel de préciser.*

2° *Toute tendance dûment caractérisée doit être rattachée à l'une des sept dominantes qui spécifient toute écriture, son effet étant d'accentuer ou de réduire leur intensité.*

3° *Quelque suggestive que soient les ressemblances qu'on peut relever entre deux écrirures, elles ne suffisent pas à en démontrer l'identité. Il faut encore qu'il n'existe pas de différences qualitatives entre ces écritures ou que, tout au moins, ces différences ne soient pas explicables par quelque circonstance de fait* (1).

Enfin l'expert ne fera pas ses recherches au hasard. Il suivra un ordre déterminé. C'est afin de lui donner un guide sûr que M. Humbert a créé son *Tableau des signes* que nous reproduisons ci-contre :

(1) Humbert, *Théorie de l'Expertise.*

	Étendue	Orientation	Facture	Pression	Vitesse	Continuité	Agencement
0	Basse	Inclinée	Commune	Pesante	Précipitée	Hachée	Négligée
1	Haute	Droite	Élégante	Légère	Posée	Groupée	Soignée
2	Surélevée	Chevauchante	Anguleuse	Fuselée	Sacoadée	Jointoyée	Enigmatique
3	Compensée	Alignée	Ronde	Cylindrique	Cadencée	Crénelée	Lisible
4	Gladiolée	Sinueuse	Amorphe	Molle	Hésitante	Primesautière	Déréglée
5	Ingladiée	Rigide	Nette	Ferme	Dégagée	Retouchée	Ordonnée
6	Dilatée	Descendante	Impersonnelle	Fruste	Retardée	Monotone	Confuse
7	Condensée	Ascendante	Simplifiée	Saillante	Accélérée	Nuancée	Claire
8	Mouvementée	Régressive	Artificielle	Boueuse	Lancée	Disparate	Disgracieuse
9	Sobre	Progressive	Simple	Limpide	Contenue	Homogène	Harmonieuse

Les mouvements graphiques y sont tout d'abord divisés en sept modes généraux, *inhérents à toute écriture*, quel que soit l'alphabet employé : latin, grec, slave, sanscrit, chinois ou arabe, et que l'on peut désigner de la façon suivante : l'*étendue*, *l'orientation*, *la facture*, *la pression*, *la vitesse*, *la continuité*, *l'agencement*.

Ces sept *genres* de mouvements pourraient se subdiviser en un très grand nombre *d'espèces*. Afin d'éviter la confusion qui resulterait d'une quantité trop grande de variétés, on a limité à dix par colonne le nombre des écritures choisies.

On a ainsi 70 appellations d'écritures définies avec la minutie que nous avons montrée pour l'écriture *régressive*.

Voici comment se fait l'étude des dominantes graphiques à l'aide de ce tableau :

On recherche d'abord, en suivant les indications de la première colonne, la caractéristique spécifiant l'écriture, au point de vue de *l'Etendue*. On remarque aussitôt que nous avons là 10 espèces qui s'opposent deux à deux, afin de pouvoir procéder par éliminations successives : l'écriture est dite *basse* ou *haute*, *surélevée* ou *compensée*, *gladiolée* ou *ingladiée*, etc.

Nous aurons donc à retenir un des deux termes seulement. Il nous restera alors 5 caractéristiques d'étendue possibles, entre lesquelles nous choisirons celle qui est marquée avec le plus de constance (écriture *toujours* haute, ou *toujours* mouvementée) et le plus *d'intensité* (écriture *très* haute, *très* mouvementée).

L'examen doit se faire, nous l'avons dit, à l'aide de la loupe ou même du microscope. Au cours de son observation, l'expert, dont l'œil doit, naturellement, être exercé à ce genre d'investigations, découvrira un nombre plus ou moins grand de particularités. Il devra tenir compte, surtout, des plus infimes, lorsqu'elles sont répétées et constituent en quelque sorte un véritable *tic* graphique, car elles révèlent une impulsion instinctive rigoureusement personnelle, ignorée du scripteur et qu'il ne parviendra jamais à supprimer ou à modifier complètement. Chacun des petits signes relevés devra être ramené à sa cause qui est l'espèce graphique dont il est issu. Lorsque cette étude méthodique sera terminée, nous aurons trouvé les sept *dominantes graphiques* qui la caractérisent.

« Ces sept dominantes, écrit M. Humbert, représentent, par leur mode d'élection, ce qu'il y a de plus personnel, de plus révélateur et de plus immuable dans les tendances intimes de l'écrivain. Si l'on désigne chacune de ces dominantes par le rang qu'elle occupe dans sa colonne respective, l'on obtient un nombre de 7 chiffres ou numéro graphométrique, qui personnifie l'écriture et permet d'en opérer le classement (1). »

L'expert graphologue, connaissant la *cause* psychologique de tous les mouvements graphiques analysés par lui, les antagonismes qu'il pourra découvrir entre deux écritures en présence ne seront pas de simples appréciations empiriques ; mais bien l'estimation d'une *valeur*.

Supposons une affaire de lettres anonymes où l'écriture de l'inculpé nous donnerait les dominantes graphiques que nous indiquons ci-dessous, en les accompagnant de leur signification psychologique :

Genre	N°	Espèce	Signification
ÉTENDUE	2	Surélevée	*Orgueil*
ORIENTATION	8	Régressive	*Egoïsme*
FACTURE	0	Commune	*Vulgarité*
PRESSION	4	Molle	*Faiblesse*
VITESSE	4	Hésitante	*Indécision*
CONTINUITÉ	6	Monotone	*Indifférence*
AGENCEMENT	0	Négligée	*Laisser-aller*

Le numéro de classement de cette écriture serait : 2 8 0 4 4 6 0.

La *physionomie graphique* se traduit, pour le graphologue, par un ensemble psychologique, une *esquisse* de caractère, assez nette sous cette forme simplifiée pour permettre une appréciation qui le guide.

Supposons que les dominantes graphiques de l'écriture de l'anonyme soient les suivantes :

(1) C'est pourquoi M. Humbert avait appelé sa méthode « graphométrique », désignation qui convient très bien à ce qu'il a voulu faire, alors qu'elle ne convient pas aussi parfaitement au système de mensurations du Dr Locard, qui serait mieux dénommé « grammatométrie ». Le mot de « graphométrie » a, en tous cas, été créé par M. Humbert, qui l'a employé pour la première fois en 1901. Il est bien regrettable que le Dr Locard s'en soit servi et persiste à s'en servir pour nommer sa méthode.

Genre	N°	Espèce	Signification	Rapport des tendances entre les deux écritures en présence;
ÉTENDUE	2	Surélevée	*Orgueil*	Semblable
ORIENTATION	0	Régressive	*Egoïsme*	Semblable
FACTURE	5	Elégante	*Goût*	Opposée
PRESSION	5	Ferme	*Energie*	Opposée
VITESSE	7	Accélérée	*Activité*	Différente
CONTINUITÉ	7	Nuancée	*Emotivité*	Opposée
AGENCEMENT	5	Ordonnée	*Méthode*	Opposée

Le numéro de classement sera très différent du premier et nous donnera : 2 0 5 5 7 7 5.

On se rend compte qu'il y a entre ces deux écritures des oppositions irréductibles, parce qu'elles proviennent de deux psychologies absolument différentes. L'inculpé qui est caractérisé par la *vulgarité, la mollesse, l'indécision, l'indifférence* et le *laisser-aller* ne peut, quoi qu'il fasse, produire une écriture qui révèle des tendances psychologiques comme le *goût, l'énergie, l'activité, l'émotivité, la méthode.*

Un homme énergique et d'une culture étendue peut, dans une certaine mesure, contrefaire un aboulique ignorant, mais un être dépourvu de volonté et de savoir ne saurait imiter l'érudition et l'énergie.

La graphologie montre donc à l'expert l'importance décisive de certaines différences, à côté desquelles des ressemblances cependant bien marquées perdent toute leur valeur quant à l'identification des écritures comparées.

Dans d'autres cas, la connaissance du sens psychologique des écritures peut lui rendre des services d'un tout autre ordre; il pourra, en étudiant des lettres anonymes au point de vue de la personnalité de leur auteur, donner de précieuses indications pour orienter les recherches. Nous connaissons des cas où certaines personnes, qu'on n'avait pas songé à suspecter, ont été découvertes de cette façon et ont avoué.

Dans l'affaire Bernardès, la méthode de l'analyse qualitative donnait de précieuses lumières. Le faussaire astucieux avait réussi certainement un très beau pastiche d'écriture. Il en avait si bien imité les formes et les dimensions que les méticuleux calculs auxquels ces documents furent soumis au Laboratoire de Lyon ne purent rien révéler de suspect. Les graphiques construits, ayant pour abscisses et pour ordonnées

des moyennes minutieusement établies, furent à peu près semblables pour les faux et pour les authentiques, et l'on conclut à l'identité des auteurs. Cependant il a été prouvé que le Président soupçonné ne pouvait pas avoir eu entre les mains, à l'époque indiquée par la date des lettres, le papier à en-tête sur lesquelles elles furent écrites (l'expert bresilien, M. Corréa, l'a bien établi dans son rapport). Depuis, le faussaire a fait des aveux et, nous l'avons dit, il a donné aux juges stupéfaits des preuves de ses étonnantes facultés d'imitation. Cependant il y avait, entre l'écriture du Président Bernardès et celle de son plagiaire, plusieurs oppositions de dominantes qu'une analyse faite suivant la méthode Humbert décèle. Les lettres authentiques présentaient, notamment, une foule de petites variations de dimension, d'inclinaison, de pression, qui constituent l'écriture dite *nuancée*. L'écriture des faux, au contraire, offrait à l'analyse une trop grande régularité ; les majuscules, notamment, étaient comme figées dans une immuabilité morte, comme *stéréotypées*. C'était une écriture *monotone*, et, par conséquent, tout l'opposé de celle des pièces authentiques en ce qui concerne la Continuité. On comprend que des moyennes établies sur une écriture dont on ignorait, de parti pris, l'esprit de formation aient conduit à l'erreur. M. Humbert, dans ses définitions, dit notamment, à propos de l'écriture monotone, que c'est « *une physionomie compassée, dépourvue d'expression* », qu'elle est « *trop régulière, et paraît sans vie* ». On pourrait dire que cette espèce est la pierre de touche pour déceler les faux par imitation. Les plagiaires ne parviendront jamais à rendre l'infinie variété des nuances que présente toujours une écriture spontanément tracée.

On voit s'affirmer, à propos de l'Affaire Bernardès, le conflit entre l'analyse *quantitative* et l'analyse *qualitative* du geste graphique. On saisit pourquoi la première méthode, apparemment plus précise à cause de ses caculs au 1-10e de millimètre près, est, en réalité, moins sûre. Elle ne s'adapte pas aux conditions du geste graphique, elle lui demeure tout extérieure, elle n'en comprend pas l'esprit.

La méthode graphologique, au contraire, pénètre dans ce qu'il y a de plus intime dans l'écriture ; elle est souple à souhait et répond à toutes les conditions requises. Elle parvient à

surmonter les difficultés provenant de l'insuffisance de documentation, parce qu'elle sait reconnaître dans le moindre trait sa cause profonde, et discerner dans un graphisme ce qui est essentiel. L'emploi d'un alphabet étranger ou des caractères imitant la typographie ne la prend pas au dépourvu.

Enfin, elle présente cet incontestable et précieux avantage pratique d'être claire et intelligible dans ses démonstrations. Un rapport d'expertise qui ne peut justifier ses convictions que par des graphiques incompréhensibles et résultant de calculs incontrôlables offre les plus grands dangers.

Une expertise de mécanique ou de chimie ne saurait s'exposer sans formules et on ne peut exiger qu'elles soient répétées sous les yeux des intéressés. Mais une expertise d'écritures, si délicate et difficile qu'elle soit, peut, et doit s'expliquer clairement. Si l'on est contraint d'employer certains termes inusités dans le langage habituel, ou bien auxquels on prête une signification particulière, il est nécessaire de les définir.

Le rôle de l'expert est d'éclairer la Justice, en lui fournissant un exposé concis, net et lucide de ce qu'il croit, en toute conscience, être la vérité. Il n'a pas, comme l'avocat, le devoir difficile de défendre un coupable, et il ne se trouve jamais dans la pénible nécessité d'égarer le juge pour sauver son client. Tous ceux qui l'écoutent et le lisent ont le droit de le comprendre et il doit les convaincre : l'inculpé comme l'accusateur, les avocats aussi bien que les jurés et les magistrats.

C'est pourquoi nous fuyons la rhétorique et l'amphigouri... du laboratoire de Lyon, et nous efforçons d'établir des rapports clairs et démonstratifs, complétés par des dessins agrandis, faits à l'aide d'un microscope muni d'une chambre claire, et qui permettent aux lecteurs, sans compulser sans fin les pièces du dossier, d'avoir sous les yeux des éléments de démonstration précis et convaincants.

Je voudrais persuader ceux que ces questions préoccupent que l'expertise en écritures a fait de très réels progrès, depuis qu'elle emploie la graphologie, qu'elle perfectionne tous les jours ses méthodes, grâce aux efforts de ceux qui ont conscience des difficultés de leur tâche et de sa gravité.

ÉDOUARD DE ROUGEMONT
Expert judiciaire diplômé
de la « Société technique des Experts en écritures ».

LA STATUETTE
AUX CHAINES BRISÉES

—

Elle a été trouvée enfouie bien au-dessous des assises du palais de Cnossos, délicate et fragile, intacte sauf une légère éraflure au genou droit : quel miracle lui a permis de résister aux injures des choses et du temps ? Les débris de médailles, de vases et de pierres ciselées qui l'entouraient, la profondeur de la couche de terrain où elle a été découverte établissent qu'elle date d'une civilisation fort antérieure à celle qu'on appela égéenne : cependant, pour des yeux profanes, elle ne semble pas si antique, cette jeune femme en jupe à trois volants, au corsage très décolleté que deux rubans attachent aux épaules, les seins hardis, les bras et les jambes nus, la figure petite aux yeux baissés sous des bandeaux plats qui se nouent par derrière en un chignon épais et bas. Elle a une bague à chaque doigt, des bracelets aux poignets et aux chevilles, des colliers : les archéologues prétendent qu'ils peuvent, d'après d'autres reproductions, quelques textes déchiffrés, reconstituer l'histoire de cette dame d'autrefois, et qu'elle joua, dans l'évolution des mœurs, un rôle important. Il est prudent de les croire sur parole : un archéologue n'est-il pas à la fois savant, poète et romancier, et susceptible sous ces trois espèces? Voici donc l'histoire sans textes à l'appui.

I

Elle s'appelait Ichtamyé et était l'épouse du roi Beïlo, dont le sceau formait une double hache. Sorte de Barbe-Bleue pacifique, sans être un méchant homme, Beïlo avait

pour défaut de se désintéresser de sa femme aussitôt après la nuit de noces; mais comme il se targuait d'un grand respect pour les règles établies, il se refusait à répudier la reine avant les six mois de vie commune exigés par le collège sacerdotal; comme il se posait en défenseur de la morale, il répugnait à prendre une maîtresse; comme il était homme, il redoutait que la reine délaissée ne le trompât.

Pour éviter toute atteinte à sa dignité, il avait pris le sage parti de laisser son épouse, sauf aux rares moments où il usait d'elle, attachée au mur de sa chambre par de grosses chaînes fixées à ses chevilles, à ses poignets et à chacun de ses doigts. La plupart ne résistaient guère à ce traitement et, en cessant de vivre avant les six mois exigés, rendaient la répudiation inutile.

Beïlo faisait une assez forte consommation de reines, et ses familiers avaient grand mal à réunir les filles capables de devenir les épouses du roi; originaires du pays même ou étrangères amenées des pays voisins, ils les achetaient par avance; ignorantes de leur grandeur prochaine et de sa brièveté, dans le secret d'un gynécée spécial, harem où ne vivait qu'une vierge à la fois, elles attendaient, impatientes de leur misérable destin...

Ichtamyé y entra plus belle, plus fraîche, plus jeune que toutes celles qui l'avaient précédée. Mais elle étonna surtout les serviteurs du roi, par son calme et son indifférence au sort qui lui était réservé; elle ne leur posa pas une seule question, et quand ils lui annoncèrent qu'elle serait épouse du roi Beïlo, elle ne manifesta ni émotion, ni joie, ni frayeur, et continua à se regarder dans son miroir de métal poli.

Elle passait des heures à se contempler, à défaire sa lourde chevelure et à en disposer les bandeaux épais, à chercher une ligne nouvelle pour son chignon retenu par une résille d'argent, à polir ses ongles à l'aide d'une peau de bête veloutée, à mouiller ses longs cils, pour accroître par leur courbe savante l'ombre douce qu'ils projetaient, et elle souriait longuement à son image. Quand elle apprit que son

mariage était fixé au lendemain, quand elle quitta le gynécée pour se présenter à Beïlo qui l'attendait, suivant l'usage, au seuil de la chambre nuptiale, elle eut la même attitude impassible ; et le jour suivant encore, lorsque, devant les prêtres, elle s'unit avec son royal époux en partageant la bouchée de viande crue, prise sur la colombe sacrée qu'on venait d'immoler, lorsque Beïlo la saisit dans ses bras puissants et l'emporta jusqu'à la chambre nuptiale, dont elle ne devait pas toucher le seuil, elle montra une indifférence pareille. Enfin ce fut la nuit et Ichtamyé devint femme, en ayant l'air de penser à toute autre chose.

Quelque égoïste que fût Beïlo dans ses plaisirs, il ne laissa pas de remarquer cette insensibilité complète, qui contrastait étrangement avec les minauderies, cajoleries, pâmoisons, effrois, extases sincères ou factices de ses précédentes épouses.

Sans se l'avouer, il en ressentit une humiliation légère. Aussi se réjouit-il de soumettre cette belle indifférente à l'épreuve du traitement habituel. Toutefois il cherchait vainement à se rappeler une grâce plus délicate, des formes plus parfaites... Dès le lendemain de cette nuit, qui l'avait laissé mécontent, mais étonné davantage encore, il s'inquiéta d'Ichtamyé. A la stupéfaction de ses serviteurs, il se dirigea vers la chambre où était enfermée la reine : la vengeance seulement l'y conduisait-elle déjà... ?

C'était une grande pièce tendue d'étoffes sombres, où brillaient des plaques de métal argenté, descendant du plafond comme d'immenses larmes ; au milieu s'élevait un énorme pilier où étaient scellées les chaînes dorées qui tenaient la reine par des anneaux fixés à son cou, à ses poignets, à ses chevilles et à chacun de ses doigts ; elles étaient souples et permettaient à la prisonnière royale de s'étendre sur les coussins, noirs et pourpres, posés sur le sol, au pied du pilier ; les chaînes et les coussins seuls meublaient la chambre. Aux fenêtres, des barreaux énormes ; la porte était d'airain. Beïlo pensait que toutes ces précau-

tions étaient nécessaires pour assurer la fidélité d'une femme et déjouer ses ruses.

Il approcha, stupéfait de ne pas entendre les cris et les imprécations et les gémissements et les invectives que, toujours, au dire de ses serviteurs, accumulaient contre lui ses épouses, dans l'affolement de cette première journée, où elles se voyaient tout à la fois reines et prisonnières. Quand on ouvrit la porte d'airain, il entendit alors la respiration paisible d'Ichtamyé qui dormait sur les coussins. Le bruit la réveilla, elle souleva ses lourdes paupières, lentement elle s'étira et les chaînes tintèrent sur le sol. Elle ne tourna même pas le visage vers son maître, elle ramena sur ses épaules nues le voile qui la couvrait et, se couchant sur le ventre, la tête reposant dans la coupe de ses deux mains jointes, elle regarda devant elle. Son corps sembla onduler comme celui d'une bête mystérieuse : dans les plaques de métal posées sur la tenture, Ichtamyé cherchait à se mirer commodément.

Beïlo la contempla sans mot dire, puis il se détourna. Un pli barrait son front. Il était inquiet, car il ne comprenait pas. La porte d'airain se referma violemment. De l'autre côté Ichtamyé se souriait...

La nuit vint : Beïlo ne put réussir à s'endormir. En vain eut-il recours à la musique monotone et lente de ses esclaves qui frappaient en cadence une double peau de bête tendue sur deux cercles de bois, et soufflaient trois notes — toujours les mêmes — dans des roseaux creux. En vain appela-t-il auprès de lui son lecteur préféré pour entendre le récit des exploits ancestraux contés dans une prose rythmée : l'image d'Ichtamyé dansait parmi les sons et voltigeait parmi les phrases. Brusquement il se décida et la fit chercher. Elle apparut nonchalante et calme, étouffant à peine les bâillements de son sommeil interrompu, glissant de sa main recourbée sous la résille d'argent quelques mèches légères qui s'échappaient, découvrant dans ce geste son bras poli, son coude rosé et le

duvet de son aisselle. Beïlo brutal, pour ne pas paraître ému, l'attira contre lui. Elle ne refusait ni ses lèvres, ni son corps, mais cédait avec une insouciance telle, que, sous le rude contact de Beïlo, sa peau ne semblait même pas tressaillir.

Rien dans son attitude n'était affecté : ni hautaine, ni résignée, ni maussade, ni moqueuse, elle restait simple et naturelle et disposait avec soin les plis de ses voiles au-dessus de la main qui la violait... Alors Beïlo, pris de rage, la rejeta loin de lui. Ichtamyé tomba sur le sol où elle ne bougea plus.

« Qu'on l'emmène ! » hurla le roi.

Elle disparut, portée, comme en triomphe, dans les bras des serviteurs qui accoururent.

Lorsqu'il les entendit revenir, Beïlo se leva et, d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir, leur demanda si la reine ne s'était pas fait mal en tombant.

II

C'est à ce moment de sa vie que se placent les grandes entreprises et les conquêtes de Beïlo... Sans doute voulut-il chercher dans les soucis politiques et les préoccupations guerrières l'oubli de son incompréhensible épouse; il ne la comprenait pas, et il ne se comprenait pas vis-à-vis d'elle. Il l'avait possédée et il ne s'en désintéressait pas. Il éprouvait pour elle un sentiment complexe qui le troublait, car il semblait surgir de toutes ses actions, de toutes ses pensées et ne lui laissait aucun répit. Elle l'irritait et il ne lui voulait pas de mal ; tantôt il grinçait des dents, de rage qu'elle échappât à sa volonté toute puissante, au moment même où elle paraissait s'y prêter; tantôt il tremblait du désir de se faire tout petit devant elle, dans l'espoir d'obtenir seulement un regard adouci... Parfois, il s'imaginait la haïr, et bientôt il sentait que ce n'était pas là de la haine : et Beïlo ne se doutait pas qu'il aimait, car il ignorait ce qu'était l'amour.

Il en avait entendu parler par les chanteurs ambulants, qui s'arrêtaient, à la belle saison, sous les fenêtres de son palais, et le tenait dédaigneusement pour un sujet de romance. Aussi, quand, après des semaines et des mois passés à guerroyer, à élaborer des réformes sociales, à projeter des monuments grandioses, distractions éternelles des rois, il s'aperçut que le souvenir d'Ichtamyé l'obsédait toujours aussi vivace, il se persuada que c'était affaire de magie. Il réunit ses prêtres et réclama d'eux toutes les conjurations, tous les exorcismes que pouvait suggérer leur science sacrée. Rien ne fit. Beïlo se convainquit qu'Ichtamyé n'était pas une magicienne : il en fut secrètement heureux.

Il revint dans son palais plus glorieux et plus puissant qu'il n'en était parti, mais préoccupé par cette image de femme, et désarmé devant elle

Il revit Ichtamyé impassible et mystérieuse : liée à ce pilier dont elle ne pouvait s'écarter que de la longueur de ses quinze chaînes, elle vivait en liberté dans le royaume lointain que lui créaient sa coquetterie et son insouciance.

Il la revit, mais ne lui parla pas, car il ne savait quoi lui dire : il comprenait le ridicule des phrases violentes comme des paroles tendres, devant un être insaisissable qui ne l'écouterait pas. Peu après, Beïlo abandonna ses idées de dignité, de domination, de vengeance, qui n'aboutissaient à rien ; il n'eut plus qu'un désir, un rêve : obtenir d'Ichtamyé qu'elle fit attention à lui. Tout naturellement, comme la brutalité et la force n'avaient pas réussi, comme il tenait trop à elle pour la torturer désormais, il imagina de l'émouvoir en la traitant avec la magnificence qu'il employait pour se concilier les dieux.

Dans le jardin de son palais il fit élever un temple dont elle devait être elle-même la statue divine ; les meilleurs ouvriers aidés par des milliers de manœuvres y travaillèrent. Les marbres les plus rares, les éclatantes étoffes d'outre-mer, les bois sculptés, les verreries délicates, les

plus merveilleux produits de la nature furent employés, à côté des chefs-d'œuvre de l'invention humaine et de l'art. Les bains furent une pièce de marbre blanc rehaussé d'or, où l'eau tiède jaillissait du plancher. La salle des festins fut une rotonde aux piliers tellement ciselés qu'ils semblaient fragiles; les murs étaient décorés de scènes peintes à la gloire d'Ichtamyé, et la lumière tombait à travers un velum constellé des pierres les plus précieuses, aussi nombreuses que les étoiles... Des mois furent nécessaires pour parachever l'édifice...

Un soir enfin Beïlo attendit Ychtamyé qu'il avait fait chercher dans une litière d'ivoire, d'ébène et de voiles pourpres, par quatre esclaves blancs aux cheveux bouclés et blonds. Il l'aida à descendre et lui dit :

« Voici vos esclaves et voici votre demeure ; vous y vivrez libre. Vos désirs, Ichtamyé, seront des ordres exécutés aussitôt. »

Elle ne répondit pas. Il la conduisit à travers les salles et lui détailla la beauté des marbres, des étoffes et des pierreries ; dans la rotonde des festins, il la fit asseoir sur un trône sculpté d'après celui de la déesse-terre, et devant elle passa la théorie des grands du royaume, inclinés jusqu'au sol. Alors il crut la voir tressaillir d'orgueil. Il s'enhardit à demander tendrement :

« Ychtamyé, ma reine, êtes-vous satisfaite ?

— Satisfaite ? de quoi ? » répondit Ichtamyé, immobile sur le trône, comme la statue de la déesse.

Beïlo pâlit de colère, il leva la main, mais son geste s'arrêta :

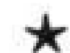
« Pardonne-moi, Ichtamyé, pardonne », gémit-il, et le tyran tomba aux genoux de la femme...

Il pleura, il lui prit les mains, suppliant : tout à coup il remarqua qu'elle portait à chaque doigt un anneau de bronze. A ses poignets, à son cou, à ses chevilles, elle gardait aussi la marque de sa captivité.

« Ichtamyé, si tu me pardonnes, dit Beïlo, laisse-moi détacher ces anneaux.

— Non, répondit la reine, ils ont pendant des mois laissé leur empreinte sur ma peau, et me servent maintenant à dissimuler leurs meurtrissures. Voyez !

Elle releva un des cercles qui ceignaient son poignet, et Beïlo, contemplant cette trace rougeâtre qui striait la peau d'Ichtamyé, plus intelligent des choses de l'amour depuis qu'il s'y abandonnait, comprit pourquoi la reine ne lui pardonnait pas...



Ichtamyé ne le revit pas de plusieurs jours. Un soir, il revint: dans ses mains il tenait un coffret ciselé. Il le déposa près d'elle et l'ouvrit. Sans mot dire, il détacha du cou de la reine l'anneau grossier : sortant du coffret un rang de pierres nacrées, pâles et pourtant éblouissantes, il le lui agrafa à la même place. Ensuite, il prit des cercles plus petits, faits de pierres taillées, accolées l'une contre l'autre : limpides comme du verre elles jetaient un éclat éblouissant ; il les attacha sur la meurtrissure qu'avaient laissée les anneaux d'airain aux poignets et aux chevilles de la reine. Puis ce furent des cercles plus étroits encore qu'il tira du coffret, rouges et sombres comme la pourpre, verts comme l'eau d'un lac ombragé de grands arbres, ou bien pâles, changeants comme les prunelles d'un tigre ; tous ils miroitaient, s'animaient de feux scintillants : il les glissa, lentement, le long des doigts de la reine après en avoir retiré les rudes anneaux où restaient encore fixées quelques mailles de chaînes... Il s'éloigna de quelques pas, contempla son œuvre, puis saisissant un miroir qu'Ichtamyé avait toujours à sa portée, il le lui tendit. Elle l'avait laissé faire, les yeux perdus dans le vide, et, toujours nonchalante, prit ce miroir, parce qu'elle dédaignait de le repousser... Alors elle aperçut à son cou ce rang de pierres qui semblait transmettre à la peau fragile son éclat nacré : d'un geste instinc-

tif elle y porta la main. Aussitôt le miroir parut s'illuminer de mille feux, blancs, rouges, verts, pâles et changeants; elle ne put retenir un cri d'étonnement, d'admiration et de plaisir : laissant tomber le miroir, elle tendit ses bras, agita ses doigts effilés pour mieux jouir de cet éblouissement qu'elle aimait surtout parce qu'il semblait émaner d'elle-même... Beïlo tremblait de sa joie, à l'écart ; pour la première fois elle s'approcha de lui et lui offrit ses lèvres...



Archéologue, votre histoire de statuette aux chaînes brisées n'est-elle pas celle d'une statuette aux chaînes éternelles ?...

CLAUDE GÉVEL.

POÉSIES

—

PORTES DE SONGE

Les portes du songe sont pareilles aux étoiles
Qui traversent la nuit et tombent dans la mer :
Vérité en deçà,
Erreur au delà !. ..
Les portes du songe ont fait le Tour du monde :
Maudit soit le soleil !...
Et bénies soient les nuits diaphanes aux portes
De lune et de béryl !...

Il y en a qui sont comme des coquillages
De l'océan Indien...
Ah ! ces orgues et ces vagues d'alleluias,
Je les connais bien !...

Il y en a qui sont comme des bornes frontières
Sur les Monts-Perdus...
De ces cols de la mort et des neiges de l'Enfer,
Délivrez-nous, Jésus !...

Il y en a qui sont comme des portes d'Églises
Fumantes d'encens,
Et qui s'ouvrent au soleil des Apocalypses
Sur le Saint-des-Saints...

Les Portes du songe sont pareilles aux Etoiles :
Par celle-ci, par celle-là,
Mon âme, entrerons-nous un jour par la plus belle ?..
Je ne le sais pas ! ...

DÉBARQUEMENT

C'est au commencement ou à la Fin du Monde
Que moi — le Voyant-Aveugle — Je vis CELA :
Aux frontières du Songe,
Il y avait cent navires en route pour d'Autres-Mondes...

O départs, ô pavois !
Sur ces Vaisseaux-là !

Sur ces eaux immensément froides et tranquilles
Avons-nous voyagé plusieurs éternités ?...
En vérité, en vérité,
Ce fut pendant longtemps et le rêve est fini !...

O rivages ! ô ports !
De la Bonne-Mort :...

Amarrons nos barques
A l'Arbre de Vie,
Et jouons de la harpe...
Si l'Ile est habitée, les bons Anges viendront...

O Robinsons
Du Paradis !...

FIGURE DE LUNE

Figure de Lune,
L'Asie s'est levée...
Puis s'en est allée
Comme elle est venue !...

L'Europe s'est levée,
Figure de Christ...
Puis est morte aussi
Dans d'autres soleils !...

La Nuit s'est levée
Sur les Terres-Noires...
Mais voici qu'à l'Ouest
Chantent les Etoiles !...

Mon Ame, qu'importent
Tant d'Océanies !...
Ton cycle est fini :
Où sont tes trésors ?..

C'est trop d'aventures !...
Mon Ame, tiens-toi
Dans la nuit obscure...
Le Salut est là :

Aux pieds de ton Roi !...

SPLEENS

Tant de processions étranges
Sur ces terres de lune...
Vraiment, c'est trop d'aventures! Rentrons en France...
Addio!... *Mon âme, viens-tu ?...*

Il y avait là un homme
Devenu aveugle... car
Il pleurait ses péchés depuis 1900 ans...
Que Dieu lui pardonne!...

L'Aveugle était bon musicien
Yô-ô-ôk ! Yô-ô-ôk !... Ti-ú ! ti ú ! ti ú ! ti-ú !...
Flûtes des scops et des crapauds dans les geysers...
Taisez-vous ! Chansons importunes!...

Ma fiancée est évangéliste
En des pays Indo-Chinois...
Quand est-ce qu'elle reviendra de ces léproseries ? ..
Je ne le sais pas !...

Mon Ame, ma douce colombe...
Mon bel oiseau du Paradis...
N'auras-tu pas bientôt fini ton Tour du Monde ?...
Reviens au nom de Jésus-Christ :

Car c'est bien moi qui suis le plus malade encore !...

TENÈBRES

Illuminations
Des nuits de miracle...
Visions et oracles,
Où êtes-vous donc ?...

Quelqu'un m'avait dit :
Ouvre cette porte !
Et l'ayant ouverte,
J'ai vu l'infini...

Quelqu'un me criait:
Prends ton vol d'Archange
Pour le grand voyage
De l'Eternité...

Hélas ! Que m'importe !
Si je ne dois voir
Que mon Ame morte
Dans ces Soleilsnoirs !...

Ferme cette porte !...
Je n'ai point de feu,
Ma chandelle est morte,
Et j'ai peur de Dieu...

Car mon âme est morte !...

LOYS LABÈQUE.

D. JACINTO BENAVENTE

ET LE PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

—

Les Français ont lu dans leur journal, le matin du 10 novembre, que le prix Nobel de littérature pour 1922 venait, la veille, d'être décerné à Stockholm, par l'Académie suédoise, « à l'auteur dramatique espagnol Amacinto (*sic*) Benavente ». Et, sans doute, ont-ils pensé que l'Académie suédoise avait ses raisons de préférer, en le payant, ce dramaturge inconnu d'eux à un écrivain espagnol du renom de Blasco Ibáñez, par exemple. Mais il est bien certain que rien, absolument rien, de l'œuvre de Benavente n'est passé en notre langue et que l'on chercherait vainement sur cet auteur une source sérieuse quelconque de documentation en français. Car un article, inséré en avril 1914 dans *La Société Nouvelle*, de Mons, p. 55-81, émanait de l'Espagnol D. Eduardo L. del Palacio et était passé inaperçu. Les lignes qui suivent n'ont donc pas d'autre ambition, ni d'autre justification, que de suppléer, dans la mesure du possible, à une regrettable lacune littéraire.

Don Jacinto Benavente y Martínez ne devrait point être un inconnu chez nous. Pour plusieurs raisons, dont certaines n'ont malheureusement rien à voir avec la dramaturgie. Sans doute, il est permis d'avoir oublié que c'est en 1912 qu'il avait, à la suite d'une étourderie d'un chroniqueur sud-américain opérant à Paris, eu la première occasion de mécontentement à notre endroit. N'avait-on pas, en

effet, suggéré puérilement que sa *Comida de las Fieras* (1) n'était rien autre chose qu'un plagiat éhonté du *Repas du Lion* de M. de Curel ? Plagiat, certes, l'œuvre en était un ; mais l'étourdi qui valut à Benavente une solennelle session de gallophobie réparatoire à l'Ateneo de Madrid, — où l'infortuné D. Enrique Amado lut, page par page, l'œuvre française de 1897 pour démontrer aux intellectuels de la capitale l'inanité de l'accusation de M. Gómez Carrillo, — ne s'était pas un instant douté qu'au lieu de faire ce grand tapage en alléguant Curel, son succès eût été certain s'il eût, simplement, renvoyé les comparatistes aux *Corbeaux* d'Henry Becque, qui remontent, comme on sait, à 1882 ! Peu encore se souviennent qu'en cette fatidique année 1914 ce fut Benaventequi traduisit et fit représenter au Teatro de la Princesa, à Madrid, le 25 mars, par la troupe Guerrero-Mendoza, avant même qu'elle eût affronté les feux de la rampe parisienne, la dernière production de Paul Hervieu, *le Destin est Maître*, d'une si faible consistance idéologique et qui n'en fut pas moins un triomphe de cette « entente cordiale », hélas ! — la Guerre allait bien le faire voir — si vaine, mais qui n'en valut pas moins à Hervieu de connaître un succès d'enthousiasme et de paraître en scène au bras de celui qu'on appelait encore « *el principe de los ingenios castellanos* », son traducteur espagnol.

La Guerre devait nous révéler peu après un Benavente singulièrement différent. Cet homme imprégné de nos livres, sachant notre langue, — point assez pourtant, — lui qui se gaussa, dans son théâtre (voir p. ex. *La Fuerza bruta* et

(1) Le texte de cette comédie en trois actes et un tableau, représentée pour la première fois au *Teatro de la Comedia* le 7 novembre 1898, est au tome II (Madrid, 1904) du *Teatro* de Benavente, p. 185-282. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail de la polémique engagée entre Benavente et Gómez Carrillo — à la suite de la publication de la chronique de ce dernier dans *El Libro Popular*. Qu'il nous suffise de noter que, dans une lettre insérée au numéro du jeudi 2 janvier 1913 de *Nuevo Mundo*, l'écrivain sud-américain reconnut avoir commis une « impardonnable étourderie ». On ne s'attendait pas, d'autre part, à trouver dans ces graves *Débats* (11 novembre 1922, p. 2) la *Comida de las Fieras* rebaptisée) un ... *Festin de Gênes !*

Modas) de la manière française d'écorcher le castillan, comme déjà l'avait fait Bretón de los Herreros — pour citer toujours avec exactitude, dans ses *Œuvres Complètes*, quelques bribes de français ! — se révéla ennemi furieux, irréductible de notre culture, de nos traditions, se dégagea brutalement de toute solidarité intellectuelle et éthique avec nous. Dans l'article que, mobilisé, nous publiâmes ici même sous la signature : *X*... et qu'une stupide censure d'officiers avait déclaré « publication interdite » en septembre 1917, nous disions (voir : « *Quelques points de vue espagnols sur la Guerre* », dans le *Mercure* du 1er juillet 1918, p. 28) que la défense de l'Allemagne présentée « par un dramaturge formé à l'école de Molière et de Shakespeare » n'était que « platitudes ». Il s'agissait du trop fameux *Prologue* de Benavente pour le volume achevé d'imprimer à Barcelone le 15 octobre 1916 par Serra frères et Russell : *Amistad Hispano-Germana*, et cet insolent manifeste germanophile se terminait sur l'affirmation que c'était d'Allemagne que l'univers civilisé recevait la meilleure leçon de construction de la Cité future !

Je crois, — écrivait le renégat, — j'ai dit et je le répète, que c'est de l'Allemagne que le monde reçoit la meilleure leçon de socialisme. Et comme je crois aussi que le monde, d'ici à quelques années, sera socialiste ou ne sera plus, je tiens cette leçon pour tout à fait profitable.

Antérieurement à ce manifeste, d'une si médiocre valeur d'avenir, Benavente en avait rédigé un autre, plus férocement francophobe encore, qui orne la première année du volume *El Año Germanófilo*, imprimé à Madrid en 1916 à l'imprimerie de la feuille catholique et carliste *El Correo Español*, par Claro Abanades et Manuel Arello, à la gloire de l'Allemagne. On lit, dans ce *Prologue*, que « les Français savent parfaitement qu'en Espagne il ne saurait y avoir de sympathie pour la France » ; que les amis de la France « ne sont pas de bons Espagnols » et que les amis des Alliés ne

valent pas mieux que les « *afrancesados* » du temps de la Guerre d'Indépendance! Ainsi renchérissait M. Benavente sur ce qu'avait écrit, au début de mars 1915, dans le premier n° d'*España* du jeune Araquistain, le romancier basque Pío Baroja :

Je crois fermement que tous les républicains, tous les libéraux, tous les révolutionnaires espagnols qui sont germanophobes, se trompent. Je crois que s'il est un pays qui puisse définitivement écraser (*aplastar*) l'Eglise Catholique, c'est l'Allemagne ; que, s'il est un pays qui puisse écarter pour toujours le vieux Jéhovah, avec sa séquelle de prophètes au nez crochu et leurs continuateurs, les frocards dégoûtants (*frailucos puercos*) et les curés pédants, c'est l'Allemagne...

Ainsi récompensait M. Benavente le zèle un tantinet puéril de ce haut Universitaire français qui, en 1912, avait inscrit aux programmes officiels d'examens, à côté de Blasco Ibáñez, celui que Henri Collet s'empressait de sacrer, dans l'édition scolaire de ces textes parue en 1912 chez les éditeurs Delagrave sans mention de date, « le porte-parole de l'Espagne nouvelle, l'écrivain de race, le penseur à la mode, le prophète des temps à venir » !

Il rappelle Voltaire, – continuait ce professeur, qui, de Blasco Ibáñez, déclarait intrépidement qu'il n'avait « aucun art », mais oubliait de remarquer, en revanche, que *No fumadores* n'est qu'une adroite adaptation de l'épisode des bagages du Catalan J. Puig, au premier chapitre de *La Hermana San Sulpicio* ; — il en a la verve caustique, le scepticisme amusé, l'ironie profonde, la souplesse et la grâce ; il a même une sorte d'émotion toute poétique, qui va au cœur espagnol et réveille ses tristesses.

Quant à son œuvre, elle était définie :

fort belle. La variété de ses données, de ses aperçus, de sa langue, enchante l'intelligence. C'est un monument de finesse et d'ingéniosité. Nous ferons exception pour les *Intereses Creados*, qui seront toujours le grand poème dramatique de l'Espagne souffrante.

Durant quatre années, de 1914 à 1917, les infortunés can-

didats au Brevet Supérieur se sont nourris de cette doctrine frelatée. Pendant ce temps, Benavente outrageait, comme on l'a vu, la France.

Mais, puisque la question est amorcée et qu'aussi bien ces malheureux Manuels scolaires sont aujourd'hui sur la sellette, voyons donc un peu ce que, de Benavente, avaient dit, avant la guerre, les rares auteurs d'Histoires de la Littérature Espagnole où nos étudiants vont quêter la manne de leur maigre science hispanique. Ces auteurs n'étant que deux, la chose est trop aisée. Le premier en date est M. J. Fitzmaurice-Kelly. Son ouvrage a paru en 1904 en notre langue, dans la traduction de M. Henry-D. Davray. Benavente n'y est même pas mentionné : on l'ignore totalement, encore qu'à cette date il eût composé et publié depuis 10 ans des ouvrages de théâtre d'un succès retentissant! Le seul Benavente qu'apparemment connaisse alors M. J. Fitzmaurice-Kelly date de 1589, — du moins le suppose-t-on, — et il faudra, pour lui révéler l'existence de l'autre, que M. Ernest Mérimée la lui apprenne. Ce dernier a publié, en effet, en 1908, chez Garnier, à Paris, son *Précis d'Histoire de la Littérature Espagnole*, à la page 467 duquel on lit :

> L'un des auteurs dramatiques les plus renommés à l'heure actuelle est Jacinto Benavente, né en 1866. Son œuvre, où le trait aigu de la satire se dissimule sous des fleurs et des sourires, est déjà considérable : dix volumes (*El marido de la Téllez, La Comida de las Fieras, Gente conocida, Lo cursi, Alma triunfante, Rosas de otoño, Los Malhechores del Bien, La Princesa Bebé, etc.*). L'auteur n'a aucune prétention à prêcher ou à moraliser, mais son scepticisme moqueur est plus pénétrant que bien des tirades éloquentes.

C'était peu, mais c'était un commencement. M. Fitzmaurice-Kelly saisit donc la balle au bond. Dans la réédition française de sa *Littérature espagnole*, parue dans l'automne de 1913 chez les éditeurs Colin et Cie, Benavente aura, en conséquence, les honneurs de plus d'une longue page :

Nous nous trouvons dans un tout autre milieu, — lit-on p. 452, — en lisant les œuvres de M. Jacinto Benavente (né en 1866). Sans en avoir l'air, sans le vouloir peut-être, cet admirable ironiste fait le procès du monde où l'on s'ennuie. Personne ne réussit mieux à rendre l'impression de cette société bouffie de son importance, intellectuellement nulle, laborieusement paresseuse, avide de plaisir, « bien pensante » et franchement tarée. Avec une sérénité parfaite, M. Benavente fait défiler devant nous cette procession de rastaquouères anoblis, de faux bonshommes astucieux, d'escrocs charmeurs, d'arrivistes souriants, de fourbes au pouvoir, de jolies coquines titrées, cherchant dans l'adultère un remède à leur ennui. Aucune leçon didactique, aucune caricature, aucune touche superflue, aucun « mot à placer ». C'est un tableau écœurant rendu par un artiste doucement cynique, qui, dans *Gente conocida* (1896) et dans *La Comida de las fieras* (1898) exécute ces gens-là, rien qu'en les laissant parler. Qu'importe que l'effondrement de la maison ducale d'Osuna soit ou non le point de départ de la *Comida de las fieras* ? A quoi bon identifier les originaux de *El marido de la Téllez* (1897)? Ils sont partout, ces originaux. M. Benavente ne fait point des comédies à clef : ce qui nous intéresse dans son théâtre, c'est l'exposé large, l'intelligence subtile qui ranime (*sic*) ses présentations variées de la vie. Corrosif et complaisant à la fois dans *Lo cursi* (1901), *El Hombrecito* (1903) et *Los Malhechores del bien* (1905) ; fataliste railleur dans *El Gato* (*sic*) *de Angora* (1900) et *Alma triunfante* (1902), ce spectateur dédaigneux déploie ailleurs une fantaisie fuyante et prestigieuse. Il a parfois des condescendances ahurissantes : comment a-t-il pu prodiguer son talent en adaptant à la scène espagnole le *Richelieu* d'Edward Lytton père (1803-1873), ce Scribe inférieur ? Hâtons-nous d'ajouter qu'il a arrangé aussi des pièces de Molière et de Shakespeare : c'est le passionné de Shakespeare qui a épanché son esprit poétique et bizarre dans le *Teatro Fantástico* (1892). Actuellement M. Benavente n'a pas de rival sérieux en Espagne.

Nous nous sommes plus d'une fois demandé, en songeant à ce passage, si M. Fitzmaurice-Kelly parlait en connaissance de cause de l'œuvre de Benavente, ou s'il se bornait à reprendre de seconde main une documentation

impersonnelle. Outre qu'il se trompe grossièrement sur le titre d'une des pièces qu'il lui plaît de citer de préférence à d'autres, plus connues, il ne semble guère être fixé non plus sur les deux dates exactes de la publication du *Teatro Fantástico*, sur lequel il porte, aussi bien, un jugement contradictoire dans le *primer* de littérature espagnole publié en 1922 à Oxford et où il est dit, p. 115, tout bonnement que, dans ce *Teatro Fantástico*, « *Benavente presides over the procession of his characters, but his intervention is not opportune* », sans plus. Mais où il nous semble qu'apparaît nettement l'ignorance secrète de l'auteur, c'est lorsque celui-ci affirme catégoriquement qu'il n'y a, dans le théâtre de Benavente, « aucun mot à placer ». Déjà, en 1912, M. G. Le Gentil, dans une très sérieuse étude du style de Benavente insérée dans le fascicule d'avril-juin du *Bulletin Hispanique*, observait avec un parfait bon sens, p. 175, que le dramaturge espagnol faisait, à l'« optique théâtrale », — pour reprendre la formule de notre Hugo, — des concessions de deux sortes.

Tantôt, — écrivait l'actuel professeur en Sorbonne, — il vise à l'esprit, tantôt il cherche à obtenir un effet de pathétique. Dans le premier cas, il multiplie les alliances de mots, les oppositions, les *rétruécanos*, les calembours (Ex. « *El papel hombre* ha subido mucho». I, 8 ; « Tu vida es así, toda verdad, pero una *verdad* cada hora, que es una *mentira* de toda la vida », III, 175 ; « La primogenitura del arte vendida... por menos que unas *lentejas*, por el brillo de unas *lentejuelas* », III, 138,) Dans le second, il s'inspire des traditions du style oratoire...

Mais à quoi bon aller chercher nos arguments chez un Français, si les Espagnols les moins suspects de manque d'enthousiasme à l'endroit de Benavente doivent reconnaître, à la suite de l'auteur de l'article que lui a consacré la grande *Enciclopedia Espasa* dans son tome VIII, p. 25, en 1910, que cet écrivain abuse un peu trop du « *discreteo conceptuoso* » et si le perspicace autant qu'impitoyable Ramón Pérez de Ayala a mis ce point, indiscutable, sous

une lumière si crue au chapitre du tome I de la seconde édition, — la première était de 1917, — de *Las Máscaras* (Madrid, Calleja, 1919) dédié à la critique de *Mefistófela?* Après avoir cité plusieurs exemples typiques de la recherche du « mot à placer », Pérez de Ayala écrit, p. 185 :

Une des particularités des grâces picaresques de M. Benavente, c'est qu'elles ne découlent presque jamais de l'action ou des circonstances de la pièce, mais qu'au contraire on devine aisément qu'elles étaient antérieures à cette pièce et qu'ensuite on a fait violence au dialogue, afin de les y interpoler.

Mais M. Fitzmaurice-Kelly, ignorant comme un pédagogue, ne connaît pas l'existence des précieuses critiques de Benavente par celui dont il cite, p. 121 du *primer* de 1922, tout juste un seul roman et non le meilleur (1) et, à la bibliographie sur Benavente donnée page 118 de cette toute récente production, — sur laquelle nous n'avons eu le droit que de dire deux mots dans *Hispania*, 1922, p. 184-189, — il en est toujours au volume apologétique de ce brave Andrés González-Blanco, compagnon et admirateur de Benavente au *Gato Negro* et dont la science littéraire, toute en digressions, agacerait le lecteur le moins prévenu. C'est, d'ailleurs, González-Blanco qui s'est chargé, à la page 144 de ses *Dramaturgos Españoles contemporáneos* (Valencia, 1917), de reprocher à M. Fitzmaurice-Kelly une objection dont, en vérité, la portée échapperait, si elle n'avait pas été formulée pour permettre à cet écrivain anglais de commettre son inepte rapprochement avec Scribe :

Plus importante, — déclare donc le critique espagnol, — pour l'œuvre totale de traducteur chez Benavente est la version qu'il fit en castillan du *Richelieu* de Bulwer-Lytton, drame considérable, n'en déplaise à M. Fitzmaurice-Kelly, qui regrette que

(1) C'est *la Pata de la Raposa*, dont on jurerait que M. Fitzmaurice-Kelly ne cite le titre que parce qu'il figure au dos des couvertures mobiles enveloppant les petits volumes de *Pages choisies* de la *Biblioteca Calleja*. Voir sur ce livre autobiographique le témoignage d'un ami de l'auteur, — l'infortuné Enrique Amado plus haut cité, — dans le même numéro de *Nuevo Mundo* qui contient la rétractation, susmentionnée, de M. Gómez Carrillo.

notre dramaturge ait perdu son temps à traduire son compatriote. Je crois que l'auteur des *Derniers jours de Pompéi* est une figure d'un certain relief dans la galerie de la littérature anglaise. *Les deux Fornari* n'est pas non plus un travail à peu près et je ne crois pas que l'on puisse expédier ainsi son auteur avec un air de flûte.

Défendre Bulwer-Lytton contre M. J. Fitzmaurice-Kelly semblera, aussi bien, superflu. Comme aussi le renvoyer aux 35 pages de verbeuse incohérence que le prêtre Cejador dédie à Benavente au t. X (Madrid, 1919) de son *Historia de la lengua y literatura castellana*, p. 226-261. Mais les réflexions qui précèdent n'étaient, elles, nullement de trop ici.

§

C'est à Madrid qu'est né, le 12 août 1866, Don Jacinto Benavente y Martínez, d'une famille de bourgeoisie aisée. Son père, venu de Murcie à l'âge de 20 ans, s'était spécialisé dans la pédiâtrie et le bon renom dont il avait su s'entourer lui avait assuré la clientèle aristocratique de la capitale. Dans ce milieu de médiocrité dorée, la santé plutôt faible du jeune Benavente trouva les soins attentifs de toutes les minutes qui lui permirent de maintenir équilibrée une nature visiblement maladive. On ne se représente que difficilement aujourd'hui quel abîme sépare le Madrid d'alors de la ville cosmopolite actuelle et ce n'est que sur la base de copieuses lectures rétrospectives et aussi d'un effort d'imagination que l'on parvient à se faire quelque idée de cette cité alors si éminemment typique. Le docteur Benavente, Directeur honoraire de la Revue *El Hospital de los Niños* et Directeur effectif des *Anales de Cirugía*, collaborateur actif du *Siglo Médico*, membre de l'Académie Royale de Médecine — où il avait prononcé, lors de sa réception, un discours sur l'*Hydrothérapie en Espagne au XVIII*e *siècle*, — a son buste de marbre à l'endroit qui convenait par excellence : au milieu des anciens *Jardines*

Reservados du Retiro, toujours pleins de cris d'enfants et entre les quatre effigies royales primitivement destinées — comme leurs 44 sœurs, qui montent la garde autour dela statue de Philippe IV, sur la Plaza de Oriente — à orner les toits du Palacio Real. Mais laissons Don Mariano pour nous occuper de Don Jacinto. Celui-ci, après les inévitables études au lycée de San Isidro en compagnie de la pléiade de gamins turbulents dont plusieurs conduisent présentement le char de l'État espagnol, tenta de devenir juriste. Ses études de droit, cependant, ne furent jamais achevées. Si, de son père, il ne semble pas qu'à l'inverse de Flaubert il ait reçu une quelconque influence professionnelle, du moins croyons-nous que c'est parce que la mort de Don Mariano, survenue en 1885, lui rendit une liberté totale, qu'il laissa là les Pandectes et les grimoires de Tribonien, Justinien, Cujas et Alonso Martinez. Sa mère, qui favorisait ses penchants, n'eût jamais été un obstacle à ses desseins. La situation économique brillante où l'avait laissée le défunt lui permettait d'envisager l'avenir de son fils avec confiance. La littérature, — une belle branche pour se pendre, selon le mot de Banville,— ne fut donc pas pour ce jeune homme de dix-neuf ans autre chose qu'une promesse confortable. Qu'en eût-il été si, au lieu d'avoir des rentes, il lui eût fallu gagner prosaïquement sa vie ?

De 1885 à 1892, il se prépare à sa carrière d'élection, non point seulement par les livres, mais par la vie. Il voyage, en France, en Angleterre et jusqu'en cette lointaine Russie, où l'on dit qu'il fut impresario de cirque, ce qui explique, dans son œuvre, — *La noche del Sábado, La princesa Bebé* et surtout *Los Cachorros*, avec leur ineffable *Circo Rigoberto*,— la présence de ces types exotiques et clownesques qui ne sont pas de l'Espagne. La Russie, d'ailleurs, lui devait rendre plus tard, en ferveur de lecture, le faible qu'il avait ressenti pour elle. Quand le héros catalan Pere Ferrés-Costa, — dont nous avons écrit la vie pour l'*Anthologie* des écrivains morts à la guerre, qui ne paraît toujours pas, —

réalisa en Russie cet étrange voyage de 1913 dont quelques lettres nous ont conservé le détail, il observa, à Saint-Pétersbourg, que, si « l'écrivain espagnol contemporain le plus populaire » y était Blasco Ibáñez, dont les œuvres « étaient lues et appréciées par toutes les classes sociales », ceux qui le suivaient immédiatement s'appelaient « Juan Valera, Pérez Galdós, Benavente » et aussi la femme auteur catalane qui a rendu célèbre son pseudonyme littéraire de Victor Catalá, Mme C. Albert Paradis, dont la *Solitut* (1905) n'est toujours pas mise en français. Benavente a eu soin, d'ailleurs, de témoigner que sa mère avait toujours cru à son succès futur. Du moins vécut-elle assez pour, lors du triomphe de *La Ciudad alegre y confiada*, en pleine guerre européenne, recevoir, des fenêtres de sa demeure, les hommages enthousiastes de la foule des admirateurs du talent de son fils.

Le premier livre qu'ait publié Jacinto Benavente est son *Teatro Fantástico*, que suivit peu après le rarissime recueil de vers non inclus dans la collection des œuvres complètes et qui a paru, en 1893, sous le titre : *Versos*, à Madrid, à la « Tipografía Franco-Española », 26, Calle de Bailén. Le *Teatro Fantástico*, qui passa inaperçu, a été réimprimé en 1910 et se compose, dans cette réédition, de huit pastiches où l'influence de Shakespeare prédomine et qui n'ont absolument rien de scénique : *El encanto de una hora*, *Comedia Italiana*, *El criado de Don Juan*, *La senda del amor*, *La blancura de Pierrot*, *Cuento de Primavera*, *Amor de artista* et *Modernismo*. Les *Versos* ne sont guère plus originaux, bien que l'étourdi chroniqueur Don Cristóbal de Castro, — dans un portrait à la plume de Benavente, publié en avril 1916 au n° 11 de la Revue mensuelle *El Gráfico* (New-York), — ait prétendu qu'ils étaient « à la mode de Verlaine, Mallarmé et Jean Moréas ». Ce sont des rimes anacréontiques dans les formes traditionnelles castillanes, — le sonnet y compris — attestant que si, dans le *Teatro Fantástico*, l'auteur avait su mettre à profit ses lectures

étrangères, dans ce recueil il n'était rien autre chose que le disciple, non seulement de Campoamor, — dont un populaire recueil des « meilleures poésies » porte, d'ailleurs, en tête un jugement critique de Jacinto Benavente, — et de Bécquer, mais aussi de *dii minores* du Parnasse espagnol d'alors, qui avaient nom Federico Balart et Manuel del Palacio. Rien qui rappelle là une quelconque influence moderniste. Et cependant, c'était cette même année que Rubén Darío publiait, ou, du moins, écrivait à New-York le plus « anarchique » de ses poèmes : *El País del Sol*, — inclus dans *Prosas Profanas* en 1896, — et il n'est pas besoin de rappeler ici qu'*Azul*, dont l'originalité bizarre ne devait pas échapper à Don Juan Valera, est de 1888 (1). Andrés González-Blanco, qui s'est donné beaucoup de peine à analyser *Versos*, définit ce livre « le premier et l'unique cri de paganisme d'un littérateur qui devait dans la suite être profondément chrétien, rompant toute liaison avec l'antiquité païenne et ne conservant point même le lien vague et futile de l'allusion mythologique ». Soit. Mais encore importerait-il de s'entendre une bonne fois sur le « christianisme » de M. Jacinto Benavente. C'est sans doute au christianisme d'un Lope de Vega que songeait, en écrivant la phrase que nous venons de transcrire, ce critique un peu trop juvénilement enthousiaste. Et ce christianisme, on sait que la formule en est : « *Pecca fortiter, crede fortius* ». Ce n'est pas nous qui le constatons, c'est le premier traducteur espagnol de M. Fitzmaurice-Kelly, le professeur de l'Université de Madrid et Académicien, Adolfo Bonilla y San Martín, à la page 336, *note*, de l'*Historia de la Literatura Española desde los Orígenes hasta el Año 1900*, publiée à Madrid, par la *España Moderna*, en 1901. Et l'on regrette, en vérité, que M. Bonilla n'ait pas eu le bon esprit de développer tout au long un thème si piquant dans

(1) Voir à ce sujet la p. 152 du récent volume : *La Literatura hispanoamericana*, du Dr J. Goldberg, dans la traduction espagnole de R. Cansinos-Assens (Madrid, *Editorial-América*, 1922).

l'étude qu'au t. I (1906) de la défunte Revue *Ateneo* il dédia à son collègue en germanophilie, p. 27-40 ! Nous respecterons ici la vie privée de M. Benavente, encore que ses compatriotes ne se fassent pas faute d'en révéler l'étrange déviation et qu'aussi bien ce soit González-Blanco lui-même qui a écrit, à la page 51 de son étude, que si Benavente a aimé « ardement » la femme « dans sa jeunesse », depuis, son cœur s'est « briséen *morceaux* » et qu'ainsi nous avons eu, — comme disait en 1917, à Madrid, en notre présence, certaine actrice, confondant, dans sa prononciation du castillan, l'*s* avec l'*x*, selon un usage courant, — la « *bella* (?) *cabeza, pero sin seso* » qui figure en tête de l'*Año Germanófilo* susmentionné et aussi entre les pages 26 et 27 de *Los dramaturgos Españoles Contemporáneos* et encore chez le prêtre Cejador. Mais déjà des vers comme ceux-ci, dans ce volume de 1893, ne sont-ils pas suffisamment clairs et était-il besoin, comme a cru devoir le faire González-Blanco, de les commenter en reproduisant le sonnet où le poète mexicain Amado Nervo a chanté son amour ardent pour les formes glorieuses d'un éphèbe ?

C'est dénué de formes que je t'ai rêvé et t'adore,
O esprit immortel et fraternel !
Il est si long le temps où, vainement, je t'attendis,
O songe illusionné qu'implore mon angoisse !

Si je ris en apparence, mon âme pleure ;
Et je possède la consolation de l'amour humain !
Car mon âme est pour tous un mystère
Dont le riche trésor reste gardé pour toi seul.

C'est de toi que j'attends d'inédites jouissances,
Comme pour toi je réserve celles dont j'ai rêvé, etc., etc.

Il n'en est pas moins certain qu'à cette époque de sa vie M. Jacinto Benavente était encore si peu misogyne qu'il s'amusait à faire parler les femmes en un langage conventionnellement noble, ce qui prouve qu'il les avait suffisamment fréquentées et expérimentées pour savoir comment on doit les traiter, en littérature, si l'on veut obtenir leurs

suffrages. Ses *Cartas de Mujeres,* reparues en deux séries de la gracieuse *Biblioteca Mignon* illustrée que dirigeait Rodríguez Serra à Madrid, en 1901-1902, et dont elles constituent les tomes XXI et XXX, n'ont de commun que le titre avec les premières *Lettres de Femmes* de M. Marcel Prévost, éditées comme on sait, en 1892. Il est certain, cependant, que le livre français ne fut pas sans influences sur la manière adoptée par Benavente dans ces confessions épistolaires féminines d'un art spécieux et d'une saveur cependant assez espagnole. La valeur des *Cartas de Mujeres* est considérable et plus encore, à notre avis, stylistique que psychologique. Pour la première fois, il était question de choses se rapportant à la femme, — il va sans dire, puisque nous sommes en Espagne, qu'il ne saurait s'agir que d'un clan très restreint de femmes, celui des femmes cultivées, — dans un langage sans doute choisi, mais débarrassé de cette affreuse rhétorique dont Pereda et Pérez Galdós traîneront le lest accablant tout au long de leur glorieuse carrière et dont la Pardo Bazán elle-même ne saura, malgré sa faconde si alerte, se débarrasser jamais complètement. Certes, Benavente ne parle pas, dans ces missives, le langage révolutionnaire, — forme et fonds, — d'un Valle-Inclán, dont la prétendue « préciosité » est si loin de ce qu'implique un tel vocable et qui écrivait déjà dans un style noblement moderne, tout en restant d'un castillanisme si racial. La prose des *Cartas de Mujeres* ne cherche pas de parti pris une allure nouvelle. Pas plus que dans le recueil des *Figulinas,* — vingt articles, surtout en dialogues, publiés en 1898 en un volume dont la deuxième édition est de 1904, — et dans les volumes suivants : *Noches de Verano* (1900), *El criado de Don Juan* (1902) et *Vilanos* (1905), Benavente n'apparaît comme novateur de la prose castillane. Son succès initial vient peut-être même de là : de ce qu'il n'a pas été pris à l'origine pour un révolutionnaire, de ce qu'on l'a tout de suite considéré comme un écrivain employant, pour émettre des idées modernes,

la langue de tout le monde. Il eut le bon esprit de savoir tendre une main aux jeunes, tout en serrant très fort celle de ceux qui incarnaient la vieille école. Ses recueils postérieurs, — six séries de chroniques intitulées : *De Sobremesa* (de 1909 à 1916) ; une première série d'*Acotaciones* (1914) et encore le petit livre si élégamment présenté par la maison d'éditions *Cervantes*, alors à Valence : *Crónicas y Diálogos* (1916), — ne feront pas varier ce jugement. Benavente y commente, en effet, l'actualité sous ses aspects les plus divers, mais il reste au diapason de *El Imparcial* ou de *Nuevo Mundo*, ses tribunes préférées, et l'on entend bien, — tant s'en faut ! — que ce n'est pas là un Pérou. Ce que nous disons du style des *Cartas* s'applique avec plus de raison encore au fonds de ces deux menus livrets. Si les héroïnes qui y parlent, — parfois un peu trop longuement, ainsi cette invraisemblable princesse, aux pages 43-61 du volume XXX de la *Biblioteca Mignon*, — ne sont ni trop candides, ni trop sentimentales, elles n'ont rien des jeunes bourgeoises que met aujourd'hui en scène M. Hernández Catà, par exemple de sa Victoria dans La *Muerte Nueva*, parue en 1922 à l'*Editorial Mundo Latino*, petite Messaline qui nous laisserait croire que les fausses ingénues de Willy sont depuis longtemps dépassées à Madrid...

Nous avons hâte d'en venir à M. Benavente dramaturge, car s'il a eu le prix Nobel comme déjà l'avait eu le pseudo-dramaturge Echegaray, c'est apparemment pour son théâtre et non pour ses œuvres à côté. Le théâtre de M. Benavente constitue à l'heure présente, dans l'édition complète publiée par ses soins à la Librairie des Successeurs de Hernando à Madrid, le total de 27 volumes, dont le premier a paru en 1904 et le dernier en 1918. Chose curieuse : si une partie de cet imposant labeur a été mise en traductions étrangères, particulièrement de langue anglaise, rien n'a jusqu'ici paru en français, encore que diverses tentatives en aient été risquées. De sorte qu'un Français qui ne lit pas l'espagnol en est réduit à ignorer ce théâtre. Ceux de nos

compatriotes qui, par contre, sont à même de comprendre les livres castillans, peuvent se faire quelque idée du talent et de la manière de Benavente en se procurant les deux volumes des *Mejores Páginas de Benavente* (1917-18), populaires en Espagne, — à défaut du volume de 1916 : *Mis mejores escenas*, — soit simplement le petit tome de la « Collection Nelson » espagnole, où « Azorin » avait inclu, avant la guerre, — en les faisant précéder d'une introduction volcanique de Gregorio Martinez Sierra, déjà réimprimée en 1905 aux pages 19-23 de ses *Motivos*, parus chez Garnier, — les trois pièces: *Rasas de Otoño, Al natural* et *Los Intereses creados*. Si l'on nous demandait, cependant, quelles sont, à notre avis, les meilleures productions scéniques de l'écrivain qui, membre de l'Académie Espagnole, — voir, sur cette élection, l'article du P. C. Eguia Ruiz: *Un dramaturgo en la Academia*, dans la première série de son recueil intitulé: *Literaturas y Literatos* (Madrid, 1914), p. 281-310 (1), — vient de recevoir le Pactole suédois, nous répondrions que ce sont les suivantes: *Los intereses creados, La Malquerida, Los Malhechores del Bien, El nido ajeno, Gente conocida, La Comida de las Fieras, La gata de Angora, Lo cursi, La Gobernadora, La noche del sábado, Al natural, La Princesa Bebé, Rosas de Otoño, Más fuerte que el Amor, Señora Ama* et *la Fuerza bruta*. Le lecteur qui aura attentivement étudié ces œuvres sera à même de se faire une idée approximative du talent de Benavente.

Ce talent, comment le définir ? Benavente n'est pas l'homme d'une formule. De même qu'il a, par des traductions variées (2), enrichi la scène espagnole de quelques créa-

(1) Le P. Constancio Eguia Ruiz, S. J., est en progrès continu, car, dans sa *IIe Série* (Barcelona, 1917), il intervertit les rôles et fait résolument, p. 291, de Lavedan un « *Benavente français* » !

(2) Par exemple du *Don Juan*, de Molière (tome II des œuvres complètes), et de la pièce citée de Hervieu, qui figure au tome XXI des œuvres, du drame de Bulwer-Lytton, qui figure au tome X, de *Libertad* du Catalan Santiago Rusiñol, de *Mlle de Belle-Isle*, de Dumas père (ces deux versions figurent aux tomes VI et VIII) et d'une légende chinoise d'après une version anglaise (*La*

tions scéniques étrangères, de même a-t-il considérablement évolué au cours de sa carrière dramatique interrompue depuis un lustre par un acte de libre décision où il faut voir, — après un précédent, de moins longue durée, — le résultat des enragées critiques de la jeune école littéraire espagnole. Au début de sa production, Benavente ne se propose pas d'autre but que de flageller les vices de ses contemporains et surtout ceux de ce Madrid de transition qui abdiquait peu à peu son espagnolisme d'antan pour lui substituer le cosmopolitisme bâtard que connaît quiconque en a pratiqué les quelques rares endroits où l'on s'y amuse à l'européenne. Tel est bien le sens de *El marido de la Téllez*, de *La gata de Angora*, de *El nido ajeno*, de *Gente conocida*. S'il faut l'en croire, il aurait déjà dans son enfance construit de petits théâtres de carton, des sortes de minuscules Guignols où il manœuvrait à son gré les pantins par lui fabriqués. Puis, devenu plus grand, il aurait joué la comédie chez lui, avec des amis et des amies. Quoi qu'il en soit, il est certain que, dès ses premières pièces, il s'avère homme de théâtre, en ce sens qu'il possède le code délicat de ces ficelles par quoi un auteur enchaîne tout de suite l'attention de son public. Ses figures vivent d'une vie attachante. La prétendue immoralité de ses drames n'est même qu'un résultat de la façon merveilleuse dont il s'entend alors à copier la réalité. Mais son public n'était pas préparé à ce genre de spectacle. Quand, en 1905, M. Ernest Martinenche publia chez Hachette ses *Propos d'Espagne*, le chapitre qu'il y consacra au théâtre, si l'on y tait curieusement le nom de Benavente, remarque par contre, p. 182, que « le nouveau lauréat du prix Nobel, M. José Echegaray, a exercé, pendant une vingtaine d'années, sur les grandes scènes de son pays, une véritable dictature ». Or, cette dictature apparaît au professeur hispaniste

túnica amarilla, t. XXIII. La maison d'éditions de *La Lectura* avait en outre annoncé une traduction complète de Shakespeare par Benavente. Il n'en a paru, cependant, que *El Rey Lear*, et *La tempestad*, annoncée en 1911 comme étant en « préparation », semble abandonnée, vu le dédain qu'affiche depuis lors Benavente pour Shakespeare, qu'il dit être prodigieusement ennuyeux.

comme « la preuve évidente qu'on se réjouissait de reconnaître dans la bouche de ses personnages la voix des *galants* et des *dames* de l'âge d'or ». Et M. Martinenche ajoute :

L'Espagne ne serait pas l'Espagne, si elle ne s'était pas attardée plus longtemps que nous à fendre des crânes avec la hache d'armes, à couper les gorges avec le couteau et à puiser avec ivresse dans le magasin rutilant des accessoires romantiques.

Benavente rompait en visière, non seulement avec le théâtre hybride d'Echegaray, mais encore avec la tradition romantique de Zorrilla, merveilleusement vivace lorsqu'il débute sur la scène de Madrid. Pénétré de Lavedan, de Donnay et de Capus, il entend adapter la manière de ces Français à la mentalité un peu rèche et inhospitalière de la capitale espagnole. Et c'est bien là tentative révolutionnaire. Heureusement, Benavente pouvait attendre et nous savons déjà que ses moyens lui permettaient de taquiner la Fortune, en même temps qu'ils lui ouvraient, depuis 1897, maintes *Revues*, fermées à de moins bourgeoises plumes. On a beaucoup exagéré, dans le clan des ennemis de Benavente en Espagne et à l'époque de cette révolution, sa dépendance à l'endroit des trois auteurs précités. Nous ne sommes certes pas suspect de trop de tendresse pour un écrivain qui s'est conduit comme on l'a vu pendant la Guerre à notre endroit, mais cette conduite n'est pas une raison pour que justice ne soit accordée même à un ennemi. Benavente est certes nourri de substance théâtrale française, mais ce n'est pas à proprement parler le plagiaire d'aucun théâtre. La démonstration, oiseuse pour quiconque est à même d'instituer une comparaison des textes, serait trop longue et compliquée pour qu'on l'entreprenne ici. Les plagiats de Benavente n'en existent pas moins, et déjà, un érudit américain, C. Bruerton, s'est amusé, en 1916, à rechercher les prototypes français du *Marido de la Téllez*, comme, en 1906, un autre, — J.-V. Horné, — avait étudié les relations existant entre l'œuvre de Benavente

et ses critères dramatiques. Laissons cela ici. Il vaut mieux dire encore quelques mots de son art. Tour à tour, il s'adonnera à la comédie satirique, au drame humain, — avec *La noche del sábado*, que l'on trouvera au tome VII de ses œuvres, — et enfin à ce drame sentimental qui, versant dans la sensiblerie, nous semble avoir débuté avec *Más fuerte que el amor*, contenu au tome XIII des œuvres. De toute évidence, Benavente est alors la plus européenne organisation de dramaturge que comptent les pays de langue espagnole. Lui qui, à l'origine, avait affiché toute l'immoralité d'un puritain, manifestera, dans la suite de ses pièces, la morale onction, la sincérité séduisante d'un repenti. Avec sa comédie en un acte et deux tableaux : *La fuerza bruta*, l'évolution s'avère complète et les gens de la droite espagnole, qui, jusqu'alors, affectaient de lui bouder, seront désormais conquis. Les œuvres suivantes, mais surtout *Señora Ama* (t. XVII) et *Los Intereses creados*, — cette refonte moderniste de la *Commedia dell'arte* qui a eu ses traductions allemande et anglaise et restera, éternellement, — sont décisives et marquent, pour l'année 1909, une apogée qui ne sera plus atteinte et aussi une première bouderie de Benavente, qui renonce provisoirement au théâtre, après voir échoué (20 décembre 1909) sur son « Teatro de los Niños », — ce *Théâtre du prince Alphonse* qui devait, pendant la Guerre, devenir « El Cine de los Aliados », — avec les pièces enfantines : *El Principe que todo lo aprendió en los libros* et : *Ganarse la Vida*, un peu puérilement adaptés à l'esprit des petits, pour lesquels Benavente a écrit un livre : *Los niños*. C'est alors qu'il donnera dans l'*Imparcial* ses *Sobremesas* et enrichira les pages liminaires de l'hebdomadaire *Nuevo Mundo* de deux colonnes de gloses au jour le jour. Ici encore, il imitait l'exemple de la France et se trouvait suivre, à sa manière, les traces de ses modèles et surtout de Capus et de Lavedan.

Quand Benavente réapparut au théâtre, il y apportait une comédie sentimentale en deux actes, à effet certain : *La*

losa de los sueños, le 9 novembre 1911 (t. XX). Puis ce fut, le 18 décembre 1913, cette *Malquerida* dédiée à la Guerrero, dont nous avons eu l'occasion de dire, dans *La Publicidad* de Barcelone, en mai 1920, en quelles relations de dépendance elle se trouvait avec le drame catalan *Misteri de dolor*, d'Adrià Gual. Que si l'on veut bien se reporter à cet article, on y verra qu'en 1915 Mme Pardo Bazán n'avait pas hésité à féliciter Benavente pour sa germanophilie et à proclamer que le reste des Académiciens de Madrid communiait au même credo antifrançais. Et c'est encore dans cet article que nous laissions entendre que le prix Nobel, déjà brigué pour Benavente, équivaudrait, aux yeux des anciens amis de notre pays outre-Pyrénées, à la reconnaissance de la valeur des campagnes furieuses menées contre nous par un homme qui devait à la France, répétons-le, le meilleur de sa formation intellectuelle et de sa fortune théâtrale. La chose est faite aujourd'hui et nous n'avons ici qu'à l'enregistrer. Après la *Malquerida*, les campagnes de presse contre Benavente ne pouvaient manquer de s'accentuer. On savait parfaitement, du moins en Catalogne, que *Misteri de dolor* avait été représenté huit ou dix ans avant la *Malquerida* ; que Benavente avait, à Barcelone, assisté à l'une de ses représentations ; qu'il avait, au surplus, adressé à Gual une lettre de félicitations pour cette œuvre et que nonobstant, non seulement il avait composé sa *Malquerida*, mais encore devait faire pression sur la « Sociedad de Autores Españoles », à Madrid, pour que ne fût pas jouée dans la capitale la traduction castillane du drame de Gual due à Luis Morote et imprimée sous le titre de *Misterio de dolor*. On savait cela et l'on s'indignait du succès scandaleux de la *Malquerida*, — on ne pouvait encore prévoir celui qui l'attendait aux Etats-Unis ! — de ce « triomphe national » où avaient pris part jusqu'au Monarque, ainsi que son ministre de l'Intérieur, alors déjà au pouvoir comme aujourd'hui : M. Sánchez Guerra. On s'indignait d'entendre comparer en Castille ce « rifacimento »

de la pièce catalane à l'œuvre d'Eschyle et de Sophocle, alors qu'il n'était que trop clair que ce plagiat d'une pièce catalane n'avait aucune valeur folklorique castillane (voir à ce sujet la démonstration d'un écrivain catholique de Valladolid, M. Federico Santander Ruíz-Giménez : *Comentario á la « Malquerida »*, Valladolid, 1914). Mais on n'osait pas s'en prendre encore ouvertement à Benavente. Celui-ci, qui avait fait jouer sa *Malquerida* en 1913, resta silencieux toute l'année 1914 et ce ne fut qu'en fin 1915 qu'il réapparut sur la scène avec une comédie en trois actes (t. XXII) intitulée : *Campo de armiño*, dont le succès fut médiocre.

Désormais, son étoile était condamnée à décliner. Non seulement lui reprochera-t-on de ne pas renouveler sa manière, mais l'on s'acharnera à démontrer que l'heure de Benavente est passée et que sa dramaturgie ne correspond plus aux besoins de l'Espagne. *El collar de Estrellas*, *La propia estimación*, *La ciudad alegre y confiada*, *El mal que nos hacen*, *Los cachorros*, *Mefistófela*, *La Inmaculada de los Dolores* et, enfin, *La honra de los hombres* seront, tour à tour, passés au crible d'une critique impitoyable et rejetés comme des choses périmées, vides de sens pour la nouvelle génération, comme de simples « *flatus vocis* », témoins d'une époque à jamais en allée et négation de ce théâtre d'idées que l'on voulait voir enfin, — à la suite de la tentative de Pérez Galdós, — s'implanter en Espagne. En vain Andrés González-Blanco se fera-t-il, à la page 139 de son volume de 1917, le délateur de la Revue *España*, — la qualifiant de « dépotoir de toutes les envies, de tous les dépits, de toutes les mauvaises humeurs littéraires » ; — il n'en est pas moins certain que ce qu'y ont écrit contre Benavente l'actuel Directeur — avec Manuel Azaña — de *La Pluma*, C. Rivas Cheriff, et aussi Pérez de Ayala, ainsi qu'un anonyme « Juan Español » et le propre Directeur de cet organe alors si francophile, le jeune romancier et sociologue Luis Araquistain, est autre chose

que la calomnie systématique. *España*, qui tant de fois eut à souffrir de la censure des gouvernements germanophiles d'Espagne pendant la guerre, *España* à plusieurs reprises suspendue et confisquée par ordre des amis de l'Allemagne à Madrid, a parfaitement montré que, — et c'est ce qu'y écrivait, en 1916, au nº 73, C. Rivas Cheriff, à propos de la reprise de la *Princesa Bebé* (t. X des œuvres), — l'explication du succès initial de Benavente résidait surtout en ce fait que les jeunes avaient, à l'origine, été séduits par son scepticisme satirique, par « telles ou telles velléités de subversion de principes » qui, « bien qu'à fleur de peau, avaient suffi pour enflammer l'esprit généreux de ceux qui s'étaient risqués à mêler le nom de Benavente à ceux d'autres grands hommes dont la gloire est fondée sur le temps ». C. Rivas Cheriff avait, d'ailleurs, eu le courage de dire aussi, — lors du succès, si discuté, de *La ciudad alegre y confiada*, sorte de rébus pseudo-patriotique que les uns disaient écrit en faveur du vieux Antonio Maura, les autres en faveur de Pablo Iglesias et dont feu Mariano de Cavia semble avoir trouvé la solution vraie, — qu'une bonne part de l'actuel triomphe de Benavente était due « à ses concessions au mauvais goût du public qui remplit des théâtres comme, p. ex., le « Teatro Lara »... » (*España*, 1916, nº 70). Dans ce même numéro de la vaillante Revue pro-alliée, Araquistain écrivait, — et il pourra être curieux de comparer sa doctrine avec celle émise, la même année, par L. López Roselló sur Benavente dans une Revue bien pensante, la *Revista Calasancia*, — ces fatidiques paroles :

La guerre a été pour Benavente une façon de précipice. Si je n'erre, *La ciudad alegre y confiada* est comme le heurt à terre de Solness, lors du saut du haut de la tour. Un homme du génie d'Ibsen, quand sonne pour lui l'heure, critique et terriblement dramatique, de la nouvelle génération montante, écrit, — par une fatalité qui est une loi de vie et de création, — son *Solness*, son drame vécu, et il l'écrit avec l'objectivité d'un observateur impartial. Or, que fait Benavente? Il se retourne, furieux, contre ceux qui montent derrière lui...

Mais c'est au 1er volume des *Máscaras*, — dans la réimpression, plus haut citée, de 1919 chez Calleja, — qu'il faut recourir, si l'on veut trouver les charges les plus lourdes, les plus motivées que la jeune école littéraire espagnole, mûrie aux dures leçons d'une Guerre qu'elle a plutôt devinée que vécue réellement, a formulées contre l'art périmé de Jacinto Benavente. Ces cinq chapitres, qui vont des pages 105 à 213, contiennent une somme de réquisitoires que la postérité ne fera que confirmer, dans leur portée substantielle. Que reproche donc à Benavente le jeune poète asturien que Rubén Darío, dans *Opiniones* (1906), avait sacré « poète, de ceux qui pensent » ? Il lui reproche de n'avoir évolué que dans le sens conservateur et traditionnel, d'avoir étouffé cette volonté d'une création de formes nouvelles de vie qui est la marque et la caractéristique du génie (p. 123). Il lui reproche aussi d'aspirer à la gloire de prédicateur, sur la scène, d'un patriotisme hybride et de transformer l'œuvre dramatique en œuvre politique (p. 129). Répondant à un reproche inepte que lui avait adressé, dans le *Liberal*, Don Luis de Oteyza, il écrit :

Je n'ai jamais révoqué en doute les qualités naturelles de M. Benavente. Ce serait cécité, ou sottise. Je reconnais son talent, peu commun, sa finesse inépuisable, le flux élégant de sa langue, un copieux répertoire d'artifices de scène et de rhétorique. Mais toutes ces qualités réunies entraînent des conséquences particulièrement censurables et nuisibles, parce que mises au service d'une fausse conception de l'art dramatique. Peu importe l'erreur, quand sa propagation et sa défense sont confiées à une intelligence paresseuse et obtuse. Ce qui est funeste, c'est l'erreur enracinée dans une intelligence agile et brillante, mais contumace. Il en naît, comme fatal fruit, le pharisaïsme, le sophisme, le conceptisme, qui sont aux idées ce que le calembour est au vocable. (P. 153.)

Encore une fois, on s'apercevait, un peu tard, de la méprise de vingt années sur Benavente. A une vingtaine d'années en arrière, sa révolution, issue d'une imitation de

formes théâtrales étrangères brillantes, mais éphémères et passagères, — de formes que l'on pourrait appeler « boulevardières », — avait pu être prise pour décisive. En réalité, elle ne devait créer que de l'anarchie.

Le théâtre de M. Benavente, — continue Pérez de Ayala, — est, dans sa conception même, tout ce qu'il y a de plus antithéâtral, de plus opposé à l'art dramatique. C'est un théâtre de moyens termes, sans action ni passion, et, par suite, dépourvu de mobiles et de caractères, ainsi que, — chose pire encore, — de réalité véritable. C'est un théâtre purement oral, qui, pour son exécution scénique parfaite, n'a pas besoin d'acteurs proprement dits. Il lui suffit d'une troupe, ou d'un groupe d'amateurs.

Talent, donc, qui, en définitive, s'avère stérile.

En général, les œuvres de M. Benavente font preuve d'une rare surabondance de talent stérile. On y élude l'action dramatique, dès que l'opportunité s'en présente et quand cette action devient inévitable, on la réalise de côté et tout cela se fait très habilement (p. 165).

De là, cette surabondance effroyable d'épisodes, dans le théâtre de M. Benavente. Et il faut bien reconnaître que beaucoup d'art, — un art vain, — est nécessaire pour divertir les spectateurs, — des spectateurs surtout, hâtons-nous de le dire, féminins, — par une série interminable d'épisodes sans relations réciproques. Que l'on veuille bien lire, de ce point de vue, *Los cachorros* et l'on sera fixé. La dramaturgie de M. Benavente, en conséquence, est toute intellectuelle, toute littéraire et son théâtre est du théâtre de théâtre (p. 174). L'homme qui, un jour, a déclaré que « lorsqu'on n'avait pas de cœur, il fallait, pour vivre, s'en fabriquer un avec la tête », n'a donc réussi à produire qu'un théâtre sans originalité ni sentiment, un théâtre dont la seule caractéristique propre est cette tendance à la satire négative, qui est aux antipodes de la satire morale, dont l'*indignatio* fait le *versum*. Et la conclusion finale est que si l'on veut « perdre son temps », il n'est besoin que d'aller voir jouer du Benavente (p. 213).

Tel est l'homme que vient de couronner l'Académie suédoise. Nous rédigeons ces lignes le onze novembre, c'est-à-dire sans avoir encore rien lu, dans la presse espagnole, touchant l'impression produite en Espagne par la nouvelle de l'octroi du prix Nobel. Nous n'avions pas besoin, pour dire notre pensée sur Benavente, d'en rien savoir. Andrés González-Blanco a déclaré, à l'*Avertissement* de son volume, que la critique française était « indiscrète et impertinente » (*fisgona é impertinente*). C'est lui, cependant, qui a fait de claires allusions à l'homosexualité de Benavente, comme c'est un autre écrivain de langue espagnole, M. Ventura García-Calderón, qui, dans son petit volume de 1920 : *La verbena de Madrid*, a tracé du dramaturge le plus impitoyable des crayons, nous montrant, p. 105, sa cour, ou son sérail, de jeunes éphèbes qui « parlent irrespectueusement de « Jacinto ». Ils avaient les lèvres peintes, des grâces d'arpètes et le même air suspect que le cher maître ». Mais M. Benavente n'a-t-il pas déclaré que sa seule prière de chaque jour au Tout-Puissant était celle-ci : « *Señor, que cuantos me rodean sean todo lo malo que quieran, pero que sean inteligentes. Si son inteligentes, llegarán a ser buenos, por malos que sean* »? Quand M. Jacinto Benavente faisait cet aveu, il était à Buenos-Aires et au soir du bénéfice de l'actrice argentine Lola Membrives (voir : *Lola Membrives, chantée par D. Jacinto Benavente*, dans *Diario Universal* du 7 septembre 1922). Jugera-t-il que la critique ci-dessus a été inintelligente ? Non, sans doute, puisqu'elle est d'un Français... Tout au plus désagréable, encore qu'il se soit vanté, naguère, de battre le record de ce genre de critiques et de s'en soucier comme d'une guigne. Mais la pluie d'or, — nous allions dire les trente deniers, — qui vient de lui choir sur le chef aura-t-elle le don de féconder de nouveau sa verve éteinte ? Le poète et auteur dramatique Sinesio Delgado, qui rédige dans l'*ABC* des « potins d'actualité », lui adressait, dans le numéro du 10 juin dernier, une touchante supplique, en même temps qu'il fonçait dur

sur ces « petits Messieurs qui, n'étant qu'une demi-douzaine, l'ont mis à la porte, tout en n'ayant le droit de lui parler qu'à genoux ». Et M. Sinesio Delgado d'ajouter : « Ah ! si l'auteur des *Cachorros* était Français, ou seulement francophile, sans doute ceux qui le poursuivent eussent demandé pour lui une statue, au lieu de le vilipender. Mais il est Espagnol ! » On voit qu'il n'a pas trop lieu d'en être mécontent, pour la matérielle du moins et que, si quelqu'un aurait le droit de l'être, mécontent, ce seraient, précisément, ces pauvres Français. Mais il y a la gloire. La gloire passée de M. Benavente est un fait acquis. Quant à sa gloire future, c'est une autre affaire... *Ello dirà*, comme s'expriment nos bons amis de là-bas.

CAMILLE PITOLLET.

LA POLITIQUE DES MORATOIRES

—

Les articles 233 et 234 du Traité de Versailles prévoient que la Commission des Réparations, après avoir donné au gouvernement allemand l'équitable faculté de se faire entendre « aura tous pouvoirs pour étendre la période et modifier les modalités des paiements fixés par elle ». Le paragraphe 9 de l'annexe II à la partie VIII du même Traité stipule que la Commission, « si le gouvernement allemand en fait la demande, entendra tous arguments et témoignages présentés par l'Allemagne sur toutes questions ayant trait à sa capacité de paiement » ; enfin le paragraphe 13 de la même annexe fixe les conditions du vote à l'unanimité ou à la majorité de « tout report total ou partiel » des paiements, suivant l'importance de ce report.

Ces textes constituent la base juridique de la politique des moratoires, qui, sans s'être encore jamais affirmée de façon définitive, n'en a pas moins en un an préparé la ruine des Réparations : nous lui devons aussi pour partie la crise des Alliances, dont les manifestations n'ont jamais été plus aiguës que sur la question allemande, c'est-à-dire sur l'attitude à observer en présence de nos débiteurs défaillants.

Le projet soumis à la Commission des Réparations le 13 octobre 1922 par Sir John Bradbury, et qu'on a pu appeler un « programme contre les Réparations », n'est que la forme la plus achevée d'une conception fort ancienne de l'autre côté de la Manche, et officiellement défendue depuis le mois de décembre 1921. Elle tient tout entière dans l'idée ancrée dans l'esprit de la plupart des Anglais, et en tout cas familière à la haute finance et au grand commerce britanniques, que les exigences françaises sont un obstacle au relèvement

économique de l'Allemagne, retardent la stabilisation du mark, et par suite le moment où le Reich redeviendra pour l'industrie anglaise un client avantageux, au lieu d'être le concurrent redoutable qu'il est maintenant, grâce à la faiblesse de ses prix d'exportation.

Nous avons eu l'occasion de décrire ailleurs la rapide évolution qui a conduit M. Lloyd George et l'opinion britannique de l'état d'esprit de 1918, où le moindre candidat aux Communes annonçait la pendaison du Kaiser et le rançonnement de l'Allemagne, aux surprenantes compromissions de ces derniers temps (1). L'idée du moratoire bien évidemment, qui est d'origine anglaise, représente une transaction entre le vague désir de ne pas écarter catégoriquement et définitivement la réalisation de nos vœux, que Londres comprend, mais subordonne aux siens, et cette obsession du mal immédiat qui est l'instabilité financière de l'Allemagne. Que le moyen soit mal choisi, la preuve en est désormais faite, mais cela importe peu : depuis un an l'Angleterre procède par empirisme : son inlassable équipe d'économistes et de financiers ne connaît plus de repos : ils ont, a écrit M. Poincaré (2), l'habitude « de brasser les idées comme les affaires, de les lancer comme des spéculations et de les abandonner dès qu'ils voient qu'elles ne produisent plus rien ». Ainsi avons-nous été invités à célébrer la mirifique conception de Gênes et quelques autres, de même ordre, retournées présentement au magasin des accessoires : il n'en est malheureusement pas de même de la dernière pensée du règne, la politique des moratoires, dont nous devons aujourd'hui rappeler les vicissitudes, épisodes d'hier, dangereuses inconnues de demain.

§

Chacun sait ce qu'est un moratoire, mais moins exactement peut-être la façon dont l'Allemagne a joué vis-à-vis

(1) *Action Nationale* du 25 avril 1922. La reconstitution de l'Europe et la politique économique de D. Lloyd George.
(2) *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1922.

des alliés de cette formule bienveillante et utilisé les concours que, ce faisant, elle a rencontrés.

L'état de paiements de mai 1921, obtenu avec un grand déploiement de forces de tous genres, eut la même durée que les fleurs printanières : sans doute le 1er août suivant, le Reich exécuta le premier versement en espèces prévu ; il ne le fit point sans protestations, et représenta à l'Europe entière que l'effondrement de son change qui marqua le début de l'automne suivant était dû à ces paiements, alors que cette baisse coïncidait fort à propos avec une hausse des prix allemands qui menaçait de nuire bientôt aux exportations. Ces plaintes trouvèrent, en Angleterre notamment, des oreilles attentives. M. Keynes venait de publier son livre *A revision of the Treaty* dont l'édition française s'intitule pudiquement : *Nouvelles considérations sur les conséquences économiques de la Paix* ; il y établissait « ex cathedra » que l'Allemagne ne pourrait s'acquitter de ses paiements de 1922. C'était une démonstration simple, pour qui se satisfait à considérer comme normale, indispensable, et régulière l'inflation massive à laquelle le Reich s'abandonne depuis des mois. Dès l'automne de 1921, l'Allemagne pouvait faire observer que la totalité des ressources provenant de ces impôts atteindrait pour l'exercice en cours trente milliards de marks-papier qu'absorberait et au delà l'achat des devises étrangères nécessaires à l'acquittement de ses obligations pendant la même année.

C'est ce qui ne manqua pas de se produire, encore que par un biais.

Novembre commençant, le chancelier Wirth se dispose en effet à jouer d'une faillite savamment organisée : son ministre des finances, le Docteur Hermès, déclare publiquement l'ultimatum de Londres inexécutable, ce qui équivaut à dire que l'échéance de janvier 1922 ne sera pas payée ; on le dit bientôt expressément, tout en multipliant les signes d'une apparente bonne volonté. Pendant toute cette

fin d'année, financiers et industriels allemands circulent entre Berlin et Londres à la recherche de crédits, en réalité, pour préparer un terrain favorable à l'ultime manœuvre, qui est la première demande de moratoire adressée le 14 décembre 1921 par le chancelier du Reich à la Commission des Réparations.

Celle-ci n'était point surprise : dès le 2 décembre, émue de ce qui se préparait, elle avait envoyé un rappel à l'ordre énergique à Berlin pour marquer les « conséquences graves » qu'entraînerait la carence de l'Allemagne lors des paiements de janvier-février 1922. C'était trop de présomption, car depuis longtemps le siège de Lloyd George était fait ; M. Briand s'en aperçut qui, venu à Londres au début de décembre, pouvait lire au sortir d'une séance à Downing Street ce communiqué qui ne lui avait pas été soumis au préalable : « En ce qui concerne les Réparations, aucune divergence d'opinion sérieuse ne s'est révélée entre les deux premiers ministres, mais il est évident que ce problème ne saurait être séparé de la question plus ample de la reconstruction économique de l'Europe. »

Déjà Mr Lloyd George tournait vers Gênes des regards impatients ; il ne songeait nullement à ménager l'Allemagne, mais dans l'intérêt de l'Europe et du monde, il fallait éviter de précipiter le Reich dans la banqueroute et le chaos. Que pouvait peser devant cette fantasmagorie nouvelle la nécessité d'assurer les prochains paiements allemands? On l'allait voir à Cannes, où ce qu'on a appelé la diplomatie de cinéma atteignit son apogée. En violation du Traité, qui confère à la seule Commission des Réparations le droit d'examiner la situation financière de l'Allemagne en fonction de ses obligations, le Conseil Suprême fit comparaître devant lui une délégation allemande, et, dans la stupeur causée par le départ et la chute de M. Briand, M. Lloyd George fit admettre le principe d'un premier moratoire, celui-ci provisoire, pour les paiements de 1922, étant entendu que la Commission des Réparations en fixerait après en-

quête les dispositions définitives, et que le Reich verserait dans l'intervalle 31 millions de marks-or pour les dix jours.

L'enquête de la Commission des Réparations devait porter sur les possibilités financières du Reich et sur la réalité de ses doléances ; à l'appui de ces dernières, Berlin produisit le 28 janvier un dossier volumineux ; on assista à cette occasion à l'un de ces solennels voyages outre-Rhin du Comité des Garanties, au cours desquels ce dernier enquête avec une louable persévérance sur les manifestations invariables d'une faillite volontaire. Après quoi, le 21 mars, la Commission des Réparations, confirmant et développant les décisions de Cannes, accordait à l'Allemagne son deuxième moratoire provisoire.

Cette procédure voulait être, si l'on peut dire, à double effet : son résultat le plus clair pour l'Allemagne était la réduction des paiements de 1922 à 720 millions de marks-or pour les paiements en espèces, dont 350 étaient prêts d'être acquittés par le moyen des paiements décadaires prévus à Cannes, et à 1450 millions pour les paiements en nature. Sans doute les alliés ne renonçaient point à la différence entre ces versements et ceux prévus à l'état de paiements de 1922 (2 milliards de marks-or par an et 26 °/₀ de la valeur des exportations) ; ils les « moratoriaient » au sens exact du mot en les affectant d'un intérêt à 5 °/₀, mais il y a loin, comme on l'a vu depuis, du principe à l'exécution.

Cet allègement considérable de la dette allemande comportait théoriquement une contre-partie ; avant le 31 mai 1922, l'Allemagne devait mener à bien un certain nombre de réformes dont la Commission des Réparations attendait son assainissement financier ; la réduction des dépenses budgétaires, l'émission d'emprunts intérieurs, la répression de l'exode des capitaux, la limitation de l'inflation fiduciaire, enfin un embryon de contrôle financier dont on parlait pour la première fois, constituaient l'essentiel de ce programme.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le gouvernement de Ber-

lin ne se mit à l'œuvre qu'avec une grande lenteur ; le 10 avril, le Reichstag votait le « compromis fiscal » et quelques semaines plus tard certaines augmentations d'impôts ; fin avril, c'est-à-dire à l'expiration du délai imparti, il n'avait pas encore communiqué à la Commission des Réparations, ainsi qu'il en avait été requis, le relevé de ses dépenses budgétaires. Vers le milieu de mai, cependant, le Dr Hermès, ministre des Finances du Reich, arrivait à Paris pour y conférer officieusement avec les membres de la Commission ; il repartit avec une sorte de formule transactionnelle, que Berlin reprit officiellement le 29 mai. Le Reich ne présentait point aux Alliés un bilan de réformes, mais tout au plus un programme, aussi dépourvu de nouveauté que de chances de réussite pratique.

En mars, la Commission des Réparations s'était réservée, pour le cas où elle n'aurait pas à cet égard tous apaisements au 31 mai, de retirer le moratoire et de remettre en vigueur dans son intégralité les dispositions de l'état de paiements, dont la partie désormais exigible devait être versée sous quinzaine. On y songea d'autant moins que, dans les premiers jours de juin, s'ouvraient à Paris les réunions du Comité d'experts financiers chargé d'examiner les conditions d'un emprunt international pour les Réparations. On sait comment ces négociations échouèrent, et comment certaines personnalités consultées crurent devoir émettre officiellement ou dans le privé l'avis qu'une réduction définitive de la dette allemande était indispensable à la réussite de l'opération projetée. Dans l'intervalle, le 31 mai, la Commission des Réparations confirmait le moratoire provisoire du 21 mars.

Berlin ne poussa point d'inutiles clameurs de triomphe, mais utilisant, sans nul doute, l'atmosphère favorable créée par l'échec de l'emprunt international, le chancelier adressait un mois plus tard (12 juillet) à la Commission des Réparations une nouvelle demande de moratoire, en quelque sorte greffée sur la première, dont elle visait les obli-

gations. C'est à ce moment que la division apparut manifeste dans le camp des Alliés.

§

Quelques jours après cette démarche du chancelier, se réunissait à Londres (7 août) une conférence alliée, dont la question allemande fournissait le plus clair du programme; la Commission des Réparations, encore une fois seule compétente pour statuer au fond aux termes du Traité, avait ajourné sa décision jusqu'après l'entrevue des chefs du gouvernement.

A la séance d'ouverture du Conseil Suprême, M. Poincaré développa dans toute son ampleur et avec sa clarté coutumière les directives françaises touchant la politique du moratoire. Elle tenait, pour le fond, dans la formule « Pas de moratoire sans gages productifs », mais énumérait en même temps ces derniers, au nombre de cinq : 1° contrôle des licences d'importation et d'exportation dans les territoires occupés; 2° exploitation et éventuellement aliénation des mines fiscales et des forêts domaniales ; 3° prélèvement de 60 o/o du capital des fabriques de colorants situées sur la rive gauche du Rhin; 4° établissement de cordons douaniers sur le Rhin et autour de la Ruhr ; 5° prélèvement de 25 o/o de la valeur des exportations allemandes et prélèvement des recettes douanières.

Ainsi la France n'entrait point dans une discussion probablement sans issue sur la capacité de paiement de l'Allemagne ; on ne pouvait d'ailleurs nier l'effondrement du mark, si l'on pouvait concevoir les doutes les plus sérieux sur la réalité du phénomène. Le plus urgent était de réformer l'économie financière du Reich, à quoi la Commission des Réparations s'était déjà efforcée de pourvoir ; cependant, en attendant le fruit de ces réformes, il était inadmissible que les principaux créanciers de l'Allemagne, qui avaient avancé pour elle des sommes considérables en vue de la reconstruction, supportassent indéfiniment ce découvert : d'où l'idée des « gages productifs ».

On comprend mal le tolle qui accueillit leur énumération, si l'on veut bien remarquer que tous avaient été déjà étudiés et même appliqués. Le contrôle des licences d'importation et d'exportation dans les territoires occupés avait fonctionné dès le mois de mars 1921, à titre de sanction contre le refus du Reich d'accepter l'état de paiements ; il s'était avéré à tout le moins comme un excellent moyen d'empêcher l'Allemagne de boycotter, en contravention du Traité, le commerce allié. Le cordon douanier sur le Rhin avait fonctionné dans les mêmes conditions, et l'extension de cette mesure à la Ruhr, d'un rendement certain, n'avait, étant donné ce précédent, rien d'exorbitant. De même encore, le prélèvement sur le capital de certaines industries allemandes avait été proposé, un an plus tôt, par un Allemand, le Dr Rechberg, qui en avait longuement exposé le mécanisme dans la presse. Enfin, le prélèvement sur la valeur des exportations du Reich était la simple reproduction d'une des dispositions de l'état de paiements de 1921, et la saisie des mines fiscales et des forêts domaniales une application timide de l'art. 248 du Traité de Versailles, aux termes duquel « un privilège de premier rang est établi sur tous les biens et ressources de l'Empire et des États allemands, pour le règlement des réparations et autres charges résultant du traité ».

Un Comité d'experts ne fut pas moins chargé d'étudier la « productivité » des gages proposés par la délégation française ; à l'unanimité, moins la voix de notre représentant, les garanties furent jugées « superflues en tant qu'elles étaient destinées à garantir les payements en espèces exigés actuellement, et en tant qu'occasionnant des inconvénients qui feraient plus que contrebalancer la valeur des recettes qu'elles pourraient procurer ». Une seule exception était faite en faveur du gage nº 5 (prélèvement de 25 o/o de la valeur des exportations allemandes) ; n'en cherchons point très loin la raison, qui est simplement que, depuis mai 1921, le Gouvernement britannique, faisant cavalier seul,

perçoit directement cette taxe au compte de sa propre trésorerie.

A la suite du dépôt du rapport des experts, M. Poincaré crut pouvoir renoncer aux gages 1, 3 et 4, mais se montra irréductible en ce qui touche l'exploitation et éventuellement la saisie de mines fiscales et des forêts domaniales ; sur quoi, la Conférence de Londres se sépara ; c'était la première fois qu'une conversation entre Alliés prenait fin sans que fût arrêtée une formule, même riche en artifices, qui constatât une manière d'accord.

La Commission des Réparations restait seule dans le prétoire déserté par les plaideurs ; nos lecteurs ont assurément encore dans l'esprit le souvenir des délibérations fiévreuses dont l'hôtel Astoria fut le théâtre au cours de la seconde quinzaine d'août ; le 18, la Commission décidait d'envoyer à Berlin Sir John Bradbury, délégué britannique, et le contrôleur général Mauclère à l'effet d'obtenir du gouvernement allemand certaines informations indispensables à l'élaboration de sa nouvelle décision ; une semaine plus tard, ces négociateurs revenaient les mains vides ; derrière eux, M. Schrœder, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères du Reich, arrivait à Paris, et faisait entendre un nouvel appel de détresse d'où toute insolence n'était point bannie. Le diplomate allemand puisait, cette fois encore, quelque encouragement dans la singulière attitude du délégué anglais, qui rompant un secret dont sa qualité lui faisait une obligation plus qu'à tout autre, avait publié, dans le *Sunday Times* du 26 août une déclaration très nette sur le sens du vote qu'il allait être appelé à émettre. Pour Sir John Bradbury, la seule solution raisonnable était de supprimer tous les paiements en espèces de 1922, maintenus par les moratoires précédents, et cela sans conditions ; on examinerait plus tard l'attitude à adopter en ce qui concerne les paiements de 1923 et 1924. Ce fut d'ailleurs le sens du projet de résolution que le délégué britannique porta le 31 août devant la Commission.

Il heurtait de front la thèse française, soutenue à Londres par M. Poincaré, et à laquelle nous devions nécessairement nous tenir avec d'autant plus de force, depuis que la fameuse note Balfour (1er août) avait barré la route à notre programme de compensation partielle des dettes interalliées et de la créance allemande. On atteignit à ce moment une des phases les plus critiques de la crise des alliances, et l'on put croire que les Réparations, et la Commission elle-même, allaient cesser d'être affaires interalliées.

Il n'en fut rien cependant par les soins de la délégation belge ; le 31 août, la C. D. R. accordait à l'Allemagne ce qu'on a pu appeler le « Répit sans moratoire ». Elle différait à statuer sur la demande de moratoire présentée le 12 juillet par l'Allemagne jusqu'à ce qu'elle ait terminé le projet d'une réforme radicale des finances allemandes comportant l'équilibre du budget, éventuellement et pour le cas d'accord entre tous les Alliés la réduction éventuelle des charges extérieures de l'Allemagne, la réforme monétaire, l'émission d'emprunts de consolidation. Jusque-là, la Commission acceptait, pour les paiements de 1922 des bons du Trésor Allemand à six mois payables en or et dotés de garanties au sujet desquelles le Reich et la Belgique, à laquelle ces paiements revenaient en vertu de son droit de priorité non encore rempli, étaient invités à s'entendre.

Ainsi les Alliés se donnaient un nouveau répit ; l'Angleterre pouvait être satisfaite, puisque ce répit équivalait pour l'Allemagne à un moratoire ; la France, à qui on faisait observer qu'elle n'était pas directement intéressée aux paiements de 1922, était peu fondée à protester, du moment que la Belgique s'accommodait, comme elle le fit en effet, d'une formule où l'esprit de corps des délégués eut sans doute autant de part que leur sens politique.

§

Les acteurs du drame des Réparations ont constamment méconnu le facteur temps, et ne se sont jamais rendu

suffisamment compte qu'en leur matière faire vite et faire bien sont une seule et même vertu. Ils l'allaient éprouver une fois de plus.

Dans les dernières semaines de septembre, la situation financière de l'Allemagne s'aggravait de façon vertigineuse : entre le 20 et le 30 de ce mois, la dette flottante du Reich s'enflait d'un seul coup de 90 milliards de marks ; l'unité monétaire descendait à des cours inconnus (0 fr. 004 et 0 fr. 003 en France).

Le gouvernement allemand lui-même finit par s'émouvoir, en dépit de son insigne faiblesse, le 12 octobre, le président Ebert prenait, en exécution de l'art. 48 de la constitution de Weimar, un décret destiné à combattre la spéculation sur les devises, considérée comme la cause essentielle du désastre monétaire. La presse menait subitement grand bruit autour des achats de devises nationales effectués par les étrangers ; le *Berliner Tageblatt* parlait de 240 millions de livres sterlings utilisés à ces fins par les Etats-Unis depuis 1919, et d'une somme à peine moindre pour l'Angleterre, cependant que les neutres étaient soupçonnés de détenir pour leur part quelques 5 milliards de marks-or (1).

Cette initiative tardive, qui prévoyait toute une série de mesures de contrôle destinées à assurer que « les devises ne seraient ni achetées, ni vendues dans le dessein de spéculer », n'eut qu'un effet passager ; le 13 octobre, le dollar baissait de 600 points à la Bourse de Berlin, mais déjà des protestations se faisaient entendre. Le 15 octobre, la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, dont on sait les attaches étroites avec Hugo Stinnes, écrit :

> La cause de tout le mal est beaucoup moins la spéculation, que la passivité de notre balance des paiements, provoquée elle même par les charges disproportionnées des réparations et par l'infériorité de notre production nationale. Le meilleur moyen de

(1) Ces chiffres sont reproduits sous réserves, à l'exception de ceux relatifs aux achats américains, reconnus par des banques d'outre-atlantique elles mêmes.

soutenir le mark, c'est de se détourner complètement de la politique de réparations suivie jusqu'ici.

Cet état d'esprit explique assez l'accueil hésitant que devaient rencontrer quelques jours plus tard d'autres projets plus hardis, mais scientifiquement moins défendables dans les circonstances présentes, comme la création d'un nouveau papier-monnaie à valeur fixe.

Cependant, de Paris, la Commission des Réparations suivait ces événements avec attention; le 11 octobre, un communiqué nous apprenait qu'en présence de la nouvelle baisse du mark, on conférait à l'hôtel Astoria sur la situation financière de l'Allemagne; dès la veille, Sir John Bradbury avait saisi ses collègues d'un copieux memorandum, où il reprenait, en les amplifiant, ses propositions du mois d'août.

Le plan du délégué britannique représente l'aboutissement parfait de la politique du moratoire, ou, pour mieux dire, de la politique suivie depuis 1920 par le gouvernement de Londres en matière de réparations.

Le fait seul de sa production en un semblable moment pouvait prêter à réflexion. La seule conclusion pratique de la Conférence de Londres, deux mois plus tôt, avait été de prévoir pour la fin de l'année une nouvelle réunion plus étendue à Bruxelles, où seraient examinés le problème des Réparations et celui des dettes interalliées. Quelques semaines plus tôt, la Société des Nations avait solennellement affirmé l'union intime de ces deux questions. De son côté le gouvernement allemand ne sollicitait, pour une fois, aucune intervention de la Commission, et semblait même, nous l'avons vu, déterminé à un commencement d'action personnelle. Il semblait donc au moins surprenant que la délégation britannique à la C. D. R. songeât à dresser un nouvel obstacle entre les difficultés du moment et l'espoir de solution que laissait entrevoir la Conférence de Bruxelles. Certains chroniqueurs purent librement insinuer avec apparence de raison que le cabinet de Londres cherchait à

peser par ce moyen sur les cabinets de Paris et de Rome, peu enclins à seconder ses vues dans les affaires d'Orient, sinon à reculer l'ouverture d'une Conférence où l'Angleterre allait se trouver isolée devant ses débiteurs réunis.

Nous pensons, pour notre part, que tant de fiel n'entrait point dans l'âme de l'honorable Sir John Bradbury. Sa proposition était encore une fois l'expression moyenne, quoique un peu grandiloquente, de l'opinion anglaise quant aux graves problèmes qui y étaient traités. Vers le même moment, M. Reginald Mac Kenna, ancien Chancelier de l'Echiquier, président de la London Joint City Bank, porte-parole qualifié de la finance anglo-saxonne des deux Mondes, indiquait dans un discours retentissant prononcé à New-York que l'Allemagne ne disposerait pas de moyens suffisants pour s'acquitter avant un délai minimum de trois années. Même son de cloche chez les commerçants ; fin septembre, le Bulletin Mensuel de la Chambre de Commerce de Bradford s'élève vigoureusement contre les projets coercitifs du gouvernement français à l'endroit de l'Allemagne, « dont la situation actuelle est due à l'incompréhension des politiciens alliés en face des réalités économiques ». Il n'y a donc rien à exiger de l'Allemagne, et la France doit chercher le remède à ses difficultés financières dans la déflation de ses prix ; elle y parviendra en facilitant et non en empêchant la reconstruction de l'Europe, dont l'Allemagne est le pivot.

Sir John Bradbury ne faisait en somme que traduire cette opinion ; son but était double : accorder à l'Allemagne un long moratoire de plusieurs années et amorcer la stabilisation de son change, perpétuelle chimère des économistes anglais. A ces fins, tous paiements en espèces seraient suspendus pendant quatre ans ; l'Allemagne remettrait en échange des bons du Trésor à cinq ans aux puissances intéressées qui les avaliseraient et pourraient tenter d'en obtenir l'escompte sur le marché international. Aux puissances qui ont droit aux réparations en nature, l'Allemagne remettrait

également des bons à cinq ans, libellés en marks-or et de valeur égale au montant des livraisons. Les puissances recevant les réparations en nature avaliseraient ces bons et les remettraient à l'Allemagne, qui, sur le marché étranger, pourrait se faire ouvrir des crédits équivalant aux sommes qu'en mark-papier elle est tenue de verser à ses nationaux fournisseurs de livraisons en nature. Ainsi, contre les marks-papier créés pour solder ces prestations existeraient en contre-partie des crédits étrangers. La dépréciation du mark serait donc arrêtée, du moins en tant qu'elle peut dépendre des paiements nécessités par les réparations en nature.

Cette formule permettrait de stabiliser l'ensemble du système monétaire allemand ; avec l'aide des crédits obtenus comme il vient d'être dit, le Reich établirait le taux auquel les marks-papier pourraient être échangés contre des marks-or ; ce système, dont le fonctionnement serait vérifié par des techniciens neutres, comporterait en outre, comme prévu antérieurement, l'assainissement financier de l'Allemagne, la réorganisation de la Reichbank, la répression de l'exportation des capitaux, l'arrêt de l'inflation, etc.

Quant aux dettes interalliées, le plan anglais se bornait à renvoyer à quatre ans l'examen des modalités de leur remboursement.

L'exagération de certains systèmes les conduit à l'absurdité, il ne faut pas hésiter à rappeler ce principe en présence du programme imaginé par Sir John Bradbury. La première partie tend à rien moins qu'à ruiner les débris de la solidarité financière des Alliés, à laquelle l'Angleterre doit logiquement, il est vrai, porter le dernier coup comme elle lui a porté le premier; il est en tout cas au moins paradoxal que, tenus d'accepter, à leurs risques et périls en guise de paiement et d'escomptes, des bons allemands à cinq ans, les créanciers dont le crédit est menacé par la carence du Reich soient encore obligés de l'engager pour répondre de paiements qui restent problématiques. Les bénéficiaires

théoriques des Réparations devraient le finance indirectement pour les paiements espèces, et directement pour les prestations en nature. Cette conception stupéfiante a du moins le charme de l'imprévu.

L'entourage du délégué britannique attachait plus de prix, il est vrai, à la seconde partie du programme et à sa formule de stabilisation du mark, imitée, disait-on, du décret impérial de 1812 qui devait réorganiser les finances françaises en même temps que la Banque de France. Outre qu'il y a quelque puérilité à comparer le budget français de 1812 et le budget allemand de 1922, un raisonnement très simple suffit à ruiner le système. Le Reich ne pourrait stabiliser sa monnaie qu'en concluant, après le rétablissement définitif d'une confiance fortement ébranlée, des emprunts intérieurs en marks-papier, remboursables en marks-or. Dans la combinaison proposée, le public se hâterait d'échanger, dès qu'elle entrerait en vigueur, ses marks-papier contre les sommes en or disponibles, et aucun résultat ne serait atteint.

Enfin, conséquence nécessaire de ce programme de non-réparation, l'état de paiements de 1922 sombrait définitivement dans l'oubli sans aucune contre-partie.

C'est contre quoi s'éleva quelques jours après, avec beaucoup d'énergie, le contre-projet français que M. Barthou reçut pour ses débuts le soin de défendre devant la commission. Ce document, dont le texte intégral a été publié par la presse quotidienne, souligne qu' « il n'y a pas intérêt à demander et à provoquer une demande de moratoire pour les années 1923 et suivantes, et qu'en tout état de cause un tel moratoire ne pourrait être consenti sans une prise de gages». Il rappelle que la future conférence de Bruxelles est au surplus seule qualifiée pour traiter de cette question, et que la commission des Réparations se doit de ne pas empiéter sur ses travaux. Il analyse une fois de plus les causes réelles de la banqueroute allemande imputable pour une lourde part à la politique industrielle du Reich et à son

anarchie financière, et prévoit que la persistance de ces manœuvres entraînerait fatalement l'adoption de mesures coercitives destinées à briser la résistance passive qu'elles ont tendue et tendent encore à prolonger.

D'une particulière fermeté sur les principes, le plan français se trouvait moins précis dans l'application ; sans doute offrait-il un projet de contrôle financier extrêmement complet pour conduire à l'équilibre du budget, dans lequel on introduirait ensuite progressivement au chapitre des dépenses « la partie des réparations dont le paiement n'aurait pas été assuré par d'autres moyens ». C'est rouvrir discrètement aux moratoires la porte qu'on leur fermait tout à l'heure avec éclat. En outre, tout le système, et notamment les mesures de contrôle, reposent sur une solidarité interalliée et même internationale constante, dont le moins qu'on en puisse dire est quelle est dès maintenant singulièrement relâchée.

C'est cependant cette partie du programme français qui a fourni les éléments, après plusieurs jours de discussion, d'une amorce de transaction avec la thèse anglaise ; M. Louis Barthou comme M. John Bradbury préconisent une étroite surveillance des finances allemandes ; ils ne sont pas éloignés de s'entendre sur des mesures de cet ordre en tant que moyen ; leur but seul est différent ; mais on murmurait, le 30 octobre, au moment où la Commission des Réparations prenait à nouveau le train pour Berlin, qu'elle renonçait une fois de plus à trancher la question du moratoire, et s'en remettait sur ce point à la conférence de Bruxelles.

§

Des trois protagonistes du drame des réparations, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, l'histoire des moratoires, déjà vieille d'une année, précise ainsi de la façon la plus significative les points de vue divergents.

L'événement essentiel en cette fin de 1922 est l'effondrement financier du Reich dû à des causes sur lesquelles

nous ne reviendrons pas aujourd'hui et que nous avons déjà exposées dans cette Revue même (1).

En présence de ce phénomène, l'Angleterre n'a qu'une pensée, relever le mark, puis le stabiliser ; c'est pour elle une question simple, mais essentielle de concurrence commerciale ; le jour où le mark aura remonté, les produits allemands n'apparaîtront plus à des prix inégalables sur les marchés internationaux. La politique de M. Lloyd George, si sujette aux sautes d'humeur, n'a jamais varié sur ce point depuis 1920 ; ses successeurs, très vraisemblablement, suivront avec plus ou moins de formes les mêmes directives, qui correspondent, encore une fois, au sentiment moyen de tout ce qui, outre-Manche, produit, trafique et écrit.

Par là, le jeu anglais sert les intérêts politiques de l'Allemagne, dont tout l'espoir réside dans la série des moratoires aboutissant à une remise maxima et définitive sur le montant des Réparations. Mais, du point de vue économique, Londres et Berlin ont des intérêts antagonistes : relever le mark et le stabiliser est pour le Reich une opération d'une extrême complexité. Présentement, les difficultés allemandes se caractérisent par le resserrement monétaire, la ruine du crédit, la hausse immodérée des prix de revient, partant des salaires, et du « standard of living » des travailleurs. Si le mark remonte de façon appréciable, l'Allemagne pourra plus aisément se ravitailler à l'extérieur, mais si elle veut continuer à exporter, elle devra abaisser ses prix de revient, c'est-à-dire ses salaires, c'est-à-dire encore le « standard of living » de la classe ouvrière, de laquelle il est évident que le gouvernement actuel ne pourrait obtenir ces sacrifices. De même, étant donné la raréfaction des signes monétaires, consécutifs à la hausse des prix, on ne pourrait effectuer d'emprunts sur une vaste échelle qu'en augmentant les instruments disponibles, c'est-à-dire en recourant à une nouvelle inflation. On tourne ainsi dans un cercle vicieux, qui s'est fermé lorsque, voici un

(1) *Mercure de France* du 1-10-22 : Le paradoxe du change allemand.

an ou dix-huit mois, on laissa passer l'occasion d'une réforme financière encore possible, alors qu'aujourd'hui le pays ne pourrait être économiquement sauvé que par une intervention singulièrement plus profonde et plus étendue.

Il y a certainement un peu de ce sentiment dans le désarroi de l'opinion allemande en face de la dernière crise du mark. Sans doute, on se croit tenu de l'imputer au fardeau des Réparations, mais la *Gazette de Francfort* (10 octobre), tout en développant ce thème pour acquit de concience, reconnaît que le régime des moratoires, libérant actuellement le Reich de tout paiement, assigne nécessairement à la catastrophe d'autres causes qu'elle voit pour sa part dans la disparition totale de la confiance du public dans le mark. *La Gazette de Voss* (13 octobre), sous la signature de George Bernhardt, recommande de restreindre les consommations somptuaires en marchandises importées, et préconise une « politique monétaire active ». Mêmes observations sous la plume autorisée du D[r] Lansbrugh dans la revue *Die Bank*. D'accord enfin avec nos conclusions de tout à l'heure, le *Lokal Anzeiger* (11 octobre) déclare qu'une stabilisation du mark n'est possible que par une augmentation de la production, et que la classe ouvrière doit comprendre la nécessité de certains sacrifices. Dans le Gouvernement même, le sous-Secrétaire d'Etat Hirsch dénonce la « panique injustifiée du mark »; ses collègues paraissent, il est vrai, manquer de l'énergie nécessaire pour la réprimer, qui se sont bornés, depuis l'échec du décret sur la spéculation, à convoquer à Berlin de savants théoriciens, parmi lesquels M. Keynes brillait d'un vif éclat aux côtés de MM. Cassel et Vissering; ces messieurs, qui depuis deux ans imputent la détresse allemande aux Réparations, ont d'ailleurs négligé de nous expliquer, dans leurs toutes récentes conclusions, comment le mark a pu tomber plus vite et plus bas que jamais depuis que le Reich est dispensé de tout paiement en espèces.

Ce n'est point de ces paradoxes que la France se peut satisfaire: pour elle le problème financier allemand n'est

pas une question commerciale, ni une question d'organisation industrielle, c'est une question de *réparations* avec toutes les exigences que ce mot implique. La première de ces exigences est l'obligation de renoncer sans délai aux grands débats juridiques, aux programmes qui, sous prétexte de sauvegarder des droits théoriques, ajournent des solutions concrètes. Le plus clair de nos revendications actuelles au dernier état de cette interminable procédure consiste dans le renforcement du contrôle financier de l'Allemagne : ne nous laissons pas hypnotiser par cette conception qui présenterait le grave inconvénient de rendre, le cas échéant, les alliés responsables de toute la vie économique, financière et sociale du Reich. Ne jouons pas davantage toute notre chance en des arrangements futurs qu'il n'est pas de l'intérêt de tous nos alliés de voir conclure. Le temps combat contre nous; en attendant les réformes financières et les prochaines conférences, l'armature économique de l'Allemagne craque de toute part; préparons assurément les unes et les autres, mais craignons que les événements ne nous gagnent de vitesse.

M. Poincaré a posé voici trois mois la fameuse question des « gages productifs ». Le mieux ne serait-il pas de la renouveler sans nulle fioriture dans le plus bref délai possible?

On peut d'autant moins songer à s'en dispenser que, comme il était à prévoir, l'Allemagne n'a trouvé à offrir à la Commission des Réparations en dernière analyse qu'une nouvelle demande de moratoire (8 novembre). Le petit jeu continue. Cependant, le Président du Conseil, parlant le lendemain au Sénat, proclamait l'intangibilité des 132 miliards de 1921, sauf du droit pour la C. D. R. « d'en égrener le paiement ».

Jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen d' « égrener » aussi les besoins de notre restauration, la politique des moratoires est plus que jamais un leurre et un péril grave.

C. J. GIGNOUX.

LES DÉFAITISTES[1]

—

VI

Il fallut quelques jours à Arendsen pour se remettre de son alerte. Pour courte qu'elle eût été, cette crise l'avait brisé. Quand enfin il se retrouva en forme, il désira revoir Léopoldine. Il se transporta chez elle dans un bien meilleur état qu'il n'en était sorti. Mais quelle ne fut pas sa déception lorsqu'il apprit que Mme d'Arpajac était partie en voyage! Il ne put savoir combien de temps durerait son absence, et Dora, qui peut-être aurait pu le renseigner, était partie avec sa maîtresse.

La belle-sœur de Léopoldine, Mme Jacques d'Arpajac, ignorait tout de ces relations, à moins, ce qui était improbable, qu'elle n'en sût quelque chose par Martial, qui lui-même n'en connaissait, bien entendu, que la partie accessoire et purement mondaine. En tout cas, Mme Jacques d'Arpajac ne parlait jamais de Mme René d'Arpajac à Harald Arendsen. Car il faut dire que le jeune Danois avait revu les deux sœurs et qu'il était même en passe de devenir un des familiers de l'appartement du quai Malaquais. Peu de temps, en effet, après le dîner chez Mme Le Châtel, Arendsen avait rencontré ces dames au concert. On s'était fait des politesses et l'on avait de nouveau causé musique. Puis l'on s'était retrouvé rue du Bac, chez Mme Le Châtel, où Mlle Alyette avait encore chanté. Si bien que, de fil en aiguille, et Mlle Alyette se montrant de plus en plus enchantée de son accompa-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 584, 585, 586.

gnateur, on était convenu de se voir une ou deux fois par semaine, pour sacrifier à Euterpe et comparer la musique française avec la musique du nord.

Arendsen ne manquait pas à ces rendez-vous des plus agréables, où l'on parlait d'Eude, où l'on prenait le thé, où surtout on s'enivrait d'harmonie, de modulations et de rythme. Il y apportait tous les cahiers de Grieg qu'il pouvait découvrir chez les marchands de musique et, dans son enthousiasme pour la voix de la jolie Alyette, il n'hésitait pas à rappeler à son propos celle de la célèbre Christine Nilsson, le rossignol suédois.

Chose curieuse, Arendsen s'abstenait auprès de la jeune fille, et sans même en avoir conscience, de toute tentative pernicieuse. Il semblait qu'en franchissant le seuil de cette maison du quai, il laissât au dehors le souci de sa mission de propagandiste, pour redevenir pur et simple, comme si la guerre n'avait pas jeté sur les sentiments naturels et bienveillants des hommes la lave empestée de son éruption, comme s'il n'y avait jamais eu d'Allemagne enragée à la perte de sa victime et, avant que de la broyer dans ses nœuds de crotale, s'acharnant à lui labourer le flanc de ses crocs venimeux. Il déposait à la porte ses armes sournoises et ses sucs empoisonnés ; il oubliait son rôle, sa croisade, son perfide apostolat ; il rafraîchissait son âme complexe dans cette atmosphère de paix, de charme et de confiance ; il se reposait de sa malignité ; il se libérait du poids de son imposture, du lourd harnachement de sa trahison. Et il ne se demandait même pas quel était le talisman qui opérait ce miracle, si c'était la vertu surnaturelle de la musique, ou si ce n'était pas la grâce plus humaine de la gentille fiancée de son ami, le capitaine Eude Le Châtel.

Ce qui eût pu le faire pencher pour le second terme de cette alternative, s'il eût eu la pensée de s'analyser, c'est qu'en présence de la délicieuse Alyette il négligeait jus-

qu'au souvenir de sa voluptueuse maîtresse, l'ensorcelante Léopoldine d'Arpajac. Ce souvenir, sans doute, il le retrouvait, lancinant, au sortir même de l'apaisante maison du quai, en même temps que la charge de ses responsabilités d'agent de l'Allemagne ; mais tant qu'il se trouvait sous la poétique influence de la gracieuse Française, des arpèges du piano et des trilles du rossignol, il se sentait dans un autre monde, qui n'avait plus rien de commun avec celui des passions orageuses, des félonies de la bataille, de l'espionnage, du défaitisme et de l'obsédant fracas des armes.

Ce n'était que quand Martial se trouvait là que des effluves méphitiques du dehors s'infiltraient à travers les lourds rideaux de tapisserie et se mêlaient étrangement aux ondes musicales. Circonspect devant sa mère, le défaitiste perdait, en son absence, toute mesure. C'étaient alors d'âpres disputes avec Mme Jacques d'Arpajac, où le patriotisme de l'une et l'internationalisme de l'autre s'affrontaient dans des chocs irrités, sous les regards consternés d'Alyette Gerson, et où le nom de Léopoldine revenait parfois aigrement. Arendsen se gardait naturellement de s'immiscer dans ces altercations, bien que Martial prétendît chaque fois le prendre à témoin de la parfaite honorabilité et des mœurs irréprochables de la sirène de la rue Juliette-Lamber.

— On ne m'ôtera pas de l'idée, glapit un jour Louise d'Arpajac, que cette mauvaise femme travaille contre la France.

— Quelle infamie ! protesta violemment Martial. Elle est plus nationaliste que vous !

— Ce doit être une caillautiste !

— Plût au ciel qu'elle le fût ! Elle serait alors parfaite à mes yeux.

— D'ailleurs, jeta comme un suprême argument l'implacable belle-sœur, d'ailleurs, c'est une Allemande !

— Une Allemande, et puis après ? En quoi cela la

diminue-t-il ? Cela ne fait au contraire que la rehausser dans mon estime. Est-ce que la reine des Belges n'est pas, elle aussi, une Allemande ?

Cela finit très mal. Martial s'emporta, cria, sacra, finit par partir en claquant les portes et en jurant qu'il ne remettrait plus les pieds quai Malaquais. Alyette pleurait, et il ne fallut rien de moins qu'une exécution larmoyante de la *Chanson de Solveig* pour ramener sur son visage, comme un rayon de soleil pâle dans un ciel de pluie, un sourire des plus nordiques.

Le lendemain, se retrouvant avec Martial, Arendsen demanda à son ami :

— Est-ce que Léopoldine d'Arpajac est vraiment de naissance allemande ?

Martial ouvrit un *Tout-Paris* d'avant guerre et le montra à Arendsen, qui put y lire : « Arpajac (René d') [et Mme née von Wiesen], rue Juliette-Lamber, 42. Hôtel particulier. »

Les journaux se répandaient en détails sur la fête qui allait être donnée, au bénéfice de la Croix-Rouge française, dans le vaste et superbe hôtel de Mme la duchesse d'Eckmühl, avenue de Friedland. Placée sous le patronage des plus hauts personnages de la République et des plus illustres notabilités de la société parisienne, cette fête faisait l'objet de la plus large et de la plus enthousiaste publicité. On en décrivait par avance le cadre somptueux; on en énumérait les attractions. Une scène devait être établie dans le plus grand des salons, où se produiraient des artistes en vogue. Il y aurait un cortège militaire en costumes de diverses époques, une reconstitution napoléonienne, un bazar marocain tenu par des femmes d'officiers d'Afrique, un « bar des Alliés », un souper par petites tables. Tout était combiné pour le plaisir des yeux et des oreilles. Une seule chose était proscrite : on ne danserait pas, et il n'y aurait pas d'autre

chorégraphie chez la duchesse d'Eckmühl que celle que le programme de la fête devait faire admirer sur la scène. Le billet d'entrée coûtait vingt francs.

Parmi les intermèdes les plus vantés figurait la danseuse Mata-Hari et son orchestre hindou. On rappelait les débuts sensationnels de cette singulière artiste en 1905 au musée Guimet, alors que, sous la direction de l'orientaliste Gayet, elle avait fait revivre, devant un aréopage de savants, de mondains et de curieux, les danses de la courtisane Thaïs et le drapement capricieux de ses dix-sept robes. On relatait ses succès à Paris et à l'étranger, sur les théâtres, au music-hall, dans les cercles et salons, où sa beauté, son charme exotique, l'étrangeté de ses danses d'Asie avaient créé autour d'elle toute une légende de mystère et de volupté. On la disait née à Java, élevée dans un temple bouddhique, ayant appris son art des bayadères sacrées, parcourant les Indes, puis l'Europe, tantôt grande dame, tantôt almée et tantôt marchande d'amour, souveraine des gestes hiératiques et prêtresse des cultes défendus (1). Elle faisait sa rentrée à Paris après une longue absence, revenant en dernier lieu d'Espagne, où elle avait passé plusieurs mois et où elle avait dansé devant le roi.

(1) C'est la légende, que Mata-Hari faisait courir elle-même. La vérité est un peu différente. Mata-Hari (Marguerite-Gertrude Zelle) était née en Hollande, à Leeuwarden (province de Frise), de parents tous deux Hollandais, Adam Zelle et Antje van der Meulen. Sans donc être métisse, ni probablement même quarteronne, comme par sa prétendue naissance javanaise elle le laissait volontiers entendre, Mata-Hari, dont l'aspect asiatique, la chevelure extrêmement noire, les yeux curieusement fendus, le teint aux reflets dorés, par places presque bronzés, frappaient tous ceux qui la connaissaient, devait cependant avoir par son ascendance un certain apport de sang indigène. Elle avait épousé, à l'âge de dix-sept ans, le capitaine Mac-Leod, lui-même Hollandais, bien que d'origine écossaise, et qui servait non dans l'armée britannique des Indes, comme elle le faisait accroire pour pouvoir s'affubler de la fausse qualification de Lady Mac-Leod, mais dans l'armée néerlandaise des Indes Orientales. Elle le suivit à Java et à Sumatra, où elle résida pendant quatre ans avec lui dans ses diverses garnisons. Revenue en Hollande, elle obtint sa séparation de corps et de biens en 1902. Le divorce fut prononcé en 1906. — Sur les origines de Mata-Hari on peut consulter ses *Mémoires*, parus à Amsterdam en 1906, et qui peuvent inspirer une certaine confiance, bien qu'ils aient été taxés de tissu de mensonges dans une brochure anonyme parue à la même époque et attribuée au mari.

Selon le conseil de M. van Teutelburgh, Arendsen décida d'assister à cette fête.

Dès huit heures du soir, une foule élégante et chamarrée assiégeait les portes de l'hôtel d'Eckmühl, que gardait un piquet d'honneur de fusiliers marins. Les vestibules, le hall, le grand escalier, où, sous les cataractes sonores de la musique de la Garde Républicaine, ruisselait le flot des arrivants, étaient décorés de plantes vertes, ornés de trophées d'armes et pavoisés de drapeaux. Mariés dans une bigarrure éclatante aux couleurs nationales, les pavillons alliés formaient, sous la débauche des lumières, un prodigieux kaléidoscope de tons, de diaprures et de coruscations. C'étaient les jaunes, les rouges et les noirs de la Belgique, les blancs,les rouges, les verts de l'Italie, les bandes horizontales de la Serbie, le bleu, le jaune et le rouge de la bannière roumaine, le blanc et le bleu du Portugal, les gueules de la Grande-Bretagne timbrées de la triple croix de l'Union Jack,le disque rouge du Japon, la croix bleue de Saint André du pavillon de guerre de la Russie. Les salons, magnifiques, blancs et dorés, étincelants de l'électricité des cristaux, regorgeaient et palpitaient d'une affluence constamment accrue. Les toilettes des femmes étaient sobres, peu décolletées. L'usage de l'habit ayant cessé pendant la guerre, les hommes portaient la redingote ou le smoking avec la cravate noire. Mais les uniformes prédominaient. Le kaki des Anglais et des Belges était presque aussi nombreux que le bleu horizon des Français. Sur leurs vagues jaunâtres ou bleuâtres flottaient, dispersés, des bérets bleu foncé d'alpins, des chéchias marocaines, la casquette rouge et or d'un général, le bonnet aux étroits rubans pendants d'un Ecossais, la face d'ébène d'un nègre ou le turban éblouissant d'un chef arabe. De petites boutiques de confiserie, d'éventaillerie, de cartes postales, de fleurs, d'orfèvrerie et de bimbeloterie des tranchées échafaudaient des éventaires pittoresques autour de vendeu-

ses mondaines. Des mutilés de guerre plaçaient des billets de tombola. Des actrices négociaient des programmes artistiques, où, pour dix francs de plus, elles apposaient leur signature. Une vaste marée polychrome de têtes, d'épaulettes et de coiffures noyait les lambris, battait les colonnes de porphyre et les baies des portes, s'engouffrait, au son des orchestres, dans les salles, les appartements, les galeries, où s'éployait de toute part et dans toutes les perspectives l'aile blanche du drapeau de la Croix-Rouge.

Beaucoup de personnalités illustres ou notoires circulaient au milieu de cette foule bariolée. Arendsen put en identifier quelques-unes, soit pour les connaître de vue, soit par les noms qu'il entendait voltiger autour de lui. Il y avait là des généraux, des hommes politiques, des membres de l'Institut, de gros financiers, des littérateurs célèbres, des artistes réputés. Un obligeant voisin lui désigna le marquis de Vogüé, de l'Académie Française, président du comité central de la Croix-Rouge et président de la Société de Secours aux Blessés militaires. Il reconnut le président du Sénat et celui de la Chambre. Il vit passer M. Briand, président du Conseil, le geste las, les bajoues flasques, la nuque bossue. Il aperçut le ministre de l'Intérieur Malvy, qui promenait à travers la cohue multicolore sa dégaine de voyou flapi, tout en rentrant d'un tic familier sous la manchette de sa chemise le poignet débordant d'une flanelle grise. Son chef de cabinet Leymarie le suivait, dodu et poupard, comme un Bertrand de bohême bourgeoise derrière un mince Robert Macaire de restaurants de nuit. Plus loin, c'était le colonel Messimy, ancien ministre de la Guerre, l'homme des fameux communiqués de Charleroi. Ailleurs, c'étaient le ministre de Suisse, M. Lardy, et son collègue de la légation des Pays-Bas, le chevalier van Stuers. On lui montra encore M. Frédéric Masson, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, lequel, jugeant de son

devoir d'honorer de sa personne toute manifestation touchant de près ou de loin à son idole Napoléon, offrait ses hommages à la majestueuse duchesse d'Eckmühl, grosse dame couperosée au doigts œdémateux chargés de bijoux. Puis il rencontra le professeur Levrai-Lebien et échangea quelques paroles avec le philosophe, qui déplorait qu'on fût obligé de se livrer à d'aussi fastueuses orgies pour tirer de l'argent de la poche des gens. Les directeurs des grands journaux étaient tous présents. Seuls les organes d'extrême gauche, qui croyaient devoir vitupérer une fête aristocratique et militaire, ne se trouvaient pas représentés. Almereyda n'était pas chez la duchesse d'Eckmühl.

Cette animation, ce grouillement, cette couleur lui rappelèrent irrésistiblement le caravansérail du Bellevue-Palace, à Berne. C'était le même cosmopolitisme et la même promiscuité. Il n'y manquait que des Allemands. Mais n'y en avait-il pas ?... Au moment où Arendsen se faisait cette réflexion, il découvrait précisément devant un comptoir de pâtisserie la haute prestance de M. van Teutelburgh, très élégant, très clubman, un chrysanthème bleu à la boutonnière, qui dépensait largement, le portefeuille à la main, tout en causant avec deux messieurs aussi corrects que lui, l'un aux cheveux en brosse, au poil blond filasse, l'autre à la tête chauve et aux lunettes d'or. Comme il passait près d'eux, M. van Teutelburgh l'aperçut, le regarda fixement un instant, sans un signe : B. F. 99 comprit qu'il ne devait pas l'aborder.

Il continua son exploration. Quelques minutes plus tard il crut reconnaître l'individu falot à bouche de poisson qu'il avait croisé chez Mme d'Arpajac et que Dora avait annoncé sous le nom de M. Pierre Lenoir. Et peu après, il eut le grand sursaut au cœur de voir Léopoldine en personne, très en beauté, délicieusement habillée d'une robe d'astarté noir, et qui se dirigeait vers la salle de spec-

tacle au bras d'un officier français. Il la suivit et trouva une place à quelques rangs derrière elle.

La scène était occupée par des artistes de la Comédie-Française qui jouaient un sketch de circonstance. On entendit après eux une cantatrice italienne, du Metropolitan Opéra de New-York, qui interpréta des airs russes. Le programme annonçait ensuite : MATA-HARI.

Un bruissement de curiosité frémit dans la salle quand le rideau se releva sur un décor de tentures orientales qui entourait un orchestre de cinq musiciens hindous, assis ou accroupis sur des tapis, enturbannés, vêtus de soie et de cachemire, aux fins visages cuivrés, aux yeux de velours, munis d'instruments bizarres à longs manches et à cordes, ou de petites timbales à peau tendue. Ils commencèrent aussitôt à pincer, gratter, racler et tambouriner une musique étrange, monotone et névropathique, où les grincements spasmodiques de la vina, les longs gémissements d'archet de la dilruba, les pulsations fiévreuses de la tabla s'enchevêtraient en une symphonie ardente et discordante, procédant par quarts de tons, infiniment modulante et qui paraissait venir du fond des siècles. Parfois un des musiciens chantait d'une voix suave brisée de raucités une phrase mélodique compliquée, aux intonations angoissantes et au rythme irrégulier. Puis le brouhaha sonore s'exacerbait de plus belle, noyant la plainte sauvage sous les trémolements éperdus des cithares et les trépignements forcenés des petits tambours.

Tout à coup une tenture se souleva, une forme féminine apparut, souple, harmonieuse, serpentine, et, d'un glissement, surgit en pleine lumière, rose, demi-nue, scintillante de pierreries, dans l'envol nuageux d'une blanche écharpe de gaze.

Harald tressaillit. Sa gorge se contracta et ses paupières battirent. Il venait de reconnaître dans cette bayadère la femme énigmatique dont le portrait ornait la

chambre à coucher de Mme d'Arpajac. C'était la même tête admirable, les mêmes traits enchanteurs, et c'était aussi le même costume, la jupe de soie rose d'où sortaient les pieds nus, le ventre nu avec son ombilic légèrement touché d'ombre, le corselet rose broché de ses perles et bordé de ses pendeloques, la gorge éclatante et ses colliers de pierres de couleur, les larges bracelets ceignant les bras et les poignets, l'immense et somptueux diadème d'argent surchargeant l'ondoyante chevelure noire. C'était bien elle, elle vivante, elle sous ses yeux, plus belle encore que son portrait. Et il pensa au même moment à la bague que portait toujours Léopoldine d'Arpajac et dans l'intérieur de laquelle l'attaché de l'ambassade de France avait déchiffré les deux lettres M. H. La femme du portrait, la comtesse Mac-Leod, la donatrice hollandaise du diamant bleu de Bornéo, c'était Mata-Hari.

Il regarda Mme d'Arpajac. Elle était penchée, attentive, immobile, extasiée.

La danseuse évoluait avec une grâce surprenante, jouant aériennement et langoureusement avec son écharpe, sur la musique affolante des instruments hindous. Sa peau était beaucoup plus blanche que celle de ses musiciens, mais elle ne leur en était pas moins apparentée par les reflets ambrés et safranés dont elle chatoyait asiatiquement, selon les ondulations de la danse et les effets de la lumière. Sur ce teint rose thé, les lèvres roses s'ouvraient comme un lotus et les longs yeux de jais, le plus souvent demi-clos, luisaient sous leurs paupières en s'étirant félinement vers l'arc sombre des sourcils.

La Légende de la Princesse et de la Fleur magique, disait le programme. Mata-Hari mimait la rencontre d'une jeune fille avec l'amour, sous les espèces d'une fleur merveilleuse qu'elle découvre dans le jardin où elle se promène. Osera-t-elle cueillir la fleur magique ? Le voile qui flottait à ses mains, trait d'union rituel entre les yeux des

regardants et l'âme de la bayadère, symbolisait ses désirs et traduisait ses combats. Chaste et sinueuse, elle s'approchait à pas imperceptiblement glissants de la fleur tentatrice, puis s'enfuyait pleine d'alarmes, revenait, s'enfuyait encore, et tout son être frissonnant, tout son corps perpétuellement ondulant et mouvant marquait son délicieux émoi, tandis que le balancement de ses bras et le frémissement de ses mains communiquaient au voile mystique le trouble sacré qui bouleversait divinement son cœur princier et vierge. Les vinas défaillaient et la mélopée indienne s'exhalait sur les battements sourds de la tabla... *Maïa! Maïa!...* L'illusion se faisait plus instante et plus forte, les doigts tremblaient, les yeux suppliaient... *Maïa! Maïa!...* La danse tournoyait et le voile tourbillonnait... L'illusion s'imposait, devenait réalité... Incapable de résister davantage, la princesse, comme possédée par une puissance supérieure, cueillait alors la redoutable fleur magique, la pressait sur ses lèvres, sur son cœur, l'emportait enfin, folle et vertigineuse, au delà des tentures, dans le déchaînement chaotique de l'orchestre délirant.

Les applaudissements soufflèrent comme un typhon dans la salle soulevée. Le succès de l'étrange artiste était triomphal. Quand elle sortit de scène, enveloppée dans un châle de l'Inde, un cortège d'admirateurs la suivit, un essaim d'adorateurs l'entoura. On se disputait l'honneur de la conduire au buffet ou de lui offrir à souper. Entraîné dans son sillage, Arendsen se trouva pris dans une meute de jeunes officiers français et anglais qui haletaient sur les brisées de la fauve ballerine et parmi lesquels il reconnut les deux officiers de l'Opéra-Comique.

— Vous êtes tous très gentils, très galants... Merci, merci!... chantonnait Mata-Hari dans un curieux accent néerlando-indien et en roulant un peu durement les r. Trrrès galants, trrrès gentils... Merrrci... merrrci...

Et elle envoyait de tous les côtés de longs baisers de ses longs doigts.

Surexcitée et palpitante, Mme d'Arpajac se précipitait :

— Marguerite... Marguerite !... balbutiait-elle d'une voix trouble.

On vendait des cartes postales en couleur, représentant la bayadère dans son costume de danse. Un sémillant commissaire de la Croix-Rouge mettait l'écharpe de la ballerine aux enchères.

D'un monocle satisfait, M. van Teutelburgh contemplait ce tableau.

Mais bientôt le bruit se répandit que Mata-Hari allait se produire à nouveau dans un salon réservé, où elle exécuterait, selon les rites les plus anciens, une des danses sacrées de l'Inde. Le droit d'entrée était de cent francs. Arendsen n'hésita pas à débourser cette somme.

La pièce à peu près obscure où il fut admis pouvait contenir deux cents personnes. Quand elle fut close, elle en renfermait bien trois cents, qui, tassées, amalgamées, les unes assises, les autres debout, formaient une masse compacte de spectateurs silencieux et recueillis comme pour un office. Harald parvint à se glisser le long de la paroi jusqu'à la hauteur des premiers rangs de chaises. Il se trouva tout à côté de Mme d'Arpajac qui, assise, seule, ayant quitté son compagnon, touchait presque le jeune Danois. Une musique insidieuse commença à gémir derrière les tentures fermées. Celles-ci s'écartèrent lentement dans une faible lumière bleue qui s'accrut peu à peu. Des formes apparurent, imprécises, qui se composèrent progressivement, jusqu'à figurer une sorte de chapelle hindoue, mystérieuse et polychrome, luisante de laques, feutrée de tapisseries bleues et rouges, feuillue de consoles et de coffrets de bois peint, et dont le fond était occupé par un dieu pansu, jaune et dormeur, le sourire extatique aux lèvres, une tiare pointue sur son crâne tout rond et les

avant-bras posés hiératiquement sur les accoudoirs de son trône doré.

Les musiciens étaient invisibles.

La lumière finissant de se lever, on distingua un long corps d'un blond lunaire étendu sur le ventre aux pieds de l'idole. La tête brune, au diadème d'argent, se soulevait légèrement sur les bras ployés. Le profil était très pur et la ligne merveilleuse. Celle-ci descendait de la masse sombre des cheveux sur l'épaule idéalement sculptée et très blanche. Elle s'incurvait profondément le long du dos jusqu'au sillon de la hanche, puis remontait sur la cuisse ivoirine, svelte, peu bombée, éphébéenne. De là, par de flexibles et douces ondulations, elle suivait la silhouette très longue des jambes fuselées, s'infléchissant nerveusement aux jarrets, se galbant sur la demi-bosse légère des mollets, s'arquant aux chevilles, contournant le petit cap rond des talons, pour venir mourir sur le tapis par la chute oblique et mate de la plante des pieds.

Un frémissement passa sur l'assistance.

Lentement, très lentement, la devadasi s'éleva sur les coudes, puis sur les mains, puis sur les genoux, les bras montant harmonieusement vers le ciel en un rite d'oraison, la belle tête renversée et implorante.

La danse de Chânda, l'Invocation à la Lune, commençait.

Enervante et psalmodique, la musique invisible scandait le tellana sacré :

Souris de toutes tes dents, ô devadasi,
Ploie ta taille de daim, cambre tes seins de jade,
Rends-toi la plus belle, ô très belle !...

Dressée maintenant, les mains derrière la nuque et tournant d'un lent glissement de ses orteils, Mata-Hari apparut toute dans sa merveilleuse nudité.

Seuls, les petits seins étaient couverts de deux cupules de cuivre ciselé retenues par des chaînettes. Des bracelets

luisants de pierres prenaient les poignets, les biceps et les chevilles. Tout le reste était nu, fatidiquement nu, des ongles des doigts à la pointe des pieds. Dominé par les gorgerins, le ventre plastique et ferme modelait sa souplesse androgyne, entre les courbes symétriques qui, des aisselles ouvertes sous les bras levés, tombaient sur la conque des hanches. Les jambes s'élevaient, idéales, comme deux fines colonnettes de pagode. Les rotules se nouaient comme deux boutons de lis. Les triceps s'évasaient. Tout était blanc, jaune tendre, ambré, pailleté de lueurs d'or et de reflets rosés, tandis que, porté par le double chapiteau des longues cuisses doucement renflées, l'étroit bassin d'ivoire offrait dans son milieu le fruit noir du pubis.

Lune ! ô mon amour ! quitte ta demeure céleste
Et descends dans mes bras, déesse !

Le corps s'animait peu à peu de mouvements ondulants, qui se propageaient, comme des rides d'eau sous l'haleine du vent, des jarrets élastiques aux longues mains arquées et tournées en dehors comme des feuilles de palmier. Des pas s'ébauchaient, se précisaient, s'involuaient en girations serpentines. La devadasi allongeait le col, balançait la tête, fluctuait des bras ronds, tendant les jambes en essors ascendants, le torse s'enroulant en spirales. La mobilité était continue, la cadence onctueuse, annelée, ophidienne. On eût dit un grand cobra dressé, dansant étrangement aux sons hallucinants des plectres, et pendant que les bracelets sonnaient et que les chevilles tintaient, la crête du grand diadème blanc vibrait de rayons et, sous leurs cils brillants, les yeux noirs longuement fendus dardaient des regards ardents où brûlaient des scintillations fauves.

Goufièm méra sèh boséh dèh âl mâh è dilsetân !
Gouftâ kéh mâh boséh kirâ dâd dar djehân !

La prière dansante, la longue prière d'amour à l'astre désiré s'exhalait de toutes ses palpitations, frissonnait, giroyait, montait. La bayadère sacrée angoissait ses beaux bras amoureux, les martyrisait comme pour de divins enlacements. Le ventre se gonflait. La peau se tordait, appelait, s'offrait... Lune !... Mata-Hari se donnait... On la voyait s'infléchir, se tendre, se lover, tourner, graviter, se montrant de profil, de face, d'arrière, tantôt mince comme un croissant et tantôt dans son plein, présentant tour à tour la ligne cambrée du dos prolongée par la raie mystérieuse des cuisses, ou les deux lobes flamboyants des seins avec la tache sombre du pubis tournoyant.

Gouftâ kéh mâh boséh kirâ dâd dar djehân !

Une ivresse de haschisch empoignait la salle. Dans la pénombre bleue s'entendaient des respirations oppressées, des soupirs, des halètements, des râles. Harald se sentit saisir. C'était la main moite et frémissante de Mme d'Arpajac qui se crispait sur la sienne.

Sur une dernière invocation reptilienne, Mata-Hari se tourna vers le dieu endormi et souriant, et se prosterna par trois fois. Puis tournant lentement, lentement sur elle-même, elle détacha de son poignet gauche, du même rythme très lent, le large bracelet métallique qui le ceignait. On vit alors apparaître, à la place du bracelet de cuivre, un mince bracelet naturel qui, tatoué en bleu sur la peau d'or pâle, représentait un serpent qui se mordait la queue.

La crispation de la main de Léopoldine se fit plus forte, et Harald sentit le diamant de sa bague qui lui entrait dans la chair.

Glissante, la danseuse nue allait poser son bracelet en offrande devant le dieu au sourire mystérieux, protecteur de ses amours avec la Lune. Puis, après s'être de nouveau prosternée, elle roulait à terre avec un cri rauque,

dans l'hymne frénétique des tellanas, la tête échevelée sur les coussins, les bras et le corps ouverts, prête à recevoir les baisers de son amante céleste.

Les tentures se fermèrent sur cette vision suprême, et, pendant que la salle, transportée d'enthousiasme et de volupté, hurlait son délire, Arendsen dut se pencher pour secourir Mme d'Arpajac, qui, toute secouée de convulsions, se pâmait dans ses bras.

VII

Un jour du milieu de février, une semaine environ après la fête chez la duchesse d'Eckmühl, Martial dit à Arendsen :

— Caillaux veut vous voir.

— Caillaux ?... Vous lui avez donc parlé de moi ?

— Plus d'une fois.

Martial Le Châtel, qui, en décembre 1913, avait été attaché au cabinet particulier de M. Joseph Caillaux, ministre des Finances dans le cabinet Doumergue, voyait assez souvent son ancien chef, avec lequel il était resté dans d'excellents termes, et dont il connaissait, prétendait-il, toutes les idées politiques, se flattant même de lui en inspirer parfois. Si cette dernière assertion était sans doute imaginaire, la première n'était probablement pas sans fondement, car Martial paraissait, en effet, très informé de la pensée de l'homme d'Etat français, dont il aimait à exposer les thèmes avec autant d'abondance que d'admiration.

— Et que veut-il de moi ? — Je ne sais pas au juste. Rien de très important. Il se plaint que les journaux allemands parlent un peu trop de lui. Cela lui fait du tort en France. — Qu'y puis-je ?... Je n'ai aucune relation avec les journaux allemands, pas plus qu'avec les Allemands eux-mêmes.— Enfin, allons le voir. — Je veux bien. Quand ? — Un matin, vers dix heures. Voulez-vous après-demain ? — Soit, après-demain.

Un peu avant dix heures, le surlendemain, les deux amis se présentaient 22, rue Alphonse-de-Neuville, où, l'escalier monté, un valet de chambre de grand style les introduisit dans un salon spacieux aux meubles couverts de housses, et dont un côté était encombré d'une demi-douzaine de grosses malles de voyage. Des tableaux de peintres modernes et un grand portrait de Mme Caillaux, chapeautée et en toilette de ville, décoraient les murs. Quelques visiteurs, à tournure électorale ou parlementaire, attendaient. De temps en temps une porte s'entr'ouvrait, une main se montrait, un visiteur se levait, disparaissait en ébauchant une courbette, et l'on entendait un instant un rapide cliquetis de voix pendant que la porte se refermait.

Au bout d'une demi-heure, ce fut leur tour. Mis avec une élégance sobre, le veston noir à larges revers sur la longue régate de faille tombant du haut col rabattu, la courte moustache taillée mouchetant de noir la face impeccablement rasée, le crâne immaculé, sans un poil, une mince frange de cheveux bordant seule le pourtour des oreilles, l'ancien ministre les reçut d'un geste aisé et protocolaire au seuil de son cabinet.

— Comment allez-vous, mon cher Le Châtel ?

Martial présenta son ami :

— Je vous amène, mon cher président, M. Harald Arendsen, que vous avez désiré voir.

Les mains se tendirent, Arendsen accompagnant la sienne d'un profond salut.

— Asseyez-vous, messieurs, dit Caillaux.

La voix était ténorisante, cuivrée, avec une curieuse voilure dans le timbre. Lui-même prit place derrière un magnifique bureau-ministre, ornementé d'appliques en bronze ciselé, qui meublait la partie gauche du cabinet, au-devant d'une bibliothèque vitrée, chamarrée de belles reliures. Des dossiers, des papiers, des brochures, des piles de journaux, un monumental encrier de marbre,

une coupe-jardinière en biscuit chargeaient dans le plus grand ordre ce bureau, ainsi qu'un petit buste de la République en pâte tendre de Sèvres, par-dessus lequel parlait le masque glabre de l'homme d'État et qui le séparait de ses interlocuteurs.

La conversation s'engagea sur une voie toute différente de celle où, sur les vagues indications de Martial, Arendsen s'attendait à la voir s'aiguiller. L'ancien président s'informa tout d'abord de la carrière du jeune professeur, de son séjour en Suisse, de ses stages universitaires et de son origine danoise. Puis, après un vif éloge de la Suisse, ce pays admirable qui, partagé entre trois races, trois cultures, quatre langues et deux religions, trouvait moyen, depuis plus de cent ans, de rester politiquement uni, au sein d'une prospérité exemplaire et sous le rempart d'une excellente milice, Caillaux se mit à interroger longuement le privat-docent de l'Université de Berne sur les institutions fédérales, leur fonctionnement pendant la guerre, le régime de la neutralité, l'esprit public, la presse et sur ce qui se disait dans les différentes sphères helvétiques touchant le développement des hostilités et leur issue probable. Arendsen répondit de son mieux à cette curiosité, exposant ce qu'il savait, ne déguisant pas la faveur dont jouissait l'Allemagne dans la partie la plus considérable et la plus sensée de la population, souvent interrompu par l'homme d'État qui lui faisait préciser un point, fournir une explication, détailler un aperçu, sans d'ailleurs laisser poindre la moindre allusion à sa personne ou aux bruits qui se colportaient de prétendus voyages qu'il effectuait dans ce pays neutre.

De la Suisse on passa au Danemark, et le même interrogatoire recommença. L'œil inquisiteur de l'illustre questionneur ne cessait de s'animer sous l'arcade volontaire des sourcils et la belle calotte du crâne luisant, et le jeune Danois ne pouvait qu'admirer la lucide raison, la haute capacité de cet homme remarquable qui avait été

plus d'une fois le maître de la France et qui brûlait de le redevenir. Il eût bien voulu pouvoir l'interroger à son tour, mais à chaque tentative d'Arendsen pour renverser les rôles, Caillaux filait par la tangente, posant de nouvelles questions, se documentant, s'instruisant, jetant parfois d'un crayon rapide une note sur un block qu'il avait sous la main, mais ne laissant rien filtrer de ce qu'il pensait, lui, et qui eût tant intéressé son visiteur. Une seule fois il se découvrit. On parlait de Brandès et de ses opinions sur les origines de la guerre.

— Brandès a raison, dit Caillaux, et je suis entièrement d'accord avec lui sur ce point.

— Vous pensez donc, monsieur le président, que la guerre pouvait être évitée ?

— La guerre est toujours évitable. Les peuples ne se ruent pas ainsi les uns sur les autres sans qu'aient été commises d'inexcusables maladresses.

— Et ces maladresses sont imputables aux deux parties ?

— Sans aucun doute, affirma Caillaux de sa voix au tintement fêlé. Il faut savoir manœuvrer. Si la politique d'Agadir avait été poursuivie, la guerre n'aurait pas eu lieu.

— C'est évident, prononça Martial, qui buvait les paroles de son maître.

— J'irai plus loin, ajouta Caillaux. Si seulement j'avais été au pouvoir pendant le mois critique qui a précédé la guerre, comme je l'étais en 1911 et comme je l'étais également, bien qu'en apparence au second plan, dans le ministère du début de 1914, la catastrophe qui épouvante le monde et qui entraînera la ruine de l'Europe ne se serait pas produite.

Arendsen ne put, à ces mots, s'empêcher de penser que bien plus que l'assassinat de Serajevo, le coup de revolver de Mme Caillaux était peut-être la cause de la mort de millions d'hommes.

— Monsieur le président, me permettez-vous de le dire dans un journal de mon pays ?

— Non. Ce n'est pas une interview que je vous accorde. Gardez cela pour vous. Sachez seulement, monsieur, que si, en juillet 1914, j'avais été là, nous n'en serions pas où nous en sommes.

Comment ? Pourquoi ? C'est ce qu'Arendsen comprit qu'il n'avait pas à demander, l'œil acéré de Caillaux lui interdisant de s'engager plus avant sur ce terrain.

Le buste de la République, impavide, luisait entre eux de toute sa pâte tendre.

Après quelques questions sur les relations qu'Arendsen pouvait avoir avec la presse, tant en Suisse qu'en Danemark, le chef du parti radical en vint alors à l'objet plus immédiat qu'il avait en vue.

— Monsieur, dit-il, mon récent voyage en Italie a donné lieu à un certain nombre de racontars ineptes que propagent les journaux. Je laisserais ces oies à leurs cacardages, si les journaux allemands ne s'en emparaient pour me couvrir d'éloges qui me sont on ne peut plus désagréables. Je ne puis rien sur les journaux allemands, c'est entendu. Mais la presse neutre reproduit ces articles, que, dès lors, je ne puis laisser passer sans protester, car c'est une manœuvre odieuse qui se dessine ainsi contre moi.

Une teinte rosée couvrit la calvitie ovoïde de son crâne.

—J'ai là, par exemple, continua-t-il, un numéro de la *Gazette de Lausanne* qui traduit la plus grande partie d'un article de la *Neue Freie Presse*, de Vienne, où l'on me couvre de fleurs. J'écris au directeur de la *Gazette de Lausanne*; mais je désirerais que ma lettre, dont je vais vous remettre le double, parût aussi dans d'autres journaux. Pourriez-vous, monsieur, vous charger de ce soin ?

— Je puis m'en charger, monsieur le président.

Arendsen proposa le *Berner Tagblatt*.

— Non, dit Caillaux ; ce journal, sur ce que vous venez

de m'en dire vous-même, est un peu trop inféodé à l'Allemagne.

— C'est vrai. Que diriez-vous du *Bund* et de la *Nouvelle Gazette de Zurich* ?

— Ces deux-là me conviennent. Et en Danemark ?

— Le *Politiken.*

— Parfait. Je vous prierai en outre, monsieur, d'avoir l'œil sur la *Gazette de Lausanne*, dont j'ai quelques raisons de me méfier, car ce journal, plus chauvin encore que nos feuilles françaises, pourrait me jouer le tour de ne pas publier ma protestation. Si cette éventualité se produisait, je vous serais reconnaissant de faire insister.

— Ce sera fait, monsieur le président.

Caillaux se leva.

— Il ne me reste plus, monsieur; qu'à vous remercier de votre obligeance et à vous exprimer l'intérêt que j'ai pris à votre conversation. Je sais gré à notre ami commun Martial Le Châtel de m'avoir procuré le plaisir de faire votre connaissance. Nous nous reverrons.

Une main soignée se tendit aristocratiquement pardessus le buste de la République. L'audience avait pris fin.

— Sapristi, mon cher, fit Martial dans la rue, vous avez été épatant ! Tous mes compliments. Le président a été pour vous d'une amabilité surprenante. Vous lui avez plu.

— Je le trouve un peu froid, dit Arendsen.

— C'est son genre, froid, distant et d'une correction parfaite. C'est ce qu'il est avec les gens qui lui vont. Quant à ceux qui ne lui reviennent pas,il ne le leur envoie pas dire : il est, avec eux, brusque, arrogant, cassant, et il les expédie en trois minutes. Il nous a retenus longtemps, c'est la meilleure preuve que vous le bottez.

— Il n'a rien dit de très important. C'est moi qui ai parlé tout le temps.

— Il vous a fait parler. Caillaux est un homme très

prudent. Il ne se livre pas ainsi devant quelqu'un qu'il voit pour la première fois. Il faut être de ses intimes, comme moi, pour qu'il se déboutonne. Mais je le connais. Je vous dis que vous êtes dans ses petits papiers. Félicitations, mon cher. Il vous a jugé d'un coup et vous prise à votre valeur. Il a eu la même impression quand je lui ai présenté Almereyda.

— C'est vous qui lui avez fait connaître Almereyda ?

— C'est moi, et je m'en vante. Ces deux hommes étaient faits pour s'entendre, et je ne doute pas que si Caillaux revient au pouvoir, ce qui ne tardera guère avec la débâcle prochaine, il ne réserve à notre ami une situation en rapport avec ses brillantes facultés.

Arendsen eût volontiers prolongé cette conversation et, à défaut de Caillaux, sondé son confident sur la politique du maître de demain. Mais Martial Le Châtel paraissait pressé de s'éclipser et, tirant sa montre, donnait déjà des signes d'impatience. Prétextant une invitation à déjeuner, il serra la main de son ami et fila dans la direction de la place Wagram.

Harald devina qu'il allait chez Mme d'Arpajac.

Le soir même, M. van Teutelburgh connaissait par le menu l'entrevue qui avait eu lieu chez l'ancien président du Conseil. L'étonnement du Hollandais à cette communication, l'intérêt qu'il parut y attacher n'échappèrent pas à Arendsen, qui sentit qu'il devenait tout à coup un personnage à ses yeux.

— Comment, vous connaissez Caillaux ! interrompait à tout bout de champ M. van Teutelburgh. Mais c'est très important, ce que vous me dites là... Ah ! ah !... Oui, oui... Continuez, je vous prie...

Quand B. F. 99 eut fini et que van Teutelburgh, qui prenait de nombreuses notes, n'eut plus rien à apprendre, le Hollandais s'absorba dans un long silence, puis il dit :

— Écoutez, cher monsieur Arendsen, il ne m'appar-

tient pas de... Cela dépasse ma compétence... Mais revenez me voir demain même heure. Il y aura peut-être du nouveau pour vous.

Avec une affabilité particulière et une nuance marquée de considération, il reconduisit Arendsen à la porte.

— Eh bien, demanda-t-il en prenant congé de lui, comment avez-vous trouvé Mata-Hari ?... Colossale, n'est-ce pas ?

— Colossale. Quelle admirable espionne cela ferait !...

Un long sourire silencieux parcourut la moustache de M. van Teutelburgh et ses yeux gris bleu se plissèrent.

— Au revoir, dit-il. A demain.

Il était certain que la visite d'Harald Arendsen rue Alphonse-de-Neuville, quelque intérêt qu'il y eût pris lui-même, revêtait une autre importance que celle qu'il avait pu lui attribuer tout d'abord. Sans discerner exactement les raisons de la vive impression qu'avait paru produire son rapport sur l'esprit de M. van Teutelburgh, il se rendait compte qu'il y avait là quelque chose de capital, qui lui échappait en partie. Ce devait être, sans nul doute, un événement considérable et de nature, semblait-il, à mettre en émoi le haut personnel allemand de Paris.

Aussi fut-ce sans trop de surprise qu'il entendit, le lendemain, M. van Teutelburgh lui dire :

— A partir de ce jour, cher monsieur, vous êtes élevé d'un degré dans notre hiérarchie. Désormais ce n'est plus de moi seul que vous dépendrez. Un homme qui connaît Caillaux et qui a les moyens de l'aborder n'est plus pour nous un simple agent d'exécution, fût-ce dans la section distinguée où vous opérez.

Arendsen s'inclina, très flatté, bien qu'un peu inquiet de sa nouvelle dignité.

— Voici, monsieur, écoutez-moi bien et ne prenez aucune note : tout doit être retenu de mémoire.

— Je suis à vos ordres.

— Vous vous rendrez vendredi, c'est-à-dire dans trois jours, entre six et sept heures du matin...

— Entre six et sept heures du matin...

— Chez M. Honoré Dupin...

— Honoré Dupin...

— Rue Ampère, numéro soixante-seize.

— Soixante-seize.

— Vous sonnerez, et à la personne qui viendra vous ouvrir vous direz le mot : « Waterloo ».

—Waterloo.

—C'est tout.

—Comment, c'est tout ?...

—C'est tout. Vous recevrez là les instructions subséquentes qui vous concernent.

— Très bien. Mais... qui est M. Honoré Dupin ?

— Pas d'autres questions. Rappelez-vous seulement le point essentiel de « Waterloo », qui sera ce jour-là le mot de passe, sans lequel vous n'entreriez pas ; car si vous vous borniez à demander M. Honoré Dupin, il vous serait répondu qu'il est absent.

— Waterloo, c'est entendu.

— Une dernière recommandation : vous êtes tenu de garder sur tout cela le secret le plus absolu.

— Le plus absolu, cela va de soi.

— Même vis-à-vis de Mme d'Arpajac.

— Ah ! celle-là, elle ne m'y reprendra pas une seconde fois !... s'écria Arendsen tout confus au souvenir de sa mésaventure antérieure.

Ce cri du cœur eut le don de déchaîner le joyeux rire de M. van Teutelburgh. Après quoi recouvrant son sérieux :

— Et maintenant bonne chance, cher monsieur Arendsen ! Il ne me reste qu'à vous souhaiter de pouvoir rendre à notre grande Allemagne et à sa glorieuse armée de nouveaux services plus signalés encore.

— Ce que j'ai fait jusqu'ici est bien peu de chose ! protesta modestement Arendsen.

— A la guerre, il n'y a rien de petit, observa judicieusement le Hollandais, et le moindre coup de fusil, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, peut amener des répercussions considérables... colossales !

Leur poignée de main fut, ce jour-là, empreinte de quelque solennité. L'homme qui connaissait Caillaux pouvait évidemment jouer un rôle considérable... colossal, dans le déterminisme de l'histoire.

Arendsen occupa les deux journées qui le séparaient de sa convocation rue Ampère à remplir la mission dont l'avait chargé M. Caillaux. Il écrivit deux lettres, l'une au directeur du *Politiken*, M. Edvard Brandès, frère de Georges Brandès, l'autre à M. Gottlieb Beck, directeur du *Berner Tagblatt*. Il exposait dans cette dernière, en y joignant trois copies de la lettre de M. Caillaux à la *Gazette de Lausanne*, l'intérêt qu'il y avait à faire passer celle-ci dans quelques journaux de la Suisse allemande, notamment dans le *Bund* et dans la *Nouvelle Gazette de Zurich*. Il demandait en même temps au Dr Beck, qui devait s'abstenir de publier lui-même le document dans son propre journal, de s'assurer que la *Gazette de Lausanne* le ferait paraître. Il le chargeait, dans le cas contraire, d'insister auprès du colonel Secretan, conseiller national, directeur de la *Gazette de Lausanne*, qui devait se trouver en ce moment à Berne pour la session parlementaire, ou, si ses relations personnelles avec le colonel Secretan ne le lui permettaient pas, de faire insister auprès de lui par un de ses collègues aux Chambres fédérales. Il priait enfin le Dr Beck comme M. Edvard Brandès de lui faire tenir des numéros justificatifs des journaux qui publieraient la protestation de l'ancien chef du gouvernement français. Ceci fait, il se rendit à la légation de Danemark pour faire partir par la valise diplomatique le pli destiné au

Politiken ; puis il demanda au secrétaire de la légation un mot pour la légation de Suisse et confia à la même voie, rue de Marignan, la missive adressée au *Berner Tagblatt*.

La nuit qui suivit fut à peu près blanche pour Harald Arendsen, tant en raison des multiples pensées qui l'assaillaient que par suite de la crainte qu'il avait de ne pas se réveiller à temps pour le rendez-vous matinal qui lui avait été assigné.

A six heures et demie il se trouvait devant le soixante-seize de la rue Ampère. C'était un hôtel particulier, moderne et de sobre apparence, deux étages montés sur un rez-de-chaussée, et que rien ne distinguait de la correction bourgeoise et cossue des immeubles voisins. Une porte pleine en fermait l'entrée. Les fenêtres du bas étaient closes par des volets gris ; on apercevait, derrière celles du haut, des vitrages et de lourds rideaux de velours. L'ensemble, dépourvu de tout caractère, de tout détail pittoresque ou fantaisiste capable d'attirer un instant l'attention, avait la banalité propre aux quartiers bien habités du dix-septième arrondissement. Personne dans la rue qu'un tombereau municipal ramassant des poubelles.

Arendsen sonna.

Quand la porte se fut ouverte, il se trouva en présence d'un concierge entre deux âges, au type militaire, mutilé, le bonnet de police sur la tête et la médaille du Maroc à la vareuse.

— Waterloo, prononça Arendsen.

— Bien monsieur, fit le vieux soldat après l'avoir toisé. Veuillez me remettre votre nom.

Arendsen présenta sa carte de visite. Sur un coup de téléphone intérieur, un domestique parut, prit la carte et invita le jeune Danois à le suivre. Dans la maison il faisait presque nuit encore. Arendsen se sentit saisi d'une certaine anxiété. Par un escalier et de multiples couloirs, on le fit déboucher dans une toute petite pièce, meublée

d'un bureau-pupitre, d'un fauteuil à siège tournant et de deux chaises cannées ; les murs étaient nus et la pièce s'éclairait par une fenêtre aux vitres opaques.

Laissé seul, il attendit une dizaine de minutes, au bout desquelles il vit s'ouvrir, derrière le bureau, une porte dérobée. Celle-ci livra passage à un personnage d'une soixantaine d'années, de haute taille, au teint coloré, aux cheveux gris coupés courts, au lorgnon d'or sur un nez carré du bout, à la grosse moustache poivre et sel, ou plutôt sel et citron, car elle avait dû être jaune, à la cravate havane et au veston de cheviote quadrillée, qui se rougissait, comme celui de M. van Teutelburgh, du ruban de la Légion d'honneur.

— Monsieur Honoré Dupin ? balbutia Arendsen intimidé.

— Lui-même.

D'un index velu, celui qui répondait au nom de M. Honoré Dupin fit signe à Arendsen de s'asseoir; il prit place lui-même dans le fauteuil tournant, puis, d'une voix un peu trop rudement timbrée, mais dans un français très correct, que ne particularisait aucun accent provincial ou étranger, il dit :

— Monsieur, je vous connais depuis longtemps, du moins depuis votre arrivée à Paris, il y a trois mois et demi, et si j'ai le plaisir aujourd'hui de compléter cette connaissance par celle de votre personne, je le dois aux circonstances heureuses et aux débuts pleins de promesse qui ont déjà marqué votre séjour dans cette capitale.

Arendsen remercia d'une profonde inclination.

— Vous avez eu en particulier le privilège, continua M. Honoré Dupin, d'entrer récemment en relation avec M. Joseph Caillaux, ancien président du Conseil français et chef du parti radical, et cette faveur rare vous confère à mes yeux un mérite exceptionnel, dont il me serait agréable de tirer tout le fruit. Je ne vous cacherai pas en effet, monsieur, que nous avons tout fait pour entrer en

rapport avec M. Caillaux, malheureusement sans grand résultat jusqu'ici. Au cours de son voyage dans l'Amérique du Sud, notre ministre en Argentine, le comte von Luxburg, a tenté vainement de se mettre en contact avec lui, par l'entremise d'un de nos agents, de nationalité italienne, dont je n'ai pas à vous révéler le nom. A Paris, nos agents ou leurs intermédiaires, des deux sexes, n'ont pas eu meilleure fortune. Sans rompre immédiatement les chiens, M. Caillaux finit toujours par se dérober. Car cet homme, dont la hardiesse se donne volontiers pour imprudente, est en réalité la prudence et la circonspection même. Nous n'avons pu le décider à se rendre en Suisse pour s'y rencontrer avec le baron von der Lancken. En Italie il s'est un peu plus découvert, mais les rapports que nous avons sur les propos qu'il y a tenus et les négociations qu'il y a amorcées ne sont pas suffisamment décisifs pour que nous puissions nous faire une idée certaine de ses véritables conceptions. Depuis 1911, nous considérons M. Caillaux comme notre homme. Mais jusqu'à quel point l'est-il? Si, ce qui est infiniment probable, c'est devant lui que nous nous trouverons pour conclure la paix, quel fond pourrons-nous faire sur lui et dans quelle mesure ses vues concorderont-elles avec les nôtres? Il se fait peut-être des illusions sur nous, comme nous nous en faisons peut-être sur lui. Qui nous le dira ?

M. Honoré Dupin fixa son regard aigu sur Arendsen, assujettit son lorgnon sur son nez carré et continua :

— Certes, nous ne sommes pas sans lumières à son égard. Nous n'ignorons rien de ses actes politiques et de ses discours publics de Mamers et autres lieux. Nous savons que ces derniers ne signifient rien : ce n'est que façade et poudre aux yeux électorale. Nous lisons et épluchons soigneusement sa presse : mais celle-ci ne dit pas la vérité ; elle a pour mission de le défendre devant l'opinion, elle sert des plaidoiries, et souvent de mauvaises plaidoiries. Les conversations qu'il tient ici ou là depuis la guerre

et dont nous recevons les échos sont plus explicites ; mais là aussi il s'exprime devant des auditeurs, qu'il lui faut sonder, tromper ou ménager, et ce n'est pas encore le fond de sa pensée... Je le rencontre parfois, car nous sommes voisins, et je me dis : Quand je songe que je donnerais bien cent mille marks pour savoir ce que cet homme-là a dans la tête !...

Arendsen dit alors :

— Il me semble pourtant, monsieur, que vous avez, en France même, certaines sources sûres où vous renseigner... les gens du *Bonnet Rouge*, par exemple.

— Non, repartit vivement M. Honoré Dupin, ces sources ne sont pas sûres du tout. Les gens du *Bonnet Rouge* sont des fripouilles. Ils vous diront, pour l'argent que vous leur versez, ce qu'ils croiront de leur intérêt de vous servir, pour vous allécher et vous inciter à de plus amples générosités. Ce n'est pas sérieux. Ces gens-là remplissent fort convenablement leur métier ; laissons-les-y, et ne leur demandons pas des choses que, fussent-ils de bonne foi, ils n'auraient certainement ni l'intelligence, ni la capacité de nous donner.

— Vous avez peut-être raison, fit Arendsen qui n'était pas loin de partager l'avis de l'honorable M. Dupin.

— Ce qu'il nous faut, monsieur, reprit celui-ci, c'est un homme comme vous, apte, si les conjonctures s'y prêtent, à bien discerner la psychologie d'une personnalité telle que celle de M. Caillaux, à découvrir sa mentalité secrète, à élucider les dispositions où le mettent les circonstances de la guerre et à en déduire les avantages que l'Allemagne aurait, le moment venu, à s'entendre avec lui. Cette étude exige des qualités d'attention et de persévérance, des dons d'objectivité et de perspicacité que vous possédez. Un Français, s'il s'en trouvait en qui nous pussions avoir confiance, serait trop partial, pour ou contre, trop imaginatif. Son travail ne vaudrait rien. Il y faut un esprit consciencieux et sagace, familier avec l'histoire et la

politique internationale, habitué à envisager les choses du point de vue européen et germanique. Vous êtes cet homme.

— Je suis en partie cet homme, c'est vrai, prononça lentement Arendsen, comprenant tout à coup la profonde pensée du mystérieux M. Dupin.

Sur la demande de celui-ci, il refit dans des termes plus détaillés encore que devant M. van Teutelburgh, le récit de sa visite chez l'ancien président du Conseil. M. Dupin l'écoutait attentivement.

— C'est juste, murmura-t-il à l'exposé des déclarations de Caillaux ; avec cet homme-là au pouvoir, nous n'aurions pas eu la guerre... Mais, ajouta-t-il dans sa moustache, nous aurions eu une autre guerre.

Quand Arendsen en vint à l'affaire des journaux, il eut un mouvement d'humeur :

— J'ai déjà entendu ces plaintes-là. C'est stupide ! Notre presse est insupportable !... Nous n'avons qu'un homme en France... je veux dire un homme de cette valeur... et elle risque de nous le discréditer !... Je vais donner des ordres formels à ce sujet. Il ne faut plus que de pareilles incartades se renouvellent.

Il approuva la façon dont Arendsen s'était acquitté du soin que lui avait confié M. Caillaux.

— C'est très bien, dit-il ; c'est exactement ainsi qu'il fallait agir.

Puis, fort satisfait de ce rapport oral, il conclut :

— Observer M. Caillaux, apprendre à le connaître à fond, telle est, mon cher monsieur, la mission dont je vous charge.

Arendsen répondit :

— Je ferai de mon mieux pour la remplir, monsieur le... monsieur le...

— Appelez-moi monsieur Dupin, fit en souriant l'énigmatique personnage. Je ne suis ici que monsieur Honoré

Dupin. Moi aussi, je suis obligé de prendre des précautions...

— Vous n'avez jamais eu d'ennuis ? risqua curieusement le jeune Danois.

— Jamais aucun. Je vis ici en bon bourgeois des Batignolles. Je suis au mieux avec mon commissaire de police. Je subventionne généreusement les œuvres de bienfaisance de la mairie. Après le déjeuner, je vais faire ma petite promenade hygiénique, la canne à la main. Je tapote en passant la joue des petites filles. J'achète au kiosque voisin mes journaux favoris, le *Matin*, l'*Echo de Paris*, l'*Action Française*. J'entre au bureau de tabac faire l'emplette de mon paquet quotidien de caporal supérieur... On ne m'appelle dans le quartier que « ce bon monsieur Dupin »...

— Comment, vous trouvez du tabac ? ne put s'empêcher de s'écrier Arendsen plein d'admiration.

— Sans difficulté. Cela me coûte une mensualité de cinquante francs à la buraliste.

Une franche hilarité les égaya tous les deux. Après quoi, ce bon monsieur Dupin, recouvrant son sérieux, reprit :

— Mais trêve de plaisanteries. J'ai à vous entretenir d'une autre affaire, qui n'a aucun rapport avec la précédente et qui va m'obliger à vous retenir encore quelques instants.

— De quoi s'agit-il ?

— Voici. La danseuse Mata-Hari est sur le point d'être arrêtée.

—Mata-Hari ! s'écria Arendsen, soupçonnant au même moment la véritable profession exercée par la danseuse indienne.

— Oui, c'est une espionne à nous... et même une excellente espionne...

— Je le crois sans peine.

— Une espionne de tout premier ordre. Elle résidait ces temps derniers en Espagne...

— N'était-elle pas auparavant à Vittel ? demanda Arendsen.

— A Vittel, précisément. Elle y est restée quelques mois, au moment des opérations contre Verdun, et elle y avait obtenu des résultats tout à fait remarquables. Séjournant depuis novembre dernier en Espagne, où elle se trouvait en parfaite sécurité et où elle continuait à nous rendre de précieux services, elle a eu l'imprudence de vouloir revenir en France. Imprudence néfaste! Le 2e bureau de la Guerre, où se trouve un homme qui, entre parenthèses, nous fait beaucoup de mal, un certain capitaine Ladoux, avait accumulé un dossier contre elle et n'attendait qu'une occasion pour la saisir *flagrante delicto*. Cette occasion, il faut dire que l'inqualifiable maladresse de notre attaché militaire à Madrid, le major Kalle, l'a stupidement fournie au contre-espionnage français. Devenu l'amant de Mata-Hari, — car c'est une belle fille et l'on ne peut s'empêcher de se l'offrir, quand on l'emploie, aussi bien que quand on est espionné par elle, — devenu son amant et obsédé de ses demandes d'argent, ce ladre et cet imbécile de Kalle n'a rien trouvé de mieux que de l'envoyer à Paris toucher une somme qu'il demandait pour elle par sans fil à nos services d'espionnage d'Amsterdam. La dépêche fut interceptée, déchiffrée, la danseuse prise en filature à la frontière, accompagnée à Paris, suivie à la légation de Hollande où elle allait recevoir son chèque, à la banque où elle allait l'encaisser... Bref, elle était cuite.

— Quelle histoire ! fit Arendsen assez impressionné. Quand elle dansait l'autre jour à la Croix-Rouge, elle ne se doutait pas...

— Je viens d'être informé de ces faits, et je voudrais, s'il en est encore temps, faire prévenir Mata-Hari du danger qu'elle court.

— Où est-elle ?

— Voilà la difficulté. Je n'en sais rien.

— Mais...

— Nous n'avons que des rapports intermittents avec elle. Elle dépend directement d'Amsterdam. Nous ne l'avons pas vue depuis son retour.

— Elle a bien une adresse, un domicile...

— Elle possédait une villa à Neuilly, rue Windsor, mais elle l'a vendue l'année avant la guerre. Elle doit être descendue à l'hôtel.

— Et vous n'avez pas de moyen de le savoir ?

— Nous avons bien un affidé à la préfecture de police, au service des passeports précisément. Mais il est malade, il est au fond de son lit, il a la grippe espagnole.

—Décidément, l'Espagne porte malheur !...

— Idiot de Kalle !... Enfin, agissons pour le mieux. Je songe un peu à vous pour m'aider.

M. Honoré Dupin fit une légère pause, gratta de l'index le bout carré de son nez, sourit sous sa grosse moustache, plissa ses yeux derrière son lorgnon d'or et dit :

— Vous êtes, je crois, mon cher monsieur, dans d'assez bons termes avec Mme d'Arpajac...

Arendsen rougit. Accentuant son sourire, M. Dupin continua :

— Mme d'Arpajac entretient, d'autre part, si je suis bien informé, des relations plus qu'excellentes avec Mme Mac-Leod, autrement dit la danseuse Mata-Hari, autrement dit Marguerite-Gertrude Zelle, selon son nom de famille, qui est son nom légal depuis son divorce, autrement dit encore H. 21, chiffre sous lequel elle est inscrite dans nos registres d'espionnage et qui est malheureusement connu de la police française. Mme d'Arpajac doit savoir où habite Mata-Hari. Peut-être même Mata-Hari habite-t-elle chez elle.

— Chez elle ! s'écria Arendsen pris d'épouvante. Mais alors Mme d'Arpajac...

— Mme d'Arpajac pourrait être compromise, c'est certain. Aussi, tout en essayant de porter secours à Mata-Hari, faudrait-il avertir Mme d'Arpajac d'avoir à se tenir sur ses gardes et l'engager à cesser provisoirement toute fréquentation avec sa belle amie.

Très ému par ces révélations, Arendsen parlait déjà de courir chez Mme d'Arpajac pour la soustraire au sort qui la menaçait. M. Dupin l'arrêta d'un geste impératif.

— Oh ! mais non !... Pas si vite !... Vous êtes beaucoup trop bouillant, mon cher monsieur. Parce qu'une espionne va se faire pincer, parce qu'elle risque d'entraîner dans sa mésaventure une seconde personne, ce n'est pas une raison pour que nous en exposions trois.

— Comment trois ?

— Vous-même. Si ma supposition est fondée, si Mata-Hari habite en effet chez Mme d'Arpajac, vous devez comprendre que la maison est surveillée et que toute personne qui s'y présente est immédiatement signalée, inscrite comme suspecte, mise à son tour sous une surveillance qui peut durer fort longtemps et dont il peut arriver qu'elle ne parvienne jamais à se dépêtrer. C'est par de telles imprudences qu'une organisation finit, de proche en proche, par tomber tout entière entre les mains de l'ennemi. Les Français en ont fait la fâcheuse expérience, et c'est ainsi qu'en 1915 nous avons pu leur rafler, en Belgique, soixante-six de leurs agents d'un seul coup de filet... Non, monsieur, vous ne vous hâterez pas, au sortir d'ici, d'aller donner tête baissée, comme un jeune étourneau, dans les pièges qui peuvent être tendus par le capitaine Ladoux aux entours de Mme d'Arpajac.

— Que dois-je faire ? demanda Arendsen visiblement inquiet.

— Voici. Je vais préalablement vous munir d'un passeport.

— Mais j'ai le mien !...

A cette naïveté, la face colorée de M. Dupin s'épanouit

en un large rire, qui explosa ensuite en une succession de joyeux hoquets.

— Mais non... mais non, s'ébaudissait-il... vous n'y êtes pas, mon cher monsieur !... Votre passeport, vous le gardez précieusement pour vous. C'est votre passeport, le passeport de M. Harald Arendsen, sujet danois, docteur ès-lettres, en résidence à Paris pour ses études. Ce que je vais vous donner, c'est un autre passeport, qui vous servira de sauvegarde, que vous conserverez par devers vous et que vous n'aurez qu'à exhiber, au lieu du vôtre, s'il vous advenait de vous trouver dans une situation embarrassante... Avez-vous une photographie de vous ?

Arendsen en avait une sur lui, qu'il tira de son portefeuille.

— C'est parfait, je vais pouvoir faire établir la pièce séance tenante et n'aurai pas à vous faire revenir ici à ce sujet. Veuillez m'attendre quelques minutes.

Il lui tendit trois ou quatre journaux qui traînaient sur le bureau et parmi lesquels se trouvait un numéro du *Politiken*. Puis il disparut par où il était entré.

Trop préoccupé par ce qu'il venait d'entendre pour se distraire à la lecture des gazettes, fût-ce à celle d'un journal de son pays, Arendsen, assiégé d'angoisses, l'imagination torturée, se sentait bien incapable de penser à autre chose qu'au péril qui menaçait Léopoldine. La police de sûreté, le 2e bureau, le capitaine Ladoux, le contre-espionnage, autant de mots terribles qui se gonflaient dans sa tête surexcitée comme autant de tentacules effroyables prêts à s'enrouler hideusement autour du cou délicieux de sa maîtresse... Mme d'Arpajac! Mata-Hari! Dans quel réseau inextricable de complications allait-il se trouver enchevêtré?... Oh! la vieille maison familiale de Copenhague! les paisibles flâneries sur la port ! la jolie villa de Skodsborg ! les cerfs et les daims de la forêt ! les eaux vertes et bleues du Sund !... Oh ! la chère vieille

figure paternelle! le visage ridé de sa bonne mère! son frère, sa sœur, son beau-frère le Slesvigois, ses petits neveux et nièces qui lui grimpaient aux mollets !...

Il fut interrompu dans sa lointaine songerie par le retour de M. Dupin. M. Dupin tenait à la main un carnet de couleur rouge rayé de bandes blanches.

— Voici votre passeport, monsieur. C'est un passeport américain établi au nom de Mr Sidney Morton. Il porte, comme vous pouvez le constater, votre photographie, timbrée au sceau de la chancellerie de l'État de Massachusetts, dont nous avons le double. Il indique la date de votre embarquement à New-York et celle de votre arrivée à Bordeaux, où vous avez débarqué il y a quatre jours, ce qui est authentiqué par le cachet du commissaire spécial de ce port, dont nous possédons également l'empreinte. Vous n'aurez plus maintenant qu'à remplir à Paris les formalités d'usage au commissariat du quartier que vous aurez choisi pour domicilier Mr Sidney Morton, puis au bureau des étrangers de la préfecture de police, ce que je vous engage à faire aujourd'hui même.

—Et qui est Mr Sidney Morton ?

— Mr Sidney Morton n'existe pas. Mr Sidney Morton, c'est vous, jusqu'au moment où, par suite de quelque incident grave, vous auriez à abandonner Mr Sidney Morton à son malheureux sort et à le laisser retomber dans le néant où les autorités françaises pourront se donner tout le mal qu'elles voudront pour le rechercher.

— Et où devrai-je descendre à Paris, sous les espèces de Mr Sidney Morton ?

— Partout où vous voudrez, à l'exception toutefois du cinquième arrondissement, qui est celui, je crois, où habite M. Harald Arendsen. Choisissez de préférence un lieu fréquenté par les Anglais et les Américains, l'hôtel Edouard VII, par exemple, près des boulevards. Savez-vous l'anglais ?

— Assez mal.

— Cela ne fait rien. Si vous avez à employer cette langue, vous ferez le Yankee grincheux qui ne parle que par monosyllabes.

— *Right.*

— Et maintenant, bonne chance !

Le doigt velu de M. Honoré Dupin touchait un bouton de sonnette.

— Jusqu'au revoir, mon cher monsieur... Tenez-moi au courant de la suite de cette aventure. Quand vous aurez à me voir, vous n'aurez qu'à prendre l'heure et le mot de passe chez M. van Teutelburgh. Tâchez de sauver Mata-Hari, mais ne perdez pas de vue que ce qui m'importe le plus, c'est Caillaux.

Le même domestique qui avait conduit Arendsen vint reprendre possession de lui. Par de nouveaux couloirs, il l'amena devant une porte qu'il ouvrit et referma sur lui. Harald se trouva dans une cour intérieure d'un immeuble, d'où il sortit par une allée couverte. Désorienté, il ne reconnaissait pas l'endroit où il était. Il débouchait sur une large artère qu'un chemin de fer parcourait en tranchée. Grondant et grinçant, un train invisible passait, en soufflant sa fumée entre les barreaux des grilles. Arendsen fit quelques pas jusqu'au premier croisement, où il porta les yeux sur une plaque de rue. Il lut : BOULEVARD PÉREIRE.

Son premier soin fut d'aller à l'hôtel Edouard VII retenir une chambre. Puis, comme il l'avait fait le lendemain de son arrivée à Paris, il passa s'inscrire au commissariat du quartier de la Chaussée-d'Antin et se rendit de là à la préfecture de police, où, après les mêmes deux heures d'attente, il reçut, dans les mêmes deux minutes, le certificat d'immatriculation dans les registres de la Ville de Paris et du Département de la Seine du sieur Morton, Sidney, dûment paraphé et timbré, sous les trois lignes administratives :

Il a justifié de son identité, conformément aux dispositions de l'article 1er de la loi, en produisant à l'appui de sa déclaration... [écrit à la main] *Passeport.*

La seule chose dont il se dispensa, ce fut d'aller se présenter au consulat des Etats-Unis.

Ses derrières ainsi assurés, il rentra chez lui, rue Royer-Collard, prit une valise de linge et de vêtements, avertit ses logeurs, les braves Bardeau, qu'il ne rentrerait peut-être pas coucher, leur laissant entendre qu'il avait une amie en ville. Puis il retourna rue Edouard-VII prendre possession de sa chambre.

Sur les six heures, correct et ganté, en pardessus de fourrure, la canne de jonc à la main et le cigare aux lèvres, Harald Arendsen s'engageait à pas prudents dans la rue Juliette-Lamber. La rue était libre, vide. Pas une figure suspecte. Pas une tête derrière une vitre. Il arriva ainsi, l'œil aux aguets, jusque chez Mme d'Arpajac. Rien. Il sonna, entra, se trouva en présence de Mme Brun, la digne personne qui servait de concierge.

— Madame est-elle chez elle ? — Madame est sortie. — Madame est bien à Paris ? — Oui, monsieur. — La femme de chambre Dora est-elle là ? — Oui, monsieur. — Je monte.

Prévenue par le tube acoustique de la loge, Dora l'attendait dans l'antichambre.

— Madame n'est pas là ? — Non, monsieur. — Où est-elle ? — Je l'ignore, monsieur. — J'ai quelque chose d'urgent à lui communiquer. — Vous pourriez laisser un mot pour madame ? — J'ai besoin de la voir personnellement. Rentrera-t-elle pour dîner ? — Je n'en sais rien, monsieur, — Je repasserai vers les huit heures. — Comme vous voudrez, monsieur.

Au moment de redescendre, le pied sur la première marche, Arendsen se retourna :

— Dites-moi, Dora, est-ce que madame n'a pas ces jours-ci quelqu'un sous son toit ? — Personne, monsieur.

— Vous en êtes absolument sûre ? fit-il en tirant un billet de cent francs qu'il lui remit. — Absolument sûre, répondit-elle en empochant la coupure.

Après avoir tué deux heures, dans un café de la place Wagram, à feuilleter les journaux, à fumer et surtout à réfléchir, il se retrouvait un peu avant huit heures chez Mme d'Arpajac.

— Madame n'est pas rentrée, lui dit Dora. — Où est-elle ?... Vous le savez ! — Je vous jure que je ne le sais pas.

Il s'irrita :

— Il s'agit de quelque chose de très important !... Il faut absolument que je joigne Mme d'Arpajac, que je la voie ce soir même !... Dora, dites-moi où elle est !... — Je ne puis pas, marmonna la femme de chambre obstinée.

Arendsen serrait les poings. Il eut tout à coup une inspiration. Il se mit à parler allemand.

— *Das ist nicht zum ausstehen !... Ich wiederhole Ihnen, dass es sich um eine Sche höchster Wichtigkeit handelt !... Ich will wissen wo Frau d'Arpajac sich befindet! Ich befehle Ihnen, es mir zu sagen. Wenn Sie nicht parieren, werden Sie die Folgen verantworten* (1) *!* fit-il d'un ton comminatoire.

Dora devint aussitôt souple comme un gant.

—*Ach, so !... ach, so !...* balbutiait-elle impressionnée. Madame m'avait pourtant bien recommandé... continua-t-elle dans la même langue. Est-ce qu'elle ne m'en voudra pas ? — Elle vous en sera, au contraire, éternellement reconnaissante, dit Arendsen toujours en allemand.

Dora battit un instant des paupières, puis se décida :

— Eh bien, madame dîne ce soir à l'hôtel Alhambra, avenue Montaigne. — Avec qui ? — Avec Mme Mata-

(1) C'est intolérable !... Je vous dis qu'il s'agit d'une chose de la plus extrême importance !... Je veux savoir où se trouve Mme d'Arpajac ! Je vous donne l'ordre de me le dire. Si vous n'obéissez pas, vous serez tenue pour responsable de ce qui s'ensuivra !

Hari. — Très bien. Et où habite Mme Mata-Hari ? — Mme Mata-Hari habite à l'hôtel Alhambra. — Je vous remercie.

Il voulut la gratifier d'un nouveau billet de cent francs, que Dora refusa noblement :

— Monsieur, vous m'avez dit que c'était pour le bien de madame. Je vous crois.

Quelques secondes plus tard, Harald était tout courant dans la rue, à la recherche d'une voiture. Pas de voiture. Ce Paris de guerre était vraiment insupportable! Il sauta dans un tram qui, par l'avenue de Wagram et l'Etoile, s'en allait vers l'Alma. A huit heures et demie, il se trouvait devant l'imposante façade de l'hôtel Alhambra.

Il ne jugea pas à propos d'explorer les abords de l'hôtel. L'avenue était passante et le mouvement des voyageurs qui entraient et sortaient continuellement par les grandes portes à tourniquets excluait tout risque d'être remarqué. Il n'aperçut d'ailleurs rien d'anormal.

C'était plutôt dans l'intérieur qu'il y avait lieu d'user de prudence. Il entra, laissa son chapeau et son manteau au vestiaire, puis pénétra dans la salle à manger, pleine de dîneurs, dont il fit lentement le tour. Les deux femmes n'étaient pas là.

Il prit place à une table et se fit servir. Le public était anglais, espagnol, américain du sud. Arendsen prolongea son repas, surveillant exactement tout ce qui entrait dans la salle. A neuf heures et demie, ni Mata-Hari, ni Mme d'Arpajac n'avaient paru. Il quitta la salle, où ne restaient plus que quelques dîneurs attardés. Il passa négligemment au bureau de l'hôtel.

— La comtesse Mac-Leod, s'il vous plaît ? — Comtesse Mac-Leod ?... Nous ne connaissons pas. — Mme Mata-Hari ? — Ah ! Mme Mata-Hari ?... Oui; monsieur, parfaitement. Mme Mata-Hari habite l'hôtel. — Est-elle là ? — Non, monsieur. Mme Mata-Hari est sortie. —*Thanks.*

Il alla s'installer dans le hall, où il commanda une tasse de café. Deux heures passèrent. Toujours rien. Il avait déjà consommé, sur son café, trois verres de wisky and soda. Il allait être minuit. Le hall se vidait et le personnel commençait à ranger les rocking-chairs. Il ne pouvait demeurer là plus longtemps.

Une heure encore il rôda sur le trottoir, devant l'édifice, à surveiller les arrivées de voitures, pensant que la danseuse avait passé la soirée au théâtre ou au music-hall. Vainement. Il était harassé, s'étant levé à cinq heures. Il se dit : « Je prendrai la première voiture qui arrivera et j'irai me coucher. » Il n'en vint plus aucune, et il dut rentrer à pied à l'hôtel Edouard VII où il se rencontra devant la porte avec deux ou trois Américains complètement ivres, qui lui tapèrent sur le dos en l'appelant *old fellow*.

A sept heures du matin,il se retrouvait devant l'Alhambra.Deux agents déambulaient gravement sur le trottoir. Il chercha un portier absent. Personne dans le bureau. Il avisa un garçon en manches de chemise et tablier vert qui balayait le hall.

— Dites-moi, mon ami, quel est le numéro de Mme Mata-Hari ?

Il exhibait déjà un billet de dix francs, quand le balayeur, dont la mine chafouine s'éclaira tout à coup d'une grimace complice, lui dégoisa à mi-voix :

— Oui, oui, nous savons... nous sommes prévenus... Suivez-moi, monsieur...

Le larbin monta deux étages, enfila un corridor, s'arrêta devant une porte, qu'il ouvrit avec une poignée passe-partout, et se sauva en jetant :

— C'est là !...

Après avoir buté sur deux paires de bottines de femme, Arendsen ouvrit une porte intérieure, dont il poussa derrière lui le verrou. Il se trouvait dans une grande pièce obscure,où il n'aperçut tout d'abord que de vagues

rais d'aube blafarde tombant de l'emplacement de fenêtres aux rideaux baissés.

Soudain, un déclic de commutateur se fit entendre. La chambre s'éclaira.

Dans un grand lit blanc et rose, mousseux comme une crème battue, deux merveilleuses têtes de femmes, baignées dans leurs cheveux, reposaient mollement sur les oreillers à volants : l'une, très brune, aux yeux noirs, arqués et durs qui venaient de se réveiller et se fixaient sur l'intrus avec un étonnement sauvage, tandis que le bras qui avait tourné le commutateur rentrait sous les draps; l'autre, blonde, très blonde, qui entr'ouvrait des yeux vagues, encore ensommeillés, et considérait comme dans un rêve l'apparition masculine surgie dans la chambre.

Une stupéfaction les tint un instant immobiles tous les trois. Puis la tête blonde se souleva, les prunelles flottantes, comme ne sachant si elle était éveillée ou si elle dormait encore, et la voix de Mme d'Arpajac proféra dans un saisissement :

— Harald !...

Bouleversé, ivre de colère, le jeune homme marcha résolument vers le lit. Il empoigna draps et couvertures, et découvrit entièrement la couche, d'un seul geste un peu théâtral.

Mais il recula, ébloui.

Les deux corps féminins, totalement nus, étalaient sous ses yeux leurs formes admirables et de palettes dissemblables : l'un, traité dans les tons très blancs, glacé de légères teintes rosées aux seins et aux genoux, lavé de nacres, de crèmes, de lis, de fleurs de pêche, avec les notes isabelle des aisselles et de l'entre-deux des cuisses, le galbe plein et voluptueux des hanches profondes ; l'autre, chaudement coloré de touches orientales, doré, carminé, safrané, léché de coups de pinceau blonds, jaunes, cuivrés, laqué de gomme-gutte et ombré de noir, avec les longues jambes fuselées, les

hanches minces et souples, et, seule valeur qui ne fût pas nue, l'effet d'un minuscule cache-seins de soie rose masquant la gorge.

Mata-Hari éclata d'un rire fauve :

— Eh bien, monsieur, viens tu fairrre l'amourrr à trrrois ?

Elle dressait en même temps vers lui l'appel d'un bras tentateur, au poignet duquel s'enroulait le tatouage d'un serpent bleu.

Mais, à ce moment, des bruits de voix, des résonnements de pas se firent entendre du côté du corridor. Il y eut des remuements de loquets, puis le heurt d'un poing ou d'une canne contre la porte intérieure.

Au-dessus du brouhaha, une voix forte s'éleva :

— Au nom de la loi, ouvrez !

D'un bond, Léopoldine avait sauté hors du lit et, ramassant prestement une chemise qui traînait sur le tapis, s'était enfuie dans un cabinet de toilette.

De nouveaux heurts martelaient l'huis.

— Ouvrez, ou nous crochetons la porte !

— N'entends-tu pas ? crâna Mata-Hari. Va donc ouvrrrirrr, imbécile !...

Rassemblant toute sa présence d'esprit, Arendsen alla retirer le verrou. La porte pivota. Un commissaire de police surgit, suivi de deux inspecteurs. Deux autres policiers restèrent à l'extérieur.

Arendsen vacilla un instant. Mais il se ressaisit et voyant aussitôt ce qu'il y avait à faire :

— Aoh ! s'écria-t-il en manifestant le plus vif ennui, *very unpleasant indeed !*

— Qui êtes-vous, monsieur ? fit le commissaire. Veuillez me décliner vos noms et qualités.

Arendsen présenta son passeport américain. Le commissaire l'examina, puis le lui rendit très poliment, en disant :

— Excusez-moi, monsieur. Vous êtes libre.

Un des inspecteurs esquissa le salut militaire. Arendsen entendit chuchoter : « C'est un officier américain en civil...Encore un que la garce aura dû vider de quelques secrets... Heureusement que, cette fois, ça n'ira pas plus loin.. ! »

Harald salua lui-même militairement. Sur le seuil, il se retourna une seconde. Il vit Mata-Hari toujours étendue sur le lit, dans la pose où, chez la duchesse d'Eckmühl, elle s'était offerte à la Lune, et il entendit sa voix gouailleuse, étrange et rude qui lançait aux policiers :

— Eh bien, qu'attendez-vous pourrr venirrr me fouiller ?

Une partie du personnel de l'hôtel s'était attroupée dans le corridor. Un murmure flatteur accueillit la sortie du Danois. Des bruissements couraient : «... officier américain... américain... » Une voix jaillit : « Vive l'Amérique ! » Il passa rapidement.

Devant l'hôtel, aux agents du début s'en étaient joints deux autres. Plusieurs museaux peu sympathiques flânaient. Une automobile de la préfecture stationnait à la porte.

Arendsen disparut dans la brume du Cours la Reine.

VIII

Quelques heures plus tard, très inquiet, il arrivait rue Juliette-Lamber. Qu'était devenue Léopoldine ? Avait-elle été cueillie avec l'espionne ? Avait-elle réussi à s'échapper ?...

— Eh bien ? demanda-t-il à Dora. — Madame est là. Elle a pris une crise de nerfs en rentrant. — Comment va-t-elle ? — Elle déjeune.

Introduit dans la coquette salle à manger, il trouva Mme d'Arpajac, en peignoir rose, devant une côtelette et un verre de bordeaux.

— Ah ! cher ami ! s'écria-t-elle toute émue en l'aper-

cevant. Quelle aventure !... — Comment en êtes-vous sortie ? — Je me suis sauvée par le cabinet de toilette. — Oui, mais après ?... On ne vous y a pas trouvée, dans ce cabinet ? — Non. Le cabinet de toilette donnait par une petite porte sur un couloir de service. C'est par là que j'ai pu partir. D'ailleurs je ne suppose pas qu'on me recherchait... Mais vous-même, par quel mystère vous êtes-vous trouvé là ? — Je venais sauver Mata-Hari. — Sauver Mata-Hari ?... — Hélas, il était trop tard !... Je vous cherchais vainement depuis hier. Je vous ai attendues toute la soirée à l'Alhambra... — Vous étiez hier soir à l'Alhambra ?— Oui. — Nous y étions !... — Vous n'étiez donc pas sorties ? — Non. — Et vous n'êtes pas descendues pour dîner ? — Nous nous sommes fait monter à dîner dans l'appartement. — Fatalité ! — *Mein Gott ! mein Gott !*... Si j'avais su !... Mais comment... Contez-moi tout dans le plus grand détail... Tenez, asseyez-vous... Dora, commandez une omelette pour M. Arendsen... Vous devez mourir de faim comme moi !...

Attablé en face de Léopoldine et, en attendant l'omelette, commençant à se lester d'une boîte de thon, Harald reprit par le menu l'emploi de sa soirée de la veille, élucidant les points restés obscurs dans l'esprit de Mme d'Arpajac, notamment ce qui concernait la connaissance qu'il avait de l'arrestation imminente de Mata-Hari. Il se garda naturellement de lui toucher le moindre mot de M. Dupin et de lui rien laisser soupçonner de ses relations avec cet important personnage. Il lui laissa croire que c'était par ses propres moyens qu'il avait recueilli cette information, ce qui augmenta infiniment la considération de Mme d'Arpajac pour lui. Tout ce qu'il avait combiné était irréprochable, et s'il eût réussi à joindre la danseuse au moment voulu, Mata-Hari, selon toute probabilité, échappait à ses vils persécuteurs.

Il lui fallut ensuite expliquer à sa maîtresse par quel

subterfuge il était pervenu, lui, à se soustraire aux indiscrètes curiosités policières. Sans lui parler du passeport qu'il avait en sa possession, il lui raconta qu'il avait donné le nom d'un Américain de ses relations, reparti depuis peu pour les Etats-Unis, et dont il avait opportunément conservé dans son portefeuille une carte de visite, Mr Sidney Morton...

— Mr Sidney Morton ! c'est admirable ! ne put s'empêcher de rire Mme d'Arpajac, malgré son chagrin et sa nervosité.

— *Aoh yes !...*

Dora apportait l'omelette.

— Il n'y a que cette malheureuse Mata-Hari qui n'a pas eu de chance ! déplora Arendsen. Où est-elle à cette heure ?...

— Ah ! les brigands !... Mais ils nous le paieront ! proféra Mme d'Arpajac, une vibration de rage dans les yeux.

— Pensez-vous qu'il y ait de grosses charges contre elle ?

— Il n'y en a aucune... ou du moins on n'en trouvera pas... Et puis, qu'est-ce que cela fait ?... Des charges, bah !... Marguerite a des amis puissants, trop puissants pour qu'on laisse ces brutes du 2e Bureau toucher à un cheveu de sa tête !... Canailles, va ! on va vous faire valser !... Tout ce qu'il y a de plus chic en Europe a couché avec elle. Elle a tenu dans ses bras des rois, des princes, des généraux, des ministres, des ambassadeurs... Et quand on a une fois goûté de sa peau, on ne l'oublie plus ; quand on a été son amant, on reste son ami, tant on a subi jusqu'à l'extase le charme fascinant de son corps, tant on a absorbé avec elle la coupe du nirvâna de l'amour asiatique, excluant toute jalousie occidentale... Et ces gens-là laisseraient saccager l'adorable fleur charnelle qu'ils ont respirée avec ivresse ?... Jamais !...

La tête blonde de Léopoldine s'agitait, indignée à

l'idée qu'il pût se tramer quelque chose de néfaste contre sa précieuse idole ; ses yeux courroucés étincelaient ; son bras blanc s'échappait pathétiquement du peignoir, lançant de tous côtés, comme des éclairs, les feux du diamant bleu de Mata-Hari.

— Je ne parle pas de ses amants allemands, poursuivait-elle : le Kronprinz, le duc de Brunswick, ni même d'un autre, plus puissant qu'eux, le chef mystérieux qui nous dirige d'Amsterdam. Je ne parle pas non plus de son amant de cœur, le capitaine Pierre Malzef, des troupes russes se battant en France, le seul homme peut-être qu'elle ait jamais aimé, qu'elle a soigné avec dévouement à Vittel et pour qui elle est allée jusqu'à faire des sacrifices d'argent. Admettons que ceux-là ne puissent rien faire pour Marguerite. Mais ici, en France, à Paris, elle a d'innombrables amis. Elle a enfiévré de ses baisers plusieurs des plus hauts personnages de la République, un ministre de la Guerre, un directeur des Affaires Etrangères du rang le plus élevé. Elle est l'amie intime de Nelly Béryl, la maîtresse de M. Malvy, ministre de l'Intérieur. Pensez-vous que ces hommes-là vont laisser se perpétrer une pareille monstruosité contre une femme ? Aussitôt avertis de ce qui se passe, ils agiront. Dans huit jours Mata-Hari sera relâchée.

— Sans doute, fit Arendsen assez ébloui de ce défilé.

— On fera intervenir les neutres, s'il est nécessaire. Marguerite a été la maîtresse de M. van der Linden, ancien président du Conseil des ministres des Pays-Bas. M. van der Linden, qui a gardé pour elle le plus vif souvenir, manifestera son mécontentement, c'est certain, de la manière la plus énergique. On ira, s'il le faut, jusqu'à la reine de Hollande !...

— Il faut avouer, dit Harald de plus en plus rassuré, que pour une danseuse, elle a de belles relations !

Le bras blanc de Mme d'Arpajac se démenait triomphalement.

Dora servait le café, des liqueurs. On fumait des cigarettes.

— Et puis... et puis, s'excitait Léopoldine, s'ils osent lui faire un procès, ce procès durera bien un certain nombre de mois, et d'ici là... bah ! d'ici là, les Allemands seront à Paris !...

Cette idée la rendit à moitié folle. Elle gloussait de joie. Elle égrenait de stridentes cascades de rires. Elle se leva, tournoya autour de la table en imitant avec une gracieuse gaucherie la danse de Mata-Hari. Soudain, elle se jeta sur Harald :

— Viens, mon chéri !... viens la voir !...

Elle l'entraîna dans la chambre à coucher, où le grand lit blanc et rose faisait face au portrait chair et rose de la danseuse.

— Qu'elle est belle !... divaguait Léopoldine.

Elle se pendit au cou de son amant, qui prit feu à son contact et la roula sur le lit. Et pendant quelques minutes, dans le peignoir ouvert et la combinaison ravagée, ce fut une orgiaque frénésie, la furieuse détente de tout un énervement accumulé, palpitant luxurieusement devant les bracelets, les pierres, les pendeloques et le ventre nu de la comtesse Mac-Leod.

Comme on pouvait s'y attendre, l'arrestation de Mata-Hari, sitôt connue, avait fait fulminer la presse défaitiste. « Mata-Hari espionne ! hurlait le *Bonnet-Rouge*. Cela vraiment ne semble pas possible ! » Puis essayant de parer le coup, il ironisait :

Mata-Hari n'était guère taillée pour jouer ce rôle. Charmante, troublante, voluptueuse, mais irrémédiablement bête, que se passait-il dans cette tête où des yeux glauques brillaient mystérieusement ? Rien. Quelles pensées roulait ce front bas qu'ombrageaient des cheveux sombres ? Ce ne pouvait pas être, certes, des plans machiavéliques d'espionne. Se polir les ongles, se rosir les orteils, minutieusement s'épi-

ler le triangle sacré, telles étaient les seules préoccupations de Mata-Hari.

De l'autre côté de la frontière stratégique, la *Gazette des Ardennes* lui emboîtait le pas : « Vengeance d'amoureux éconduit ! » assurait-elle.

Mais des événements beaucoup plus importants absorbaient déjà l'attention publique, y compris celle de la feuille d'Almereyda. Résolue à en finir, et hors d'état pour le moment de porter le coup décisif sur terre, l'Allemagne, se retournant sur la Grande-Bretagne, avait déclaré la guerre sous-marine à outrance. Désormais tout navire indistinctement, ennemi ou neutre, qui tenterait de forcer le blocus intensif établi sur les côtes d'Europe, devait être torpillé sans avertissement. La réponse fut la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et les Empires du Centre. Attaquée, insultée et bravée, l'Amérique tout entière se préparait à la guerre.

Ces nouvelles troublèrent singulièrement Arendsen. Le « vive l'Amérique ! » qui avait résonné à ses oreilles le jour de l'arrestation de Mata-Hari lui devint plus intelligible. Il professait pour les Etats-Unis une admiration presque aussi grande que pour l'Allemagne. Que ce grand peuple sage, pondéré, travailleur, honnête, juste, prît parti contre la cause germanique, que le président Wilson, qu'il avait toujours considéré comme germanophile, assumât à l'égal d'un devoir de conscience la terrible décision de lever l'étendard étoilé contre l'aigle des Hohenzollern, que vingt millions d'Allemands, citoyens de la libre Amérique, corroborassent de leur calme assentiment et souvent même de leur enthousiasme réfléchi le sursaut général de la nation, voilà qui bouleversait toutes ses notions et lui donnait étrangement à méditer.

Conjointement, le 12 mars, éclatait la Révolution russe. Les soldats mutinés de la Garde envahissaient la Douma, proclamant leur union avec le peuple. Un comité

exécutif se formait qui faisait arrêter les ministres et constituait un gouvernement provisoire. Trois jours plus tard, Nicolas II abdiquait. L'invraisemblable s'était produit : la Russie devenait constitutionnaliste et marchait à la République. Le principal argument de Brandès et des amis de l'Allemagne dans les pays du Nord tombait du même coup. Ce n'était pas à la France qu'ils en avaient, proclamaient-ils, mais à son alliée, la Russie. La haine du tsarisme était pour beaucoup, sinon pour presque tout — ils le disaient du moins, — dans leurs vœux pour la victoire allemande. Or, le tsarisme était mort. La belle Révolution russe, triomphante en quelques jours et sans une goutte de sang, frappait d'admiration l'opinion libérale du monde entier. La Russie s'éveillait de son long sommeil servile et réunissait sur son jeune front démocratique les espoirs de la meilleure partie de l'humanité.

Si ces événements considérables ébranlaient l'âme généreuse et idéaliste du jeune Danois, ils ne semblaient pas soulever chez M. van Teutelburgh une émotion semblable. Harald fut surpris de son sang-froid. Cet homme ne songeait vraiment qu'à la guerre et qu'aux moyens — fût-ce les pires — de la gagner sur l'Entente. L'entrée en jeu des Etats-Unis ne le faisait pas sourciller.

— Trop tard ! ricanait-il. Ces pirates d'Américains ont pendant deux ans et demi drainé tout l'or du monde. Inquiets pour leurs créances, ils veulent intervenir maintenant et mettre le holà. Trop tard, colossalement trop tard ! Ils n'amèneront pas un homme en Europe et nous leur coulerons tous leurs bateaux. Tirpitz est leur maître et il le leur fera sentir.

Pour la Révolution russe, il n'était pas moins optimiste.

— Oui, c'est un coup, avouait-il. Il a été monté par Buchanan et bien monté. Nous avions travaillé à fond le tsarisme. Nos hommes occupaient déjà presque tous

les postes du gouvernement. C'est à recommencer. Nous travaillerons la révolution. Rappelez-vous la révolution jeune-turque !...

— Le défaitisme ?... murmura Arendsen.

— Le catastrophisme !... prononça le Hollandais.

Très rassuré, M. van Teutelburgh considérait Paris de sa fenêtre, d'où la vue portait jusque sur les hauts pylones dorés du pont Alexandre III et les chevaux cabrés de l'avenue Nicolas II.

Défaitisme ou catastrophisme, le travail brusquement interrompu en Russie par l'arrestation des ministres se poursuivait en France sans accident.

Le jour même de l'abdication du tsar, le général Lyautey, ministre de la Guerre, insulté en pleine Chambre par l'extrême-gauche, donnait sa démission. Le surlendemain, le ministère tombait. Au faible cabinet Briand succédait un cabinet Ribot plus faible encore. Painlevé y était nanti du portefeuille de la Guerre. Seul inamovible à travers tous les changements, Malvy conservait l'Intérieur, et quelques jours plus tard il entrait au Comité de Guerre.

Pour remplacer Joffre comme généralissime, tous les grands chefs se trouvant écartés par les suspicions politiciennes, on était allé choisir, contre toute prévision sensée, un général dont les états de service, pour brillants qu'ils fussent, ne justifiaient nullement cette suprême élévation. Le général Nivelle n'était commandant d'armée que depuis huit ou neuf mois. Il est vrai que cette armée était celle qui opérait sur le front de Verdun et qui en dernier lieu avait repris Douaumont. Mais son chef n'avait jamais commandé de groupes d'armées, et c'est à lui qu'on confiait d'un bloc toutes les armées du Nord-Est! Bouillonnant de l'ardeur dont l'animait cette dignité inespérée, successeur de Joffre et héritier de son plan, Nivelle était un partisan résolu de l'offensive pour l'entrée du printemps. Mais il faut croire qu'à la fer-

meté de cette résolution ne répondait pas l'énergie des préparatifs, car, prévue d'abord pour février, l'offensive avait été remise au mois de mars, puis renvoyée au début d'avril. Aussitôt informés des dispositions du nouveau général en chef, les Allemands avaient pris les leurs. Les multiples conférences franco-anglaises, les voyages à Londres et en Italie, les longs débats des commissions à la Chambre et au Sénat, les séances des Comités secrets, les missions de contrôle aux armées, les visites de députés sur le front et la transpiration de tous ces secrets du monde déjà peu sûr des parlementaires dans celui tout à fait incertain des journaux, du palais, des théâtres et des milieux renseignés de tout ordre ne leur laissaient rien ignorer de ce qui se préparait. Or, tout entiers à leur guerre sous-marine, qui devait réduire l'Angleterre en cinq mois, les Allemands ne voulaient pas de grande bataille sur le front occidental et, s'ils ne pouvaient l'éviter, ils s'apprêtaient du moins à la briser et à la rendre inopérante.

Au plan archi-public de Nivelle répondit un plan ultra-secret de Hindenburg. Derrière la portion la plus exposée du front, qui était celle d'entre Somme et Oise, région aussi où la préparation anglo-française était le plus menaçante, on allait faire un vide immense et, par une savante retraite stratégique, ramener la défense sur une ligne plus courte de positions beaucoup plus fortes. Dès le milieu de février cette retraite commençait à l'insu de l'ennemi trompé par des rideaux de troupes. Un mois plus tard, malgré les indications de plusieurs de ses généraux, Nivelle refusait encore d'y croire. Il lui paraissait invraisemblable que l'ennemi abandonnât du terrain sans combat, et il ne jugeait pas devoir changer quoi que ce fût à son plan. Le retraite était cependant en pleine réalisation. L'Allemand brûlait tout, en se retirant, faisait sauter les maisons, les ponts, les écluses, défonçait les routes, cassait les voies ferrées,

coupait les arbres, bouchait les puits, ne laissait rien derrière lui que des ruines et transformait la contrée en désert. Quand il fallut se rendre à l'évidence, l'heure d'agir était passée. Au lieu de profiter de la périlleuse manœuvre allemande pour l'entraver de toute manière, y jeter le désordre, la disloquer, la changer en déroute, on avait laissé Hindenburg opérer sans accroc son mouvement et, libre de ses coudées, réaliser, lui, son plan, qu'après un instant de surprise irritée, l'Allemagne tout entière s'accordait maintenant à qualifier de génial.

Celui du général français en restait irrémédiablement compromis. Couverte par un énorme glacis désertique, sa principale base d'opérations, la région de Somme et Oise, devenait inutilisable. Le repli allemand supprimait la moitié de l'attaque anglaise et toute l'attaque de la IIIe armée française. Réduite au terrain difficile des ailes, la crête de Vimy d'une part, le plateau de Craonne de l'autre, l'offensive perdait ses meilleures chances d'aboutir. Les réserves allemandes étant dès lors en mesure de faire face à l'attaque sur l'Aisne, cette attaque, déjà mauvaise au point de vue tactique, devenait exécrable au point de vue stratégique.

Si l'opinion publique française, à qui l'optimisme des communiqués donnait le change, pouvait se représenter le recul de Hindenburg comme un succès et, réconfortée par la reprise presque sans coup férir d'un vaste terrain, se montrait heureuse de savoir que les Allemands n'étaient plus à Noyon, l'appréhension, réelle ou fictive, des cercles renseignés, ou soi-disant tels, n'en devint que plus vive et ne tarda pas à se manifester avec éclat. Les couloirs de la Chambre, les cabinets ministériels, les rédactions de journaux étaient autant de centres d'agitation, de désarroi, de panique. Les fauteurs, inconscients ou stipendiés, de démoralisation y besognaient activement. Arendsen, qui, en sa qualité de publiciste neutre, avait accès dans un certain nombre de ces lieux essentiels, y

exerçait de son mieux, pour sa part, sa prudente action dissolvante. Sa réserve même lui conférait un surcroît d'autorité et sa science de l'Allemagne, appuyée sur sa francophilie avérée, lui valait un surplus de crédit. Le moindre de ses doutes, chacun de ses hochements de tête attristés produisait plus d'effet que les plus violentes diatribes d'un incompétent. Il connaissait sa force et savait en user.

De tous les détracteurs de l'offensive, le nouveau ministre de la Guerre, Painlevé, n'était pas le moins animé. Qu'étant donné les conditions de plus en plus médiocres où se préparait cette offensive le ministre et ses conseils n'en augurassent rien de bon, ce n'était point pour faire douter de leur intelligence, ni pour trouver en défaut leur perspicacité. Mais les conjonctures terribles de la guerre et la situation difficile où se trouvait alors l'armée française exigeaient autre chose qu'une clairvoyance confuse de l'esprit ou la vague rumination d'intentions velléitaires. Il y fallait la netteté rapide des conceptions et la volonté inébranlable de les faire prévaloir. Painlevé n'avait ni l'une, ni l'autre. Inquiet, soucieux et fuyant, chancelant et timoré, impulsif, effervescent, bourrelé de contradictions, il n'était ni l'homme de l'action, ni celui de la résolution. Son naturel déjà hésitant et perplexe s'affaiblissait encore de la crainte maladive de déplaire à son clan politique, qui était humanitaire et radical-socialiste. Les préventions du temps de paix viciaient chez lui le sens des obligations de la guerre. Un conflit perpétuel agitait son âme indécise. Chambré par la gauche la plus obtuse, impressionné d'autre part par les camarillas d'états-majors, il n'osait ni prendre une détermination, ni assumer une responsabilité. Influençable à l'extrême, il écoutait, consultait, prenait conseil, se laissant ballotter entre les avis les plus divers et ne pouvant se résoudre à se ranger à aucun. Ce mathématicien, capable de jongler avec les plus hauts problèmes

de la voltige des nombres, perdait pied dans les bas-fonds de la réalité. Dévoré d'ambitions politiques, il s'obstinait cependant à briguer les charges gouvernementales pour lesquelles il était le moins fait, au lieu de demeurer à sa place, qui était sa chaire de professeur et son fauteuil à l'Institut. Aussi était-il l'homme tout ensemble le plus malheureux du monde et le plus ahuri de Paris, roulant ses yeux en boules de loto sous sa tête frisée, ondoyant, fluctuant, décevant, toujours plongé dans ses calculs de probabilités, qui le tenaient éternellement en suspens entre la rouge et la noire, quand ce n'était pas entre le pair et l'impair.

Se défiant au plus haut point des plans de Nivelle, qui tenait plus que jamais à son offensive, n'ayant ni l'assurance nécessaire pour en provoquer l'abandon, ni la force d'âme pour en courir solidairement le risque, Painlevé prit le parti oblique de miner sourdement l'autorité du général et de semer le doute dans l'esprit de ses lieutenants. C'était la pire méthode, qui rejoignait par de tortueux chemins l'œuvre même du défaitisme, car si quelque chance subsistait d'infliger une défaite à l'Allemagne, c'était par l'accord de toutes les énergies et l'exaltation de la confiance de tous dans le chef. Il eût fallu soutenir Nivelle jusqu'à la mort ou le briser impitoyablement.

Un conseil de guerre tenu à Compiègne, où assistaient, avec le président de la République et le ministre de la Guerre, deux ou trois autres ministres civils, mit en lumière l'amplitude des dissentiments. Gagnés qu'ils avaient été par les inquiétudes de Painlevé et de son principal inspirateur, le général Pétain, les collaborateurs de Nivelle y manifestèrent leur manque de foi dans le succès. Si bien qu'à la fin de la journée, le général Nivelle, sentant de toute part le sol de la confiance se dérober sous lui, offrit sa démission au Gouvernement. Le Gouvernement, qui aurait dû l'accepter, la refusa. Vacillant jus-

qu'au bout, Painlevé, qui ruinait l'autorité du généralissime, n'osait pas saisir l'occasion qui lui était offerte de combler ses propres désirs. Nivelle recevait carte blanche et l'offensive était décidée dans une atmosphère de méfiance et de mauvaise volonté qui, à elle seule, eût dû suffire à un homme ferme pour tout arrêter d'un geste de résolution. Le Gouvernement aurait accepté la démission de Nivelle si, dans l'autre plateau de la balance, Painlevé avait mis la sienne.

Entreprise sous d'aussi peu favorables auspices et contre le gré d'à peu près tout le monde, la grande offensive française de printemps paraissait de plus en plus vouée à l'échec. Le hasard, dieu des batailles, n'était peut-être pas une divinité assez puissante pour qu'on pût faire sérieusement fond sur lui. On le pouvait d'autant moins que, du côté allemand, toutes les précautions avaient été prises pour recevoir cet immense assaut avec le moins de dommage possible. La première, la seconde ligne seraient peut-être emportées, mais sur les suivantes les Français seraient arrêtés. Depuis trois mois que durait cette longue préparation, où tant de gens étaient mêlés, l'Allemand en connaissait l'économie dans le plus menu détail. Toutes les troupes étaient repérées, dénombrées, leurs mouvements surveillés, leurs canons, leurs avions, leurs chars de combat catalogués, leurs réserves évaluées et leurs travaux d'approche portés sur cartes. L'élément surprise, autrement plus important que le dieu hasard, n'avait plus rien à voir dans l'affaire. Une foule d'espions, répartis sur toute l'étendue du territoire, mais foisonnant particulièrement à Paris et dans la zone de guerre, recueillaient facilement d'innombrables renseignements qui, colligés, centralisés, classés, recoupés, partaient continuellement pour l'Allemagne par diverses voies. La plus rapide et la plus sûre était celle de la Suisse. Chaque jour, un ou deux espions, aux passeports parfaitement en règle, prenaient le train

pour Genève ou pour Berne, la mémoire chargée ou porteurs de papiers, et passaient sans incident la frontière, où on ne fouillait jamais que les voyageurs signalés comme suspects. Or, un espion signalé n'était plus qu'une non-valeur, et on le sacrifiait volontiers. Quand les documents étaient d'importance, on les dirigeait par les chemins de montagne, où le risque était nul. On utilisait aussi la valise diplomatique fédérale, laquelle emportait un courrier quotidien d'une moyenne de trois cents lettres, qui toutes ne provenaient pas d'honnêtes négociants helvétiques ou de membres de la légation mandant de leurs nouvelles à leurs familles. Formidable et subtil, l'espionnage germanique tenait dans son réseau aux mailles savamment nouées la France entière, où, à la faveur de l'incurie, de l'aveuglement, sinon parfois de la secrète complaisance de certains personnages officiels, il agençait à sa manière la contre-préparation de la grandiose offensive du général Nivelle.

Maillon de ce prodigieux filet, Arendsen ramenait pour sa part d'intéressantes prises, qu'il allait verser régulièrement entre les mains avides de M. van Teutelburgh. Il les obtenait soit directement par sa fréquentation du Salon de la Paix, ses accointances dans les rédactions de journaux, son observatoire de la *Revue Irénique*, dont il avait fait tout un petit centre d'informations, soit indirectement par son contact à peu près quotidien avec Martial, qui était une source abondante de renseignements, dont une partie provenait peut-être de Caillaux. Sans doute beaucoup des rumeurs et des bruits qu'Arendsen récoltait ainsi n'avaient pas de fondement bien sûr, mais il s'en trouvait aussi de véridiques qu'il appartenait aux services compétents de passer au crible, et ceux même qui ne reposaient sur rien servaient du moins à déceler l'étiage de l'opinion et l'état de l'esprit public.

A mesure que l'on approchait du moment de la grande

offensive, attendue pour le milieu d'avril, les indiscrétions d'ordre militaire se faisaient plus nombreuses, et, bien que ce ne fût pas sa partie, Arendsen ne manquait pas de profiter de toutes celles qui se commettaient à portée de ses oreilles. Il ne négligeait pas non plus de suivre les déplacements du 251e d'infanterie, le régiment de Lucien Bardeau, le fils de ses logeurs de la rue Royer-Collard, dont le petit système de correspondance cryptographique continuait à fonctionner à leur entière satisfaction. Aux dernières nouvelles, le 251e se trouvait à Sapigneul, au sud-est de Berry-au-Bac. Lucien se réjouissait de tuer du Boche et était en parfaite santé.

— Ah ! monsieur Arendsen, quel brave garçon ! s'attendrissaient ses bons parents, les larmes aux yeux.

Mais pour ce genre de documentation, rien ne valait les femmes. Depuis Mme d'Arpajac et ses élégantes émules, jusqu'aux dernières rouleuses des gares, elles dérobaient sous leurs baisers perfides et dans le piège fascinant de leurs chairs ardemment étreintes une multitude de douces confidences ou de vaniteux propos, qui se traduisaient plus tard par des morts d'hommes, des pertes d'effectifs, des arrosages de mitrailles et des catastrophes sur le front. Pendant ses quinze jours de liberté à Paris, Mata-Hari elle-même avait réussi à pomper sous ses contorsions indiennes d'importantes indications.

De multiples coups de main et sondages pratiqués par les Allemands, dès le début d'avril, de Soissons aux monts de Champagne, venaient préciser ou rectifier les données de leurs services de renseignements. Le plus précieux des résultats qu'ils fournirent fut la prise, onze jours avant le déclanchement de l'offensive, sur le corps d'un sergent-major tué près de Sapigneul, du plan complet et détaillé du dispositif d'attaque du XXXIIe corps, faisant partie de l'armée Mazel, et des corps voisins, le VIIe et le XXXVIIIe, embrassant toute la partie du front allant

de Reims à la Ville-au-Bois. Averti de l'affaire, le général Mazel en avisa aussitôt le général Nivelle. Mais celui-ci, sans méconnaître la gravité de l'incident, ne jugea pas à propos de modifier en quoi que ce fût son plan d'opérations.

Comme si le public français eût connu l'ensemble de ces faits déprimants, qu'on s'efforçait cependant de lui cacher et qui ne lui arrivaient que déformés, travestis, amplifiés, plus redoutables encore par les racontars effarants auxquels donnait lieu leur mystère pressenti, une immense vague de pessimisme, soigneusement gonflée par tous les agents, complices et complaisants de l'Allemagne, par tous les pacifistes affolés et les alarmistes démuselés, submergeait et terrorisait le pays. Bien qu'il n'existât pas le moindre danger, puisque Hindenburg, quoi qu'il advînt, était incapable de prendre à son tour l'offensive, une lourde atmosphère de désastre planait sur la France stupéfiée. Seules les troupes n'étaient pas contaminées, malgré les flots de tracts et de feuilles délétères dont les inondait l'arrière, et tandis que tout conspirait autour d'elles pour leur défaite, braves, superbes, héroïques, joyeuses, elles s'apprêtaient au combat.

Comme si le dieu hasard avait participé lui aussi à la conspiration et, chassé par les miasmes qui s'élevaient de Paris, avait décidé d'accorder ses faveurs aux Allemands, le temps, déjà mauvais, devint exécrable, et ce fut au milieu de rafales de pluie, de neige et de grêle que, le 16 avril, à six heures du matin, après une préparation d'artillerie de dix jours, les divisions françaises des armées Mangin et Mazel, sous le haut commandement du général Micheler, sortirent de leurs tranchées pour se porter à l'assaut des premières positions de l'ennemi. La Xe armée du général Duchesne, maintenue en réserve, devait exploiter le succès. Fouaillés par la tempête et la mitraille, glissant sur

les pentes ruisselantes, s'engluant dans des terrains bourbeux, alourdis, trempés, aveuglés, les régiments montaient péniblement au carnage avec une ferveur cassée par les éléments déchaînés. Incapable de prendre l'air, l'aviation demeurait inutilisée sous ses hangars, tandis que les batteries, réduites à leurs observatoires terrestres, n'arrivaient pas à régler leur tir. Les barrages roulants s'effectuaient au jugé à travers les rideaux de pluie, ou sur un horaire inexécutable arrêté d'avance, et les troupes se voyaient parfois décimées par leur propre artillerie. En dépit des larges brèches pratiquées par le bombardement dans les défenses allemandes, celles-ci étaient loin d'avoir été détruites, comme on s'en était flatté, et partout subsistaient des zones fortifiées de résistance et des champs de fils de fer barbelés contre lesquels venait succomber la vaillance des attaques françaises. Postées à contre-pente, hors de l'atteinte des projectiles, tapies dans toutes les creutes de falaises, embusquées au dernier moment dans les entonnoirs forés par les obus, d'innombrables mitrailleuses, surgies comme des champignons et truffant le terrain, balayaient, brisaient ou clouaient sur place l'assaut des fantassins. Dès les premières heures, le sort de la journée était joué. C'était l'échec, l'échec sanglant et coûteux, sur toute la ligne. Empêtrés dans la boue des routes et les fondrières des chemins d'accès, les convois de munitions sombraient avant d'arriver. Les tanks, que les Français employaient pour la première fois, énormes cibles offertes aux canons ennemis, avec leur cargaison de bidons d'essence placés à l'extérieur, se disloquaient, s'enlisaient ou plus communément flambaient, digérant dans leur panse d'acier leurs équipages rôtis. Transis et malades, les noirs de Mangin, dont beaucoup, engourdis par le froid et inaptes à prendre part à l'action, avaient dû être évacués la veille, après le premier élan d'une fougue peu sûre, abîmés, déchiquetés, paralysés, refluaient, sombres et abrutis, vers l'ar-

rière. Moins solides encore, travaillés non plus par le froid mais par la politique, les Russes, dont un des plus purs ornements était le capitaine Malzef, l'amant de cœur de Mata-Hari, après avoir tenu conseil pour savoir s'ils se battraient et ne s'y être décidés qu'à une faible majorité, jugeant superflu de se faire casser la tête pour ces bourgeois de Français, se rendaient aux Allemands par compagnies entières. Le soir, bien que les premières positions de l'ennemi eussent été à peu près partout emportées, tout espoir de sérieuse progression ultérieure devait être abandonné et le grand plan du général Nivelle s'effondrait sous la pression conjuguée de l'espionnage et du défaitisme de l'intérieur, des fautes du commandement, des irrésolutions du gouvernement et des éléments déchaînés de la nature.

Poursuivie le 17 et le 18, dans le piétinement, la boue et la bousculade, avec des péripéties et des fortunes diverses, la bataille de rupture s'éteignait le 19, pour se transformer en petite guerre à objectifs limités. L'opération était nulle, ou se traduisait par une proportion plus ou moins inégale d'usure de chaque côté.

Mais si la bataille n'avait pas été gagnée sur le front, elle était bel et bien perdue à Paris. A peine connu, l'insuccès ou ce que le Grand Quartier appelait le demi-succès de Nivelle était aussitôt, malgré la chaleur des communiqués, converti en irréparable désastre. D'affreux bourdonnements remplissaient les couloirs de la Chambre, où parlementaires corrompus, députés kienthaliens, défaitistes, traîtres et espions, Almereyda, Landau, Goldsky, Martial, Arendsen s'employaient à accroître la confusion et à semer la panique. Des centaines, des milliers d'autres, répandus dans Paris, épouvantaient les cafés, les salons, les théâtres, inondaient les boulevards de leurs jérémiades et les faubourgs de leurs récriminations. Les vieillards maudissaient, les femmes s'éploraient, les embusqués fulminaient. Levrai-Lebien et les profes-

seurs de la Ligue des Droits de l'Homme accusaient et jugeaient. Les légations neutres, Suisse, Hollande, Suède principalement, parlaient d'un second Charleroi que ne suivrait aucune nouvelle bataille de la Marne. Les pertes étaient exagérées, amplifiées au delà de toute limite. On colportait des chiffres énormes. Des centaines de mille hommes avaient été mis hors de combat. Les généraux avaient jeté leurs troupes sur des positions intactes. Mangin surtout se voyait l'objet de l'exécration publique. Il avait fait massacrer ses Sénégalais jusqu'au dernier. On ne l'appelait plus que « le boucher » et « le broyeur de noirs ». On s'apitoyait sur les malheureux Russes, dont plus de la moitié étaient restés sur le terrain. C'était un incommensurable désastre, où l'impéritie des chefs n'avait eu d'égale que leur cruauté. La peur de Hindenburg tenait aux entrailles tout un peuple de civils, qui ne voulaient plus entendre parler de nouveaux sacrifices et réclamaient à grands cris la paix.

Affolé, le gouvernement ne sait où donner de la tête. Il n'essaye pas de réagir. Il laisse se propager tous ces bruits. Il croit lui-même à la défaite. Il se fait dresser des listes officielles des pertes, où l'on compte deux fois les chiffres des tués et blessés coloniaux et où l'on fait figurer dans le total des milliers de blessés allemands recueillis par les ambulances. Dès le 19, Painlevé s'est précipité à Compiègne pour rappeler à Nivelle qu'il avait promis de percer dans les quarante-huit heures et que, la rupture ne s'étant pas produite, l'opération doit en rester là. Nivelle, qui tient toujours à son plan, résiste. On le mande à Paris, où il est mis en demeure de s'expliquer devant le président du Conseil. Il s'obstine. On lui fait comprendre qu'il n'est plus le maître. On lui refuse les sanctions qu'il demande contre les parlementaires dont les rapports mettent la perturbation dans l'arrière. Il est encore le généralissime en titre, mais déjà il ne commande plus. En attendant, il faut tout de suite une exécution, un général à

jeter à la meute défaitiste en délire. C'est Mangin qui est désigné. Délaissant pour une fois toute hésitation, exécuteur des hautes œuvres de la vindicte publique, Painlevé se saisit alors de la victime. Ordre est donné au chef de la VIe armée de quitter immédiatement la zone de guerre, avec interdiction de séjour dans le département de la Seine.

Après Joffre, Foch ! Après Foch, Mangin ! Les meilleurs généraux de l'armée française étaient fauchés les uns après les autres.

— Ça va bien ! ça va bien ! s'écriait M. van Teutelburgh en se frottant les mains avec plus de satisfaction que jamais.

Et comme les nouvelles de Russie commençaient à être, elles aussi, pleines d'espoir :

— Ça va bien ! ça va bien ! répétait-il... Colossal ! colossal !...

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Léon Daudet : ***Le stupide XIX*ᵉ *siècle. Exposé des insanités meurtrières qui se sont abattues sur la France depuis 130 ans***, Nouvelle Librairie Nationale. — Emile Hinzelin : *Erckmann-Chatrian*, Ferenczi. — L'Ermite du Faubourg Saint-Germain : *L'Envers du Monde*, Flammarion. — ***Bibliothèque de l'Adolescence : Comtesse de Noailles***, Crès ; *Henry Bordeaux*, Crès. — Paul Blanchard : *Henry Bataille* ; G.A. Masson : *Paul Fort* ; Jean Bonnerot : *Romain Rolland*, Editions du Carnet Critique. — Jean Ajalbert : *Lettres de Wiesbaden*, Flammarion.

Dans ce livre, M. Léon Daudet se fait le Procureur du Roi et requiert violemment, non sans verve, contre la Révolution et la République, ses deux bêtes noires. Il convient d'y ajouter le romantisme que l'on déteste à l'*Action Française*, non moins, d'ailleurs, que dans les milieux monarchistes ou néo-catholiques. On y déteste aussi Chateaubriand. M. Léon Daudet ne se fait pas faute d'observer cette tradition et il ne ménage guère l'auteur du *Génie du Christianisme*. Ceci peut sembler paradoxal de la part d'un écrivain royaliste, mais procède d'une aversion instinctive, celle d'un méridional bien vivant pour le Celte mélancolique et aventureux qui a enterré magnifiquement la royauté et son suppôt : le catholicisme. Une religion qui est devenue poétique, — et c'est à Chateaubriand qu'elle le doit, — a cessé d'exister. M. Daudet a également senti qu'au fond Chateaubriand procède bien plus de Rousseau, voire de Voltaire et de Bernardin de Saint-Pierre que de la lignée sérieuse théologique, des apologistes du catholicisme. De là son irritation. D'ailleurs, le romantisme, dont Chateaubriand est bien le père, a une attitude de révolte, d'insurrection perpétuelle, d'individualisme et de passion souvent outrancières, il est vrai, que doit forcément abominer un pamphlétaire dogmatique ennemi né de toute liberté. Hugo est un Tartuffe, Michelet un jacobin lyrique : « Je considère Hugo et Michelet comme deux pervertisseurs d'intelligences, d'une nocivité presque égale à celle de Rousseau. » Peu d'écrivains et de poètes romantiques échappent au massacre. Si Balzac, Musset et quelques autres trouvent

grâce auprès du juge, si Baudelaire est loué, Sainte-Beuve, Renan, Taine, Leconte de Lisle, « ce frigide crétin », l'admirable Henri de Régnier n'échappent pas à la proscription. En revanche, il y a dans ce livre un essai de revision des valeurs littéraires auquel un esprit équitable ne peut souscrire. Il me paraît difficile d'admettre que Mistral soit le plus grand poète du XIXe siècle, que son plus grand historien soit Fustel de Coulanges, de placer Barbey d'Aurevilly avant Flaubert, etc...

Historiquement, a-t-on le droit, ainsi que le fait M. Daudet, de rejeter en bloc tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis la chute de la Monarchie, en exceptant seulement de cette proscription le gouvernement de la Restauration ? Est-ce que vraiment Louis XVIII et Charles X, celui-ci sot, celui-là sage, font figure de grands rois ? La Restauration, bénéficiaire, en somme, de tout l'effort de réorganisation accompli par la République et l'Empire, mérite-t-elle dans le jugement d'un homme qui connaît l'histoire une situation aussi privilégiée ?

Qu'il y ait, d'ailleurs, dans le livre de M. Léon Daudet des parties justes, nous l'accordons volontiers. Le XIXe siècle a produit des grands hommes dans tous les genres, mais, plus que les deux siècles précédents, il a péché par présomption. Mais, cette présomption incontestable se retourne à son avantage, puisqu'elle témoigne d'appétences formidables, d'un désir passionné d'améliorer le sort de l'homme et qu'en somme le siècle qui crut à la science et qui l'a, d'ailleurs, prodigieusement avancée, fut grand dans toutes ses manifestations et même dans ses erreurs.

Aussi, le réquisitoire de M. Léon Daudet sonne-t-il faux. Tous ceux que n'égare pas l'esprit de parti s'inscrivent en faux contre un jugement qui condamne péremptoirement l'un des plus grands moments de l'humanité, le XIXe siècle romantique, en effet, tout au long de sa féconde carrière et que nos neveux placeront, sans doute, à côté sinon au-dessus des plus grands siècles de l'histoire.

Quand on incrimine la démocratie, je ne puis ne pas penser à cette aristocratie qui, au début du XVIIe siècle, et pendant les deux minorités, mit la France si près de sa perte. Pour ce qui est de cet abaissement des caractères et surtout de cette dépravation des mœurs dont M. Daudet fait la marque du XIXe siècle, on pourrait aisément lui rétorquer les deux derniers siècles de la monar-

chie. La comparaison entre l'homme politique d'hier et le courtisan de Versailles n'est pas toujours à l'avantage de ce dernier.

§

Cette étude biographique et littéraire que M. Emile Hinzelin consacre à **Erckmann-Chatrian** est moins un livre de critique que de souvenirs et d'anecdotes, sans aucun autre dogmatisme que celui de l'admiration et de la tendresse. On y trouvera un chapitre sur la collaboration des deux écrivains lorrains, sur leur rupture, un autre sur la méthode de travail d'Erckmann. — La gaîté, disait-il, la gaieté, sinon dans le dénouement, du moins çà et là au cours de l'œuvre, c'est l'élément indispensable du succès.

L'œuvre d'Erckmann, observe M. Hinzelin, est d'une simplicité et d'une clarté absolues, obtenues par un travail acharné vraiment héroïque.

M. Hinzelin nous rapporte cette conversation d'Erckmann sur le style, qui nous montrera la parfaite justesse de son jugement:

Il en est du style dans un livre comme du geste dans un théâtre. Certains acteurs se livrent à une mimique si vaine et si disgracieuse que vous en emportez une désagréable impression. Au contraire, d'autres acteurs prennent des attitudes si étudiées et si expressives que vous seriez tenté de les applaudir si on applaudissait des statues. Mais, en vérité, il y a des acteurs mille fois plus admirables : ce sont ceux dont le geste et l'attitude sont tellement bien appropriés à l'action dramatique que, en sortant du théâtre, vous ne sauriez dire s'ils ont fait un pas ou remué un doigt. De même, certains écrivains ont un style si négligé ou si riche que vous êtes arrêté à chaque instant par une bizarre impropriété d'expression. Certains autres, au contraire, déploient tant de virtuosité dans leurs tours de phrase, tant de splendeur dans leurs images, que vous êtes tenté de crier : Bravo!

Mais le style le plus accompli est celui qui s'ajuste tellement bien à la pensée qu'on ne l'aperçoit pas. L'esprit de ces écrivains semble s'être fait entendre de notre esprit sans avoir eu besoin d'intermédiaire. C'est la perfection.

La définition est excellente.

Chatrian transcrivait les manuscrits qu'Erckmann lui envoyait; il y modifiait parfois certains noms propres. Parfois aussi il remaniait certaines phrases, mais, chose curieuse, observe M. Hinzelin, au-dessus de la version nouvelle rédigée, puis biffée par lui, il a fait reparaître fidèlement le texte d'Erckmann.

Si vraiment la collaboration de Chatrian se résume en ce vain travail, ne devrait-on pas désormais ne garder que le nom d'Erckmann, puisqu'il fut le seul écrivain ?

§

Peut-être sait on le véritable nom de cet Ermite du faubourg Saint-Germain qui sous ce titre, **L'Envers du Monde**, nous conte les mœurs de la Cour et de la Ville sous la République ! Car tout se sait dans la République des Lettres; mais je n'ai pas eu la curiosité de le demander. Je pense que si le masque ou la cagoule de l'Ermite est vraiment hermétique, il n'est pas très audacieux et qu'il aurait pu signer son livre. En vérité, l'Ermite ne m'a rien appris sur les mœurs de la Cour. Lorsqu'il nous révèle que dans ce monde qui ne se survit que grâce à une étiquette surannée et combien ridicule, on reçoit un peu les écrivains et les artistes comme des bouffons, se doute-t-il du mépris profond que les écrivains éprouvent pour ces soi-disant gens du monde qui n'en sont plus? La noblesse ne consiste pas à épousseter de vieux parchemins, mais plutôt à manifester sa valeur par une œuvre ou quelque noble entreprise. Le nom célèbre, lorsqu'il n'étiquette plus qu'une nullité, est une bien lourde ironie.

D'ailleurs, écrit l'Ermite, considérez les derniers mondains qui conservent encore jalousement des traditions de caste : « neuf fois sur dix, ils ne sont pas très sûrs d'appartenir à cette caste. »

Ils portent le plus souvent des noms en chapelets, reliés par des particules contestables ou par des traits d'union surprenants. Quelqu'un appelait ces noms-là des noms « en courant d'air». Ils évoquent tout naturellement le mot charmant et féroce de La Bruyère : « Il y a des gens qui portent plusieurs noms de peur d'en manquer. »

Ce n'est plus guère que parmi ceux-là que se recrutent les derniers défenseurs obstinés des antiques usages et des préjugés consacrés.

Quant aux vrais aristocrates, observe l'Ermite, voici « beau temps qu'ils ont, pour la plupart, renoncé à vivre entre eux ».

§

La Bibliothèque de l'Adolescence, qui a déjà publié des anthologies, *ad usum delphini* (Le dauphin, c'est, démocratiquement, les jeunes gens), de *Henri de Régnier*, et il convenait de commencer par le plus grand poète, de *Colette*, la romancière qui depuis Chateaubriand peut-être a cueilli dans la vie les mé-

taphores les plus neuves et les plus vivantes, de *Gide*, d'*Edgar Poe*, — nous donne aujourd'hui deux nouveaux volumes : La **Comtesse de Noailles**, qui a chanté :

Vous qu'étant morte j'aimerai,
jeunes gens des saisons futures,
Lorsque mêlée à la Nature
je serai son vivant secret,
j'ai mérité d'être choisie
— Perpétuité des humains ! —
Par votre tendre fantaisie,
Car lorsque sur tous les chemins
je défaillais de frénésie,
je tremblais d'amour et de fièvre,
j'ai soulevé entre mes mains
une amphore de Poésie
et je l'ai portée à vos lèvres !

et **Henry Bordeaux**. Le préfacier de ce dernier volume nous dit : Un de nos grands magazines les plus répandus ayant récemment proposé à ses lecteurs d'élire douze maréchaux de lettres, les quatre premiers écrivains nommés furent classés dans l'ordre suivant : Paul Bourget, Pierre Loti, Anatole France, Henry Bordeaux.

Je veux signaler encore aux éditions du « Carnet critique » trois études très sincères sur **Henry Bataille** par M. Paul Blanchart, **Paul Fort** par Georges-Armand Masson, **Romain Rolland** par Jean Bonnerot. Ce sont bien, comme s'intitulent les petits livres, des documents pour l'histoire de la littérature française. Chaque volume est suivi d'une très utile bibliographie.

M. Jean Ajalbert vient de publier les **Lettres de Wiesbaden**, dont les plus curieuses peut-être ont paru dans le *Mercure*. On trouvera là les souvenirs d'un homme d'action qui eût fait un excellent ministre s'il ne s'était pas attardé à rêver dans la roseraie de la Malmaison — d'où l'on revenait toujours les bras chargés de roses et la mémoire lourde d'évocations littéraires.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henri Dalby : *Poèmes de la Vie Mordue*, ornés de gravures sur bois de Raymond Thiollière, « Images de Paris ». — Emile Ripert : *Le Poème d'Assise*, couronné par l'Académie française, « La Renaissance du Livre ». — Charles-Théophile Féret : *Les Couronnes*, « édition des Belles-Lettres ». — René-Albert Fleury : *En Pleine Mer*, E. Figuière. — André Thérive : *Poèmes d'Aminte*, Garnier frères. — Yve Arnaud : *Fäintises*, « l'Araignée Noire ». — Hélène Vervoort : *Poèmes Couleur d'Aurore*, préface de Mme Edmond Rostand, Chiberre. — Gabriel-Joseph Gros : *Guide Champêtre*, « édition du Damier ». — Jean-Victor Pellerin : *32 décembre suivi de quelques mirlitons antérieurs*, « la Sirène ». — Pierre Reverdy : *Cravates de Chanvre*, illustré d'eaux-fortes par Pablo Picasso, « éditions Nord-Sud ». — Vincent Huidobro : *Saisons Choisies*, « éditions de la Cible ». — Paul Husson : *Atmosphère de Paris*, avec bois de Antonie-Pierre Gallien, « édition de Montparnasse ». — Noël Garnier : *Place Clichy*, poèmes illustrés de 6 bois gravés d'après Georges Aucouturier, « les Poètes de Clarté ». — Edouard Guerber : *Sous le Doux Ciel de France*, poèmes satiriques, « Librairie de France ». — Hernando de Bengoechea : *Les Crépuscules du Matin*, précédés d'une notice par Gérard d'Houville, « les Tablettes », Saint-Raphaël. — Héli Georges Cattaui : *La Promesse Accomplie*, Camille Bloch.

D'un continu et surabondant apport de volumes poétiques, que retenir, que rejeter ? Sans cesse j'hésite. Cependant la place fait défaut de plus en plus. Les retards s'accumulent. Il en est qui seraient impardonnables parce qu'il semble qu'ils frappent d'un injuste oubli ou d'indifférence les ouvrages de vrais poètes, qu'ils soient notoires ou inconnus. J'eusse aimé, dans une chronique spéciale, tenter d'analyser le charme naissant de plusieurs auteurs nouveaux, de déterminer les qualités les plus marquantes de quelques aînés qui mériteraient qu'on leur rendît hommage. Le temps et la place sont mesurés sévèrement au chroniqueur le plus attentif. Je me vois contraint de les présenter à peu près au hasard, à mesure que les volumes me tombent sous les yeux, en désordre, en quelques mots. Puissent les auteurs tenir compte de ma bonne volonté, et ne me garder rancune si je n'ai pu, comme j'eusse désiré, mieux faire...

Les **Poèmes de la Vie Mordue** de M. Henri Dalby ont obtenu du public lettré une faveur immédiate qui se justifie. Outre que l'édition par les « Images de Paris » avec les bois intéressants de M. Raymond Thiollière a été fort soigneusement établie, l'inspiration toujours fraîche et personnelle du jeune poète se développe en poèmes de verve claire, tendre, délicieusement imagée. Il sait créer une atmosphère et faire vivre la lumière. Quelquefois un peu d'étrangeté (*Images aux Confitures*, *Ville assise*

sur son sommeil) n'est pas pour déplaire, et, sans recherches ni imitation, il y aurait là de quoi par moments établir un rapprochement avec Laforgue peut-être.

M. Emile Ripert ne manque ni d'admirateurs, ni de notoriété. **Le Poème d'Assise**, où il retrace la douce légende de saint François, se forme d'une suite de morceaux composée avec maîtrise. Le vers, très simple, très pur, très adéquat à son objet, accepte et fixe des images fort sensibles et souvent émouvantes. Le développement toujours discret n'a pas les subtiles et fortes contractions de la terza-rima de Dante, qui eût le mieux convenu à son dessein, mais il oscille de la narration précise, souple, claire de Victor Hugo à l'effusion délicate et troublante de Verlaine, par exemple, ou de François lui-même dans ses harmonieux, frêles et profonds *Cantiques*. Le poète se flatte de se montrer provençal et catholique dans ce poème où nous le voyons plus ingénument humain et universel.

Les poètes régionaux transportent ainsi souvent l'âme de leur moindre patrie dans une atmosphère de passions, de préoccupations, de pensées plus générales. Qu'importe, presque toujours, le décor et les limites qu'on s'impose ? Certes M. Charles-Théophile Féret ne forfait pas aux gloires de sa Normandie natale, il ne dément pas les attaches avouées de son cœur lorsqu'il tresse même à Léda, ou à Rosny aîné qui n'est point un Normand, à d'autres, ou qu'il évoque le souvenir des dieux et de héros d'origine diverse, **les Couronnes** successives *de Cyprès, de Flore* ou *de Minerve*. Il nous a donné ici un recueil où s'enclôt avec une grâce aisée son inspiration réglée par les élans de sa pensée et les émotions de son cœur.

La faiblesse de M. René-Albert Fleury consiste, dans une langue et par des vers d'une solide trame, de montrer directement les intentions de sa pensée. Elle est haute, et si parfois elle condescend à la raillerie ou à l'extrême familiarité, soudain elle se reprend et se réfugie parmi le calme méditatif des sommets immuables. **En pleine Mer** lui semble-t-il voguer quand la ballottent les flots incessants du doute, de la mélancolie, bien qu'y passent parfois aussi les rayons furtifs d'une joie ou d'une jouissance heureuse. Certes à M. Fleury a été départi le don du songe austère et il contemple sans trouble les horizons sombres de l'avenir. Pourtant il ne désespère jamais et la vie ne s'obscurcit

point à ses yeux de voiles opaques ni chagrins. La science et la pensée ne défaillent pas à ce poète, mais se soucie-t-il assez d'harmonieuse plastique ou de la musique divine et personnelle des rythmes ?

Par ce titre déjà à un recueil d'odes et d'élégies : **Poèmes d'Aminte**, M. André Thérive ne confesse-t-il qu'il se satisfait de prétextes puisés à la lecture des poètes anciens plutôt qu'il ne s'intéresse à capter aux frissons de l'environnante Nature les motifs de son émotion et de ses chants ? Il s'enorgueillit non sans raison de prolonger la lignée héroïque des poètes romans ; l'exemple impeccable de Jean Moréas lui a dicté cette fière attitude. Si le monde extérieur paraît prendre peu de part à ses préoccupations de poète, tandis que les reflets en déterminent souvent le décor dans les *Stances* de son admirable maître, non moins que dans maints poèmes de M. Ernest Raynaud ou même de M. de la Tailhède, il gouverne de maint experte, modère à son gré et assouplit aux cadences subtilement élues le cours de ses réflexions et le développement de son austère et originale pensée. Son métier précis est sûr ; il n'ignore rien des moyens classiques, dont il se sert avec un goût parfait. C'est un poète savant, conscient et volontaire qui répugne à la frénésie et aux vaines rencontres du hasard.

M. Yve Arnault, dans ses **Faintises** (ainsi orthographie-t-il) trouve un singulier agrément à dénaturer, d'une apparence vieillote et le plus souvent arbitraire les titres de ses charmants poèmes. Ce sont chansons menues, troublées malgré la sûreté de main de l'écrivain, et troublantes assez souvent. Voyez ce qu'elles chuchotent :

... La brume vient, toujours plus dense.
Tes mots qui tremblent sont plus lents.
Ta peine va, les accablant
Au gré fuyant des confidences.

La brume est glaciale ce soir,
Son étreinte prend tes gestes.
Les mots font froid. Sur tout il reste
Le reflet de ce ciel noir.

La brume vient. Le parc s'endort
Très loin, soudain, de la terrasse...
Le ciel que je voudrais qu'il fasse
Est clairsemé de bleu et d'or.

Mme Edmond Rostand, dont la signature en fac-similé étale son exquis nom de poète, Rosemonde Gérard, sous la préface en vers ouvrant le livre de Mlle Hélène Vervoort, **Poèmes couleur d'Aurore**, nous enseigne les mystères de la nature normande, où, « près du château de Colleville, les oiseaux sont de vrais oiseaux qui font semblant d'être cent mille et de marcher sur les ruisseaux » où, en prenant « un chemin de Normandie ou de Bretagne » on rapporte « un paysage rose ou blême qu'est un poème », dans cette fantasque Normandie « dont les soupirs sont des pommiers ». Le juvénile talent de Mlle Vervoort s'efforce en des imaginations moins compliquées. Elle s'applique à bien faire et à paraître simple. On peut espérer que, demeurant candide et sincère, elle acquerra plus de confiance en ses forces et risquera un élan plus personnel. C'est ce qui lui manque encore ; son essentielle qualité à présent est déjà de ne commettre aucune faute.

« Elle », d'abord, ou « Toi », selon un des poèmes qui forment le charmant **Guide Champêtre** de M. Gabriel-Joseph Gros, — puis le ciel préféré, les nuages, les arbres autour de la maison, les jardins, surtout en automne, et les poètes, les livres qui font rêver, la joie, la musique, les êtres chers dont l'âme est aimée, mais « Elle » d'abord, « Toi », voilà les objets auxquels s'attache la dilection du poète, et il nous le dit et il nous enchante par des poèmes de tendresse fraîche et de très réelle harmonie. Nous y retrouvons le délicat chanteur de la *Beauté du ciel* avec ses qualités nuancées et sensibles.

Ah ! si les nègres étaient blancs
ils ne nous plairaient pas autant

s'écrie avec verve M. Jean-Victor Pellerin ; « ils passeraient inaperçus » nous assure-t-il, et sans doute il a raison. Mais qui, auparavant, s'en fût avisé ? Son **32 décembre suivi de quelques mirlitons antérieurs** est de la plus entraînante fantaisie. M. Pierre Reverdy, dont le portrait du moins en l'absence des autres eaux-fortes par Pablo Picasso annoncées sur la couverture illustre les **Cravates de chanvre**, procède par l'énonciation péremptoire d'images allusives, qui peu à peu se brouillent plutôt qu'elles ne s'éclaircissent, mais sans doute est-ce le dessein de l'auteur ? Les poèmes de M. Vincent Huidobro, **Sai-**

sons **choisies**, moins nettement conduits et plus affectés, semble-t-il, appartiennent à une poétique analogue, et le portrait de l'auteur au frontispice est l'œuvre également de Pablo Picasso.

Atmosphère de Paris, orné de bois de Antoine-Pierre Gallien, se rapproche plus du poème en prose, et M. Paul Husson évoque avec une justesse précise des visions véridiques et familières. C'est d'une image de la ville encore, d'une vision dans l'atmosphère de Paris que M. Noël Garnier, avec des bois d'après Georges Aucouturier, tire le thème de sa **Place Clichy**. Il se veut hausser au paroxysme forcené et ne redoute pas les plus éculées et superflues grossièretés de langage. Cependant les gages qu'il veut donner à son groupe paraissent insuffisants, on lui reproche ce « livre érotique si éloigné de nos angoisses et de nos espoirs de *partisans* qu'il semble une trahison ». Et l'auteur se défend d'avoir trahi. Comment peut-on, en vérité, qu'on se trouve d'accord ou en désaccord avec un groupe quel qu'il soit, accepter un contrôle de cette espèce sur l'intimité de sa pensée? Jamais les plus « révolutionnaires » des poètes, Walt Whitman moins que tout autre, n'ont consenti à n'être que le porte-paroles d'un « groupe ». Quelque confiance que M. Noël Garnier puisse accorder aux idées sociales ou politiques de son groupe, il doit se rendre compte que, en tant que poète, il sied qu'il puise son inspiration en lui-même et non dans les tendances, les opinions, les angoisses ou les espoirs des *partisans*, ses amis. Que n'écrivent-ils, aussi bien, collectivement, si collectivement ils ont pensé ?

Edouard Guerber avait vaillamment porté autrefois le lourd pseudonyme de Thogorma, « le voyant, captif des Cavaliers d'Assur », mais sa vision s'est réduite aux tableaux quotidiens que « dans ses yeux il voyait monter » **Sous le doux ciel de France**. Ces poèmes satiriques sont écrits à la manière adroite et ferme d'un François Coppée qui aurait fait exprès, par railleries et par indignations, par exemple *les Petits Bourgeois*.

L'amour de la France avait séduit le cœur de Hernando de Bengoechea, né d'ailleurs à Paris, le 5 mai 1889, d'une mère andalouse et d'un père colombien. Il s'était engagé en août 1914 ; le 9 mai 1915 il tombait frappé d'une balle au cou. De pieuses mains ont rassemblé ses ardents et juvéniles poèmes d'enthousiasme, **Les Crépuscules du Matin**, que Mme Gérard

d'Houville a fait précéder d'une notice étrangement émouvante et délicatement amicale.

N'est-ce pas, au surplus, une des gloires les plus incontestables de notre pays d'inspirer la confiance au culte intellectuel et moral à tant d'hommes de races diverses, de langues différentes ? Il n'est point surprenant sans doute que des Suisses, des Belges, des Canadiens, même d'origine alémane, flamande, anglo saxonne, aient subi le prestige de notre lyrisme au point d'écrire en français ; mais que des Grecs, des Américains des Etats-Unis ou de Cuba, des Italiens, tant d'autres soient entrés dans la même voie, n'est-ce de quoi surprendre, de quoi défier l'admiration? Un groupe assez nombreux demeure assez fidèle au doux parler de l'Ile-de-France dans cette antique et toujours mystérieuse Egypte, et c'est en des poèmes d'une fermeté et d'un rythme remarquables que M. Héli-Georges Cattaui célèbre la **Promesse accomplie**, chante la terre natale, dédie son culte d'homme et de lettré parfait à la double mémoire de Pierre Puvis de Chavannes et de Claude Debussy, ou se voue religieusement à n'aimer plus que la terre morne de Judée.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Charles Dullin et l'Atelier.— Mort de M. Alfred Capus.

J'ai connu **Charles Dullin** en 1903. Il était commis chez un drapier lyonnais, rue des Capucins, un nommé Ricard-Bellemont invisible et présent, qui faisait fortune derrière un bureau à cylindre et considérait les artistes comme des malfaiteurs. Un grand nombre d'adolescents mesuraient les pauvres jours de leur pauvre jeunesse aux aunes de ce négociant. Craintifs, assidus et soumis, ils pantelaient dans l'espoir de remplacer un jour le chef de service, le blême caissier ou l'homme grisâtre du contentieux. Dullin, qui nourrissait d'autres desseins, allait dire des vers, le soir, parmi les buveurs de beaujolais, dans un café obscur et luisant comme une pharmacie. C'est là que je le rencontrai. Il était maigre, osseux, gauche, avec un regard d'une extraordinaire profondeur. Il écoutait, ne se mêlait pas aux discussions, soignait sa gorge qu'il avait faible. Il habitait sur la crète de la Croix-Rousse une chambre de canut que surplombait une soupente et d'où l'on

voyait un paysage de toits, de réverbères, de cheminées, de fleuves et d'arbres maladifs. Souvent, le soir, je l'accompagnai. Nous gravissions ensemble la « grand' côte » ou encore la montée Saint-Sébastien, qui se tord au flanc de la colline ainsi qu'un serpent de pierre. Nous parlions de nos poètes et de nos songes; nous entrevoyions un avenir d'enthousiasme et de pauvreté. Charles Dullin, déjà! aspirait à des croisades contre les infidèles du théâtre. Nous étions pleins de ferveur et de colère, sachant par cœur les *complaintes*, le second acte de *Peer Gynt*, *Tête d'or* et méprisant, — déjà — les sacrilèges académiques de maints vaudevillistes promis à l'Immortalité. Nous avions dix-sept ans.

Tout a vieilli depuis, sauf Charles Dullin. Sa foi ne l'a jamais quitté même en ses heures les plus mauvaises. Car il connut toutes les atrocités de la misère et non seulement la faim, l'hôpital, le divan des amis, mais l'obscur destin d'un Gorki du théâtre errant plein de révolte dans un monde de satisfaits et de prostitués. Nous avions pris ensemble, le 20 septembre 1903, le train pour Paris. D'autres Lyonnais, comme nous aventureux, nous accompagnaient: le peintre, Rouquayrol, le journaliste Albert Londres, le violoniste Achille Berger. Dullin dormit dans le filet et perdit son chapeau. Il arriva nu-tête dans Paris qu'un si grand salut n'émut point.

Notre colonie s'installa cité Bergère dans un hôtel gluant et nauséabond. La vie commença que nous souhaitions en notre province naïve. Jamais garno n'abrita plus authentiques songe-creux. Nous vivions de rien; encore ce rien nous manquait-il la plupart du temps. Nous étions les sans travail d'un état qui, au demeurant, n'enrichissait personne. Nous nous réchauffions au moyen d'une camaraderie qui se proclamait balzacienne. Mais Vallès y eût trouvé son compte. Les Lyonnais ont avec les Israélites ceci de commun qu'ils vivent toujours dans l'avenir, qu'ils subissent sans effort, partant sans grand mérite, les vicissitudes du présent. Nous connûmes des jours qui, à distance, nous paraissent affreux. Journaux, revues-théâtres, tout nous était fermé. Il y avait alors, devant chaque brèche du mur social, un vieillard farouche, ou un ventre jovial, qui se chargeaient de décourager la jeunesse. Il me souvient entre autres d'un fameux jocrisse, qui s'appelait Arthur Dupin. Il était au *Journal* chargé du « reportage parisien ». Un mauvais plaisant m'avait conseillé de lui demander

du travail. Je suis sûr que, durant toute sa vie, pourtant fertile en rigolades, ce bonze ne rigola jamais de la sorte; je crois qu'il finit par me jeter dans l'escalier. Ces hommes et ces mœurs ne sont plus, heureusement.

Un soir, Dullin revint à l'hôtel transfiguré :

— Je suis engagé, dit-il.

Il disait vrai. Dullin, le plus intelligent des comédiens de son temps, allait débuter au théâtre des Gobelins dans les *Aventures du capitaine Corcoran*. Soixante francs par mois et un vrai rôle ! Le faubourg acclama ce nouveau venu, qui, d'un pied hardi, faisait voler la poussière du vieux plateau. Dullin jouait, livrant aux bons bougres de ces quartiers lointains les trésors de sa foi et tout son cœur, et toutes ses forces. Il rentrait à pied, dormait hâtivement, repartait pour les répétitions. Cela dura des mois. Puis la niaiserie d'un tel métier le découragea. La bohême le reprit. Il erra dans Paris, connut des aventures. Alexandre Arnoux fit de cette vie un roman. La réalité dut être autrement cruelle ; mais Dullin seul la connaît. Ses amis le perdirent de vue. On le retrouva, longtemps plus tard, au Lapin agile, où il disait des vers pour un écu et une écuelle. Un soir, Robert d'Humières, directeur du théâtre des Arts, est assis devant un bock. Sur le tréteau, Dullin récite une ballade de Villon. Ce masque douloureux, cette voix poignante, cet art sûr, voilé, attentif et discret fascinent l'homme qui se lève, tend la main à l'acteur... C'en est fait. La roue a fait son tour : Dullin est sauvé et, avec lui, l'une des forces véritables de notre génération.

La suite, on la connaît. Dullin joua au théâtre des Arts les frères Karamazow. Du jour au lendemain, son nom connaît la notoriété ! C'était le plus dangereux des succès, celui qui surgit à l'improviste, quand on ne l'attend plus, qui soûle, qui étonne, qui tue les faibles et pousse au tragique la sottise des vaniteux. Charles Dullin va-t-il céder aux appels du boulevard ? Non. Il a rencontré Copeau, une extraordinaire communion unit ces deux hommes. Peut-être n'aiment-ils point les mêmes gens ; mais ils haïssent les mêmes choses : la machinerie, l'alcôve, les « scènes bien filées », le cabotinage, les combinaisons, les auteurs de table d'hôte. Leurs inquiétudes, leurs doutes, leurs recherches, leurs aspirations, leurs dégoûts se rejoignent.

Alors commence entre eux une amitié singulière, sans cesse

traversée par les faits et les hommes, jamais tout à fait rompue. Le Vieux-Colombier naquit de cette amitié. On ne sait pas assez quelle fut la part de Dullin dans le mouvement qui porta, jusqu'à présent, le seul nom de Copeau. Dès 1903, je l'entendais, au long de nos promenades nocturnes, à Lyon, proclamer des vérités qui font partie du pur dogme « coispelien ». Le jour où l'on écrira l'histoire véritable et complète de ce merveilleux effort, il faudra rendre à chaque ouvrier le salaire de sa besogne. Certes l'aîné, Copeau, fut le maître des compagnons. Il apportait à l'œuvre commune le haut exemple de sa probité, de son désintéressement; avec cela une vue droite et une culture exceptionnelle. Mais Dullin possédait le sens des réalisations, le don dramatique, une sorte de génie. Plus tard Jouvet vint : il fut l'inventeur de la maison, et le maçon, qui savait bâtir. Passons. Tout cela sera dit, quelque jour, et, peut-être, Copeau le dira-t-il lui-même. Il importe, pour l'instant, de spécifier que l'*Atelier* n'est ni la *suite*, ni l'*imitation* du Vieux-Colombier. (J'écris cela pour mon excellent confrère Gabriel Boissy qui s'y trompa.) Je pense que Dullin doit beaucoup à Copeau, et, en particulier, cette intolérance faute de quoi l'on ne saurait venir à bout des médiocres; peut-être lui doit-il aussi le goût des ouvrages de verve, et l'aversion des littératures dramatiques. Le Dullin, que nous retrouvâmes après les premières tentatives du Vieux-Colombier et la création de l'*Avare* en 1914, n'était point tout à fait celui que nous avions connu. Les intimes de Copeau ont dû faire d'identiques observations. Quant à moi, je discerne en toutes les « réalisations » du Vieux-Colombier la trace de l'homme qui fut le compagnon de mon adolescence, j'y reconnais des principes qu'il m'exposait jadis dans sa chambre de canut, grande rue de la Croix-Rousse, à Lyon, alors qu'Antoine fermait l'horizon dramatique et que toutes les audaces convergeaient vers une outrancière application de ses doctrines. Cependant Dullin continue Antoine. S'il est vrai que le petit théâtre de la rive gauche et l'Atelier sont, jusques aujourd'hui, les principales réactions tentées dans le monde contre la formule du Théâtre Libre, il ne l'est pas moins que Copeau, Dullin et Jouvet, tout comme Craig, Reinhardt, Pitoëff et Stanislawsky doivent au précurseur Antoine toutes leurs possibilités.

§

Avant d'être un théâtre, l'**Atelier** fut une école. On y procédait à l'éducation du comédien selon des méthodes rationnelles, c'est-à-dire en prenant le contrepied de l'enseignement officiel. Au Conservatoire, comme à l'école des Beaux-Arts, l'élève fréquente les chefs-d'œuvre avant de regarder la nature. Quand il connaît bien les hommes de marbre, on lui montre un homme nu, un vrai. Quand il sait dire, comme M. Duflos : « Mâdâbe mon cueur brûle pôr vôs d'une ardeur eterdalle ! » ou crier, à la manière de monsieur le fils Albert Lambert : « Moung d'Aragoung Ghalice Estramadoûre. Ah jeû pph-orte malheu-ureû à tout ce qui m'eut-hoüre ! » Enfin quand il sait à peu près imiter les bruits et simagrées de son professeur, le futur sociétaire est autorisé à « concevoir un rôle ». On devine ce que, muni de pareils bésicles à vitres de corne, il peut observer, et retenir. De pareilles absurdités ont chez nous force de tradition. Il est tout à fait inutile d'attirer là-dessus l'attention des ministres et des directeurs de la rue de Valois. Dullin le comprit très vite. Il me disait un soir, après une représentation du *Cid*, où ces messieurs et ces dames de la part entière avaient plongé la soierie lyonnaise dans la cuve de leur classicisme : « *On ne fera rien sans une école* ».

Copeau, lui, le comprit fort bien. Mais il dut jouer d'abord, faire sa preuve, commencer par le spectacle, finir par l'école. De là, sans doute, une vigueur qui ressemble à la détestation des anciens péchés. Le premier théâtre en France qui, levant le rideau sur son premier spectacle, ne laissa voir aucun acteur ayant acquis autre part la connaissance de son art, ce fut l'Atelier. Il ne s'agit point ici de substituer peu à peu la compagnie à la troupe : ce fut d'emblée que Dullin voulait un personnel absolument neuf. Les acteurs qui, l'an passé et cette année, jouèrent le drame de Calderon, apprirent tous chez Dullin à se servir de leur corps, de leur intelligence, de leur voix. On peut dire que le résultat est au-dessus de la discussion. Il n'y a pas, à Paris, de spectacle à ce point exact et vivant. Les jeunes comédiens de l'atelier joignent à l'aisance du gymnaste l'attention de l'artisan. Ils sont peut-être les premiers à savoir que l'homme en scène est, avant toute chose, une courbe, une tache, un simple élément de la fresque théâtrale. Aucuns, à aucun moment, ne « tirent la couverture ». Ils vivent hors du public, ils vivent entre eux

d'une existence merveilleuse, et, pour parler le jargon des critiques: transposée. Je disais, l'autre mois, que nous pouvions tout attendre de Charles Dullin. Il paie. Nous devons certes convenir que son effort bénéficie de maintes expériences auxquelles il ne fut point étranger. Quoi qu'il en soit, il nous apporte et nous apportera les formules que nous attendons. D'autres metteurs en scène viendront ensuite. Mais ils devront s'attacher à d'autres recherches. Je crois fermement que Charles Dullin nous délivrera de nos doutes, que son nom (et nul autre) désignera plus tard l'ensemble des travaux qui, de 1910 à 1925, doit aboutir à l'assainissement du théâtre. Ceci ne s'adresse point aux ricaneurs de brasseries et de coulisses. C'est de Florence, où méditent présentement des artistes tels que le grand Craig, la Duse, Edouard Schneider, Valéry Larbaud, que, loin des querelles de boutiques, j'envoie ces lignes au *Mercure*. Vus d'ici, certains « grands hommes » perdent leurs avantages. Dullin m'apparaît plus fort et mieux armé. Cela peut sembler drôle, et même burlesque, mais la gloire se mesure bel et bien au kilomètre de rails. On ne peut se figurer combien, d'ici, le président de la société des auteurs et le chef de musique de l'orphéon mussipontin se ressemblent. Les *Européens* sont rares, surtout depuis quelques années. Dullin travaille pour la joie des hommes. Le moment est proche où, en tous pays, — hors les terres de Quinson, le cap Weber, le pôle Wolf et les monts de la Motte-Ango, — on rendra justice à ce grand « collaborateur ».

§

M. Alfred Capus est mort. C'était, avec M. de Flers, l'un des dramaturges les plus démodés. Il survivait au boulevard. Une pièce, la dernière qu'il écrivit, et qui, je crois, avait pour titre : la *Traversée*, tomba lourdement malgré les efforts conjugués des critiques et des agents de publicité. Mais M. Capus avait eu du talent, un talent fait de vivacité, d'observation et de complaisance. Il connaissait fort bien la bohème des affaires, ces viveurs hagards et remuants qui hantent les environs de la Bourse. Lui-même se dispersa beaucoup. Mais la grande préoccupation de sa vie littéraire semble avoir été d'écrire le roman ou la pièce des faux affairistes, des illuminés de la spéculation, des cénacles mercantiles, — quelque chose comme un mélange de Mürger et du Balzac de *Mercadet*. Il faillit y parvenir avec son meilleur ouvrage : *Bri-*

gnol et sa fille, une pièce excellente, souvent imitée, où l'avenir trouvera peut-être un de ces personnages dits de transition chers à Barbey d'Aurevilly. Un peu de résistance aux caprices de la mode eût fait de cette pièce un chef-d'œuvre dont M. Alfred Capus était certainement capable. Comme beaucoup d'écrivains gais, il aspirait en vieillissant à passer pour un « auteur sérieux ». La guerre lui en fournit le prétexte ainsi qu'à M. Lavedan, son collègue à l'Académie. Comme lui, il se répandit en proses patriotiques et figura au premier rang de ces prophètes non mobilisables dont il eût, au temps de sa jeunesse et de son esprit, tracé de fameuses caricatures. Il paraît que cette feinte gravité ne l'empêchait point de demeurer, dans le privé, un compagnon enjoué et fort caustique. Au surplus, un brave homme, et qui vécut d'un labeur incessant.

HENRI BÉRAUD.

HYGIÈNE

La lutte contre la tuberculose.—Ce qui est fait. —Sanatoria et dispensaires. — Une nouvelle forme de la lutte anti-tuberculeuse : le village de tuberculeux, Papworth.

Quand on interroge aujourd'hui un médecin informé, on est frappé de le voir ramener presque toutes les maladies de l'homme civilisé à trois groupes : les maladies tuberculeuses, les maladies syphilitiques, les intoxications.

Ces grandes familles de maux sont les pestes modernes, adaptées aux formes de notre vie, menée à toute vapeur, impliquant la faim, la promiscuité et l'excitant artificiel.

Cette pathologie constitue, sans doute, l'un des traits caractéristiques de notre civilisation. Arrêtons-nous aujourd'hui à la tuberculose pour sonder les causes profondes de son extension, mesurer l'étendue des périls qu'elle fait courir à la race humaine et rechercher les meilleurs moyens de la combattre. Elle est vraiment la grande lèpre des peuples modernes. Le quart des sujets qui composent une génération hébergent le bacille tuberculeux et il en tue au moins le huitième. Il est plus meurtrier, à lui seul, que tous les autres germes réunis des maladies épidémiques et contagieuses.

Profitant de la guerre atroce qui a fait reparaître des famines et

allumé des épidémies, la tuberculose a multiplié ses atteintes. Elle a choisi de préférence ses victimes parmi la foule des anciens prisonniers. Elle est aussi la maladie des pauvres gens et des pauvres logis. Il y a longtemps qu'on a montré qu'à Paris, les tuberculeux étaient dix fois plus nombreux dans le quartier de Plaisance que dans celui des Champs-Elysées. Marc d'Espine a fait les mêmes constatations à Genève, où la mortalité par phtisie entre dans la proportion de 23 °/° pour la classe pauvre et ne s'élève qu'à 7 °/° pour la classe aisée. Drysdale a observé la même proportion dans les décès, à Londres, et Holti à Helsingfors.

Sur 10.000 Parisiens, 40 meurent annuellement de tuberculose, mais, pour l'ensemble de la France, sur 10.000 habitants, 30 seulement sont emportés par cette maladie. L'année dernière, sur 50.000 décès parisiens, on a compté 15.000 cas de tuberculose, dont 8.000 environ avaient atteint des provinciaux immigrés.

La mortalité par tuberculose est de 11 pour 10.000 habitants dans le quartier des Champs-Elysées, de 20 pour 10.000 habitants dans le quartier de la Madeleine, et de 104 pour 10.000 dans le quartier des Epinettes.

L'extension extraordinaire prise par cette maladie est due à l'encombrement des petits logements, à l'insuffisance alimentaire et à l'alcoolisme. L'air putride des chambres surpeuplées est mortel pour les poitrines délicates prédisposées à l'ensemencement du bacille.

Les médecins signalent que, depuis quelque temps, la tuberculose présente une gravité particulière chez les pauvres gens. Elle prend aujourd'hui des allures rapides. Elle ne reste plus, comme autrefois, latente, pendant de nombreuses années, et paraît perdre sa tendance naturelle à la guérison spontanée. La cause de cette aggravation réside dans les conditions mêmes de la vie urbaine. Les progrès de l'hygiène ont, sans doute, amélioré les conditions de résistance de l'organisme humain, mais l'alcool, le surmenage et la sous-alimentation, corollaire obligé de la cherté de la vie, ont neutralisé, et au delà, les bons effets des mesures générales propres à sauvegarder la santé publique.

Ce qui se passe sous nos yeux justifie la cruelle maxime : *Vœ miseris !* Pour diminuer la mortalité tuberculeuse, il faudrait apporter dans la lutte deux agents essentiels de succès : la volonté d'aboutir et la continuité dans l'effort.

Le programme d'action est connu. Il consiste à donner aux travailleurs des logements aérés, propres et salubres, à combattre la contagion, à y soustraire les enfants, à supprimer l'alcoolisme, à diminuer la misère, à faire comprendre enfin à ce pays que la tuberculose qui tue, bon an, mal an, de 80.000 à 100.000 Français n'est, en définitive, qu'une des faces de la question sociale. Mais un programme ne vaut que par la manière dont on l'exécute. Or, aucun des articles de celui que nous préconisons n'a encore été complètement appliqué. Les hôpitaux des villes ne sont, trop souvent, que des *tuberculoseries*. Les hommes ont gaspillé les milliards pour s'entretuer, mais ils n'ont pas trouvé ceux qui seraient nécessaires pour créer les organisations spéciales où le bacille serait peut-être mis hors de cause. Ceux qui se disent les pasteurs de peuples n'ont pas encore donné aux phtisiques sans ressources le moyen de vivre dans un air pur. Ces malheureux viendraient peut être à bout du mal s'ils avaient un bon lit pour dormir, un peu de bon air à respirer, une nourriture réparatrice et surtout ce repos que leur indigence ne leur permet pas de prendre. Personne ne veut employer ces misérables qui travaillent mal et qui contaminent leurs camarades. On clôt les portes devant ces pauvres femmes, ouvrières ou domestiques, qui apportent les germes dans les familles et le transmettent aux enfants. Tous ces infortunés sont redoutables à la société.

L'hôpital n'est pour eux qu'une antichambre de la mort. Peu à peu, sous prétexte de defense sociale, on les évince de presque partout. Demain, si l'on n'avise, on verra renaître les pratiques du moyen âge et on traitera les tuberculeux en pestiférés. Il faut que l'on sache que, pendant bien longtemps, aprés le début de leur maladie, l'immense majorité des tuberculeux est guérissable.

Les sages, les dociles, les patients et les obstinés qui se contentent de bons aliments, de bon air et de repos, viennent presque toujours à bout du mal. Les autres, les ignorants, — et combien aiment à ignorer la gravité de leur mal ! — sont avides de trouver la panacée qui les guérira. Hélas ! Le spécifique souverain reste à découvrir.

En beaucoup de pays, les *sanatoria* ont symbolisé la lutte contre la tuberculose. La cure d'air, la chaise longue et l'alimentation réparatrice sont le trépied sur lequel repose la cure. Mais

les bons résultats qu'on y obtiendra ne sont pas toujours durables. Quand les malades sortis du sanatorium reprennent leur travail et se trouvent replacés dans les conditions ordinaires de leur vie, le bacille se réensemence et tout est à recommencer.

Ils augmenteraient leurs chances de vaincre le mal s'ils entraient dans les sanatoria dès les premières atteintes du mal. Mais ils attendent au dernier moment, craignant d'abandonner leur famille dont ils sont ordinairement les seuls soutiens. Ils savent qu'eux partis, le pain manquera peut-être au logis. L'assistance donnée aux familles des tuberculeux est prévue dans certains pays. Mais les prévisions sont toujours insuffisantes. Alors les malades rentrent au foyer avant d'être rétablis. Leur présence est indispensable à la maison. Et, longtemps avant de prendre cette décision qui compromet le résultat de toute la cure, ils ont déjà perdu le repos moral qui est, au point de vue du succès, aussi nécessaire que le repos physique, la cure d'air et la suralimentation.

Du jour au lendemain, en sortant du sanatorium, ils se replacent dans les conditions de travail et d'existence qui les avaient désignés aux coups du bacille. De sorte que la guérison définitive est compromise. Ils bénéficient d'une certaine survie, mais trop souvent le germe redoutable finit par sortir vainqueur de ce long duel. Ailleurs, faute de ressources importantes, on a créé des *dispensaires* relativement peu coûteux, où l'on distribue des médicaments et des conseils. Mais de quelle utilité sont ces remèdes quand les tuberculeux couchent dans des logis insalubres, mangent mal et continuent à travailler ? Ce n'est pas avec de bons conseils donnés aux malades, ni en leur remettant un crachoir de poche, des pilules et de vagues cachets qu'on arrêtera le mal. Ce n'est pas en préconisant la propreté corporelle, le nettoyage humide des parquets, la sobriété, l'aération des pauvres logis qu'on mettra un terme à l'hécatombe. Il faut autre chose pour que les milliers de poitrinaires dispersés aux champs et dans les villes cessent de traduire le péril universel que fait courir aux hommes la tuberculose.

Ce quelque chose, nous le trouvons réalisé dans la bourgade de Papworth, située à environ quinze milles de Cambridge. Là, autour d'un château, entouré d'un parc magnifique et de 140 hectares de terres cultivées en prairies, se sont essaimées des

maisons nombreuses: c'est un village de tuberculeux. Le château est devenu un hôpital. Parsemés dans les bosquets, une centaine de petits châlets individuels, construits en bois, et pouvant contenir un lit, une chaise, une table, reliés aux services centraux par un double réseau électrique de lumière et de sonnerie permet l'ensoleillement et l'aération continus.

Des salles de réunion, des réfectoires, des lavabos, des ateliers nombreux et variés ont été judicieusement aménagés. On trouve parmi les habitants de Papworth des menuisiers, des charpentiers, des ébénistes, des cordonniers et des selliers, des joailliers. Le jardinage et l'élevage des animaux de basse-cour sont également pratiqués. Mais on ne fait pas de grande culture, trop fatigante pour des tuberculeux. Tous les ateliers sont largement aérés et baignés de lumière. Les maisonnettes du village comprennent chacune un rez-de-chaussée et un étage. Elles ont trois ou quatre chambres et une cuisine-salle à manger. La chambre du malade donne sur un balcon couvert, permettant l'aération continue. Le jardin et la basse-cour donnent des légumes et des œufs. C'est là que le tuberculeux vit avec sa famille et ses enfants. Des infirmières surveillent l'hygiène du logis.

Cette cité comprend une école, des magasins d'objets fabriqués, une église, une maison de poste, en somme tout ce qui est nécessaire à la vie en commun.

Quand le malade arrive, le médecin l'observe. Il est dirigé sur l'hôpital s'il est gravement atteint, sur le sanatorium et les ateliers s'il peut vivre de la vie commune et travailler. Une amélioration survient-elle, on soumet le malade à l'épreuve d'une vie plus libre dans un *hostel*, sorte de grand cottage comprenant des chambres, des salons, une galerie d'aération, des salles à manger. L'épreuve est-elle favorable, le malade peut s'installer dans une des maisons du village avec sa famille. Il continue à travailler aux ateliers communs. Le produit de la vente des objets fabriqués est employé à donner un salaire aux ouvriers. La colonie ne doit pas faire de bénéfices.

Sans cesse le village s'étend par la main-d'œuvre locale, c'est-à-dire à des conditions de bon marché défiant toute concurrence.

Il s'agit là d'un lieu de reconstitution physique et morale où se rencontrent les représentants des classes sociales les plus diverses. Mais la similitude de vie collective menée à Papworth crée un

esprit commun et fait naître une sorte de confraternité étroite entre les habitants que le même péril a menacés.

Des fondations privées ont permis d'entreprendre l'œuvre. Puis sont venues des subventions publiques. D'autre part, la vente des produits fabriqués ou récoltés est une source appréciable de revenus. Une société est propriétaire de Papworth. Elle administre, par un Conseil exécutif, le budget de la colonie.

Un tuberculeux guéri s'en va t-il? Sa maison devient disponible. Un malade meurt-il? L'administration place sa femme et ses enfants. La veuve ne possède point la maison. Les malades n'en sont que locataires, et cela est préférable, car le droit de propriété deviendrait un obstacle à la continuité de l'institution.

La cité de Papworth s'étend tous les jours, suivant les besoins. C'est le Dr Warrier-Jones qui est l'âme de la cité. Il y a six ans qu'il a ouvert l'hôpital, puis le sanatorium, puis les ateliers, puis les premières maisons, enfin l'hostel. Il faut, pour mener à bien pareille tâche, une âme apostolique et des qualités d'administrateur peu communes.

Voilà une nouvelle forme, — la vraie sans doute, — de la lutte antituberculeuse. Qui jettera les bases du premier village de tuberculeux français? Aurons-nous bientôt notre Papworth ?

Dr MAURICE BOIGEY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Edouard de Pomiane : *Bien Manger pour Bien Vivre* ; essai de gastronomie théorique ; préface par Ali Bab ; Albin Michel. — Thomas B. Osborne et Lafayette B. Mendel : *Influence des facteurs alimentaires sur la croissance*, Journal of biological chemistry. — E. Gley : *Quatre leçons sur les sécrétions internes* ; 2e édition revue et corrigée, J.-B. Baillière.

Le physiologiste distingué qui se cache sous le pseudonyme de Pomiane a écrit des pages charmantes sur la façon de **Bien Manger pour Bien Vivre**. Lisez son chapitre sur *les Menus*. Il faut dans tout repas un plat culminant ; tout ce qui précède doit tendre à préparer nos sens pour la dégustation de ce plat ; tout ce qui suit devra simplement atténuer nos impressions de façon à ce qu'on n'ait pas trop de regret de ne plus manger. Vous avez invité vos amis à manger un civet de canetons ; il doit être copieux, pour qu'ils puissent en prendre, en reprendre, en réclamer de nouveau.

S'il tarde à paraître sur la table, si les entrées sont trop nombreuses, ils protesteront et demanderont à grands cris : « Le civet » !... Et, ce civet, qui dans un repas officiel n'est qu'une entrée, devient chez vous un monument. Grâce à votre civet, vous ferez des heureux ; et, plus tard, se rencontrant un jour, deux de vos anciens convives se diront : « Te souviens-tu de ce civet que nous avions mangé chez X .. ? On a bien vieilli depuis ! tes cheveux ont blanchi... » Votre civet sera devenu un point dans l'espace et dans le temps.

Mais ce civet, comment sera-t il amené ?

Oh ! bien simplement. Quelques huitres pour se « faire la bouche » ; des œufs brouillés aux pointes d'asperges, pour « l'entretenir » ; quelques jeunes truites au bleu arrosées de beurre bien frais ; le civet ; les laitues braizées servies entières sur des croûtons, reposant eux-mêmes sur un lit très mince de petits pois. Des noisettes d'agneau grillées vous feront, par leur saveur un peu forte, oublier momentanément, sans trop de regret, la caresse du civet. Un bon fromage, une bonne tarte aux fruits très croustillante et vos invités réclameront le café *dans la salle à manger*, pour faire durer encore quelques instants les douces jouissances qu'ils ont éprouvées...

Et la page sur *les fromages*. Vous savez que ceux-ci résultent de l'action fermentative de certains microbes sur le lait coagulé ; les odeurs et les saveurs des divers fromages sont dues à des décompositions variées et plus ou moins avancées des albumines. Seul l'homme raffiné est capable de trouver de la jouissance à consommer ces produits de putréfaction.

Seules, les nations ultracivilisées, les nations qui ont eu une Renaissance artistique, ont une gamme de fromages : la France a ses Camembert, ses Brie, ses Roquefort, etc., l'Italie ses Gorgonzola, ses Cacecavallo, son Parmesan. Les fromages suisses, anglais, allemands sont des préparations plus compliquées peut-être, quant à leur fabrication, mais de beaucoup inférieures au point de vue microbien et artistique. Ce sont les fromages des pays protestants.

A propos des liqueurs, l'auteur se pose la question : l'alcool est-il un poison, l'alcool est-il un aliment? la réponse est toute trouvée.

Puisque nous avons cent autres aliments que l'alcool, supprimons l'alcool aliment. Conservons l'alcool poison comme nous conservons le tabac poison, le café poison. Lorsque nous rencontrons sur le chemin de notre vie une bonne bouteille de vieille eau-de-vie de vin, repérons la maison bénie où elle se trouve. Frappons périodiquement à la porte de

l'heureux propriétaire, non seulement pour le voir, mais pour faire une politesse à sa vieille bouteille.

On le voit, pour M. de Pomiane, la gastronomie est un art; mais elle est aussi une science, et c'est en physiologiste que l'auteur a écrit les chapitres sur les divers aliments, sur les mécanismes de la digestion, sur l'absorption et l'assimilation sur l'influence du psychisme sur la digestion, etc.

Un chapitre fort curieux est consacré à la cuisine chez les différents peuples; un autre, aux grands principes culinaires.

Dans la préface qu'il écrit pour ce livre, le célèbre Ali-Bab dit que de Pomiane est, en même temps qu'un savant biologiste, un médecin, et que d'une façon générale les médecins ne craignent personne en matière de gourmandise; c'est de plus un cuisinier émérite, un praticien consommé. On trouvera dans *Bien manger pour bien Vivre* une foule de recettes, qui, pour être raisonnées, n'en sont pas moins excellentes.

§

Depuis une dizaine d'années, dans les laboratoires de physiologie des Etats-Unis, on poursuit des recherches expérimentales fort intéressantes sur **l Influence des facteurs alimentaires sur la croissance**. Osborne, Lafayette, Mendel et leurs élèves, ont opéré surtout sur les Rats blancs. Ils ont mis en évidence le fait tout à fait curieux que voici : Certains protéiques, la gliadine du blé ou du seigle, l'hordéine de l'orge, lorsqu'ils constituent l'aliment azoté exclusif des jeunes Rats, ne permettent pas la croissance, tout en laissant l'animal en état d'équilibre : le Rat cesse de croître, garde sa taille et son poids, et continue à bien se porter; mais la croissance reprend, même au bout d'un temps assez long (jusqu'à 290 jours), longtemps après l'époque où elle aurait dû être normalement achevée, dès qu'on change l'alimentation, c'est-à-dire qu'on y introduit d'autres matières azotées. L'arrêt de croissance tient au déficit de certains *amino-acides*.

En chimie biologique, on attache maintenant une grande importance aux amino-acides ; ce sont les matériaux de construction de la partie azotée de la matière vivante; la digestion décompose les albumines en leurs amino-acides. Les amino-acides sont au nombre d'une vingtaine et peuvent donner lieu à un nombre formidable de combinaisons, des milliards de milliards. Les di-

verses particularités des espèces animales et végétales, et même des individus, se ramèneraient à des combinaisons spéciales d'amino-acides, et par conséquent doivent être considérées comme étant de nature chimique.

Parmi les amino-acides, la *lysine* paraît être l'agent le plus puissant de la croissance. Les jeunes rats nourris exclusivement avec de la gliadine cessent de croître, faute d'une quantité suffisante de lysine. Il suffit en effet d'ajouter 3 pour cent de cette substance au régime pour que la croissance reprenne. Le lait, le fromage, la viande sont riches en lysine. Mais l'albumine du lait ne renferme pas assez d'un autre amino acide, riche en soufre, et important pour la nutrition, à savoir la *cystine*. En sorte qu'un régime lacté exclusif trop prolongé finirait par se montrer insuffisant.

Les physiologistes arrivent ainsi à cette conclusion : tout régime exclusif et monotone est mauvais ; *pour bien vivre il faut varier constamment les aliments.*

§

Le grand mystère de la vie a été jusqu'à présent le problème de la croissance. Or, voici qu'on découvre expérimentalement les causes chimiques de la croissance et de la genèse des formes. Nous venons de voir le rôle de certains amino acides, tels que la lysine. Mais apparaît également l'importance des sécrétions déversées directement dans le sang par certaines glandes.

Je ne puis que conseiller à ce sujet la lecture des **Quatre leçons sur les sécrétions internes**, du professeur Gley, livre récent qui est déjà à la deuxième édition. C'est un exposé remarquable, à la fois historique et critique, de la doctrine des sécrétions internes ou *hormones*. Dans la quatrième leçon, l'auteur montre que l'étude de ces sécrétions a entraîné « une révolution en biologie ».

Voici qu'à côté des corrélations d'origine nerveuse se placent des corrélations neuro-chimiques et des corrélations purement chimiques ou humorales. Le système nerveux se trouve dépossédé de son pouvoir absolu.

Philosophiquement, au point de vue de la biologie générale, la théorie des corrélations de nature chimique bat fortement en brèche toute doctrine vitaliste, comme je l'ai montré en 1911. Voilà qu'il est établi que la régulation de plusieurs grandes fonctions se fait sans la partici-

pation du système nerveux, au moyen de substances qui proviennent du fonctionnement même de certains organes ; c'est, comme je le disais il y a déjà vingt ans, une auto-régulation. Une substance formée dans un organe donné est de composition telle qu'elle constitue l'excitant approprié d'un autre organe.

Un des chapitres les plus intéressants de la biologie moderne est l'étude de l'influence exercée par les hormones des glandes génitales sur les caractères sexuels psychiques, et morphologiques. Je compte revenir ici sur cette question prochainement.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Robert-Louis Stevenson : *Dans les mers du Sud*, Edit. de la « Nouvelle Revue française ». — Etienne Bartet : *La Tramontane*, Ollendorf. — E. de Clermont-Tonnerre : *U. S. A.*, Bernard Grasset. — Yorska : *Une actrice française aux Etats-Unis*, Edit. Fast. — Jean de la Jaline : *Visions de Sicile*, Etienne Figuière. — Pierre François : *Paris-Leipzig et retour*, Maison française d'art et d'édition.

Les éditeurs de la *Nouvelle Revue française* ont publié un curieux volume, — le récit d'un Américain concernant une expédition **dans les mers du Sud** où il a consigné des *expériences et observations faites dans les îles Marquises, les Pomotou et les Gilbert, au cours de deux croisières sur le yacht* « le Casco » *et le schooner* « l'Equateur », par M. Robert-Louis Stevenson. L'auteur était plutôt mal en point, valétudinaire, quand on lui conseilla ce voyage, — gagner ces quartiers d'Océanie, qui ont toujours passé pour des îles enchantées et y faire sa convalescence.

On peut se rappeler les impressions que Pierre Loti en rapporta autrefois et le délicieux roman qui commença sa réputation. Mais en somme les terres isolées du Pacifique, surtout à l'époque moderne, furent assez peu fréquentées par nos voyageurs. L'Amérique en est plus voisine et devait s'y intéresser davantage.

Du reste, ce sont, a-t-on pu dire, des îles de rêve, et dont le climat délicieux ne pouvait qu'être favorable à notre explorateur. On trouvera, dans le volume qu'il a publié les incidents et les circonstances de ce long séjour ; mais « aucune partie du monde, affirme-t-il, n'exerce une attraction aussi puissante sur ceux qui la visitent ; l'impression en est unique ». Il arrive au soleil levant dans les îles Marquises et en garde un souvenir ineffaçable. La relation donne de même de curieux détails sur les îles Pomotou et les Gilbert, et il n'y a qu'un malheur, c'est que ces délicieuses

régions sont habitées par des anthropophages. C'est l'ombre du tableau. Le cannibalisme en effet est resté en usage dans diverses régions d'Océanie et nous nous rappelons toujours le festin dont parlait jadis le comte Fertetie de Tolna dans son expédition des îles de la Sonde et où la chair humaine était surtout le plat de résistance. Evidemment « tous les goûts sont dans la nature », comme disait cet autre; mais la survivance de telles pratiques dans une des régions les plus délicieuses d'Océanie est bien pour indisposer les voyageurs et nous comprenons qu'elle jette un certain « froid ».

§

De M. Etienne Bartet on peut signaler encore de remarquables notes de voyage en Italie : **La Tramontane**, — des lettres écrites de Turin, Pise ; de Florence où il séjourna assez longuement ; de Rome où il s'arrêta de même et tout en visitant aux environs Frascati, Tivoli, Ostie. C'est enfin Naples, Ischia, Capri, etc. M. Etienne Bartet donne les impressions d'un curieux d'art en même temps que de vie sociale, et il a pu effectuer dans un pays toujours remarquable de longues et intéressantes promenades. Mais son livre est quand même un livre *à côté* ; ce n'est qu'un journal de route. Les monuments, les œuvres d'art qu'il rencontra, il ne fait que les indiquer, en attendant sans doute un ouvrage d'étude qui se trouve peut-être dans ses intentions, et ce qu'il donne, ce sont surtout des promenades, des tableaux de la rue, le pittoresque des rencontres. En général, il ne décrit rien ; il parle seulement des êtres et des choses ; dans la rue comme dans les musées, il évite la longueur des descriptions. Ses lettres réunies ont tout l'agrément de ce genre de production, où l'on peut dire ce que l'on veut, en toute liberté, en toute fantaisie, et à leur lecture on retrouvera l'agrément de ses heures de flâneries, — de ses trouvailles pittoresques et de ses recherches heureuses.

§

U. S. A., *petites notes sur un grand pays*, est une curieuse publication de M. F. de Clermont-Tonnerre sur le pays Yankee dont tout le monde parle, mais qui n'est guère connu encore que très superficiellement. Aussi pourra-t on tenir compte de certaines de ces remarques. C'est, à New-York, les réclames à la lumière électrique, mélangées à des sentences religieuses : ail-

leurs, il est parlé de l'aménagement des chutes du Niagara dont on peut faire le tour en deux heures avec un trolley. Au bas des chutes, un petit navire stationne et a pour mission de repêcher les corps des suicidés. En Amérique les repas sont rapidement expédiés Manger n'est pas un plaisir ; ce n'est qu'une fonction, un besoin qu'on satisfait le plus rapidement possible. Dans la plupart des restaurants, il n'y a ni délicatesse, ni raffinement dans la cuisine. On en arrive même à servir tout le repas ensemble dans des plats à compartiments, afin que le client puisse « faire» plus vite. On peut passer sur le menu ; quant à la boisson, c'est de l'eau, — et même de l'eau salée. Et les Etats-Unis ont prohibé nos vins, — en ont fait même vider des barriques dans l'Hudson, — après avoir défendu, il est vrai, toute liqueur alcoolique. Il ne reste plus aux amateurs que la ressource des pharmacies, — où des bars spéciaux débitent les liqueurs de leur goût.

Le petit volume de M. F. de Clermont-Tonnerre donne bien d'autres détails curieux sur le pays et les habitants, et je regrette de ne pouvoir m'y arrêter davantage. Mais c'est un livre à lire.

§

Une actrice française aux Etats-Unis : le Journal de Mme Yorska, fondatrice du *Théâtre français* à New-York, va de Noël 1912 jusqu'au mois d'août 1914, traverse la longue période de guerre et finit après l'armistice. C'est un récit intéressant surtout le théâtre et la vie mondaine avec les chapitres de la première partie, dont certains parlent de la Française sur la scène américaine, de Sarah Bernhardt au Music-Hall, de la French Drama Society, d'un thé chez Danie Fnohman, etc. La seconde partie du volume parle de choses analogues, mais y intercale la guerre qui commence bientôt, et eut des répercussions sur toute la planète. On sait l'intérêt qu'y prirent les Américains, — et jusqu'à venir avec armes et bagages nous donner le coup de main final aussi, Mme Yorska, Française d'élection, enregistra avec anxiété les nouvelles qui parvenaient du front. Elle parle des Allemands naturalisés américains comme de la bataille de la Marne dont parviennent les détails, — tout cela mêlé aux affaires, aux préoccupations habituelles. Ensuite elle consigne à mesure les informations qui parviennent sur le conflit,

comme de parler de la « cautèle » allemande qu'elle était bien placée pour constater. Enfin l'Amérique se prépare à intervenir ; c'est la déclaration de guerre et l'entrée en ligne des forces qui amènent bientôt la capitulation de l'Allemagne. Dans la préface, l'auteur déclare que les soldats américains venus en France ne l'ont pas vue comme elle est réellement. Le fait est qu'on leur a montré bien des choses, — sauf le principal.

Les **Visions de Sicile**, de M. Jean de la Jaline, sont les notes d'un voyage, surtout à travers l'art et l'histoire de l'île, et rappelant d'abord l'occupation arabe et normande, qu'on retrouve à Palerme avec le Palais et sa délicieuse chapelle ; la cathédrale de Monréale et les vieilles constructions musulmanes qui s'appellent la Cuba et la Ziza. Des anecdotes et légendes sont rappelées ; on parle de la Martinana et de San Cataldo. Il passe à Cefalu et visita la cathédrale de Roger II, et l'on retrouve dès lors la Sicile grecque, les temples d'Agrigente, Syracuse, des cimetières et des catacombes, Taormine, — et surtout cela, le cône dominateur de l'Etna. M. Jean de la Jaline a fait un beau et intéressant voyage.

De M. Pierre François il me reste encore une brochure sur **Paris-Leipzig et retour** à propos de la célèbre foire du lieu. On nous parle du trajet et des préparatifs du voyage : ce sont ensuite les impressions du trajet, l'arrivée dans la ville, les deux foires qui s'y tiennent, etc. Il y a ensuite des « remarques et constatations », puis c'est le retour par Berlin et « une conclusion », cette brochure offre enfin quelques reproductions photographiques et des fac-similés.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Sergius : *Le Pape d'hier et le Pape d'aujourd'hui : Benoît XV et Pie XI*, Stock. — Guy-Grand, G. Bernovilleet A. Vincent : *Sur la Paix religieuse*, Grasset. — Mémento.

Une sorte de balancement curieux fait succéder les papes diplomates et politiques aux papes intransigeants et mystiques. C'est ainsi que Léon XIII a remplacé Pie IX et que Pie X a succédé à Léon XIII. A son tour Benoît XV, Sergius le montre dans son livre, **Le Pape d'hier et le Pape d'aujourd'hui**, a rappelé Léon XIII, et par suite Pie XI, comme l'indiquerait le choix

de ce nom pontifical, devrait se modeler parmi ses prédécesseurs sur les deux grands lutteurs plutôt que sur les deux habiles négociateurs, mais toutes ces différences sont-elles bien réelles ? et tous les souverains pontifes n'ont-ils pas au fond la même devise : *Instaurare omnia in Christo ?*

Ce fut une grande et belle figure que Pie IX. Alors que tout les papes ont un peu l'air en bois, mettons en bronze, si l'on préfère, lui était une vraie créature vivante et vibrante. Certaines de ses paroles ont fait frémir tous les cœurs, et nous autres Français nous n'oublierons jamais les cris de douleur émouvante que lui arracha notre défaite de 1870 et les anathèmes dont, vieillard désarmé et détrôné, il foudroya l'orgueilleuse Prusse contemptrice du droit. En comparaison, son subtil et retors successeur manqua un peu de grandeur morale. Quant au successeur de celui-ci, il ne rappela vraiment que par le nom le grand Pie IX. Les offensives hautaines du *Syllabus* avaient une autre allure que la mesquine petite chasse au modernisme, et si les premières se faisaient racheter par une égale et héroïque intransigeance contre les puissances de la terre, la seconde n'a vraiment pas su se faire pardonner son étroitesse doctrinale par une correspondante sévérité impériale. Du moins le pontife qui avait eu le tort de se taire pendant les quelques jours qui précédèrent la catastrophe mourut-il de désespoir de n'avoir su prévenir ce déchaînement d'horreurs. Là où Pie IX aurait foudroyé, lui Pie X tomba foudroyé, les deux attitudes sont belles.

Celle de Benoît XV, à parler franc, ne le fut pas. Le souverain pontife aurait eu pourtant un bien beau rôle à jouer et même plusieurs rôles entre lesquels il pouvait choisir. Il aurait pu être le vengeur de la justice outragée, dénonçant à haute voix les crimes et frappant sans pitié les coupables. Il aurait pu aussi être le père commun des fidèles, pleurant et suppliant, et bénissant tous ses fils sans en maudire aucun. Mais il ne fut que le prêtre politique essayant de repêcher dans le gouffre sanglant sa vieille couronne temporelle et misant à parts égales sur les quatre chevaux de l'Apocalypse. Jamais, semble t-il, la papauté n'était tombée si bas. Mais comme ses destins sont indépendants des choses de ce monde, la tourmente finie, elle reprit son rôle d'administration sereine de l'Eglise, et les trois dernières années de Benoît XV furent pacifiantes et fécondes.

Par certains côtés Pie XI diffère fort d'avec ses prédécesseurs. Ce n'est pas un paysan à demi ignorant comme Pie X, ni un diplomate armorié et roué comme Benoît XV, c'est un bon bourgeois solide et savant, un beau rat de bibliothèque, mais qui sait sortir de ses livres pour prendre contact avec les réalités tout comme un diplomate de carrière, et qui alors, sans roueries et même en se laissant prendre aux roueries des autres, par exemple du cardinal Bertram, prince-évêque de Breslau, ne se tire pas mal de sa mission. D'autre part, au physique, c'est un robuste compagnon escaladeur de cimes (c'est le premier pape, je crois, dont l'alpinisme puisse s'enorgueillir) et faisant complet contraste avec Benoît XV, chétif, myope et boiteux. Il a d'autres qualités encore pour nous, profanes. Il est large d'esprit en scolastique comme en politique. Sans être, certes, rosminien, puisque Rosmini a été blâmé par l'Eglise, il a eu des amis rosminiens et ne s'est pas cru maudit pour exécuter la dernière volonté de l'un d'eux en plaçant deux lampes d'argent ciselé sur la tombe du philosophe en disgrâce ; on peut donc supposer qu'il ne dégringolera pas comme Pie X dans la manie : « Cherchons l'hérétique ! » De même son premier geste pontifical a été la bénédiction *urbi et orbi* donnée en public du balcon de Saint-Pierre, ce que n'avaient osé faire ses trois prédécesseurs; on peut donc supposer, ici aussi, qu'il laissera dormir le vieux fantôme du pape-roi, et ne se croira pas obligé de se tenir comme captif dans son palais du Vatican. Tout ceci est d'excellent augure, et il ne serait pas impossible que sous un tel pontife l'Eglise connût des jours glorieux. Qui sait si la réunion des sièges d'Orient, qui sait même si le rapprochement des sectes protestantes ne se réalisera pas grâce à lui? Le christianisme, qu'on a parfois voulu transformer en un maigre balai hirsute, est un arbre immense où, comme dans la parabole de l'Evangile, tous les oiseaux du ciel peuvent venir nicher.

Pie XI a été un pape improviste, comme Benoît XV, comme à peu près tous les papes d'ailleurs, ce qui donne à leur succession un caractère de variété plus grand qu'on ne croirait. Le cardinal Ratti était primé par plusieurs membres du Sacré Collège, et encore moins s'attendait-on, en 1914, à l'élévation de l'archevêque Della Chiesa qui n'était cardinal que depuis quatre ou cinq mois. Mais comme le pape doit être élu à la majorité des deux tiers, il en résulte que le plus souvent les cardinaux bien en vue sont

écartés au profit de candidats plus obscurs sur qui l'entente peut mieux se faire. Ajoutez à cela l'ancienne « exclusive » de certaines puissances qui s'exerçait contre les candidats les plus papables. C'est ainsi qu'à la mort de Léon XIII, le cardinal Rampolla aurait été élu sans le veto de l'Autriche. Il aurait encore été peut-être élu en 1914 s'il n'était pas mort peu avant la vacance, empoisonné, nous dit Sergius, qui ajoute : « Il est pourtant absolument certain qu'il ne s'agissait pas d'un crime politique ». Ce relent de poison des Borgia est étrange de notre temps et on aimerait avoir des éclaircissements sur cette mort inattendue. Le cardinal Maffi aurait dû de même, semble-t-il, être élu à la mort de Benoît XV, mais il était trop libéral aux yeux du parti Merry Del Val. Peut-être d'ailleurs vaut-il mieux que le choix du Sacré Collège se soit porté sur le cardinal Ratti, plus jeune, et sous qui l'Eglise, si elle doit évoluer, évoluera avec toute la sagesse voulue. Qui sait si l'influence de la Société des Nations ne se fera pas sentir chez elle, si le Sacré Collège ne s'internationalisera pas davantage et si le prochain pape ne sera pas un non Italien ? Il n'y a vraiment plus de raisons maintenant pour que le Siège de Pierre devienne un apanage de nos frères d'outre-monts. Je reconnais, d'ailleurs, que ceci peut n'être pas l'avis de tout le monde.

Ce qu'il faudrait aussi, ce serait que la société religieuse et la société civile évoluassent dans un sens de concorde sinon de concordat. Chez nous le principal obstacle à cette entente cordiale c'est l'école, et c'est pourquoi il faut savoir gré à la *Bibliothèque Politeia*, dirigée par M. René Gillouin, d'avoir consacré à cette pierre d'achoppement un volume intitulé justement **Sur la paix religieuse**. On y lira, après la thèse de l'éducation neutre exposée avec beaucoup de sagesse par M. Guy-Grand et celle de l'éducation confessionnelle développée avec une chaleur sympathique par M. Gaëtan Bernoville, une lettre très suggestive de M. Albert Vincent qui ne doit pas passer inaperçue. M. Albert Vincent est un instituteur primaire de l'Etat, mais catholique, et qui pourtant se prononce nettement contre l'ingérence du clergé dans les milieux scolaires. « Lourdes dans le passé, dit-il, sont les responsabilités des sectaires cléricaux », et il parle d'un passé bien récent, puisqu'à la veille de la guerre cette intolérance s'exerçait encore, et qu'elle n'a pas disparu, il nous en donne de bien fâcheux exemples. C'est pourquoi il est partisan de la neutralité

qu'on pourrait dire respectueuse. « La neutralité, dit-il, est aussi excellente à l'usage qu'en principe. » Il admet même que l'instituteur donne sa démission de formateur d'âmes et que ce soit le prêtre qui l'y remplace ; le prêtre donnerait l'instruction morale à l'église où à l'école, plutôt à l'école, où il entrerait à certains jours et à certaines heures, et des relations confiantes et amicales s'établiraient du coup entre l'instituteur et lui ; l'école confessionnelle, qui déjà végète, disparaîtrait alors vraisemblablement et l'on pourrait organiser au village quelque chose de plus étoffé et de plus sérieux.

Tout ceci peut se soutenir, et sans partager certaines lubies politiciennes de notre instituteur (ne va-t-il pas jusqu'à « exécrer » le souriant Léon Bérard, le plus intelligent ministre de l'Instruction publique que nous ayons eu depuis longtemps), je pense comme lui que l'anticléricalisme n'est pas l'irréligion : « Le plus catholique des hommes est obligé de résister parfois aux empiétements des clercs. » Les clercs d'esprit ouvert sont d'ailleurs de cet avis. S'ils étaient plus nombreux, et si les primaires d'esprit étroit l'étaient moins, l'entente serait faite tout de suite. Au fond, c'est une question de psychologie, la tolérance en relève, et peut-être même de théologie, cette théologie qu'on retrouve, disait Proudhon, au fond de tout problème humain. M. Guy Grand cite le mot d'un religieux réclamant le droit de contrôle de l'Eglise, non seulement sur les enfants catholiques, mais aussi sur les autres : « Ils ont des âmes immortelles, des âmes à sauver, nous ne pouvons pas les abandonner. » Voilà qui demanderait à faire préciser le sens du mot abandonner et du mot sauver. Le jour où les religieux de ce genre auront un peu plus de foi, un peu plus de confiance dans la vertu rayonnante du christianisme, ils ne croiront plus indispensable de recourir au *Compelle intrare*.

Mémento. — André Godard : *Le surnaturel contemporain*, Perrin. Il paraît que nous nageons dans le surnaturel. Ces hautes considérations de sociologie mystique qui s'ouvrent par une affirmation un peu renversante, « il n'a jamais existé d'époque aussi lamentablement basse que la nôtre » ; se ferment sur une prière très noble et très belle « que l'Eglise consacre la France et le monde au Saint-Esprit ». — G. Hoornaert : *Le combat de la pureté*, Action catholique, Bruxelles. Une longue, un peu longue, mais chaleureuse objurgation à observer la chasteté avec des conseils attendrissants : « Si le décubitus dorsal provoque en toi des perturbations, n'hésite pas à changer de position » (p. 121). Oui, mais

(p. 81) l'auteur cite saint François de Sales : « Etes-vous en butte aux tentations ? Il ne faut pas pour cela ni s'inquiéter, ni changer de posture. » Alors il y a de quoi être perplexe. Peut-être pourrait-on réunir un concile...

HENRI MAZEL.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Souvenirs de J.-B. Barrès, militaire.—*Le Progrès civique* : M. Jèze, professeur, la banqueroute et comment l'éviter.— *La Revue de Paris* : Dumas père chez la princesse de Metternich.— *La Muse française*: Vers de M. Charles Forot. — Mémento.

La suite des « Souvenirs d'un officier de la Grande Armée » (**Revue des Deux Mondes**, 15 octobre) présente plus d'intérêt que la première partie. A Lutzen, J.-B. Barrès est blessé de la singulière façon que voici, pour l'une de ses deux blessures :

Une de ces blessures m'avait été faite par la tête d'un sous lieutenant qui m'avait été jetée à la face Je fus longtemps couvert de mon propre sang et de la cervelle de cet aimable jeune homme qui, sorti depuis deux mois de l'École militaire, nous disait la veille : « A trente ans, je serai colonel ou tué. »

Il note, le 2 novembre, pendant la retraite imposée par la bataille de Leipzig :

Retracer les désastres de cette horrible, je ne dis pas retraite, mais déroute, ce serait écrire le tableau le plus douloureux de nos tristes revers. Après les malheurs de Leipsick, on ne prit ou on ne put prendre aucune mesure sérieuse pour rallier les soldats et rétablir l'ordre et la discipline dans l'armée. On marchait à volonté, confondus, poussés, écrasés sans pitié, abandonnés sans secours, sans qu'une main amie vint vous soutenir ou vous fermer les yeux. Les souffrances morales rendaient indifférents aux souffrances physiques ; la misère rendait égoïstes des hommes bons et généreux ; le *moi* personnel était tout ; la charité chrétienne, l'humanité envers ses semblables n'étaient plus que des mots.

Ce « *moi* personnel » est intéressant à retenir, venu de l'aïeul de M. Maurice Barrès.

Le 11 avril 1814, J.-B. Barrès apprend la déposition de l'empereur et le retour des Bourbons, ce glorieux retour qui n'est pas un des moindres hauts faits dont se réclament nos plus intransigeants royalistes :

Tous les officiers, à peu près, versèrent des larmes de rage et de douleur à la lecture de cette accablante fin de notre héroïque lutte avec l'Europe entière. On se retira morne, silencieux, dévorant intérieurement les souffrances morales que causaient des événements qui nous avaient semblé ne devoir jamais se réaliser. Avant d'entrer en ville, je fus accosté par mon chef de bataillon, le comte Durocheret, qui n'avait pas pu s'éloigner de Mayence, comme il en avait le projet. « Mon Dieu, lui dis-je, que va devenir la France, si elle tombe au pouvoir des Bourbons (que je croyais tous morts depuis longtemps) ? Que vont devenir nos institutions, ceux qui les ont fondées, les acquéreurs de biens nationaux, etc. ?... — Mon cher capitaine, me répondit-il avec vivacité, vous ressemblez à tous les officiers que nous venons de voir et d'entendre : vous vous figurez que les Bourbons, que vous ne connaissez que d'après les horreurs qu'on a dites d'eux pendant la Révolution, sont des tyrans et des imbéciles. Rassurez-vous sur l'avenir de la France. Elle sera plus heureuse, sous leur sceptre paternel, que sous la verge de fer de cet aventurier qu'on va chasser, s'il ne l'est déjà. » Je m'éloignai furieux, après lui avoir dit : « Vous pensiez différemment il y a trois mois. » Je suffoquais de douleur et de honte pour mon pays.

Dix jours plus tard, cependant, « nous arborâmes le drapeau blanc et prîmes la cocarde blanche », écrit J.-B. Barrès. Et il note ceci :

La cocarde tricolore fut quittée avec douleur, et la cocarde blanche arborée avec un serrement de cœur. La veille de ce jour, avant que l'ordre en fût donné, je vis un colonel en second des gardes d'honneur avec une cocarde blanche. Je dis tout haut aux officiers qui se trouvaient avec moi : « Tiens, voilà une cocarde blanche ! » Le colonel en colère marcha sur moi, en me disant : « Eh bien ! monsieur, qu'avez-vous à dire sur le compte de cette cocarde ? » Je lui répondis froidement : « C'est la première que je vois de ma vie. » Il se retira sans rien ajouter, mais visiblement courroucé de mon exclamation. (Il devint pair de France sous la Restauration.)

C'est en Auvergne où, mis en demi-solde, il s'était retiré, que J.-B. Barrès apprend le retour de l'île d'Elbe. Il se rend à Paris. On l'affecte à un régiment de Brest :

A Quimper-Corentin, mon chef de bataillon, qui y était en garnison, nous chercha querelle, parce que nous avions encore sur nos croix d'honneur l'effigie d'Henri IV, lui qui, quelques mois auparavant, voulait m'envoyer aux arrêts, parce que je n'avais pas fait changer l'effigie de

Napoléon et remplacer l'aigle impériale par les fleurs de lis de l'ancien régime !

Il faut aimer cette indignation du brave soldat contre un opportunisme un peu plus prompt aux actes que sa propre soumission aux circonstances.

§

Le Progrès civique (28 octobre) publie un article intitulé : « Encore quelques budgets comme celui de 1923 et ce sera la banqueroute. » L'auteur, M. Gaston Jèze, est « professeur de finances à la Faculté de Droit de Paris ». Ce titre pourra prendre aux yeux de quelques personnes la valeur d'une garantie : un professeur, c'est, quand il enseigne, une manière d'arbitre ; en tout cas, par la culture et la situation, il est d'authentique bourgeoisie. Bref, M. Jèze cite Paul Leroy Beaulieu et sur un ton fort éloigné, on le pense, de celui que prenait Alphonse Allais pour invoquer drôlatiquement la grave compétence de l'illustre « économiste distingué » par lui popularisé.

Leroy-Beaulieu, en 1914, proposait de « recourir à des expédients » en politique financière. Pour l'après-guerre, « il ne peut être question ni d'impôts nouveaux, ni d'emprunt définitif », déclarait-il. M. Jèze qualifiait les moyens de l'honorable membre de l'Institut une « politique de lâcheté ». Aujourd'hui, considérant les résultats de la politique suivie, M. Jèze est fort inquiet. Révolution, banqueroute, où va-t-on aboutir ?

« L'occupation de la Ruhr serait la faute suprême », déclare M. Jèze. Elle produirait « l'émeute en Allemagne, l'isolement de la France dans un monde réprobateur. »

Que les hommes de sang-froid réfléchissent. Laissons de côté le sentiment. Parlons affaires.

Voici deux blocs d'hommes en présence : 40 millions de Français, race intelligente, laborieuse, et 60 millions d'Allemands, race intelligente et laborieuse, quels que soient les crimes qu'on lui a fait commettre, qu'elle a consenti à commettre.

S'entendront-ils ou s'égorgeront-ils ? Tout le problème est là.

Il est certain que les 40 millions de Français ne peuvent pas détruire, faire disparaître ou réduire en esclavage les 60 millions d'Allemands.

Et réciproquement.

La force n'a qu'un temps. Il arrive toujours un moment où elle n'est

plus aux mêmes mains. Après 1871, les Allemands vainqueurs eurent la force. Aujourd'hui, ils sont battus. Pour combien de temps ? Et qu'on songe à la Russie ! Qui oserait ne pas compter avec elle, même dans l'état lamentable où elle se trouve.

Convient il de continuer à suivre, envers l'Allemagne une politique qui donne aux 60 millions d'Allemands et à beaucoup de peuples le sentiment que nos gouvernants poursuivent la destruction de la nation allemande ?

L'Allemagne a payé des milliards « *sans que sa dette véritable diminue d'un centime* », souligne M. Jèze, situation exaspérante pour elle comme pour ses créanciers.

Et la conclusion ?

C'est que le déficit budgétaire français ne disparaîtra que le jour où la France et l'Allemagne auront réussi à s'entendre.

Sur le terrain économique, d'abord.

Le reste viendra ensuite ; mais ceci n'est pas pour demain.

La France peut faire beaucoup de mal à l'Allemagne ; c'est incontestable. Pour qui en sera le profit ?

Cela, en vérité, est fort impressionnant.

§

La plupart des revues impriment en ce moment des chapitres empruntés aux « souvenirs » de la princesse Pauline de Metternich. On y retrouve un écho vivant des Tuileries, de Compiègne, Fontainebleau, Deauville et Biarritz, avant 1870.

Ceci, – **La Revue de Paris** (1er novembre), — a trait à Dumas père. Invité à dîner chez l'ambassadrice d'Autriche, à l'heure du café, — après avoir déjà parlé de sorte que son hôtesse note : « il se répandait comme un torrent », — le grand homme raconte le nouveau roman qu'il va écrire : « Création et Rédemption » :

Les intonations étaient appropriées aux personnes qui parlaient. C'était une lecture faite par cœur, et cela, par le meilleur lecteur qu'on ait jamais entendu, et en même temps une histoire racontée par un conteur comme on n'en trouve pas ! Cette impression restera gravée d'une façon ineffaçable dans ma mémoire. Comment Dumas pouvait-il se rappeler tous ces événements qui se passaient dans ce roman aux mille complications, comment retrouvait-il ces personnages nombreux, comment sortait-il de ces situations embrouillées, comment arrivait-il au dénouement sans patauger, — ceci restera toujours inexplicable pour moi... Il fumait pendant qu'il contait et il faisait parfois des gestes

avec ses belles mains dont il était très fier, comme s'il voulait préciser telle ou telle chose et enfin, quand sa voix se tut, nous ne pûmes nous empêcher de nous écrier : « Bravo ! » d'ensemble, de l'entourer, de le féliciter et de lui dire qu'il était le premier conteur du monde, et décidément le plus grand romancier des temps modernes. Il avait parlé sans interruption deux heures et demie, sans avoir une seule fois cherché son mot !

Je le remerciai avec enthousiasme. Mon mari lui demanda : « Eh bien ! monsieur Dumas, quand paraîtra *Création et Rédemption* ? — Mon Dieu ! prince, répondit celui-ci en souriant, peut-être jamais, car j'ai fait le roman ce soir en l'honneur de la princesse, et, en le commençant, je n'en savais pas le premier mot. J'inventais à mesure que j'avançais, mais je vous avouerai qu'à un moment donné j'y avais tant de monde que je crois bien en avoir oublié sur mon chemin. Eh bien ! ils sont morts à l'heure qu'il est ! »

Mlle Marie Dumas, qui en voulait un peu à son père de lui avoir caché son projet littéraire, vu que d'habitude il lui faisait toujours part de ceux-ci, alla vers lui et, loin de s'étonner de son esprit inventif et de son imagination, lui dit : « C'était bien joli ce que tu as fait là aujourd'hui », et, se tournant vers nous, elle ajouta : « J'aime beaucoup quand mon père improvise. Quelquefois, lorsque nous sommes seuls en tête à tête le soir, il se met à raconter, et je trouve regrettable qu'il n'y ait pas de sténographe auprès de nous pour noter les ravissantes choses qu'il me raconte ! »

Remarquons-le, Dumas père a tout imaginé et *parlé* « Création et Rédemption », sans la collaboration d'Auguste Maquet, de Wolff ni de Scholl.

§

M. Charles Forot donne à **La Muse française** (10 octobre) des fragments d'une « petite suite automnale ». Nous lui empruntons cette pièce délicate :

Tandis que dans le froid se rouillent,
Comme des gorges de faisans,
Les châtaigniers, et se dépouillent
Les merisiers incandescents,

Et que sous les brumes malignes
Le soir pâlement nuancé
Semble, dans sa douceur de lignes,
Enclore un site du passé,

Vous qui pouviez me faire vivre
Mes plus beaux rêves, revenez

Sentir l'odeur qui vous enivre :
Celle des feuillages fanés.

Mémento. — *L'Europe Nouvelle* (28 octobre). — Italicus y écrit sur « Les Chemises Noires ». Ceux qui la revêtent, les *principi*, troupes actives du fascisme italien, ne se doutent guère de ce que Jarry, le pauvre Père Ubu, la portait avant eux, par simple raison d'économie privée et forcée.

Feuilles au Vent (novembre) : Une lettre inédite de Béranger, avec commentaires de M. Yves Périssé.

L'âne d'or (octobre): M. Causse : « Cataclysmes littéraires ». — « Les deux littératures », par M. A. Halaire. — « Flaubert, peintre de l'ennui », par M. P. Arnaud.

Le Correspondant (25 octobre) : « Conversations avec M. Thiers (1870-71) », par Bernard de Lacombe, publiées par M. H. de Lacombe. — « Lettres d'un catéchiste missionnaire dans la jungle de l'Inde Centrale », par Mme Hélène Touvé, en religion Sœur André de Marie Immaculée. — La chronique de M. Maurice Brillant.

Les Lettres (1er novembre).— M. Maurice Brillant : « La contre-attaque de Saint-Sulpice ». — M. J. Vincent : « A propos d'une controverse récente et de *Jardins sur l'Oronte*. — « L'Enfant de la laïque », poème de M. Fagus.

Nouvelle Revue (1er novembre).— M. F. Roussel-Despierres : « L'évolution humaine et l'esthétique ».

La Revue Mondiale (1er novembre) : « L'âme de Chopin », par M. J. de Bonnefon, qui est d'une téméraire sévérité à l'égard de Liszt. « Servitude et grandeur littéraires », par M. Camille Mauclair.

Orient et Occident (octobre). — M. Maurice Wolff : « Magellan et del Cano ». — « Le voyageur », par M. Paul Bruzon.

L'Aquadémie (Cahier no 1. Trimestriel. Octobre Adresse: 3, place de la Sorbonne). Cette nouvelle revue établit la liaison entre Montmartre et Montparnasse. On y trouve des poèmes et des reproductions de tableaux. M. P. N. Roinard, M. F.-A. Cazals, M. H. Chassin, M. Louis Moreau, M. Louis Sonalet, etc., ont collaboré à ce cahier.

La Revue Universelle (1er novembre) commence « Une maman sous la Terreur », monographie de M. A. Beaunier, termine le « Sylla et son Destin », de M. Léon Daudet, donne « Une étape au pays de Ronsard », par M. Edmond Pilon et « La Science et les Origines de l'Intelligence », essai de M. Lucien Fabre.

Les Cahiers d'Icare (No 1, Septembre-Octobre. Adresse 14, place Gare de Riquier, Nice) « réuniront toutes les tendances des littérateurs modernes, sans exception », promet M. Ange Merlo. « Le cher pouls étoilé » est le premier poème de ce nouveau recueil et il est l'œuvre de

M. Stëpanëge. « Les mages », tel est le titre de la première page en prose de ce nouveau recueil et elle porte aussi la signature de M. Stëpanëge. — Enquête sur la revue et l'auteur qui plaisent le plus et le moins aux lecteurs de la nouvelle-née.

La Revue hebdomadaire (28 octobre) : « Les journaliers. L'attente du Désert », par Isabelle Eberhardt. — M. G. Moreau : « La menace de la guerre chimique ».

Le Monde Nouveau (1er novembre). — Amiral Degouy : « La question des Détroits ». — « Le déclin de la Société Bourgeoise », par M. Paul Louis. — Poèmes de M. H. Mancardi.

L'Opinion (27 octobre). — Troisième partie de l'enquête de M. Raoul Viterbo : « Y a-t-il un malaise dans le théâtre contemporain ? » — « Littérature et spiritisme », par M. A. Thérive.

Clarté (1er novembre). — « Deux répliques à Léon Daudet sur un battage d'Action française », par M. M. A. H.-Heine et G. Simon. — « Le Théâtre et l'école », par M. Kergentseff. « Une confirmation », par M. Léon Bazalgette.

La Revue de France (15 octobre) : « Les femmes lisent-elles ? » Il est assez piquant que M. Marcel Prévost, qui a surtout des lectrices, pose la question. — « La beauté de l'Attique », par M. Jean Longnon.

Revue des Deux Mondes (1er novembre) : « Joachim du Bellay », par M. Pierre de Nolhac. — « Shakespeare est-il Shakespeare ? », par M. Albert Feuillerat, qui conclut par l'affirmative, — enfin, en voilà un! — un très savant et brillant article.

Belles-Lettres (novembre). — « Du métier de poète », un très remarquable essai de M. André Dumas, sur la technique du vers. — « Claudie à Rome », une nouvelle qui fait grand honneur à M. Ch. Théo-Féret.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon d'Automne. — C'est une très heureuse idée du Salon d'Automne que de nous rappeler, par une exposition rétrospective, l'œuvre d'Henry Cros. On y peut saisir toute la diversité de son labeur en même temps que son unité. On pourrait définir cet effort : la recherche d'une matière inaltérable où inscrire le double prestige de la ligne et de la couleur. Les travaux de l'artiste-artisan sont à base d'érudition, mais intuitive et asservie à une volonté de beauté rythmique. Il y a bien enquête incessante sur la matière, mais Cros pensait moins à léguer une formule et un substrat, qu'à trouver, pour lui-même, une matière à sculp-

ter sa contemplation. Bénédite, dans son excellente préface au catalogue de cette rétrospective, cite le mot de Rodin sur Henry Cros : « c'est un Grec ». D'accord, si l'on ajoute que Cros fut longtemps dominé par la recherche du caractère très moderne et aussi du décor romantique. On ne vit pas auprès d'un frère, grand lyrique, qui cherche à noter dans ses poèmes le frisson des aubes nouvelles, au temps où l'impressionnisme découvre la splendeur du soleil sur Paris, pour fermer ses yeux à tout ce qui se modèle devant eux. Toute une part de l'œuvre d'Henry Cros tente de rendre le sourire de la beauté de son temps. Il veut même en sculpter, sans la hiératiser, la coquetterie et l'attifement. C'est la période des *cires*, la seule qui soit insuffisamment caractérisée à cette rétrospective, car il y manque une de ces cires de grand format où l'artiste *romantisait* en mettant la matière souple au service de l'évocation fleurie du décor médiéval, pendant qu'en dimensions souvent plus menues, il s'efforçait de rendre les joliesses et les arrangements des toilettes féminines de son moment. Ce ne fut qu'une étape et, autant qu'une étude de la matière, un essai de polychromie. L'opinion d'Henry Cros était que les Grecs embellissaient de couleurs les lignes de leurs statues. Il a cherché à animer de coloration des bustes modernes, avec le souci de colorer toute la surface, d'établir un ton général dont il déduit les accords.

Je ne vois point à cette exposition un buste de femme qui par le bel aboutissement de la recherche du teint, rehaussé par le détail somptueux des broderies du corsage, offrait un bel exemple de réussite, mais le buste en plâtre peint de la *Gitane des Pyrénées* suffit à expliquer, non point la richesse décorative qu'il pouvait tirer de la polychromie, mais la qualité d'émotion qu'il arrivait à traduire, le don de vie qu'il pouvait faire surgir. Si intéressantes qu'aient été ses étapes, cire, peinture à l'encaustique, peinture sur les matières à sculpter (la cire revêtait le marbre dont elle ferme les pores, la pâte de verre est son aboutissement esthétique et technique). Le récit de la création pratique de son procédé rappellerait les angoisses d'un Bernard Palissy ; l'atelier de Cros, rue du Regard, où, autour du large four, s'accumulaient les traces de tant d'essais, connut d'âcres désespoirs, au lendemain de joies triomphantes. Mais il trouva ; il trouva d'abord théoriquement, car il ne pouvait manier à son aise, ni ana-

lyser chimiquement les petits médaillons du Musée Campana qui hantaient son imagination et le guidaient dans sa création de l'art du verre opaque et translucide. D'ailleurs, il superposait à son rêve technique l'ambition d'une palette toute fraîche, toute neuve, qui donnerait à la sculpture des limpidités jusque-là inconnues. On a dit que les recherches de polychromie étaient de son temps à la mode et on cite Clesinger et même Gérome. Il n'y a point de rapport. Chez Clesinger, il s'agit de relever le bloc blanc d'ornements de couleur ; chez Clesinger il y a recherche d'animer la vie du bloc blanc, de le relever d'une pointe de réel. Chez Gérome, chez Rivière, ce n'est que jeu coloré. On a toujours fait de la petite sculpture à l'aide de marbres de couleurs ou de matières précieuses. Il n'y a là que caprice ornemental et création (quelles que fussent les dimensions) de bibelot d'art. Cros est guidé par l'idée du bas-relief, de la fresque avec des volumes saillants, de la création du tableau sculpté. Colorer des détails lui semblerait une faute de goût. Et de même que, verrier, il reproche à Gallé de ne pas colorer toute sa masse, il entend que sa cire ne soit point un simple enduit et que la pâte de verre présente une coloration de fond sur laquelle il plaquera ses accords.

C'est à ce moment que l'esprit de sa conception, le style nécessaire des sujets qu'il se proposait de traiter, le ramenèrent à l'art grec. Encore que sa vie n'ait pas été bien longue, il laisse une œuvre considérable. La matière qu'il a créée n'est actuellement utilisée que pour l'art décoratif, mais un artiste nouveau peut se rencontrer qui la ramènerait à la grande sculpture. Il a reposé la question de la polychromie. Sa solution n'est pas la seule possible. Elle est viable, elle est persuasive. Il n'eût laissé que ce buste de gitane que, par la parfaite réussite de la vie du regard, obtenue par la coloration, la preuve serait faite ; cette solution n'est pas la seule possible. A ce salon même, la transposition dans l'imagerie d'Abbal et le parallélisme avec la nature, si nettement posé et réalisé dans le beau masque doré de Djemid Anik par Anna Bass, indiquent d'autres méthodes, différentes et sagacement étudiées. Celle de M. Chartier, dans sa *Jeanne d'Arc*, enluminée de tons un peu criards, est trop sommaire.

Autre rétrospective, des fers forgés, des aquarelles de René Binet, architecte de la porte monumentale de l'exposition, dont le luxe

coloré étonna les Parisiens et déçut son créateur, parce que commandée pour apparaître au fond d'une avenue arborescente, elle fut dressée au ras du trottoir. La mort prématurée de René Binet a brisé la carrière d'un maître de la couleur architecturale.

Il allait pouvoir exécuter de grands travaux. Il venait de refondre les aménagements de Paul Sédille, aux Magasins du Printemps. Cela lui avait permis d'indiquer largement ses partis pris, ses emplois ingénieux de la matière : fer et bois, et sa large entente de la décoration colorée. Coquelin aîné lui avait demandé les plans d'un Théâtre populaire qui se fût élevé sur l'emplacement du marché du Temple ; le projet n'aboutit pas et ce fut, architecturalement, une perte.

Louis Bioquaval a été l'interprète ému des petites places des villes du Nord, où les marchés se serrent autour des beffrois, des plages sableuses, des coins de petites cités frileuses. Mieux que dans ses évocations du midi, sa personnalité s'y dégage ; c'était un patient, doué d'une vision délicate.

On avait remarqué avant la guerre quelques toiles d'un accent assez appuyé sans qu'elles manquassent de fraîcheur, sous cette signature : Betty de Joug. L'ensemble de la rétrospective prouve une réelle valeur d'artiste, avec une belle variété de motifs.

Une série d'eaux-fortes d'Albert Besnard résume une Tragédie de la mort, curieusement notée et d'un beau métier de graveur : ce sont d'ailleurs des pièces célèbres.

§

Il est devenu fort difficile d'augurer dans des Salons quelles sont les nouvelles directions esthétiques, apports créateurs de mode surgissante, car la représentation des artistes n'est pas complète. Il semblerait qu'on peut induire du nombre croissant de tableaux de figures que les peintres après la grande époque de paysage qui vient de s'écouler et après tant de natures-mortes post-cézanniennes délaissent paysage et nature-morte.

La plupart des peintres sont épris de composition. Du moins en parlent-ils volontiers, et il n'est question dans les propos esthétiques que de construire. En réalité construit-on davantage et, parce que, la conquête de la lumière ayant été menée à bien, nombre de peintres obéissent à ce souci de rechercher des volumes qui, de Barye et Rodin, est venu influencer la peinture, les tableaux

sont-ils plus composés qu'hier ? Ce salon offre-t-il parmi l'œuvre des cubistes d'hier ou des peintres synthétistes influencés par Gauguin et des constructeurs cézanniens quelque chose d'aussi fortement établi dans la complexité que le triptyque sur la Bretagne de J.-F. Raffaelli ? On voit beaucoup d'abréviations, plus que de synthèses. On élague des éléments de nature pour constituer le tableau ; cela vaut-il mieux que d'évoquer en bel ordre toute la variété du sujet. Le goût du beau dessin fait souvent admettre de simples recherches de dessin dont on ne veut pas voir l'aspect d'école, la parenté avec la peinture académique. Il s'en glisse au Salon d'Automne qui seraient à leur place aux Artistes français contre MM. Gorguet et Gervais. L'an dernier le Salon d'Automne foisonnait de tableaux sombres à fond noir, gris foncé, bruns, d'où émergeaient des chairs rougeaudes ou des arbres symétriquement géométrés. La mode s'en est évanouie cette année. Tout le monde, ou à peu près, fait clair ou vibrant. André Favory, lui-même, éclate en lumières accumulées dans les figures joyeuses d'une fête échevelée. Beaucoup de tableaux à ce changement de mode gagnent d'offrir au moins un intérêt de coloration, un aspect d'image. La théorie de la fenêtre ouverte reprend des partisans aux abstracteurs. On peut d'ailleurs y allier le goût du beau dessin qui se manifeste aussi cette année dans l'étude directe, montrée de préférence aux singuliers jeux d'arabesques qu'on affectionnait hier encore.

En attendant la rétrospective qu'il lui consacrera l'an prochain, le Salon d'Automne rappelle par un clair panneau de belle harmonie l'art de Georgette Agutte.

De Charles Guérin deux portraits, l'un dans la gamme connue de l'artiste, mais plus doué qu'aucun des précédents, de grâce souple et d'harmonie, l'autre plus réaliste, extrêmement vigoureux, qui se place dans la grande lignée des caractéristes, comme certains Largillière du Musée d'Aix, d'un vérisme si profond. Georges d'Espagnat expose un portrait de femme portant un enfant de la plus délicate harmonie et de forte structure. De Valtat un éblouissant tableau de fleurs, doué de vie éclatante et sobre, sa *lecture* d'une belle intimité grave et souriante. Deux paysages de Victor Charreton interprètent la mélancolie irisée de ravins à l'automne et leur vigueur colorée. L'art du détail se subordonne à la ligne générale en l'éclairant de lyrisme

vrai, ce sont d'admirables pages, les plus émouvantes symphonies naturistes de ce Salon. Friesz, avec une ronde d'une belle harmonie sculpturale, expose un excellent portrait de M. Pedron, le collectionneur. Deux beaux tableaux évoquent l'art solide et clair de Balande, sa large vision, en même temps détaillée, du grand paysage, son art profond à graduer le décor dans une très juste atmosphère. Altmann à côté d'une de ses Neiges, celle-ci très mouvementée, aborde le tableau de figures et s'y renouvelle avec éclat. Les harmonies rares des paysages de Jeanin alternent avec le jaillissement de ses nus sculpturaux. Gaudissard rapporte d'Algérie ses Ouled-Naïl, si ethniquement caractérisées et de séduisante tonalité. Il a transposé l'Olympia en opposition complète de tons, jeu d'artiste, très curieux plus que nécessaire. Van Dongen a donné de lui-même un portrait costumé ; c'est un Neptune dont la jupe est couleur de vague, la coiffure un dauphin chiffonné en bonnet, c'est jeu d'artiste et plus encore de virtuose. La *femme au hamac* de Picart le Doux est une des meilleures pages du peintre ; de la vie vraie, nonchalante et douce, un très souple mouvement dans l'immobilité voulue, de la grâce dans un joli décor harmonieusement décrit. Deux bons portraits d'Henry Ottmann, des fleurs de Laprade agréables, une belle Mosquée de Mainssieux, une nature-morte vaste et décorative de Maurice Savreux, un beau tableau de baigneuses de Camoin, artiste parfois inégal, mais parfois excellent. Deux paysages libres et pleins d'Alcide Le Beau. Deux beaux Marquets, des Flandrins larges, un joli portrait de Mme Marval ; d'Henri Matisse, deux très belles études de femmes de la plus jolie harmonie, avec toutes les brillantes qualités de Matisse, tout un aboutissement de charme, sans qu'aucune objection de ligne puisse être élevée. Un portrait de jeune fille d'Alexandre Urbain peut se mettre à côté des meilleurs portraits de ce vériste si sobre, si mesuré et si puissant à rendre la douceur d'une figure féminine. Son port éclate de vie pittoresque et lumineuse. Rupert Bunny, subtil évocateur de légendes, les présente dans les harmonies colorées le plus délicatement vibrantes. William Malherbe a deux très beaux tableaux. Un portrait de femme assise, sveltement joli, de fraîche élégance parisienne, et un nu dans un décor arborescent où toutes les féeries de la lumière viennent sertir d'enchantements la ligne plastique : art très neuf et de belle

unité harmonique. De Tristan Klingsor un très souple et très vivant portrait de Jean Royère et un joli portrait de femme ; d'Andrée Karpelès, dont nous retrouvons à la salle du Livre le considérable labeur, un beau portrait ; d'Angèle Delasalle, une bonne toile, des grands tableaux décoratifs d'Hélène Dufau et de Sarluis ; une belle série de paysages italiens, fortement construits, de belle symphonie sombre, œuvre de P.-E. Colin ; de bons paysages de Gaspard Maillol, une belle polychromie orientale de Dorignac, dont l'affiche pour ce Salon est d'une ligne très pure ; de Thomas Jean, deux bons portraits de touche très vivante ; de Varèse, de très curieuses courses de chevaux cherchées dans la fièvre du mouvement, curieuses à comparer avec les beaux effets colorés que tire, des mêmes motifs Darel en une note de sérénité harmonieuse. L'art de Maurice Taquoy, si souple et si pénétrant, s'affirme dans son solide vérisme synthétique et l'acuité très personnelle de sa vision, les paysages de Peské s'ensoleillent. Parmi des nouveaux artistes citons Léon Paul qui plante bien le décor de Montmartre. Quizet, qui trouva à Belleville des décors pittoresques. Jean Saint-Paul, dont un portrait de Ferdinand Herold est très vivant et compréhensif et la scène du bois de Boulogne d'une imagerie spirituelle, les portraits de Mlle Dinkés, les orientalismes de Mlle Jouclard, qui a le sens de l'imagerie algérienne.

L'orientalisme est peu représenté dans ce salon. Il est vrai qu'on y trouve le meilleur des peintres du Moghreb, André Suréda, avec un beau jardin de palmes, et un de ses séduisants portraits de mauresques, si jolis de mouvement vrais et d'attifement rare. Verhœven expose de sculpturales javanaises, d'un art très appuyé, en gammes de coloration hardies. Citons encore Jeka Kemp, très artiste, Mlle Hauterive.

Des fleurs de Widhopff s'animent de vie superbe dans une admirable souplesse des feuilles, avec une prestigieuse richesse de coloration dans des harmonies précieuses.

L'art de décorateur de Jaulmes se plaît à de jolies évocations païennes, où des enfants et des chèvres rappellent les jolies pages de l'anthologie grecque. Son portrait de femme est des plus délicats. Girieud a rarement donné une affirmation plus sûre de son art de constructeur et de coloriste que sa *source de la Tinée* avec, pour personnifier la source, une belle étude de corps féminin. Le clown d'Utter est singulièrement pittoresque. Un très beau vase

de flocus forme avec une vue des jardins de la rue Cortot, d'un grand agrément, l'apport de Suzanne Valadon, qui s'affirme en maîtrise. Le Montmartre d'Utrillo garde toute sa saveur. Utrillo est de ceux qui exercent une influence. Comme on rencontre dans ce Salon nombre de pseudo Guérin on y trouve passablement de similaires à Utrillo. Notons un beau nu, très élégant, de Mme Lucie Caradek, la page décorative, pleine et harmonieuse de Deltombe, et aussi Jacques Blot, Le Bail, Ollivier et ses Venises, Raoul Carré, très robuste; dans la gamme des anciens, Belando, les grands paysages de Diriks, fiords norvégiens et temps gris de France, Farrey très appuyé, mais sonore, Briaudeau très coloré, Carlègle très fin. Bouche, dont la recherche neuve crée de jolies tonalités d'ensemble, sans grand souci de particulariser les lignes; c'est l'antipode même de recherches intéressantes des Japonais qui nous apportent une vision d'Occident compliquée de leur atavisme. Ils cernent les figures, les enlèvent du fond, les détaillent avec un soin extrême. Fujita joint à ses lignes hardies un souci décoratif de miniaturiste. Kawashima grave, pourrait-on dire, sur la nuit du tunnel du Métro, un éclairage blanc et des figures très arrêtées avec un grand soin de souligner le caractère. Kudo est plus moderniste à la façon de Montparnasse.

Il y a une colonie espagnole. Elle comporte de bons peintres. Quelques-uns se souviennent trop des beaux musées que leur jeunesse a admirés. D'autres sont franchement modernes. Parmi eux s'imposent avec de belles ambitions et un faire habile: Ortiz de Zarate, très décoratif; Lagar, bon peintre de nus, qui sait composer; Astoy, peintre d'un talent très harmonieux, en incessant progrès, doué de grâce, de joliesse sans mièvrerie, très consciencieux; ses effigies féminines sont tout à fait remarquables.

§

Le cubisme a évolué, évolué au point presque de disparaître, dit-on. Non, puisque voici encore Fernand Léger, solide au poste, et Metzinger, différent, mais fidèle au fond de la doctrine. A d'autres, la méthode a donné ce qu'ils lui demandaient et ils en ont rejeté la raideur. La nombreuse exposition de Bracke avec ses belles qualités d'impressionniste en donne l'indication : c'est un coloriste très fin. Dunoyer de Segonzac est depuis longtemps une sorte de classique fougueux. Il n'a guère souci de la sérénité des lignes ; au contraire, ses mouvements sont violents, mais

enserrés dans un ensemble harmonieux dont les fonds sombres font valoir l'émail éblouissant des chairs. Un nu de Jean Marchand s'impose par sa valeur sculpturale, la gradation de sa coloration, le naturel de la pose ; c'est un très beau morceau de peinture, à comparer avec le nu d'Asselin, très fin, très délicat, malgré encore quelque insistance peut-être inutile sur quelques rythmes musculaires ; Simon Levy a une belle et claire nature morte et un petit nu de belle facture. Le Scouezec, dans sa savoureuse âpreté, trouve le caractère et le souligne.

Mme Lewitzka revêt de charme une jolie légende d'Ukraine. Medgyés pratique un art probe et sérieux. Maks a le sens du moderne et du costume. Ubaldo Oppi nous ramène aux primitifs avec une singulière force d'accentuation. Mme Fuss-Amoré expose un portrait et des natures-mortes. Chériane, d'élégantes et graciles images. Ekegardh nous montre un intérieur très amène, un nu plus pictural que modelé. Quel beau coloriste pourrait être Ekegardh, s'il ne voulait trop maîtriser ses qualités ! André Fraye peint largement des grèves animées de foules claires. Zingg est le peintre des moissons éclatantes où passent des laboureurs hiératisés dans le geste du travail, d'une simplicité sévère qu'égaie la vérité des enfants qu'il aime y figurer. Van Maldère se plaît à noter la langueur lourde de l'étang de Berre et en traduit fort bien l'ensoleillement. Signalons Baret-Levraux très harmonieux, en progrès dans le bouquet de ses tons, Lotiron anecdotique et vif, Verdilhan très architectural avec de belles fanfares de couleur, Sabbagh, dont les deux tableaux sont de très belle ligne, Synave, qui note avec acuité les élégances parisiennes, les fleurs joliment groupées de Val, le Dieppe de Mme Reno Hassenberg bien construit, de bons tableaux solides et subtils de Martin Ferrières, les paysages de Georges Migot d'une impression quasi musicale dans leur synthèse voulue, les délicates études féminines, mélange de hardiesse et d'impressionnisme de Mme Hélène Perdriat, une bonne toile de Ramey, et encore Savin, caractériste curieux, Feder, large et sérieux, Jacquemot, Malançon, Serge Henri Moreau, varié et bon coloriste, Valentine Prax, aux synthèses rapides, Héran-Chaban, Clergé Krémègne, Assus, agréable coloriste, Suzanne Bernouard, Emmeneggra, bon peintre de fleurs, Claudot, Florot, Pierre Charbonnier, Fauchet, Buyko, Bergevin, Or Klein, Diquimont, Brabo, Lynen, Mme Thaon d'Ar-

noldi, Mme Rousseau, Dorival, Mme Babaian, Bissière, le bon portrait de Pioch et du Marboré, Mlle B. et M. Jeanès, Crissey, Drouin, Chavenon, Mlle Andrée Fontainas, qui peint largement, Clairier, Gernez.

§

A la sculpture, beaucoup de petite sculpture, peu de projets de monuments. Aux grandes dimensions, Bourdelle qui participe à la section d'art religieux avec sa *Vierge à l'enfant* colossale, Mme Yvonne Serruys, Maillol avec une statue de Pomone, de beau métier, mais lourde, moins captivante qu'un beau buste de femme (pierre). Le *Poilu* de Costa ne correspond point par l'énergie de sa facture à son grand format. De Dejean, un beau torse de bronze nerveux et fin. James Vibert, à côté d'un très bon buste de Raoul Pictet, juxtapose comme sur un chapiteau de colonne trois figures de poètes. La disposition circulaire des bustes est neuve; chacun pris isolément est du plus haut intérêt. Une jolie statuette de Marque, un bon buste de Camille Lefèvre, taillé directement dans la pierre. Anna Bass, à côté d'un masque polychrome et joliment expressif, expose un torse de femme, cambré et vibrant, d'un beau frémissement et d'une ardente vérité. L'athlète d'Halou, les bustes de Soudbinine, de Hernandez, de Dunach (le collectionneur Zamaron), ceux de Guénot d'une jolie matière, de Huggler, la vivante effigie d'Emond Fleg par Mme Chana Orloff, doivent retenir l'attention. L'ours de Pompon, agile et lourd, et ses animaux de moindre valeur ont conquis le succès; signalons le beau début de Noël Tinayre, le fils de Marcelle Tinayre, avec un buste de bois partiellement polychromé. Il y a peu de taille directe à ce Salon. Faut-il en déduire que les tailleurs de pierre se découragent? Simplement ils sont occupés ailleurs. Abbal, leur chef de file, sculpte sur place de grands monuments aux morts et nous montre un buste très vivant du peintre Zingg.

§

On voudrait traiter de la gravure avec détail, parce qu'elle est représentée par de très bons artistes, d'un métier très sûr et très fin. Nous en retrouverons quelques-uns à l'exposition du Livre. Parmi ceux dont les planches ornent les salles entre deux peintures, Busset, robuste évocateur de l'Auvergne, Broutelles, Léopold Lévy, Morin-Jean, Vergé-Sarrat, Gorvel. Des bois en couleurs de Mlle Sophie Grisez, d'un faire très patient, évoquent des ima-

ges symboliques, très complexes, mais d'heureuse composition.

La section du livre est toujours fort intéressante au Salon d'Automne. De fines et subtiles lithographies en couleurs de Charles Guérin pour le *Voyage égoïste* de Colette voisinent avec le sagace commentaire dont Bernard Naudin orne le *Neveu de Rameau*, avec l'illustration pittoresque de Perrichon pour les *Caractères de La Bruyère*. Aux vieux textes orientaux comme aux poésies de Rabindranath Tagore, Andrée Karpelès ajoute le charme simple de bois délicatement formulés dans un style très pur et bien apparenté au texte. Le joli style de Carlègle côtoie la fantaisie de Delaw, le maniérisme élégant de Ciolkowski. Il était naturel qu'Helié, qui a si bien traduit les rêves enfantins, illustrât les fables de La Fontaine. La personnalité de Georges Bruyer s'empreint à son illustration de Molière. Achille Ouvré a une très belle série, des bois pour *la Femme et le Pantin*, de beau relief et de perspectives curieuses, et un portrait d'Huysmans, d'une surprenante vérité qui rend toute la mentalité du modèle. Léon Pichon a gravé sur bois des illustrations spirituelles de Dethomas sur le *Scaramouche* de Gobineau. Dessins de peintres pour Flaubert : Girieud, Laprade, Lombard. Henri Chapront, graveur de belle imagination et de sûr métier, orne d'une curieuse série d'images *Monsieur de Phocas* de Jean Lorrain. Lebedeff quitte sa familière imagerie populaire pour interpréter largement la *Vie des Martyrs* de Georges Duhamel. Tristan Bernard parlant de la boxe a pour dessinateur Segonzac, ce qui est une bonne fortune, et Valmy-Baysse, Laboureur, subtil et rare, pour figurer la vie des grands magasins. Pierre Vibert orne de belles gravures les idylles de Gessner. Citons encore Latour (un Baudelaire), Jou, Siméon, Jodelet et, parmi les relieurs, Mlle Germain, Mlle de Félice et surtout René Kieffer, qui orne de beaux livres de vêtements somptueux, aux colorations rares, d'un luxe sobre et d'un goût sûr.

L'exposition de l'art religieux s'appuie sur une grande vierge de Bourdelle installée sur le perron d'un des grands escaliers de la rotonde, d'où les sculpteurs ont été exilés cette année par les architectes ; on peut voir cette statue un peu dans sa mise en place, puisque cette Vierge à l'offrande doit couronner une colline d'Alsace. C'est certainement un morceau très important dans sa simplicité de ligne. Un autre ornement de cette section, ce sont les fougueux tableaux de guerre de Georges Desvallières, avec son

Dieu irrité, plein de désespoir et de courroux noblement exprimés. Maurice Denis empreint de sa suavité ordinaire une *résurrection de Lazare*. Une statue de Jeanne d'Arc (taille directe) est de bon accent dans sa polychromie d'imagerie religieuse ; le sculpteur, M. Chartier, a su éviter le gouffre saint-sulpicien que côtoient ses teintes plates. Les vitraux de Gruber chatoient bien. Le saint Martin de Jean Marchand est solide. Les fresques et les dessins de Marret sont d'un art probe et simple. Autour de ces œuvres remarquables, nombre d'imageries sentimentales d'une émotion usuelle.

§

Parmi les efforts nouveaux des décorateurs, de très beaux vases en verre de René Lalique qui impose à la verrerie une esthétique très classiquement pure avec d'incessantes trouvailles décoratives. La vitrine de Lenoble est d'une grande beauté ; magnificence des harmonies colorées sur des lignes amples et simples. Durrio traite le grès avec bonheur et lui impose une souplesse de dessin. C'est d'un art libre, curieux et très neuf. André Mare, qui nous montre à la peinture deux bons tableaux, est le meilleur styliste du meuble. Paul Brindeau innove pour les bibliophiles un mode de stèle en l'honneur de leur auteur préféré, d'un très curieux travail. Rappelons l'effort des Dufrène, Massoul, Berthe Cazin, Gallerey, Hellé, Jallot, les émaux de Jouhaud et ceux de Serrières, les belles orfèvreries de Julio Gonzalès, les céramiques de Mary Morin, les tapis de Silva Bruhns, les broderies du peintre Henry de Warocquier, les batiks de Mme Pangon. Tout l'ensemble est très harmonieux ; les décorateurs sont dans une excellente voie, ceux qui maintiennent les traditions comme Dufrene ou Majorelle, les chercheurs comme Follot, les somptueux comme Ruhlmann, les harmonieux comme Jallot, et quelques audacieux ne sont pas maladroits ; parmi les humoristes de l'art décoratif, notons Mme Marie Wassilieff, qui chiffonne ses poupées avec esprit et imprévu.

§

L'art urbain est présenté par M. Marcel Temporal, en une recherche de travail commun de l'architecte et des sculpteurs ou peintres, le maître d'œuvre étant l'architecte. Il faudra peut-être attendre pour voir pleinement les résultats que donnera sa méthode. Elle peut avoir le tort de subordonner les artistes à l'ar-

chitecte. Il y a longtemps qu'on n'a pas vu le système donner d'éclatants résultats.

En art l'individu est tout, les collectivités peu de chose, et il faut se garder d'apercus sur l'art égyptien ou médiéval, dont le bien fondé n'est rien moins qu'éprouvé pour dire que l'architecte maître d'œuvre est une garantie de belle exécution. C'était un des rêves de Rodin que de grouper au service de ses idées des exécutants de premier ordre. Il n'a point réussi à les réunir.

C'était pourtant une occasion séduisante. Tout en réservant notre opinion sur l'avenir de la tentative de M. Temporal, de sa jonction d'éléments artistiques divers vers un but collectif, notons l'aspect pittoresque de la rotonde (un peu pavillon d'exposition et grands magasins), un petit cimetière en réduction de M. Agache, où l'on rencontre de jolis détails, comme le chapiteau bien fouillé de Mme Céline Lepage, et un grand bâtiment de l'Aéro-club, vis-à-vis duquel je serai peut-être injuste, car il s'en échappe sans cesse un tumulte gênant pour les personnes qui aiment voir tranquillement des œuvres d'art, tumulte qu'on ne saurait confondre avec de la musique.

GUSTAVE KAHN.

CINÉMATOGRAPHIE

Sur les tendances générales du Cinéma allemand. — *A travers l'orage*, de D.-W. Griffith. — Le Cinéma au Salon d'Automne.

Nous savons déjà assez du **film allemand** pour définir ses tendances générales et dégager son enseignement. Du *Cabinet du docteur Caligari* de Robert Wiene à *la Femme du Pharaon* de Lubitsch, il y a de quoi méditer. Deux pôles : en somme un voyage autour du cinéma en Allemagne. On va vite, mais point tant qu'on ne puisse apercevoir une foule de choses intéressantes, dignes de réflexion et de critique.

On peut dire tout de suite que le film allemand *existe*, qu'il se développe de façon logique, qu'il a des caractères propres, qu'il affirme déjà une personnalité. N'est-ce pas beaucoup? Je voudrais seulement que le film français, qui ne compte encore que quatre ou cinq artistes, révèle une originalité aussi vaste. On nous a montré, depuis un an, les films allemands les plus différents, même un film humoristique, *La princesse aux Huîtres*. Aucun ne manque d'intérêt. Tous manifestent un effort qui, vers une

forme d'expression proprement visuelle. pour soulever souvent la critique, n'en est pas moins considérable. Leurs caractères généraux sont sensiblement les mêmes, et nettement allemands, — qualités et défauts, — ce qui est bien pour nous ravir. Chez nous, on entend plutôt défendre cette opinion que la première qualité d'un film français est « de n'être pas français » ! ce qui est évidemment absurde.

Résumons : *Le Cabinet du docteur Caligari* nous a procuré divers enseignements : il nous a révélé l'erreur d'une mise en scène qui faisait fi du sentiment de réalité nécessaire à l'émotion cinégraphique, d'une déformation plastique objective, mais aussi la puissance de suggestion de la lumière quand celle-ci était judicieusement utilisée. Il nous a permis, en outre, et comme nous n'avions jamais eu l'occasion de le faire encore, de vérifier la nécessité, presque toujours, pour atteindre à la création, du travail en studio. *Les Trois lumières* nous a montré comment les cinégraphistes allemands ont compris l'importance de la technique, de ses possibilités extraordinaires d'expression, de sa force originale aussi bien dans le comique que dans le tragique. *Les Quatre diables* et, dans une mesure plus largement poussée, *la Femme du Pharaon*, nous ont prouvé la puissance d'émotion qui peut surgir de la foule, dans une composition cinégraphique appropriée et intelligente. S'il est évident que Lubitsch a compris la leçon des films américains et italiens, il est non moins vrai qu'il a su apporter au maniement des détails de masses une science plus proche de la vraie psychologie que celle — trop délayée ou hasardeuse — des héros de Los Angeles, et surtout plus essentiellement européenne. La culture donne ici ce qu'elle doit, comme chez les Suédois.

Malgré *Caligari*, le film allemand révèle un effort pour se libérer des chaînes de l'esthétique théâtrale et de la littérature. *Le Rail*, film sans sous-titres, *la Terre qui flambe*, avec ses éclats si exclusivement visuels, en sont des preuves ; *les Trois lumières* aussi, grâce à ses actions simultanées et ses fantaisies imaginatives que, seule, la technique de l'écran permettait de réaliser.

Partout, et chaque fois, apparaissent les influences étrangères évidentes, mais confuses ; également, mais précis, les élans, le goût allemand nourri d'un naturalisme excessif mêlé à un romantisme qui n'évite pas de plonger dans l'étrangeté morbide le

fantastique et d'appeler les névroses à la rescousse. On promène beaucoup de cercueils dans les films allemands. Il arrive même que les cercueils s'y promènent tout seuls (*Nosferatu*). Les femmes y boivent volontiers le sang de leurs victimes (*Genuine*). Les fantômes y font la loi (*les Trois lumières*). Les squelettes sont des figurants pas toujours impassibles (*Caligari, Genuine, Nosferatu*, etc.). Les sujets, le plus souvent, sont d'un tragique tendu à l'extrême, à quoi d'ailleurs tout concourt avec unité et logique : composition et interprétation. Il est seulement curieux que le génie allemand, si profondément musical, n'ait pas saisi encore la nécessité absolue du rythme cinégraphique, je veux dire surtout du rythme extérieur des images — rythme du film, sans quoi l'œuvre n'est point. Alors que dans chaque image, ou presque, éclate ce souci de la recherche d'une vie intérieure parfaitement rythmée, par l'insistance même du jeu des interprètes (les types sont souvent admirablement réalisés), le choix des plans, le soin des éclairages, une simplicité trop volontaire, à mon avis, insistante, dans le développement des scènes, la cadence générale échappe. Mais à certains signes, à l'introduction du leit-motiv visuel par exemple (*Torgus, le Rail*), on peut prévoir l'avènement du rythme. Alors les Allemands nous donneront des films complets.

Peut-être, jusqu'à ce jour, ont-ils été surtout préoccupés d'interprétation plastique. En effet, ce sentiment qu'ils possèdent de la construction architecturale, de l'adaptation de larges plans au jeu des lumières et des ombres, devait amener les cinégraphistes allemands à porter leurs efforts vers le décor et à en saisir de suite les plus urgentes nécessités plastiques. Nous l'avons perçu dès *Caligari*, jusqu'à l'outrance inutile et fausse, car c'était là surtout œuvre de peintre. Nous l'avons mieux saisi dans *les Trois lumières, Torgus, Le Rail, La Terre qui flambe*. Les constructions y sont profondément suggestives et les conceptions de nos cinégraphistes semblent bien pauvres à côté. Qu'ils dressent de toutes pièces le décor dans le studio ou qu'ils adaptent le paysage (les maisons de *Nosferatu* sont si judicieusement choisies et « tournées » qu'elles participent *activement* au fantastique de l'action), les Allemands révèlent une science personnelle, laquelle, souvent, à force de justesse et de vérité, atteint son but : notre émotion.

Certes, il arrive qu'un effort aussi volontaire de composition, cet essai d'un style, apparaissent trop et que l'intérêt l'emporte sur l'émotion (*la Terre qui flambe*), mais il ne me déplaît pas qu'on pèche ainsi, d'abord, par excès. C'est de cette manière que le cinéma découvrira peu à peu ses formes d'expression ou plutôt en découvrira les limites, ce qui le gardera des égarements inutiles d'une sagesse négative. Nos « marchands » peuvent prendre à cette école une leçon de plus, eux qui considèrent les vrais artistes comme des ennemis et ne vivent que sur un piédestal d'énorme bêtise; statues en carton pâte que le premier souffle de sincérité balayera. Ce n'est pas, on a pu le voir, que je ne démêle les tendances dangereuses d'un art qui risquerait de descendre rapidement au procédé, s'il ne conquérait point des soucis plus hauts que ceux de ses petits maîtres ; mais, avec des défauts de toutes sortes, où l'on découvre tant de vraies et de fausses beautés, le cinéma allemand prouve une volonté de recherche évidente et une orientation originale, — disons photogénique. C'est assez pour notre estime ; et, si nous le voulons, pour notre profit.

§

J'ai déjà, à l'occasion du *Lys brisé*, étudié ici les caractéristiques du talent de D. W. Griffith, cinégraphiste américain. **A travers l'orage** nous confirme la vertu et les vices d'un tel art et nous révèle une puissance technique plus grande encore. Ainsi D. W. Griffith enrichit chaque jour le moyen d'expression grâce à quoi, demain peut-être, quelqu'un « ira plus loin que lui » et dira davantage.

Il y a, dans *A travers l'orage*, des morceaux admirables d'équilibre, une entente de divers moyens qui concourent à l'émotion sans doute la plus précise que nous ayons vue. La deuxième partie du film, avec le jeu de ses gros plans, où Lilian Gish porte le drame à son paroxysme, développe le thème dans un rythme auquel on ne peut guère résister. Et je soupçonne fort, pourtant, les éditeurs français d'avoir quelque peu tripatouillé, comme dit Antoine, le montage de la tempête de neige et de la débâcle des glaces. La danse paysanne est parfaite de réalisation, de mesure et de sentiment. Le miracle visuel éclate sur un drame banal par la seule force d'une interprétation tout entière sous la domination de Griffith et d'une représentation qui va

aux limites du possible actuel. Techniquement c'est encore une œuvre admirable qui n'est dépassée que par certains tours de force photographiques des *Deux Orphelines*, du même Griffith, par ailleurs drame impuissant.

Le Lys brisé et *A travers l'orage* sont les deux chefs-d'œuvre de D. W. Griffith, le premier grand nom du cinéma.

§

L'an dernier le cinéma est entré au **Salon d'Automne**, ainsi Salon des Arts, jusqu'au septième. L'événement a son importance. La plastique mouvante, dernière survenue, jusqu'alors sapée d'ironie, prend une place à côté des plastiques fixes. Art synthèse, il participera chaque année davantage, désormais, de la complexité de la vie moderne : raison et sentiment, science et amour.

Cette année, les séances de cinéma, organisées par le C. A. S. A. que préside Canudo, ont été judicieusement composées. Elles démontrent l'importance de la technique enrichissant le moyen d'expression et permettant de révéler autre chose ou davantage que les autres arts, cela pour atteindre le même but : une création de beauté.

La naissance du cinéma se manifeste dans les fragments de films présentés par genres et par styles (chevauchées, paysages, foules, interprétations plastiques : visionnaires, réalistes, déformées, caricaturales). Les éléments décoratifs apportés par le cinéma sont révélés par le ralenti et l'accéléré en attendant d'autres découvertes merveilleuses. Le décor et la construction soulèvent la vieille querelle du réalisme. La science révèle sa participation active aux progrès de l'expression cinégraphique avec le visiophone, le ciné-relief, la couleur ; et le cinéma lui-même, sa participation aux progrès de la science, avec l'ultra-ralenti. Importantes et nécessaires manifestations à l'heure où, précisément, l'initiation commence et où l'écran, sous la menace de perdre son prestige, va devoir appeler à lui l'intelligence et l'imagination des vrais créateurs.

LÉON MOUSSINAC.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une erreur de Francis Poictevin — C'est dans un de ses meilleurs livres, *Presque*, que Poictevin a dit son admira-

tion pour la petite rade de Solidor, où il vint souvent, et dont il a décrit, avec minutie, tous les aspects.

Il dit avoir salué l'*Etoile de la mer, l'humble statuette en plâtre de la Vierge sous verre dans le mur et devant laquelle, à ses pieds, battent deux lanternes en fer blanc.*

La statuette en plâtre habite encore aujourd'hui le mur du château, mais les lanternes ont été emportées par le vent. J'ai assisté à l'effondrement de celle qui a le plus longtemps résisté, au mois d'avril 1920, par une belle tempête.

Francis Poictevin écrit ailleurs (1) :

Ce matin, nous parlions à Solidor à l'homme possédant la plus tentante maison dans cette crique d'un charme quasi de solitude. Au dessous se voient des goëmons d'un jaune passé et sombre... Cette maison aurait une apparence de petit castel avec sa *tourelle au milieu* moins séparante que rattachante, une apparence de retraite religieuse avec ses petites fenêtres plutôt cintrées...Et avant toute causerie avec le propriétaire reconstructeur de cette maison où a déjeuné Catherine de Médicis, l'Italienne se malaxant maléficieuse, il me dit : « Mais votre figure ne m'est pas inconnue. » Nous nous étions parlé il y a quelques années pour des locations de bateaux, cet homme étant un peu de tout et non sans autorité dans ce quartier de Saint-Servan. Et vraiment ces vagues souvenirs, ces rencontres incertaines, entre cet individu maintenant âgé et moi, relient à distance non sans agrément et de façon je dirais moins commune. Il nous menait par son escalier à vis dans la tourelle, en ses chambres cabines de navire où se remarquent une peau de phoque étendue à terre, un dessin de tête de tigre au mur... Ces pièces sont renfermées et aérées. Et l'homme disait que cela lui avait coûté de la peine de retravailler, de repercer cette demeure, « ces pentes tortilleuses », tel plancher reste inégal avec celui de la chambre adjacente ; enfin il est des surprises encore aujourd'hui en ce logis renouvelé d'il y a plus de trois siècles. Toute la nombreuse famille du propriétaire s'y réunit à des époques et ce flaccide vieillard de haute stature se signale, sans même qu'on sache ses préparations au goudron toutes secrètes pour les plaies, il se signale sous son grand chapeau gris-blond verni et mou, par une matoiserie du visage remontée à l'œil d'un bleu comme teint et cet œil vous sourit à l'avance comme s'il vous engageait peut-être à exprimer ce qu'il lui plairait qu'on exprime. Sourire prudemment aimable qui se replonge dans le visage élevé et à quelques plissures verticales.

... Et il nous a quittés avec courtoisie, comme il nous avait accompagnés, ne se laissant pas saisir intéressé...

(1) *Presque*, p. 183, Lemerre, 1891.

Celui dont Poictevin a fait le portrait ressemblant était M. Mallart, constructeur de bateaux et inventeur d'un remède au goudron contre les maladies de la peau.

Le remède est encore très employé, et avec succès, dans la région de Saint-Malo-Saint-Servan.

M. Mallart, mort il y a une quinzaine d'années, avait cette physionomie fine et distinguée que la prose légère de Poictevin indique très heureusement. La maison qu'il habitait est la plus agréablement située de la rade. A l'arrivée par Rance, elle attire le regard du voyageur, surtout au début de l'été, lorsque la terrasse est toute garnie de feuillages et de fleurs. Quant à l'escalier admiré du poète, il n'est pas rare d'en rencontrer de semblables dans ce pays de marins où les vieilles carcasses de navires furent souvent utilisées pour aménager l'intérieur des demeures.

Mais la maison Mallart n'est pas aussi ancienne que l'a dit Francis Poictevin, qui s'est trompé quant au bref séjour de Catherine de Médicis à Solidor.

La crique, à cette époque, n'était pas habitée et la petite tour, cause de l'erreur de l'écrivain, est très récente et dut être construite par M. Mallart lui-même en même temps que l'escalier à vis qu'elle renferme.

Le mercredi 24 mai 1570, le roi Charles IX, son frère Henri duc d'Anjou, la reine mère Catherine de Médicis, les cardinaux de Bourbon et de Lorraine, descendirent la Rance pour faire leur entrée solennelle à Saint-Malo. Ils s'embarquèrent au port d'Escableton, c'est-à-dire à Dinan.

Les habitants, à Saint-Malo, firent préparer douze bateaux couverts de riches tapis et garnis de verdure et de bouquets et les firent se porter, montés par les autorités du pays, jusqu'à la rade de Solidor.

Toute la cour débarqua immédiatement après à Saint-Malo, à l'exception de Charles IX et de sa mère qui descendirent à Solidor, ayant accepté de prendre quelques instants de repos et une collation chez un seigneur de l'endroit, prétexte à revêtir des habits somptueux pour leur entrée triomphale à Saint-Malo, vers cinq heures de l'après-midi.

La maison où ils s'arrêtèrent est désignée (1) comme ayant une

(1) Archives de Saint-Malo.

tourelle qui la sépare en deux parties inégales. De là l'erreur de Francis Poictevin.

Il se dit que cette maison à tourelle ne pouvait être que la maison Mallart et plaça les personnages du XVIe siècle dans un castel du XVIIIe.

La maison où a déjeuné l'Italienne *se malaxant maléficieuse* existe encore, mais rue de la Montre, assez loin de la crique. Elle tourne le dos à la Rance et fait face à la baie de Saint-Servan.

Si l'endroit est moins gracieux et moins riant que celui évoqué par Poictevin, il est tout aussi original et plus émouvant.

C'est le point précis où la civilisation française vint se greffer sur la vieille cité romaine d'Aleth. Là, des rues aux noms bizarres s'entrecroisent et le petit hôtel historique n'est pas le seul vestige de la Renaissance dans ce coin d'un rare pittoresque.

On sait qu'une *montre* était, au XVIe siècle, ce que nous appelons aujourd'hui une revue, une parade militaire ou navale.

Ce fut peut-être en souvenir de l'entrée du roi Charles IX que la rue où il passa quelques heures a pris le nom qu'elle a gardé.

Combien de temps le gardera-t-elle encore ?.

Chaque année, dans les journaux de la région, des articles paraissent, excitant les démolisseurs à pratiquer des routes macadamisées, là où s'élèvent ces touchants restes.

Si ces propositions étaient écoutées, les routes seraient bientôt sillonnées de puantes voitures qui envahiraient la magnifique corniche d'Aleth, laquelle se couvrirait à son tour de villas, comme à Dinard, ignobles.

La barbarie, qu'on n'avait pas revue dans ces quartiers depuis Dioclétien, y rentrerait triomphante et brutale, retour que le naïf et délicat auteur de *Presque* n'a pu prévoir.

RENÉ MARTINEAU.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Livres belges. Max Elskamp : *La Chanson de la rue Saint-Paul*, Hors commerce. — Emile de Bongnie : *Préceptes et Paysages*, Louis van Melle. — Emile Bril : *A l'Ombre du Temple*, Louis van Melle. — Claude Bernières : *Le visage des Heures*, Robert Sand. — Robert Vivier : *La Route incertaine*, « Vie intellectuelle ». — Stanislas Delhaye : *La voile latine*, « Vie Intellectuelle ». — Théo Fleischman : *Ce vieil Enfant*, « Renaissance d'Occident ». — J.-J. van Dooren : *Six Poèmes*, Hors commerce. — O.-J. Périer : *Notre Mère la ville*, « Disque vert ». — Mélot du Dy : *Diableries*, Expansion littéraire. — M. Gau-

chez : *Les Rafales* et *Ainsi chanta Thyl*, « Renaissance d'Occident ». — Le monument de Camille Lemonnier. — Mémento.

Comme tous les pays jeunes, la Belgique compte un grand nombre de poètes et peu d'écrivains d'idées. A de rares exceptions près, ses critiques et ses esthéticiens préfèrent le jeu des images à la discipline de l'introspection et ses romanciers sont plus lyriques que spéculatifs. Sauf dans sa partie wallonne, imprégnée de civilisation française, la dialectique y est peu en honneur et l'intelligence s'y rencontre moins souvent que le génie.

Pourtant, si les œuvres d'un Verhaeren ou d'un Maeterlinck s'écartent, par leur ingénuité profonde, de l'art suprême d'un Mallarmé ou d'un Valéry, elles n'en ont pas moins de retentissement spirituel et la spontanéité de leur élan les impose aux âmes les plus choisies.

Les poètes belges de l'heure présente ne semblent pas déroger aux prédilections de leurs aînés. On chercherait en vain dans leurs livres l'illustration d'une philosophie ou les postulats d'une esthétique.

Seule l'émotion s'y traduit en lieux communs plus ou moins bien dissimulés, si bien qu'échappant, plus par ignorance que par peur, aux dangers du didactisme, nos poètes gardent une sorte de virginité d'esprit qui fait leur originalité et leur charme.

Pour peu qu'ils s'attachent à nous faire partager leurs émois successifs, on pourra percevoir dans leur œuvre des échos de plus en plus prolongés d'humanité, et tel qui se sera complu naguère aux divertissements d'une âme ivre d'elle-même s'acheminera peu à peu vers les joies austères de la méditation.

Ce fut le sort de Grégoire Le Roy. C'est aujourd'hui celui de Max Elskamp, dont **La Chanson de la rue Saint-Paul** s'inscrit parmi les œuvres les plus pathétiques de ce temps.

On connaissait d'Elskamp des chansons à la fois naïves et raffinées où, fleurie d'emblèmes et d'allégories, s'épanchait une âme d'enfant pensif. Jusqu'en ces derniers temps, il en avait prudemment écarté, comme des hôtes importuns, tous les reflets et tous les mirages du monde, et, bien que passionné de vie, il ne la transposait dans ses poèmes qu'après l'avoir passée au crible d'une innocence obstinée. Il chantait au milieu de nous, tantôt comme un ange musicien, aux ailes d'ombre et de lumière, tantôt comme un de ces mendiants divins qui gardent dans les yeux la flamme

d'une étoile inconnue et débitent, avec leurs complaintes, des fleurs cueillies aux jardins mêmes du Paradis. Après un long silence, ses *Chansons désabusées* se teintèrent d'un peu de sang et l'on y perçut, à travers mille tendres réticences, les balbutiements d'une confession qui, dans *La chanson de la rue Saint-Paul*, s'épanche magnifiquement.

L'imagier mystique de *Dominical* et des *Salutations* y ouvre son âme à la caresse des souvenirs et s'abandonne aux fantômes de l'enfance.

Sans doute, on y trouve encore cette notation aiguë des décors familiers, cette concision elliptique de la strophe et ce souci emblématique qui donnent à l'art d'Elskamp un accent si particulier.

Mais, dissipées par une clarté pacifiée, on y chercherait en vain ces magnifiques obscurités dont s'émerveillait Remy de Gourmont, et, malgré l'archaïsme voulu de certains poèmes, *La Chanson de la rue Saint-Paul* frémit au large souffle de la vie triomphante.

Qu'il évoque les multiples aspects de la rue où il est né, avec ses marchands méticuleux et méfiants, ses passants venus de tous les coins du monde, ses maisons ouvertes aux effluves du fleuve proche, son ciel balafré d'oiseaux, son clocher sonore, ses parfums de cuirs, de laques et d'épices, ses bouges et son calvaire, Elskamp garde, comme au premier jour, le don miraculeux des images et des allégories.

Mais qu'il se hausse au vertige de la prière ou à l'évocation de ses parents perdus, il arrache — conquête souveraine — aux humbles mots dont il est l'esclave une telle lumière et une telle harmonie, qu'il rejoint Villon et Verlaine dans le sanctuaire de la poésie éternelle.

C'est un remarquable poète aussi que le peintre Emile de Bongnie, et son luxueux recueil, **Préceptes et Paysages**, lui fait doublement honneur, puisque les beaux bois dont il l'illustre portent aussi sa signature.

Du peintre, il possède l'amour du trait précis et certains de ses poèmes sont d'exquis petits tableaux où la minutie des Japonais s'allie aux plus scintillantes esquisses impressionnistes.

Mais comme

Il ne regarde pas où s'arrêtent les choses

et qu'

Il voit l'amour qui les prolonge et les unit,

il dépasse toujours l'objectivité d'un art purement visuel et tempère son ivresse verbale d'une sensibilité nuancée qui s'exhale tantôt en cris angoissés comme

C'est peu de vivre,
Il faut savoir désespérer

ou en lucides aspirations, comme l'admirable poème qui clôt son volume.

Une des pièces de *Préceptes et Paysages* est dédiée à la mémoire d'Emile Bril, un jeune poète mort à 32 ans et de qui les amis ont publié l'œuvre posthume, **A l'ombre du Temple**, en un somptueux volume illustré par M. Georges Lebrun-Rodenbach.

Harmonieux et souples, les vers d'Emile Bril sont tout imprégnés d'humanisme et leur rythme onduleux, où palpite le souvenir des élégiaques latins, s'infléchit parfois, comme sous une prestigieuse rafale, au coup d'aile mallarméen.

Si **Le Visage des Heures** de Claude Bernières ne se réclame pas de maîtres aussi rigoureux, il révèle néanmoins une précieuse sensibilité, faite d'émerveillement et de mélancolie, que Charles Guérin eût aimée et où Mme de Noailles et Albert Giraud se reconnaîtront quelquefois.

Des songes nostalgiques s'y effeuillent en frêles élégies et en méditations chuchotées. Des voix de poètes aimés y convient à d'impossibles voyages ; une âme y promène sa fièvre d'infini dans des décors aquarelles et parfois cristallise son rêve en poèmes parfaits comme celui-ci :

AU SOMMEIL

Sommeil qui prends pitié de l'humaine misère,
Seul répit du labeur et suprême salaire,
Sommeil aux rêves chers qu'on évoque longtemps,
Sommeil sans visions qui délivres du temps,
Sommeil qui nous guéris, sommeil qui nous désarmes,
Repos de nos désirs et trêve de nos larmes,
Pont noir, par où l'on va meilleur au nouveau jour,
Mort brève où l'être entier plonge en sa source même ;
Au temple de mon cœur où j'unis ce que j'aime,
Je te dresse un autel à côté de l'amour.

Paul Verlaine, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Stuart Merrill et Tennyson doivent avoir profondément impressionné M. Robert Vivier dont **La route incertaine** est le début prometteur. On les retrouve à chaque page, offrant au jeune poète leurs conseils d'aînés et l'incitant à des audaces qu'il n'accepte pas sans peine et qui sont cependant ses dons les plus précieux, si l'on en juge par certains poèmes d'une juvénilité et d'une allégresse charmantes.

On souhaiterait plus d'audace aussi à M. Stanislas Delhaye, qui, dans **La Voile Latine**, épuise un excellent métier en exercices un peu périmés, et moins de facile abandon aux beaux vers de **Ce vieil Enfant** que M. Théo Fleischman dédie à Eros. Par contre, les **Six Poèmes** de M. J.-J. van Dooren ont la sécheresse de schémas lyriques et n'attendent qu'un commentateur pour s'épanouir en nobles strophes.

Avec M. O.-J. Périer on quitte la classe des élèves sages. M. Périer préfère à la leçon des maîtres consacrés l'exemple des grands révoltés et, pour donner l'essor à ses impatiences, loin des décors convenus, dans une solitude volontairement choisie, s'essaie sur un instrument mal accordé, mais sonore, à des harmonies inattendues.

Il étonne quelquefois, cela va sans dire, et l'on ne parvient pas toujours à saisir, dans l'afflux de ses variations, le thème qu'il poursuit. Mais il est si passionnément épris de recherches et fixe parfois son inquiétude dans des vers d'un tel accent que son petit livre, **Notre Mère la Ville**, grise les jugements les plus prévenus, comme un irrésistible alcool.

Dans le chaos de ses improvisations surgissent des éclairs d'anciens et merveilleux orages, et ces vers :

Pour ma sœur aux grands yeux dont les jambes nourries
S'écartent, recevant dans toute sa chaleur,
Odeur du pain chéri, votre sombre douceur

rappellent impérieusement Baudelaire et Rimbaud, de même que les deux quatrains de *Santé* font rêver aux plus belles stances de Moréas.

L'inquiétude de M. Mélot du Dy se trahit de moins pathétique façon : elle subit l'imprégnation de nos jours sans honneur et s'en révolte avec ironie. Mais comme l'ironie est une forme de l'amour, M. Mélot du Dy, quoi qu'il en dise, s'accommode fort

bien d'un temps où il lui est permis de honnir M. Durand-Prudhomme, tout en cueillant à loisir les fleurs d'un exquis jardin secret.

Comme il a la nonchalance désinvolte d'un grand seigneur et toutes les roueries d'un maître sorcier, ses **Diableries** ravissent autant qu'elles émerveillent.

Indifférent à tant de grâce et épris surtout de force et de tumulte, M. Maurice Gauchez réédite les **Rafales** et **Ainsi chantait Thyl** en un copieux volume illustré par M. Lebrun-Rodenbach. Une note nous apprend que *Les Rafales* ont été écrites au front des armées belges, au Scheewege, à Oostvleteren, à Noordschoote, au Passeur, à Steenkerke, à Nieuport et à la Panne, et que *Ainsi chantait Thyl* a été composé au Redan, au poste de Montmirail, dans la Forêt d'Houthulst ou à l'hôpital de Beveren-sur-Yser.

Ces poèmes acquièrent ainsi une indiscutable noblesse, consacrée officiellement, du reste, par l'Académie Française. Ils furent célèbres pendant la guerre. Les soldats les récitaient et plusieurs compositeurs, dont M. Alexandre Georges, les mirent en musique.

Il messiérait de les juger à un point de vue strictement littéraire. Les circonstances qui entourèrent leur création les met à l'abri de la critique et, si l'on peut discuter l'opportunité de leur réédition, il n'en faut pas moins louer M. Gauchez d'avoir, dans la fièvre des batailles, offert aux Muses ce témoignage de bonne volonté.

Ces quelques livres, choisis parmi les nombreux ouvrages parus en Belgique au cours de l'été dernier attestent la vitalité de notre mouvement littéraire.

Dans une pénétrante étude sur **Camille Lemonnier,** M. Georges Rency rappelait récemment la difficulté des débuts de l'auteur du *Mâle* et l'indifférence de notre pays pour l'effort lyrique des Van Hasselt, des Octave Pirmez et des Charles de Coster, qui furent les précurseurs du mouvement Jeune Belgique.

Il faut croire, puisque chaque jour nous révèle une œuvre nouvelle et que la foule se presse aux réunions où sont exaltés nos écrivains, que la Belgique s'est métamorphosée. Le monument Camille Lemonnier, inauguré le 29 octobre, au Rond-Point de l'Avenue Louise, devant un représentant du Roi, le Ministre des

Sciences et Arts, les Ambassadeurs des pays alliés et un nombreux public, acquiert ainsi l'allure d'un remords autant que d'un hommage.

Camille Lemonnier, qui signa 70 volumes, parmi lesquels *Un Mâle*, *la Belgique*, les *Contes brabançons* et *le Petit Homme de Dieu* sont des chefs-d'œuvre, et qui s'honorait de l'amitié de Flaubert, de Daudet, des Goncourt, de Rosny et de Zola, vit en effet sa renommée consacrée par le gouvernement belge sur les bancs d'une cour d'assises et mourut pauvre.

« Aucune ombre ne se mêle au souvenir de ce grand homme », dit J.-H. Rosny aîné dans le noble discours qu'il prononça au nom des écrivains français devant le monument Lemonnier.

Mais, au regret profond que nous cause sa perte s'ajoute le regret qu'il n'ait pas reçu le juste salaire de gloire que lui devaient ses contemporains. Il ne fut pas méconnu, non... Il eut des admirateurs très sûrs et très fidèles, mais il lui manqua ce que l'on accorda à quelques autres, dont certains ne le valaient pas...

Hélas ! nous savons trop que nous ne pouvons plus rien pour lui... Que notre Au delà soit le néant ou qu'il y ait une survivance pour les pauvres insectes que nous sommes, nos hommages aux morts ne peuvent rien réparer pour les morts... Et pourtant, ces hommages ne sont pas vains, ils sont des appels à la justice dans un monde où, le plus souvent, c'est l'injustice qui triomphe, ils sont un modeste effort pour rappeler aux hommes de bonne volonté que la société doit devenir plus pure, plus généreuse et plus équitable, et c'est enfin ici un acte de solidarité, la communion des écrivains et des lecteurs, dans la religion de l'art... de l'art qui nous console des âpres luttes par la douceur lumineuse de la Beauté.

MÉMENTO. — Les théâtres rouvrent, le Marais avec *le Menteur* de Corneille et le Parc avec *le Venin* de M. Pradier. Il faudra reparler du *Menteur*.

Après *le Venin*, l'aimable *Comédienne* de M. Bousquet, *le Reflet* de M. Frondaie et *Maman Colibri* d'H. Bataille se partagèrent les faveurs du public. Mmes Gabrielle Dorziat, Irène Wells et Jeanne Rolly y affirmèrent leur grâce et leur talent.

Sur la scène du Parc encore, la Comédie-Française joua *l'Amour veille* et l'Œuvre *La Profession de Madame Warren*, de B. Shaw, et *la Giaconda*, de d'Annunzio.

Aux *Galeries*, après quelques représentations un peu maigres des *Ballets Russes*, M. Lucien Guitry fut le magnifique interprète de *l'Emigré* et de *l'Ami Fritz*.

La Monnaie a repris *les Contes d'Hoffmann* et prépare la première d'*Antar*.

Aux Mardis des lettres belges, le poète Georges Ramaeckers continue sa louable croisade.

Eugène Ysaïe, rentré d'Amérique, a repris la direction de ses concerts et M. Rulhmann celle des Concerts populaires.

L'Académie a reçu solennellement MM. Brunot et Brand Whitlock.

Le Club des Ecrivains belges a organisé son premier dîner en l'honneur de l'écrivain anglais Galsworthy.

Au premier Salon des Peintres Belges (Galerie Giroux) il faut signaler l'envoi de M. Saverys : Ses *Fleurs* et ses *Kermesses* sont à la fois d'un maître peintre et d'un lyrique prestigieux.

Revues : *Aujourd'hui* publie son premier fascicule au sommaire duquel on trouve les noms de MM. André Baillon et Paul Fierens. *Le Disque vert* groupe les meilleurs représentants de la jeune école : Paul Dermée, Marcel Sauvage, Henri Pourrat, Marcel Arland, Mélot du Dy, etc.

La Flandre littéraire fait montre d'éclectisme.

La Renaissance d'Occident (octobre) publie des vers délicieux de Mme Yvonne Herman-Gilson.

Dans *La Vie intellectuelle* du 15 octobre on remarque les précieux poèmes de Mme Marie Gevers.

Dans *La Revue sincère* qu'il vient de fonder, M. Léon Debatty relève de nouveaux plagiats de M. Carton de Wiart.

GEORGE MARLOW.

LETTRES RUSSES

N. Gogol : *Revizor*, traduit par Marc Semenoff, Plon. — I. Tourgueniev : *Théâtre*, traduit par Denis Roche, Bossard. — Anton Tchékov : *Trois Années*, traduit par Mostkova et Lamblot, Rieder. — Ivan Bounine : *Le Village*, traduit par Maurice, Bossard. — Alexandre Kouprine : *Le Bracelet de Grenats*, traduit par H. Mongault, Bossard. — Aldanov : *Sainte-Hélène petite île*, traduit par Hirschwald, Povolotzky.

La librairie Plon, qui fut des premières à posséder une collection d'auteurs russes classiques, vient de publier dans un volume élégamment présenté deux comédies de Gogol : **Le Revizor** et **Mariage**, traduites par M. Marc Semenoff. Notons en passant qu'il existe aussi de cette dernière une traduction de M. Denis Roche, parue il y a quelque temps dans la *Nouvelle Revue Française*, sous le titre *Hymen*.

Le Théâtre russe n'est guère connu en France. A vrai dire, il ne se recommande pas par les qualités d'originalité qui ont fait la fortune du roman russe. *Le Malheur d'avoir de l'esprit* de Griboyedov est cependant une comédie d'un art parfait, une brillante et spirituelle satire de cette société russe dont nous connaissons peut-être mieux les vices que les travers. Avec le chef-d'œuvre de Griboyedov, le *Revizor* de Gogol représente une des tentatives les plus heureuses du théâtre de mœurs en Russie.

On a signalé maintes fois les liens de filiation qui existent entre le Khlestiakov de *Revizor* et le Tchitchikov des *Ames mortes*. Gogol, comme Balzac et tous les grands romanciers, portait longtemps en lui-même ses personnages et vivait pour ainsi dire leur vie. Plus tard, cette charge des mœurs de la province, et en particulier du monde des fonctionnaires, devait singulièrement gagner à être transposée dans le plan du roman. Le rire au théâtre dégénère facilement en grimace, et nous n'avons pas, par contre, l'équivalent des formidables bonshommes : un Pluchkine, un Nozdreff, une Korobobtchka, qui font que Tchitchikov paraît tout autre chose qu'un fantoche.

Le **théâtre de Tourgueniev** est marqué lui aussi au coin du romancier : celui de *Premier Amour*, d'*une Nichée de Seigneurs*, des *Eaux printanières*. Tout le côté sensible et féminin de Tourguenief s'y retrouve. Je ne sais si, comme le prétend le traducteur dans sa préface, la pièce intitulée : *Un mois à la Campagne* est fort en avance sur son temps. Je l'ai vu jouer à Moscou vers 1914 dans le pittoresque décor de Doboujinsky, et il m'a semblé au contraire que les interprètes avaient eu raison de lui garder son caractère romantique et un peu désuet. En tout cas, représentée sur la même scène qu'Ibsen et Strindberg, c'était un tout autre son.

Parmi les auteurs russes auxquels s'attache une renommée posthume il convient de signaler Anton Tchekov dont on publie en même temps deux traductions. Loin que l'accord dans les jugements portés sur son œuvre soit unanime, au contraire. A. Tchekhov est et restera, sans doute, un talent discuté. Tel le loue de la précision méticuleuse de son analyse et de ses descriptions, de la simplicité de son style et du ton presque conversatif qui règne dans la plupart de ses récits, où l'autre ne voit que défaut certain d'imagination, « cette reine du vrai », platitude et affectation. « Un kodak exaspéré », selon le mot de Soffici.

L'intérêt que suscite Tchekhov serait donc de deux sortes, puisque, à tout prendre, et si ce dernier a raison, il est impossible de ne pas reconnaître à son œuvre une certaine valeur d'indication, un intérêt documentaire. Tchekhov reste en définitive le grand peintre de la société russe, à l'époque de la faillite des réformes religieuses et tolstoïennes, c'est-à-dire précédant la révolution de 1905 et le bolchévisme. Tchekhov voit ce qui dort à la surface avec non moins de netteté que Gorky ce qui grouille dans les bas-fonds.

La salle n° 6 réservée aux aliénés est une annexe d'hôpital où l'on coudoie quelques exemplaires d'un niveau sensiblement moyen. Les malades y croupissent dans l'abandon le plus inhumain et la plus répugnante saleté. Le docteur chargé de leur dispenser ses soins n'est pas plus mauvais qu'un autre : il a eu jadis, dans sa jeunesse, des velléités de réforme. Mais les autorités ne lui octroient pas les crédits nécessaires. Vieilli précocement dans l'atmosphère atone d'une petite ville de province, il finit par trouver dans la conversation d'un fou le seul dérivatif à l'ennui qui l'accable. Destitué de ses fonctions, lui-même passant pour fou, on l'enferme à son tour dans la salle n° 6.

Et l'*Asile d'aliénés* a pour pendant **Trois années**, le magasin où le riche marchand rosse ses employés dont il se considère comme le bienfaiteur. On voit de quelle importance est le milieu dans l'œuvre de Tchekhov, et pourquoi les réactions de ses personnages sont si nulles. Tous paraissent victimes d'une sorte d'envoûtement, d'une paralysie de la volonté, qui est sans doute quelque chose de typiquement russe, mais qui ne le fut jamais autant que durant cette période où, mise au pied du mur et concevant l'énormité de la tâche, la bourgeoisie tout entière, pour son malheur et pour celui de la Russie, s'est sentie prise d'une complète défaillance.

Quelle aurait été l'attitude de Tchekhov s'il avait pu assister à l'avènement du bolchévisme? On se l'est demandé pour Tolstoï, sans songer que jamais l'apôtre de Yasnaïa Poliana n'eût souscrit à une révolution, non seulement non-chrétienne, mais antichrétienne. L'attitude de Gorky s'étant sensiblement modifiée dans le cours des événements, il est facile de conclure à celle de Tchekhov. Nous devons à M. André Pierre tout un recueil d'articles de Gorky, d'inégal intérêt, mais cependant significatifs

pour qui serait tenté de lire entre les lignes. M. Pierre ne dissimule pas les contradictions où tombe l'écrivain chaque fois qu'il porte un jugement sur les personnes ou sur les faits. Il va même jusqu'à citer deux portraits de Lénine. Pour nous, il s'agit là, plus encore que de faits d'ordre contradictoire, d'une contradiction de nature, qui a son dénouement dans les dernières manifestations de Gorky. S'il est vrai, comme le dit M. Pierre, que, « en dépit des attaques dont il est l'objet de la part de certains de ses compatriotes émigrés, Maxime Gorky aura devant l'histoire l'insigne mérite d'être resté aux côtés du peuple russe pendant ces cinq douloureuses années, et d'être resté immuablement fidèle à cette règle de conduite qu'il définissait en ces termes à l'aube de la révolution : « Les hommes de raison, les hommes de sciences ne doivent pas se tenir à l'écart des grands événements », — si tout cela est vrai, dis-je, que devient ce mérite aujourd'hui que M. Gorky semble avoir abandonné sa cause en désertant la Russie, et qu'il se contente de plaider de loin pour ses anciens frères les socialistes révolutionnaires condamnés récemment par le Tribunal de la Tchéka ?

Non, le véritable rôle de Gorky durant la révolution, ce n'est pas dans ses paroles ou ses écrits que nous l'irons chercher, mais dans les témoignages que nous en ont rapportés ceux qui l'ont vu à l'œuvre et qui, loin de conclure comme M. André Pierre, « qu'il usa son prestige à sauver l'élite de la misère », l'accusent au contraire d'avoir grandement contribué soit à la dispersion, soit à l'abaissement moral de cette élite.

Ivan Bounine garde le triste privilège de ne s'être jamais laissé leurrer sur le cours que devaient suivre les événements. Il nous le dit dans sa préface au *Monsieur de San Francisco*, et nous pouvons l'en croire, car ce peintre de la vie paysanne est un observateur singulièrement sagace. Ah ! nous sommes loin ici des sentiments idylliques qui font le charme des *Récits d'un Chasseur !* Pour sombres aussi que soient certains traits particuliers du caractère russe, il y a peut-être chez Bounine quelque chose de plus sombre encore. En même temps, Ivan Bounine est un artiste qui sait nous faire goûter les choses qu'il décrit, quelle que soit la tristesse ou l'amertume qui s'en dégage.

On songe, en lisant cet auteur, à un arc-en-ciel dont les extrémités se perdent encore dans les couleurs de l'orage. Ce n'était

qu'une éclaircie, et voici la teinte grise, la teinte uniformément plombée et froide du paysage russe. Aussi conçoit-on bien que M. Bounine ait été fort inquiet de l'accueil que lui réserverait le public français, gavé de souvenirs d'horreurs, et qui aujourd'hui demande plutôt à la lecture un peu de délassement. Par bonheur M. Bounine a rencontré en M. Maurice un traducteur de premier ordre qui laisse mieux que deviner, transparaître les qualités du styliste. Je ne ferai à M. Maurice qu'un reproche; d'autres le lui ont adressé avant moi sans plus le motiver. Ce n'est pas tant, à mon avis, de faire parler argot à certains de ses personnages que d'abréger les mots dans le dialogue, en remplaçant la dernière syllabe par une apostrophe. Outre le fâcheux effet typographique, un tel procédé ne correspond nullement à la manière de s'exprimer du paysan russe, lequel, M. Maurice le sait mieux que moi, traîne plutôt sur les finales, quand il ne leur adjoint pas certaines consonnes parasites.

Parti pris évident sur lequel il y aurait mauvaise grâce d'insister, étant donné tant de beaux mérites. **Le Village** n'est pas une œuvre aussi simple qu'on le croirait : c'est plutôt une série de scènes sans lien apparent, mais qui toutes concourent à l'impression générale. J'ai dit qu'elle n'était pas gaie. Il y a, entre autres, un passage curieux et, selon moi, significatif dans ce roman. Rentrant de la foire, où nous avons assisté avec lui à des scènes de basse ripaille, « Tikhon Iliitch réfléchit, puis dirigea son cheval vers la porte du cimetière ».

A quoi Tikhon Iliitch a-t-il réfléchi? Nous ne le savons pas tout de suite :

Etant à la foire il s'était fait couper les cheveux, égaliser et raccourcir la barbe, ce qui lui donnait un air beaucoup plus jeune. Ce qui le rajeunissait encore, c'étaient ces souvenirs d'enfance et d'adolescence, c'était enfin sa casquette de toile toute neuve. Son visage était pensif. Mélancoliquement, il regardait de côté et d'autre... Comme elle est brève et stupide, la vie! Et quelle paix, quel apaisement tout autour dans ce calme ensoleillé, dans l'enceinte de ce vieux champ des morts.

Cela continue ainsi durant trois pages. Trois pages de méditation que l'on s'étonne de trouver dans la pensée d'un rustre obscur. Et c'est assez pour nous convaincre que le réaliste impitoyable qu'est Ivan Bounine a su discerner aussi dans le moujik russe autre chose qu'un vil bétail.

Il semble que M. Alexandre Kouprine soit en voie de devenir un des écrivains russes les plus goûtés de nos lecteurs. Trois volumes parus coup sur coup, et l'on en annonce un quatrième : *La Fosse*, dont le sujet est celui même de la *Maison Tellier*. Quant à la *Sulamite*, parue récemment au *Monde Nouveau*, M. Camille Mauclair lui a consacré une préface enthousiaste. Un autre critique, dont le goût n'est pas à suspecter, M. André Thérive, déclare dans *l'Opinion* que « pas un ouvrage ne donne autant l'impression d'un chef-d'œuvre ». Pour ma part je n'y ai jamais vu qu'une sorte de pastiche. Tant mieux si je me suis trompé, car j'ai la plus haute estime pour le caractère et le talent d'Alexandre Kouprine.

Le **Bracelet de grenats**, traduit une première fois vers 1910, si j'ai bonne mémoire, par le poète François Porché, paraît dans une nouvelle version, celle de M. Henri Montgault, excellente à tous égards. Il s'agit d'une histoire d'amour platonique terminée par un suicide. Un simple employé s'éprend d'une princesse. Il l'avait aperçue un jour dans une loge de cirque et, dès la première seconde s'était dit : je l'aime. Il lui envoie des lettres, puis un bracelet de grenats. A la suite d'une explication avec le prince, il décide de se tuer, après avoir suspendu le bracelet à une icône. La princesse comprend qu'elle est passée à côté du véritable amour, un de ces amours qui sont à eux-mêmes la récompense de toute une vie, et pour lesquels seuls il vaut la peine d'avoir vécu et souffert.

Il reste à la princesse la musique. Se consolera-t-elle aussi facilement que le violoniste juif du Gambrinus, qui, la main estropiée dans un pogrom, se rabat sur l'ocarina et continue à être le boute-en-train de toute la brasserie? Je crois bien que c'est à cette nouvelle que vont mes préférences. En quelques pages Kouprine réussit à évoquer l'atmosphère de toute une ville qui est en même temps un grand port : c'est-à-dire autant de types variés que de personnages. Ce récit me touche encore pour une raison plus profonde, que je sens liée à quelque intention de l'auteur, dans une phrase où la santé, l'optimisme de Kouprine éclate tout entier : « Eh ! qu'importe ! Mutilez l'homme tant qu'il vous plaira, mais jamais, jamais, vous n'arriverez à vaincre l'art ! »

J'ignore si **Sainte-Hélène Petite Ile** est l'ouvrage de

début de M. Aldanov. Je sais seulement que l'auteur est jeune. Pourtant il possède un métier consommé et des dons d'écrivain qui lui ont valu d'être aussitôt remarqué du maître Ivan Bounine. Il est étrange que ce roman n'ait pas obtenu plus de succès, car c'est un modèle du genre. On devrait savoir qu'il existe un Dix-huitième siècle russe, comme aussi un Rococo russe, un Premier Empire russe, inspirés sans doute des nôtres, mais qui n'en sont pas la copie vulgaire et déformée. Tout cela, il convient de l'apprécier dans les nuances. Ainsi l'on goûtera l'ironie sensible d'un Kouzmine, ou d'un Aldanov.

Le volume traduit par M. Hirschwald (est-ce le même auquel on doit un recueil de chansons patriotiques de 1912) se présente sous un format agréable, revêtu d'une élégante couverture de l'époque.

JEAN CHUZEVILLE.

LETTRES ROUMAINES

Gr. Tausan : *Evolutia sistemelor de morala*, Casa Scoalelor, Bucarest. — N. Dascovici : *Principial nationalitatilor si societatea natiunilor*, Cartea romånească, Bucarest. — E. Sperantia : *Framosul caï nalta suferinta*, Cele trei Crisuri, Oradea-Marc. — Y. Agârbiceanu : *Ceasuri de seara*, Cartea romånească, Bucarest. — Al. T. Stamatiad : *Parabolele*, Casa Scoalelor, Bucarest. — Ovid Densusianu : *Prosatorilor*, dans « Vieata noua », an XIV, nos 1-11, Bucarest. — Mémento.

La claire et solide étude que M. Grégoire Tausan vient de donner aux éditions discrètes de l'officielle « Maison des Ecoles » nous permet, par son objet, comme par les qualités particulières et les hautes intentions dont l'auteur y fait preuve, de saisir un nouvel aspect des lettres et de l'âme roumaines. Cette étude porte sur le problème moral, auquel le malaise, engendré par la guerre, a conféré un surcroît d'intérêt, comme spéculation toute abstraite et théorique. C'est que l'on ne méprise pas chez nous de considérer les faits humains sous le rapport du souverain bien et de l'idéal ; quant aux recherches de la pensée pure, la place que celles-ci ont prise de nos jours dans le mouvement intellectuel est d'importance. Il y a, du reste, grand temps que l'esprit de curiosité critique et de construction doctrinale s'y exerce, si bien qu'un jeune professeur, rempli de foi, M. Marin Stefanesco, a trouvé à propos de dresser déjà l'histoire de *la philosophie roumaine* (éd. « Caselor nationale »), en remontant par piété démesurée, quoique touchante, jusqu'aux vieux chroniqueurs et anna-

listes. A l'édification d'une telle œuvre, MM. Scraba et Minar, de leur côté, apportent justement d'utiles matériaux : le premier consacre une monographie (éd. Fond. Socec) à *Basile Conta*, dont on avait traduit en français (chez Alcan) les *Fondements de la métaphysique* et l'originale *Théorie de l'ondulation universelle*, tandis que le second livre aux lecteurs de l'hebdomadaire *Adeveru literar* (nº 93) les réflexions, jusqu'ici inédites, que le grand poète-philosophe Eminesco avait notées en marge de sa version du *Discours de la méthode*. Autant, sinon davantage, que les penseurs isolés, l'Université contribua au renom et au développement de l'activité spéculative : de nombreux Maîtres, des plus éminents, tel Tite Maïoresco, tels MM. C. Dimitresco-Jassy, Gavanescul, P. P. Negulesco, C. Radulesco-Motru, D. Gusti, etc., tout en amenant autour de leurs chaires des auditeurs attentifs et fréquents, parmi lesquels il n'y avait pas jusqu'aux gens du monde qui ne s'y fussent rencontrés, formèrent dans leurs « séminaires », plusieurs générations de travailleurs professionnels, avides d'explorer les terres inconnues. Cet enseignement, oratoire et direct, ne laissa pas, — comme le rappelait dernièrement avec bonhomie (v. *Anale literare*, I.) M. Michel Dragomiresco, lequel y a prêté mainforte, — d'influer sur les destinées de maints écrivains. Au compte de M. Tausan il nous faut marquer une quantité de pénétrants articles, parus notamment dans « les Entretiens littéraires » ou « la Nouvelle Revue roumaine », et touchant à des questions aussi diverses que : la signification du comique, la renaissance du spiritualisme, la pathologie de l'esprit selon les paradoxes du Dr Nordau, etc. Mais son œuvre maîtresse, c'est la *Philosophie de Plotin*, qu'il a transcrite, des textes authentiques des obscures *Ennéades*, considérés à la loupe, en un raccourci, — modèle de reconstitution fidèle et ingénieuse, d'analyse prenante et aiguë. Les mêmes qualités se marient au cours de **L'Evolution des Systèmes de morale** ; M. Tausan nous y fait voir, dans leur genèse et leurs raisons d'être, les différentes créations spirituelles formulant les lois des actions humaines. Cependant, c'est moins autour des doctrines en discussion qu'autour des propres conceptions et tendances de l'érudit historien que se concentre pour nous l'intérêt du livre. Alors que le vénérable professeur de philosophie à la faculté de Jassy, M. Gavanescul, dont *l'Ethique* sort précisé-

ment des presses (Viata românească), cherche, en positiviste, dans l'adhésion immédiate à la vie réelle et active le critérium satisfaisant de la conduite, M. Tausan part du haut de « la raison pure ». Cela tient à ce qu'il y a de surnaturel et de mystique dans les théories kantiennes du devoir et de la connaissance : poser l'impératif catégorique, c'est entendre des voix, c'est recevoir l'écho d'une vie cachée et profonde ; faire du commandement inconditionnel l'expression de la volonté libre et raisonnable, c'est distinguer les choses intelligibles, mystérieux « noumènes » des apparences sensibles, c'est élever notre « moi absolu » au-dessus de la réalité à nous connue. Or, ce sont justement ces ouvertures sur l'infini intérieur et l'absolu que M. Tausan tient pour indispensables. Mais, en même temps qu'elle entraîne à la pensée désintéressée la métaphysique règle les efforts de l'esprit dans le sens de la profondeur et de la vérité, rend les démarches de l'intelligence plus justes et plus fines ; car la grosse affaire, c'est de pratiquer la culture des idées. Le grand maître Remy de Gourmont, qui s'y était merveilleusement appliqué, avait remarqué, dans l'esquisse de sa méthode, que l'on ne manque pas d'être acheminé vers l'état de noblesse, si l'on se voue à de pareils travaux. Puisqu'il leur prête la même vertu, M. Tausan nous voudrait voir tous engagés, le plus avant possible, dans la voie de la connaissance, de la réflexion, de la pensée instruite et inventive ; ainsi, la morale qu'il esquisse, œuvre d'art au sens platonicien plutôt que réalisation pratique de l'idéal selon les déterminations d'Alfred Fouillée, tire de l'action intellectuelle, du libre jeu avec les idées le principe suprême. Mais, par l'amour des idées et de la métaphysique, l'étude de M. Tausan, qui se rattache, en dernière analyse, au mouvement symboliste, lequel a introduit et entretenu, avec succès, dans la conscience littéraire des préoccupations analogues, nous ramène au courant idéaliste, dont l'ampleur s'affirme dans nos lettres chaque jour davantage.

Cet idéalisme tend, d'autre part, à introduire dans la discussion des questions sociales et politiques une haute perspective, ainsi que le prouve l'étude remarquable de M. Nicolas Dascovici sur le **Principe des nationalités et la Société des Nations**. Il y a là une synthèse des résultats de la guerre visant l'instauration d'un nouvel ordre public, à l'intérieur des États comme dans le domaine international, entreprise et menée

sous l'impulsion de la conscience morale. Au seuil même de l'étude, l'auteur a placé, d'une manière significative, l'adage qui n'est que la transposition populaire de la profonde pensée de Rousseau, érigée par Kant en règle de conduite : « Agis comme si tu étais législateur en même temps que sujet » ; en d'autres termes : ayant parachevé l'œuvre de reconstitution nationale, nous ne devrons, ni ne saurons jamais nous comporter oppressivement vis-à-vis des éléments, différents de race et de langue, qui habitent entre nos frontières élargies ; un long passé d'injustices et de souffrances nous commande donc le respect de la liberté et de la personne humaine. Or, l'ordre nouveau, que M. Dascovici pénètre avec autant de conviction ardente que d'intelligente érudition dans ses causes historiques et ses fondements juridiques, repose, en somme, sur ce qui constituait l'idéal de notre peuple. Car la réglementation de la paix par l'application du principe des nationalités, avec son correctif : la protection des minorités, ainsi que par la création d'une Société des Nations, signifie la conversion solennelle et définitive en principe de droit public et international du postulat de la moralité : le libre arbitre, l'auto-détermination. Aussi est-ce avant tout un devoir pour nous d'approuver et de soutenir par la pratique une organisation de la vie humaine dérivée des dogmes de la Révolution française, dont nous avons nourri notre foi nationale.

L'excellent poète et philosophe, M. Eugène Sperantia, n'est pas moins attentif aux commandements de la conscience. Suivant l'exemple de Sully-Prudhomme, il fait même consister le bonheur dans l'aspiration, que M. Hémon définissait un élan vers l'idéal. Mais l'aspiration suppose la douleur ; celle-ci meut, en effet, l'homme. Si le comte de Berri, dont M. Sperantia se souvient, l'a dit, Epicure avait, bien avant, soutenu que tout mouvement s'accompagne de douleur. C'est de l'importance grande et bienfaisante de la douleur que M. Sperantia veut nous persuader dans une série de considérations, bourrées de faits et de citations, qu'il intitule **le Beau comme expression de la profonde souffrance**. Avec beaucoup de subtilité ingénieuse, M. Sperantia y démontre que saisir et goûter, comme exprimer et imiter, la beauté de la nature ou de l'art, c'est faire effort sous l'aiguillon d'une espèce de mal nostalgique, que celle-là engendre. Cela nous rappelle, au fond, les thèses de

la force motrice de Maine de Biran, pour qui percevoir et comprendre, c'est mouvoir et agir. Mais, par le prix qu'il attache à l'effort le plus douloureux, M. Sperantia rejoint Nietzsche ; en tout cas, la souffrance indispensable à la production d'une grande œuvre, ainsi que de l'élévation morale, atteste, à ses yeux, la force d'âme, suscite une forte vie intérieure.

C'est également à nous faire recouvrer la vue intérieure que s'emploie, à son tour, M. Agarbiceano, qui a dû connaître la mystique alexandrine, particulièrement chère à M. Tausan, au moins comme prêtre, par ce que les Pères de l'Eglise lui avaient emprunté. Seulement, M. Agarbiceano ne le fait pas dans une étude théorique et abstraite. Le livre qu'il publie figure — pour ainsi dire — le plan incliné sur lequel on glisse des hauteurs de la spéculation pure vers le domaine proprement littéraire; il annonce, si on le considère du point de vue où se plaçait Brunetière, la fortune prochaine dans nos lettres de ce genre, qui s'accommode de plusieurs, et que l'on désigne sous le nom d'« essai ». A l'origine des méditations sur les principes de la vie et du monde, sur la fin et les règles des actions humaines, etc., auxquelles s'adonne, aux **Heures du soir**, M. Agarbiceano, l'on trouve le réel, l'expérience directe et intime de l'auteur: la vue d'un paysage, une conversation avec un garde-forêt, une histoire sentimentale, un souvenir de voyage, etc. Car, pour autant que l'on en peut juger, M. Agarbiceano accuse des tendances anti-intellectuallistes ; ayant vécu à la campagne près de la nature fruste, parmi les paysans, au courant des légendes et des présages, confondant le visible avec l'invisible, il compte, en bergsonien, ou à l'exemple des êtres simples et ingénus, sur une espèce d'intuition primitive et naïve pour connaître et comprendre, pour dégager le sens des choses et de l'existence. Aussi excelle-t-il à rendre comme palpable dans ses écrits, où les observations exactes et les sages conseils abondent, la présence universelle du mystère, et à nous communiquer le désir de chercher, dans la diversité momentanée des formes, l'éternel. Doucement nous pousse-t-il, même, dans le giron de l'Eglise, afin de parvenir à l'état de serein enthousiasme et d'harmonieuse plénitude qui, seul, procure à l'âme des joies belles et durables. Car le désarroi de la société présente n'a d'autre cause que l'abandon de la foi de nos pères, à la place de laquelle, malgré le ressaisissement de l'intelligence, aucune religion n'a été

érigée ; cela revient à dire que la vie implique une vertu d'élan, un principe mystique. Dans la trame de nos sentiments et de nos actes, on retrouve les résultats du sourd travail des générations précédentes ; nous pensons avec la terre, qui nous nourrit ; et nous tirons de la nature et de la race, du paysage, du passé et des morts les éléments de notre formation individuelle, les lois de notre conduite. Voilà donc M. Agarbiceano faisant siennes les thèses de l'impératif mystique et de l'enracinement, qu'avait illustrées M. Barrès. Ce n'est pourtant pas l'écho de la fameuse « querelle du peuplier », dont MM. André Gide et Charles Maurras avaient démêlé les raisons, qu'on entend chez nous ; M. Agarbiceano nous apporte plutôt un témoignage ; originaire de la Transylvanie, récemment délivrée, lorsqu'il parle de l'union presque spirituelle entre l'homme et la terre, c'est un peu le secret de la résistance roumaine à l'oppression ennemie qu'il nous laisse percevoir...

Avec M. Stamatiad, dont l'âme est un buisson ardent, nous touchons aux points où la poésie se joint à la prose : ses **Paraboles** réalisent, en effet, dans nos lettres cette forme nouvelle, quoique déjà amorcée par Russo, par Odobesco, par Anghel, etc., de la prose poétique, ou plutôt du poème en prose, à laquelle Baudelaire avait assigné son emploi. Pour se faire la main, M. Stamatiad a traduit en roumain les poèmes en prose de Baudelaire lui-même ; quant aux siens, ils procèdent également du Maître, par l'ambition de s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie : ce sont des aventures intérieures racontées à grand renfort d'images en une langue simple et musicale : ce sont, enveloppées en des symboles, les ambitions et les déceptions d'un cœur affamé d'infini et de mystère.

Mais la tentative de M. Stamatiad, par le seul fait qu'elle a pu se produire, nous aide à voir dans quel sens la prose roumaine est en train de s'acheminer ; c'est dans la direction maintes fois indiquée et de nouveau lumineusement tracée par l'illustre critique et maître écrivain, M. Ovide Densusiano. Les sages et nobles conseils qu'il prodigue **Aux Prosateurs** mettent en pleine lumière cette vérité essentielle, par trop méconnue ou dédaignée chez nous, que la prose doit rivaliser d'efforts avec la poésie, que la prose supérieure tend justement à la poésie. C'est pourquoi il faut enrichir la prose de toutes les valeurs spécifique-

ment poétiques, telles l'expression imagée et symbolique, l'harmonie musicale, etc., comme de toutes les acquisitions intellectuelles, de tous les accroissements de la conscience.

Mémento. — Publications récentes. Très nombreuses ; beaucoup, de qualité.

Etudes d'histoire et de critique. De M. Ov. Densusianu : *La littér. roum. moderne*, 2 vol. ; de M. S. Puscariu : *Hist. de la litt. roum., époque ancienne* ; de M. G. Pascu : *Hist. de la langue et de la litt. aux XVIe et XVIIe siècles* ; de M. A. Procopovici : *Introduction à l'étude de la litt. roum. ancienne* ; de M. G. Adamescu : *Contribution à la bibliographie roumaine*, t. I ; de M. E. Lovinesco : *Critiques*, 7e série ; de M. Bogdan-Duïca : *La Vie et l'œuvre du premier « tzaraniste » roumain*.

Sur la France et la littérature française. De M. Ov. Densusianu : *L'Ame latine et la littérature nouvelle*, 2 vol. ; de Caion : *La Gaule et ses influences* ; de M. C. Sainéan : *Le roman français* ; *Esquisse d'une hist. de la litt. fr.* ; de M. B. Fundoianu : *Livres et images de France*. Le délicat poète M. Jean Gr. Perietzeano, transpose excellemment en vers roumains un choix de poèmes français (*Din Alte zari*, éd. Sfetea).

De M. Radulesco-Motru un livre, sur et pour l'Allemagne, très discuté. Beaux débuts de M. Condeiesco par un recueil d'impressions d'un voyage autour du monde.

Réimpressions (vers et proses) de : Alecsandri, Eminesco, Carageale, Macedonski, D. Zamfirescu, Vahuta, Cerna, Anghel, A. Bacalbasa, C. Hogas, Sadoveanu, G. Ibraileanu, etc.

Instituts et fondations. — L'Institut de Philologie et de folklore, fondé par M. Ov. Densusiano près la faculté des lettres de Bucarest, publie une nouvelle étude de son directeur sur *La vie pastorale dans la poésie populaire*. Création, près la même faculté, d'un institut de littérature, dirigé par Michel Dragomiresco ; dans ses « Annales littéraires » à signaler : « l'introduction à la littérature » et « la valeur de la littérature roumaine » que signe M. Dragomiresco. — L'institut social roumain, créé, lui aussi, au lendemain de la guerre, sous la direction de M. Gusti, réunit en volumes les conférences faites au cours de l'année par plusieurs personnalités du monde politique, de la presse et de la science sur « la nouvelle constitution » à donner à la Roumanie agrandie ; en tête de la dernière livraison de « l'archive », que l'institut publie, M. Aristide Blank nous communique une très intéressante solution de la crise économique actuelle. — A. Cluj, MM. Al. Lepadatu et Lupas, universitaires et membres de l'Académie, font paraître l'annuaire de « l'institut d'histoire nationale », dont ils sont les directeurs-fondateurs. — Sur l'initiative de M. Serban, il s'est constitué à Jassy le cercle d'étu-

des franco-roumaines « Lutèce » ; il dispose d'un organe périodique. — La récente fondation du Prince héritier Charles, laquelle s'est attaché comme administrateur un professeur intelligent et actif, M. Mugur, s'emploie à la diffusion de la culture dans les masses populaires. — « L'Athénée » de Bucarest, réorganisé, annonce tout un programme d'action intellectuelle.

Deuils, fêtes, élections, prix. — L'académicien Georges Bengesco, qui vient de mourir, n'était pas seulement l'auteur très apprécié en France de la Bibliographie voltairienne, mais aussi l'auteur, entre autres, d'une admirable *bibliographie franco-roumaine* (chez Leroux), que saurait mettre à jour, grâce aux fiches qu'il lui a léguées, le jeune et érudit Georges Baut, aux soins duquel paraît aujourd'hui, en seconde édition, l'excellent album qu'est « la Roumanie en images ». — En même temps que Bengesco, l'Académie roumaine a perdu le savant Hepites et l'écrivain transylvain Barseanu, ancien président de la grande association de culture « Astra ». Elle a élu, d'autre part, comme membres, M. Jean Bart (Botez), une espèce de Loti Roumain, et le juriste Radulesco. — Au banquet par lequel la Société des gens de lettres, que préside le poète Cornélius Moldovanu, fêtait 13 années d'existence, le ministre des Arts, M. Banu, communiqua l'institution d'un prix annuel de 20.000 lei pour la meilleure œuvre littéraire. A son tour, le Directeur général des théâtres, M. Mavrodi, prit, par la même occasion, la décision de récompenser de 10.000 lei l'œuvre dramatique la plus réussie. — C'est avec le chef-d'œuvre de Carageale, « la Lettre perdue », joué dans le cadre et avec les costumes de l'époque, que le théâtre national de Bucarest, aux destins duquel préside M. Mavrodi, a rouvert sa nouvelle et déjà heureuse saison.

Les questions du jour. — 1° Le régionalisme littéraire et cultural : article de M. Mehedinti dans « Nazninti » (n° 1) ; réponse de M. R. Motru à l'enquête que mène « Flacara » (n° 36) ; remarques linguistiques de M. Gorun (« Tara noastra », n° 2) ; 2° la poésie nouvelle : l'éditorial du « Cugetul romănesca » (n° 4) ; article de M. Ibraileanu dans « Viata romăneasca » (n° 6) ; chroniques de M. Davidescu à la « Flacara » (n° 29 et sq.) ; les belles réflexions du regretté C. T. Stoïka, que publie « Vieata noua » (n° 5-6), dont le directeur annonce une dernière mise au point, justement attendue.

POMPILIU PALTANEA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jean Maxe : *Les cahiers de l'Anti-France*, 1 4, Bossard. — G. Demartial : *La Guerre de 1914. Comment on mobilisa les consciences*, Rieder.

Sous le titre **Les Cahiers de l'Anti-France**, M. Jean

Maxe publiera une série de fascicules dont quatre ont, à cette heure, paru, le premier consacré au bolchevisme littéraire de Romain Rolland, le second à l'alliance du défaitisme et du bolchevisme en Suisse pendant la guerre (Guilbeaux, Jean Debrit, Le Maguet, etc.), le troisième au bolchevisme cultural du groupe L'Abbaye (René Arcos, Martinet. Jouve, etc.), le quatrième aux initiateurs du groupe *Clarté* (Raymond Lefebvre, Vaillant Couturier Barbusse). Et voilà beaucoup de noms propres, sans compter ceux que je passe sous silence, mais qu'il serait excessif de confondre dans la même réprobation.

Leur trait commun, à tous, est d'être en effet anti-français en ce sens que le souci de la France ne pèse pas une once dans leur balance quand passe telle ou telle *Chimæra in vacuo bombinans*. Parmi eux, il y a de purs traîtres, comme ce Guilbeaux condamné à mort par contumace par nos tribunaux, et de purs poltrons, comme Le Maguet, qui écrit : « Je dis qu'il est beau de se soustraire au danger par simple peur » (cet aveu franc devrait lui mériter d'ailleurs quelque indulgence), mais il y a aussi de simples fanatiques, et de bons illuminés, et de sombres scrupuleux, et de tarabiscotés esthètes ; j'ai idée qu'un psychiâtre y subodorerait encore force détraqués, peut-être morphinomanes ou syphilitiques, mais ceci est en dehors de ma compétence. Le seul problème intéressant que soulève cette galerie de personnages dangereux est un problème de psychologie : Comment certains en arrivent-ils à prendre toujours, naturellement, le parti de l'ennemi, et à tirer dans le dos de leurs compatriotes? Pour quelques-uns, c'est, semble-t-il, qu'ils sont de tout cœur avec lui contre nous, ce qui est d'ailleurs leur droit, et on ne peut alors leur reprocher que de ne pas se mettre d'accord avec eux mêmes en se faisant naturaliser allemands ou autrichiens. D'autres aiment peut-être la France, mais sont si convaincus de la supériorité de l'Allemagne qu'avant même de combattre, ils se jettent à plat ventre. D'autres jouissent de se sentir seuls opposés au vaste courant patriotique, ivresse du moi unique de Stirner. D'autres, ivresse du passivisme de Tolstoï, ont la soif du martyre, de la non résistance au mal. Mais pour le plus grand nombre, il n'y a, au fond de cette haine de la patrie, qu'une simple haine du gouvernement s'opposant à la réalisation de leur rêve de palingénésie sociale, et c'est avec raison que M. Jean Maxe donne à ses *Cahiers de l'Anti-France* ce sous-titre : *Le*

Bolchevisme littéraire ou cultural, et c'est avec plus de raison encore qu'on demeure stupide en voyant tous ces culturaux ou littératurants rester fidèles à leur idéal après l'expérience russe !

M. Demartial, l'auteur de **Comment on mobilisa les consciences**, ne figure pas dans les *Cahiers de l'Anti-France*, et c'est justice, puisqu'il n'est ni bolcheviste, ni tolstoïste, ni futurodadaïste. C'est à une autre catégorie, plus estimable, mais non moins déplorable, qu'il appartient, celle des *conscientious objectioners*, des maniaques du scrupule. Il semble qu'au début, voyant toute la France, tout l'univers se lever pour la justice et pour le droit ! il s'est dit : Si nous nous trompions ? Si ce n'était pas vrai ? Et là-dessus, l'idée fixe cheminant, s'implantant et dominant, il a fini par crier, dans un tourbillon d'écume contraire : C'est nous qui avons la responsabilité ! C'est Poincaré et Viviani qui devraient passer en jugement ! En vérité que répondre à ceci et comment convaincre tous ces « penseurs » pacifistes ou bolchevistes qu'ils ont tort ?

Pour nous, pauvres gens vulgaires, la culpabilité des Kaisers est une chose qui vous crève les yeux. Mais il y a des yeux plus increvables que le pneu Bibendum, et M. Demartial boit tous les obstacles dans une pétarade d'injures qui nous laisse tout pantois. « Mais pourtant, c'est l'Allemagne qui nous a déclaré la guerre ! — Elle ne l'a fait, nous répondrait-il, que parce que nous avons mobilisé la veille ou l'avant-veille. — Soit, mais mobiliser n'est pas se battre ; l'Autriche a mobilisé pendant tout 1913 et partie de 1912 sans ouvrir les hostilités. Et puis, nous n'avons mobilisé que lorsque l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie. — C'est que la Russie avait mobilisé elle-même ! — Pardon, elle n'avait mobilisé que sur sa frontière autrichienne et parce que l'Autriche elle-même avait déclaré la guerre à la Serbie et mobilisé sur sa frontière russe. » Et nous voilà au rouet, comme dirait Montaigne. La manœuvre des Kaisers s'enchaîne avec une rigueur parfaite, et nous avons été, tous, pris dans l'engrenage, parce que nous ne pouvions ne pas y être pris.

Le merveilleux, c'est que M. Demartial, si tenace et subtil quand il s'agit de trouver des arguments contre nous, se garde bien de rappeler ceux qui parlent en notre faveur. Le fait pour nous d'avoir, tout en mobilisant, reculé nos troupes à 10 kilomètres de la frontière ne prouve pas précisément le désir de provoquer des

incidents irrémédiables ; M. Demartial n'en souffle pas mot. Le fait pour la Russie d'avoir, tout en mobilisant, fait appel à la Conférence de La Haye, ne prouve pas davantage la volonté de tout mettre en feu, et le fait pour l'Allemagne de n'avoir pas répondu à l'appel, comme plus tard d'avoir, quand elle publia la correspondance du Tsar et du Kaiser, étouffé le télégramme gênant du Tsar, prouve quelque peu la volonté contraire ; M. Demartial fait comme le Kaiser, il étouffe le papier malencontreux! Il est même plus allemand que les Allemands, puisque M. de Schoen reconnaissait, aux jours critiques, qu'ici, à Paris, on voulait sincèrement la paix. Et que d'autres faits on pourrait citer, mais on aurait beau les citer, on ne convaincrait pas M. Demartial ; son siège est fait.

Tout cela est triste, profondément triste. Et cette pauvre petite épithète paraîtra bien fade à M. Demartial qui en explose bien d'autres à chaque page de son livre : fou, menteur, crétin, hydrocéphale, etc. Que répondre à cela ? Il n'y a qu'à sourire, et à se garder de contre exploser ; on serait accusé d'avoir mobilisé le premier !

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Belgique

L'ATTAQUE SUPRÊME CONTRE LA CULTURE FRANÇAISE. — L'assaut furieux livré à l'Université française de Gand par les Flamingants atteint son point culminant. C'est au Parlement qu'appartiendra le dernier mot et peut être une solution définitive sera-t-elle intervenue à l'heure où ces lignes paraîtront.

Il est tout à fait déplorable que le gouvernement ne prenne pas nettement position contre l'extinction d'un haut foyer de culture française dans les Flandres. Il n'opine ni pour, ni contre, chacun des ministres votera selon son bon plaisir et le cabinet en fin de compte entérinera purement et simplement la décision des Chambres. Je tiens pour superflu de signaler la veulerie d'une telle attitude au sujet d'une question vitale pour le développement intellectuel et moral d'une partie importante du pays. C'est une abdication honteuse devant la démagogie flamingante, c'est aussi l'aveu, par le cabinet Theunis, de son impuissance à gouverner.

Si l'on supprime l'Université française de Gand pour la remplacer brutalement ou graduellement par une Université où tous les cours seraient professés en flamand, ce serait l'adhésion du pouvoir législatif belge à la politique de désagrégation nationale et d'hostilité à l'influence française pratiquée pendant l'occupation allemande par le général baron von Bissing avec la complicité de quelques traîtres activistes. Plusieurs de ces traîtres ont été poursuivis et condamnés ; d'autres se sont lâchement enfuis en Allemagne et en Hollande où ils continuent à conspirer contre l'unité belge : pourquoi cette répression, si elle devait aboutir, après le juste châtiment des traîtres, à la consécration officielle de leur œuvre de trahison?

Malheureusement, les membres de notre gouvernement sont incapables de s'entendre sur la manière de traiter le cancer flamingant activiste. Ils ne sont d'accord entre eux que pour se maintenir au pouvoir, coûte que coûte, et qu'ensuite vogue la galère belge le mieux qu'elle pourra!

Cependant, qu'il serait facile avec un peu de bonne volonté d'aboutir à une transaction acceptable par tous.

Notez que nul ne s'oppose à la création d'une Université flamande. Non point qu'elle réponde à un véritable besoin, non point même qu'il soit possible de recruter *en Belgique* un corps professoral capable de la constituer. Les Belges sensés n'ignorent pas que c'est une infériorité chez nous de ne pas avoir fait ses études en français et les Flamands eux-mêmes ne songent pas à nier que pour posséder un établissement de haut enseignement flamand à la hauteur de sa mission, il faudra, tout comme au temps de von Bissing, en appeler à la collaboration de professeurs hollandais. Nonobstant ces considérations, une majorité existe dans le pays pour satisfaire, dans un esprit d'apaisement, au vœu mystique et sentimental des Flamands. Mais pourquoi toucher à Gand, pourquoi supprimer son Université française d'où sont sortis tant d'hommes utiles au pays? Dans une pensée de transaction, de bons esprits ont proposé de créer la nouvelle Université à Anvers qui est la plus importante des villes flamandes de Belgique. Comment le chef du gouvernement ne trouve-t-il pas l'énergie nécessaire pour imposer cette solution qui donne satisfaction aux Flamands raisonnables tout en ne froissant pas ceux de nos compatriotes qui voient avec terreur se poursuivre chez nous une lutte

systématique et scélérate contre la culture française. Peu de temps avant sa mort, le chef du parti clérical, feu Charles Woeste, qui, certes, n'était pas suspect de francophilie exagérée, déclarait que la suppression de l'Université française de Gand équivaudrait à un crime et le chef socialiste Vandervelde qui, depuis, a changé son fusil d'épaule, reconnaissait que cette suppression constituerait à la fois une offense pour la Wallonie et pour la France. Et les Gantois, que ne tient-on compte de leur avis?

Ils entendent conserver leur Université française, ils l'ont fait savoir à diverses reprises, et tout récemment d'une manière particulièrement éclatante. Quelques milliers de flamingants étant allés manifester dans leur vieille cité, la population les a reçus aux cris de « A Berlin » et de « A bas les traîtres », et mené un tel chorus sur leur passage que la police et la gendarmerie ont dû intervenir.

Quelques flamingants accepteraient qu'on maintienne à Gand l'ancienne Université française, mais qu'on dédouble ses cours en flamand. Le bon sens le plus élémentaire devrait suffire à condamner cette solution boiteuse ; elle équivaudrait à semer sur le sol Gantois des germes de luttes intestines; elle fomenterait des querelles linguistiques, et raciques, transformerait une ville paisible en une sorte de champ clos où les bagarres estudiantines n'auraient jamais de cesse.

Or ce que veulent les flamingants intégraux et contre quoi le premier ministre Theunis ne se sent pas la force nécessaire pour poser la question de confiance, c'est la flamandisation pure et simple de l'Université française. Il n'y a pas de circonstance atténuante à la faiblesse gouvernementale quand elle met en jeu l'unité nationale. Force m'est toutefois de constater que nos trois partis: catholique, libéral et socialiste, sont extrêmement divisés dès qu'il s'agit de résister aux exigences flamingantes. Et l'appui que vient de leur donner M. Vandervelde ajoute à cette confusion. A quel mobile le chef marxiste a-t-il obéi ? Le discours qu'il a prononcé pour expliquer sa conversion est singulièrement confus. Il invoque la nécessité des économies, mais jamais je ne croirai qu'un homme d'une intelligence aussi cultivée ne comprenne point le caractère productif de dépenses en faveur de la diffusion de l'enseignement. En réalité, cet argument sert de prétexte à l'assez basse manœuvre politique d'un homme qui a toujours été

socialiste et révolutionnaire avant d'être socialiste belge, d'un homme qui a toujours, dans nos affaires publiques, poursuivi un rôle désagrégateur. Jules Destrée, socialiste comme lui, mais patriote ardent, a parfaitement compris sa tactique et l'a dénoncée courageusement à la tribune de la Chambre. Ce que cherche et ambitionne M. Vandervelde, c'est de déplacer à son profit l'axe de la majorité, de constituer un bloc flamingant grâce à la fusion d'une aile de son parti avec les énergumènes de la démagogie chrétienne.

D'autre part, certains membres de l'élite catholique se rallieront à la flamandisation de l'Université de Gand pour des motifs qui n'ont à vrai dire rien d'élevé. Ils estiment que s'il était créé à Gand une Université flamande en concurrence avec l'Université française, les catholiques flamands se tiendraient pour moralement obligés d'envoyer leurs fils au premier de ces établissements et qu'ainsi la vieille et séculaire Université catholique de Louvain se trouverait handicapée. N'oublions pas en effet que l'Université flamande serait une institution d'Etat, donc neutre, alors que l'enseignement de Louvain est un enseignement libre, essentiellement imprégné de la doctrine catholique.

On concevrait ces scrupules confessionnels si l'unité nationale n'était en péril.

Un grand danger la menace, ne nous le dissimulons pas. Après la loi sur l'emploi des langues en matière administrative, les Wallons, c'est-à-dire l'élément romanisé de la Belgique, se trouvent sacrifiés à l'élément néerlandais. La suppression de l'Université française de Gand signifierait l'interdiction à la bourgeoisie flamande de la cultiver autrement que grâce à un dialecte d'origine barbare et lui interdirait de se former l'esprit par l'emploi du français, langue universelle qui, depuis des siècles, a servi de véhicule à la pensée supérieure des Flandres.

Si les vexations étaient poussées trop loin, une moitié de la Belgique pourrait être tentée de se tourner vers un autre pays qui lui touche de plus près le cœur que la Néerlande ou la Germanie, si chère à certains de nos flamingants, qu'un des plus notoires d'entre eux, le poète Pol de Mont, ne rougissait pas de confesser que sa seconde patrie, c'était l'Allemagne. Il pourrait se trouver une majorité de Wallons pour répéter que leur seconde patrie, à eux, c'est la France.

L'aveuglement des politiciens est en train de compromettre une unité que le sang versé en commun par les Flamands et les Wallons semblait devoir garantir.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Orient

PATRIARCAT ŒCUMÉNIQUE. — Il n'est pas inutile d'attirer l'attention sur cette institution qui a joué un grand rôle dans l'ancien Empire Ottoman et qui devra vraisemblablement recevoir une nouvelle organisation dans le futur traité qui ramènera une paix provisoire dans le Proche-Orient.

Pour bien comprendre la question du Patriarcat, il faut d'abord se rappeler que l'Empire Ottoman a été un Etat composé de plusieurs nations n'ayant entre elles aucune affinité, ni de race, ni de langue, ni de religion. Chacun des peuples soumis a pu conserver sa personnalité ethnique, tant en raison de l'extrême diversité des civilisations que d'une administration parfois toute nominale et des concessions gracieuses du Sultan.

L'Eglise chrétienne se divisait à l'origine en quatre principaux diocèses : Rome pour l'Occident, Antioche pour l'Orient, Alexandrie pour l'Afrique, puis plus tard, en raison de la présence de l'Empereur, Constantinople. Il faut y joindre un cinquième diocèse, celui de Jérusalem, moins important comme étendue, mais fondé sur la tradition. Cette division coïncidait d'ailleurs avec la division de l'Empire Romain en quatre préfectures du Prétoire

Le titre de Patriarche (qui a le sens de Chef) fut donné pour la première fois au Pape Léon le Grand par le Concile de Chalcédoine en 451, puis réservé au Patriarche de Constantinople qui, au VIe siècle, se proclama œcuménique, c'est-à-dire *universel*.

Dès le Ve siècle, de nombreux schismes s'étaient produits au sein de l'Eglise. En Orient, à l'époque de Phocius d'abord, puis après une brève réconciliation, la séparation devint définitive au XIe siècle et les patriarches de Constantinople devinrent les pasteurs de l'Eglise Orthodoxe. Mais ce titre purement spirituel ne leur donnait en réalité aucun pouvoir de juridiction sur les Eglises n'appartenant pas à leur patriarcat. Cette Eglise continue à se déchirer elle-même, et les sectes se multiplient. Survient l'inva-

sion arabe qui fit disparaître, de fait, les patriarcats d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Le Patriarcat de Constantinople subsiste seul et, par son indépendance, suscite la croisade de 1204, contée par Villehardouin. L'Empire latin se substitue à l'Empire byzantin et succombe lui-même sous les coups des Turcs.

Dès le lendemain de la prise de Constantinople (29 mai 1453), Mahomet II impose aux Grecs une charte constitutionnelle. Confirmant le patriarche de Constantinople dans ses fonctions de protecteur des chrétiens orthodoxes de l'Empire, il en fait, en outre, le chef religieux et civil de la nation grecque, vaincue. Ce geste s'explique par la constitution de l'Etat Turc, éminemment théocratique, où le Sultan, souverain temporel, est en même temps calife. C'est du Sultan que le patriarche reçoit l'investiture avec un sceptre d'or. De plus il devient l'intermédiaire obligé entre la Porte et les autres sujets orthodoxes de l'Empire Ottoman, Albanais, Bulgares, Serbes. C'est sa prééminence spirituelle établie et reconnue, qui s'étend même aux Patriarcats d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem à nouveau réinstallés.

L'étendue de la juridiction et de l'autorité spirituelle du Patriarche œcuménique n'a cessé de décroître pour maintes raisons, dont les principales sont les suivantes :

C'est d'abord le principe de l'Eglise Orientale de l'*Autocéphalie*, selon lequel l'indépendance de chaque peuple orthodoxe, au point de vue politique, entraîne son indépendance religieuse.

C'est aussi l'affaiblissement de l'Empire Ottoman dans son étendue et dans sa puissance.

Ce sont enfin des raisons politiques diverses qui sont venues détacher, plus ou moins définitivement, du Patriarcat de Constantinople des groupements orthodoxes : la Russie sous Pierre le Grand, les Eglises Serbes et Roumaines rendues indépendantes par le traité de Berlin, l'Eglise Bulgare en 1870. Celle-ci est même devenue schismatique et excommuniée.

A l'exception de l'Eglise Bulgare, toutes ces Eglises reconnaissent la prééminence spirituelle du Patriarcat Œcuménique. C'est ainsi, par exemple, que le Phanar assure à toutes les Eglises précitées la fourniture des huiles saintes.

En résumé, actuellement, l'autorité effective du Phanar, au point de vue dogme, s'exerce sur les sujets chrétiens-orthodoxes de l'Empire Ottoman, sur les Patriarcats d'Alexandrie, d'An-

tioche et de Jérusalem, sur la Grèce, d'une manière générale sur les provinces détachées de l'Empire Ottoman, les Synodes nationaux devant loyalement borner leur activité à maintenir la discipline dans l'intérieur des Etats correspondants.

Le Patriarche doit être sujet ottoman. Il est élu par une Assemblée comprenant : le Synode et le Conseil National mixte.

Le Saint-Synode, c'est le Sacré-Collège. C'est une Assemblée de 12 archevêques appelés à y siéger pendant un temps limité dans l'ordre d'une liste qui comprend légalement tous les archevêques des diocèses de Turquie et qui comprend en fait les titulaires de quelques diocèses de l'ancien empire ottoman non encore organisés en raison de l'état d'anarchie et de guerre, et de guerre permanente à partir de 1908 (par exemple, le Métropolite de Venia, en Macédoine). Les archevêques des pays orthodoxes indépendants en sont exclus légalement en vertu des principes de l'autocéphalie.

Le Synode veille avec le Patriarche à la conservation du dogme et au maintien de la discipline. Il a, en outre, conservé quelques attributions judiciaires, par exemple en matière de divorce.

Le Conseil National mixte comprend à la fois des membres ecclésiastiques et laïques. Il s'occupe des affaires temporelles.

Le Patriarche, d'abord investi, à sa fondation, d'un pouvoir à la fois temporel et spirituel, a vu peu à peu ses fonctions temporelles réduites par l'activité du Conseil National et par l'institution, après le traité de Paris, d'une commission centrale ecclésiastique qui traite des questions scolaires.

L'élection doit être confirmée par un « Bérat » de la Porte. Cette formalité n'est pas encore remplie, en ce qui concerne Mélétios IV, sous prétexte qu'il n'est pas sujet ottoman.

Le Patriarche peut être déposé par le Synode et le Conseil National qui l'ont élu.

Mélétios Métaxakis fut connu comme Métropolite d'Athènes et collaborateur de Venizélos. Dépossédé de sa charge, il se réfugia en Amérique. Son élection eut lieu à la presque unanimité des voix, les opposants s'étant retirés.

On se rappelle l'opposition que manifesta le gouvernement de Gounaris devant l'élection de Mélétios IV. Mais cette opposition, qui revêtit des formes tant ecclésiastiques que politiques, s'effondra rapidement et le gouvernement battit prudemment en re-

traite, après une lutte assez âpre dont il est inutile de rappeler les détails.

La chute de Constantin a changé l'attitude du gouvernement d'Athènes, qui vient de reconnaître officiellement le Patriarche et compte vraisemblablement user de la longue existence du Patriarcat et de son passé historique pour obtenir quelques avantages dans le futur traité de paix.

Il convient, en terminant, de donner quelques détails sur l'attitude que vont vraisemblablement prendre les Kémalistes en face du Phanar.

Un congrès turco orthodoxe a élu en Anatolie un patriarche : le Papa Effim, qui est, bien entendu, en état d'hostilité avec le Patriarche de Constantinople.

Papa Effim est une personnalité, très riche, exerçant ses fonctions à Césarée (un siège archiépiscopal y existe depuis le IIIe siècle). Ancien supérieur d'un couvent de Jérusalem, ancien secrétaire de la confrérie orthodoxe du Saint-Sépulcre, il aurait reçu déjà l'assentiment du Patriarche de Jérusalem (sous réserve).

En tout cas, une lutte intéressante promet de s'engager bientôt, à Lausanne, entre les deux organes de l'orthodoxie.

Un détail curieux : Papa Effim a déjà fait traduire en turc les prières et l'Evangile.

X.

§

Russie.

LE VOYAGE DE M. HERRIOT. — Les dirigeants bolchevistes et la presse à leur solde faisant beaucoup de bruit autour de la visite d'Edouard Herriot, il est intéressant de savoir quelle est la véritable impression que cette visite a produite en Russie et sur les Russes. Les très nombreux émigrés russes à l'étranger sont unanimes à condamner la tentative du leader du parti radical français. Ils la condamnent au nom de l'amitié franco-russe, parce qu'ils sont convaincus que tout pas vers un rapprochement entre la France et le régime actuel en Russie ne servira que les intérêts du bolchevisme et que ceux qui se préoccupent vraiment de l'alliance franco-russe ne doivent pas confondre le peuple avec ses oppresseurs, ni se compromettre par des relations d'amitié avec ces derniers.

Mais les Russes qui sont en Russie même, comment apprécient-ils le voyage de M. Herriot?

Toute la presse non bolcheviste étant supprimée et les indépendants étant réduits au mutisme involontaire, il est très difficile de connaître les vrais sentiments des milieux non officiels du pays des Soviets. Cependant, on a quelques indications intéressantes et significatives.

On répand, en ce moment, parmi les intellectuels de Moscou et de Petrograd, une curieuse « feuille volante », — « illégale » — et multipliée au moyen de « l'hectographe ». Elle porte pour titre ces mots : « *Une prophétie de Dostoïevsky sur le voyage de M. Herriot.* »

La feuille contient tout simplement une citation du *Journal d'un écrivain*, où Dostoïevsky caractérise avec une ironie impitoyablement mordante les voyageurs et explorateurs superficiels venant de l'étranger. En comparant à des « oiseaux de passage » (et parfois de proie) ceux qui viennent en Russie d'Allemagne et de France, le grand écrivain russe dit :

Toutes espèces d'Allemands viennent chez nous... Mais malgré toutes leurs différences d'origine, d'instruction, d'intelligence et d'intentions, tous les Allemands jugent les Russes de la même façon : ils se méfient d'eux et leur montrent plus ou moins ouvertement leur mépris...

Quant aux voyageurs français, ils ne ressemblent point aux Allemands.

... Un Français arrive en Russie avec la ferme décision d'y tout embrasser et pénétrer de son regard d'aigle, de scruter les profondeurs les plus mystérieuses de notre âme et de porter sur nous un jugement définitif. Déjà, à Paris, il savait ce qu'il écrirait sur la Russie et a même vendu le volume où il donnait un récit anticipé de son voyage. Ensuite il se présente chez nous pour briller et charmer.

... Même le plus sot et le plus libertin parmi eux s'en retourne avec la conviction qu'il nous a fait un bienfait indicible par sa visite et aura contribué au progrès russe. On en voit qui, partis de chez eux avec l'intention de nous explorer jusqu'aux moelles des os, consentent à passer parmi nous tout un mois, c'est-à-dire un formidable espace de temps, — car pour un Français un mois suffit pour faire un voyage autour du monde et le raconter dans un livre. Peut-on, après tout cela, mettre en doute la bonne foi et l'application de l'explorateur ?

Après avoir raillé la mentalité d'un voyageur superficiel et léger, Dostoïevsky brosse un tableau sarcastique des procédés techniques que ce voyageur emploie dans ses investigations :

Pour commencer il jette sur le papier ses premières impressions sur

Pétersbourg. Puis il compare nos mœurs politiques à celles de l'Angleterre... Ensuite il prend la décision d'étudier la Russie à fond et se rend à Moscou. Là, il contemple le Kremlin, songe, rêveur, à Napoléon, goûte le thé russe... Ensuite il s'acharne contre Pierre le Grand (qui aurait introduit en Russie la culture occidentale trop prématurément), et, sans une transition quelconque, nous informe sur sa propre biographie, pleine d'aventures extraordinaires. En passant, notre voyageur jettera un coup d'œil condescendant sur la littérature russe. Il dira, avec complaisance, de Pouchkine qu'il était un poète non dépourvu de talent et qu'il imitait très bien André Chénier et Mme Deshoulières... Puis il dira son adieu à Moscou, s'enfoncera plus loin dans le pays, etc., etc.

Ayant reproduit les lignes vengeresses de Dostoïevsky, les propagateurs de la feuille volante n'y ont ajouté que ces mots :

Citoyennes et citoyens, qui lisez cela, ne croyez-vous pas que le grand écrivain russe a prévu dans son essentiel le voyage du camarade Herriot (car il est maintenant camarade de Dzerzjinski et de Trotsky) et les découvertes politiques, sociales et économiques qu'il aura faites en Russie, sous la protection et la surveillance des Tchékistes ?

Telle est l'appréciation qu'ont faite sur le voyage de M. Herriot les éléments non-bolchevistes. Quant aux communistes, leur position vis-à-vis de M. Herriot n'est pas sans embarras. Leurs journalistes et orateurs officiels ont, pendant si longtemps et avec une telle violence, dénigré la République Française et prêché la haine contre elle que maintenant il ne leur est pas facile de justifier, aux yeux de leurs fidèles, l'amabilité avec laquelle ils se sont empressés de tendre la main à un « bourgeois » de France. Au cours de quelques-unes des dernières conférences communistes à Moscou les membres du gouvernement bolchevik se sont même vus obligés de s'expliquer à ce sujet avec les militants du parti communiste. En s'efforçant de se tirer de cette situation embarrassante, Trotsky a dit, dans une de ces conférences, ce qui suit :

Ce n'est point nous qui avons changé de principes. C'est la France. Auparavant elle envoyait des navires de guerre en rade d'Odessa. Aujourd'hui elle nous envoie son futur premier ministre.

Dans une autre réunion communiste Trotsky ajoutait :

M. Herriot sera prochainement président du Conseil en France et y établira un régime à la Kerensky, dont le résultat sera le triomphe des communistes sur la bourgeoisie française.

G. ALEXINSKY.

§

Suisse

On demande des ours. — La ville de Berne, devenue la capitale de la Confédération suisse après avoir été celle du plus grand de ses cantons, se trouve en ce moment dans un embarras cruel. La voilà menacée dans la pérennité d'une tradition qu'elle observait avec une fidélité religieuse ! Car si l'ours n'est pas tout à fait son patron, ainsi que l'a hasardé Dumas père, du moins est-il considéré comme son parrain.

L'institution des ours de Berne est connue dans le monde entier. Son origine se confond avec celle de la ville elle-même, en sorte que la Fosse qui les abrite n'est pas comparable à tant d'autres, qui se sont multipliées avec les jardins zoologiques que le dernier siècle a vu s'ériger de partout. Son rôle n'est pas uniquement de montrer ses habitants aux oisifs et aux gens qui passent. Il est plus haut et plus noble. Il revêt une sorte de mission votive presque pieuse, ni plus et ni moins qu'un orphelinat et autres fondations intellectuelles ou philanthropiques.

Sans doute, personne ne consentirait à s'arrêter à Berne sans réserver une visite à la fosse qui dessine son ellipse à l'extrémité du pont de la Nydeck. Lors de son voyage en Suisse, en 1910, M. Fallières, alors président de la République française, n'osant déroger à l'habitude, y vint faire l'hommage de quelques paquets de carottes.

Néanmoins, viendrait-on, par impossible, à détourner de Berne la multitude des touristes qui, chaque été, se rendent dans l'Oberland ou se dirigent vers les lacs de Zurich, de Constance et des Quatre-Cantons, que les ours de Berne ne perdraient pas leur raison d'être. Cette ville serait-elle envahie, assiégée, piétinée, affamée qu'elle se garderait encore de porter la main sur les hôtes de la Fosse, non moins sacrés pour elle que les oies du Capitole à Rome.

Voici pourquoi ce plantigrade est resté en si parfaite vénération à Berne. Lorsque cette ville fut fondée en 1191 par Berthold de Zaehringen, celui-ci, fort embarrassé pour la baptiser, avait décidé de lui donner le nom du premier animal qu'il abattrait à la chasse. En ces temps, d'immenses forêts recouvraient encore tout le pays, si bien qu'à peine sorti de son château de la Nydeck pour traverser le val de l'Aar, le comte rencontra un ours et pro-

mit sur sa dépouille de nommer la nouvelle forteresse *Bæren* (pluriel de *Bær*, ours).

Quoi qu'il en puisse être de cette légende parfaitement vraisemblable, les armes de Berne, devenues en plus celles du canton du même nom, portent un *ours passant*. En outre, depuis des siècles, probablement depuis les origines de la cité guerrière, l'administration municipale a la charge d'entretenir quelques uns de ces quadrupèdes — aujourd'hui au nombre d'une dizaine. Même, pas mal de visiteurs soupirant après d'agréables loisirs ne manquent pas de faire une allusion envieuse à ces pensionnaires officiels respectueusement rentés. Si respectueusement même qu'il ne vous est pas possible de faire deux pas dans la rue sans que l'image de l'ours vous apparaisse de toutes les façons et dans mille postures : on le voit se détacher en sucre blanc sur les pains d'épices, dresser sa bannière fédérale ou la hallebarde aux angles des rues et sur les édifices, jouer au billard, pincer la corde du violon pendant que d'autres s'enjuponnent pour la danse ou revêtent le pourpoint du lansquenet.

Cette fois, disait Dumas en décrivant le mécanisme de la Tour de l'Horloge, nous venions de voir sortir de l'horloge une procession d'ours, les uns jouant de la clarinette, les autres du violon, celui-ci de la basse, celui-là de la cornemuse ; puis, à leur suite, d'autres ours portant l'épée au côté, la carabine sur l'épaule, marchant gravement, bannière déployée et caporaux en serre-file.

Cet ours est tour à tour comique, tragique, dramatique, solennel et guerrier et il n'est pas jusqu'à la statue équestre de Rodolphe d'Erlach, en face de la cathédrale, qui n'ait pour gardes quatre ours postés aux angles inférieurs de son piédestal.

On peut comprendre par ces rapprochements divers qu'à le voir depuis sept siècles et plus témoin de ses joies, de ses honneurs, de sa vie courante, de ses gloires et de ses familiarités, le Bernois, qui l'eut pour compagnon sur les champs de bataille de l'ancienne Suisse et même de l'Italie, soit préoccupé du maintien d'une telle tradition.

Or, aujourd'hui, si splendides que paraissent aux visiteurs les forêts de Bremgarten et de Dählhölzli, avec leurs sapins droits comme des cierges, que sont-elles pour les Bernois et surtout pour des ours ? Des bosquets de jardin ! Même les forêts plus vastes de l'Oberland, celles que des cohortes de touristes sillonnent chaque

été en divers sens, en sont réduites au concert des oiseaux, aux courses des lièvres et aux bonds des écureuils effarouchés parmi les branches des sapins. Plus de gros gibiers, plus d'ombres terrifiantes, le lourd grimpeur des conifères a disparu après le bouquetin, cet audacieux habitant des cimes glacées! Seul le chamois, protégé à temps, peuple encore les rochers et les abîmes. Depuis que l'homme a décuplé son audace à gravir la Jungfrau, le Finsteraarhorn, la Blumlisalp, le Cervin et autres voisins de l'azur céleste, ces espèces se sont dissimulées en des solitudes perdues. Peut-être le Parc National établi dans les retraites supérieures de l'Engadine parviendra-t-il à sauver ou régénérer l'une ou l'autre. Mais il ne convient pas de trop y compter. Car il semble que, l'ambiance disparue, les espèces animales ou végétales périclitent.

Sans cela, pourquoi nos ours bernois ne parviendraient-ils plus à se renouveler par leur propre vertu ?

Quoi qu'il en soit, voici les graves édiles de notre ville fédérale préoccupés de recourir aux chasseurs de Transylvanie pour suppléer à l'impuissance des successeurs de l'exemplaire abattu il y a sept cents ans et plus par le duc de Zachringen, aux portes de la glorieuse cité.

Une seule fois l'honorable filiation s'était interrompue, en 1798, lorsque le général Brune, qui venait de faire brûler par ignorance le vieil ossuaire de Morat et de vaincre les Bernois à Neuenegg, vint piller leur ville. Alors les ours avaient été expédiés à Paris comme une vivante attestation d'un tel triomphe.

Seulement, il y a cent vingt-cinq ans, les forêts de l'Helvétie restaient en mesure de pourvoir à l'hérédité de ces exilés. Elles ne le sont plus, hélas, et il reste à craindre qu'une fois les ours de Berne reconnus étrangers, la considération patriotique des Bernois ne se détache d'eux. Nos générations se montrent de plus en plus destructrices de légendes. Demandez-en des nouvelles aux fameux chiens du Grand-Saint-Bernard.

LOUIS COURTHION.

§

Tchécoslovaquie

LA QUESTION DE JAVORINA AU POINT DE VUE JURIDIQUE. — M. Benès vient de faire devant la Chambre et devant la commission du budget deux exposés de sa politique extérieure qui vi-

saient surtout à mettre le pays au courant des actes récents de la diplomatie tchécoslovaque. Si intéressants que soient ces exposés, on se bornera à en relever ces quelques lignes qui visent la question de Javorina, parce que de cette question le *Mercure, de France* a déjà entretenu ses lecteurs en leur exposant la thèse polonaise.

Après le dernier vote de la commission de délimitation, a dit le Ministre, le gouvernement tchécoslovaque s'est élevé contre le procédé employé. En conséquence, la question a été soumise à une commission de juristes qui examine l'affaire au point de vue juridique.

L'auteur de la chronique du 1er novembre, sur la question de Javorina (Jaworzyna en polonais), se demandait quel était l'unique délégué à la commission des Réparations qui avait voté contre la solution proposée au litige. Dès la fin de septembre, les dépêches officieuses de Prague avaient formellement spécifié que le délégué tchécoslovaque avait protesté contre le vote de la commission, parce qu'il le jugeait abusif et non fondé en droit. M. Benès, à son tour, pose la question sur le terrain juridique. Peut-être n'est-il pas inutile d'expliquer aux lecteurs du *Mercure* quelles sont les données de ce problème juridique.

Les traités avaient, on s'en souvient, laissé aux Tchèques et aux Polonais le soin de fixer leurs frontières dans la région de Teschen et dans les comitats de Spis et Orava. Les intéressés, après de longues discussions qui n'aboutissaient pas, se mirent d'accord pour éviter une solution plébiscitaire et recoururent à l'arbitrage de la Conférence des Ambassadeurs. Les deux partis acceptèrent la frontière délimitée par cette Conférence. Cette frontière englobait dans le territoire tchécoslovaque la commune de Javorina, objet du litige actuel. La décision de la Conférence stipulait qu'une commission de délimitation procéderait à l'abornement et, comme on prévoyait que plus d'une difficulté s'élèverait, il fut spécifié que cette commission aurait tout pouvoir pour *proposer à la conférence des Ambassadeurs* les modifications qui lui paraîtraient justifiées par les intérêts particuliers ou des communautés, dans le voisinage de la frontière et en tenant compte des circonstances locales spéciales. Ces précisions sont inscrites dans la décision de la Conférence en date du 28 juillet 1920.

Les travaux de délimitation s'exécutaient sans difficulté, quand

le gouvernement polonais s'avisa de réclamer une modification importante dans la région de Javorina. Le gouvernement tchécoslovaque répondit que, sans aucune contestation possible, Javorina appartenait à la Tchécoslovaquie, en vertu des frontières délimitées par la Conférence des Ambassadeurs dans sa décision du 28 juillet.

La Pologne faisait valoir, à l'appui de sa demande, des arguments économiques dont les éléments sont indiqués dans la chronique polonaise publiée par le *Mercure* du 1er novembre.

Saisie de ce petit litige, la Conférence suspendit pour six mois les travaux de la commission de délimitation, afin de donner aux deux parties le temps de s'arranger à l'amiable. Et voici en quels termes elle leur signifiait cette décision :

La conférence, disait-elle, *ayant examiné avec le plus grand soin les arguments économiques présentés à l'appui des thèses en présence, mais ne pouvant pas revenir sur une déclaration antérieure, a décidé qu'aucune modification ne saurait être apportée au tracé de la frontière telle qu'elle est définie par la décision du 28 juillet, à moins qu'un accord amiable n'intervienne entre les intéressés.* Si, à la date du 15 janvier 1922, aucun accord n'est intervenu, la commission de délimitation *procédera sans retard à l'abornement de la frontière telle qu'elle est définie par la décision du 28 juillet 1920.*

Les deux parties n'ayant pu se mettre d'accord pour le 15 janvier, le délai fut prorogé au 6 mai, puis au 6 août 1922.

A cette dernière date, aucun arrangement n'était survenu. La commission de délimitation avisa les deux délégations intéressées qu'elle avait décidé d'en finir avec cette affaire.

C'est ici que se pose le problème juridique. La note de la Conférence, en date du 6 décembre 1921, était formelle ; aucun accord amiable n'étant intervenu entre les intéressés, « *aucune modification ne pouvait être apportée au tracé de la frontière telle qu'elle est définie par la décision du 28 juillet* ». La commission de délimitation avait donc le devoir de procéder à l'abornement de la dite frontière sans modification.

Aussi bien, le 25 septembre dernier, le délégué tchécoslovaque, M. Roubik, ne demanda-t-il pas précisément à la Commission de délimitation « la solution immédiate du litige », comme on l'a dit inexactement. Il évoqua la note de la Conférence des Ambassadeurs et rappela à la Commission qu'en l'absence de l'accord

amiable, elle devait procéder à un abornement conforme aux limites tracées par la décision du 28 juillet 1920.

Or, la commission de délimitation, ne tenant aucun compte de la dite note du 6 décembre, a, contrairement au droit, procédé à une « solution du litige », conformément aux désirs polonais.

La protestation tchécoslovaque est tout entière basée sur ce fait, semble-t-il, indéniable, que la décision de la Commission de Délimitation est irrecevable et qu'elle constitue un abus de pouvoir. Il ne s'agit pas d'une question d'amour-propre, mais d'une question de droit, où il n'est pas d'usage qu'un peuple puisse transiger sans dommage pour sa dignité et son honneur. Le droit tchécoslovaque étant reconnu, peut-être une transaction eût-elle été possible ; l'erreur polonaise fut, sans doute, d'avoir nié ou contesté ce droit, puis d'avoir voulu placer Prague devant un fait accompli.

M. de Brou, à la fin de sa chronique, évoque « l'affaire de Teschen, l'attitude tchèque pendant l'invasion de la Pologne par la Russie bolcheviste, les malencontreuses idées tchèques sur la partie orientale de la Galicie ».

On peut s'étonner de voir, à propos de ce très petit litige, renouveler des querelles qu'on croyait oubliées depuis que la Pologne s'est rapprochée de la Petite Entente. On y a répondu tant de fois et en France et en Pologne, qu'il devrait paraître superflu de s'y arrêter. L'affaire de Teschen ! Comment s'étonner que la République Tchécoslovaque ait insisté pour défendre ses droits, quand on sait que Teschen (ou plutôt Tesin) a fait partie des pays de la couronne de Bohême pendant six siècles, sans interruption et jusqu'au jour de la dissolution de l'Autriche ?

L'attitude tchèque pendant l'invasion de la Pologne ? Quel concours efficace la Tchécoslovaquie, non encore consolidée ni organisée, aurait-elle apporté à la Pologne ? Et à quel prix ? Elle y risquait son existence même. Il n'est pas possible de demander à un peuple de sacrifier son existence pour un peuple voisin, fût-il un peuple ami et même un peuple frère.

Enfin le point de vue tchécoslovaque, quant à la question de la Galicie, est clair et l'attitude de Prague est loyale. Les principales puissances alliées et associées s'étant réservé le droit de décider du sort de la Galicie orientale, la Tchécoslovaquie a déclaré que,

pour elle, cette question regarde les principales puissances alliées et associées. Quelles idées malencontreuses évoque une attitude aussi correcte? Et pourquoi arguer ici de la « doctrine des couloirs », qui n'a rien à y faire, qui a été constamment désavouée par les autorités tchèques responsables, qui est démentie, en fait, par tous les actes diplomatiques de la République Tchécoslovaque ?

M. de Brou constate lui-même, en terminant sa chronique, que la Diète polonaise s'est abstenue jusqu'ici de ratifier l'accord polono tchèque, en attendant la solution amiable du litige de Javorina. Qu'est-ce qu'un accord *amiable* qui serait conclu *sous une pression* de cette nature ? Précisément ce retard à ratifier l'accord polono-tchèque a dû, au contraire, constituer l'une des raisons principales pour lesquelles cet accord amiable n'a pu être réalisé. Si les Polonais, en effet, lorsqu'il s'agit de ratifier des traités importants, sinon essentiels, exigent des concessions territoriales plus ou moins justifiées, on peut se demander quelle serait la valeur morale d'une amitié achetée à ce prix. C'est du moins le raisonnement qui a été tenu par l'opinion tchécoslovaque et devant lequel le gouvernement de Prague a dû s'incliner.

F. DE MÉANS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

R. P. Dom Besse : *Le Tombeau de Saint-Martin de Tours* ; Champion. 40 »

W. Deonna : *L'archéologie, son domaine, son but* ; Flammarion. 7 50

Art

Henry Caro-Delvaille : *Phidias ou le génie grec* ; Alcan. 10 »

Edouard Chavannes : *De l'expression des vœux dans l'art populaire chinois* ; Bossard. 9 »

Lucie Cousturier : *P. Signac*. Avec de nomb. reproductions ; Edit. des Cahiers d'aujourd'hui, Crès. 30 »

Dr V. Leblond : *L'art et les artistes de Ile-de-France au XVIe siècle (Beauvais et Beauvaisis) d'après les minutes notariales*. Avec 7 phototypies et 80 marques, signatures et monogrammes ; Champion. 10 »

Dr V. Leblond : *Les artistes de Beauvais et du Beauvaisis au XVIe siècle et leurs œuvres*. Imp. départ. de l'Oise, Beauvais. » »

Finance

Pierre Bodin : *Les projets de réforme fiscale, impôt sur le revenu, taxe sur le chiffre d'affaires* ; Dunod. 5 »

Histoire

L. Desnoyers : *Histoire du peuple hébreu des Juges à la Captivité*, Tome I : *La période des Juges* ; Picard. 20 »

Emile Gabory : *Les Bourbons et la Vendée*, d'après des documents inédits ; Perrin. 10 »

Paul Matter : *Cavour et l'unité italienne*. I : *Avant 1848* ; Alcan. 20 »

Princesse Pauline de Metternich : *Souvenirs, 1859-1871*. Préface et notes de Marcel Dunan. Avec 2 portraits ; Plon. 7 »

Littérature

Dr Paul Albarel : *Quelques aperçus nouveaux sur la Bibliothèque Saint-Victor*. (*Rabelais, L. II, C. VII*) ; Impr. Brieu, Narbonne. 2 50

Balzac : *Traité de la vie élégante suivi de la Théorie de la démarche*. Introduction et notes de Claude Varèze. Portrait par Ouvré ; Bossard. 12 »

Maurice Barrès : *Taine et Renan*, pages perdues, recueillies et commentées par Victor Giraud ; Bossard. 5 40

Casanova : *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs*. Introduction et notes de Charles Samaran. Portrait par Ouvré ; Bossard. 12 »

Maurice Delafosse : *L'âme nègre* ; Payot. 3 »

Jules Gastambide : *Comédies de Plaute*, traduction adaptation en vers ; Messein. 7 »

Abu Zayd Hasan : *Voyage du marchand arabe Sulayman en Inde et en Chine, rédigé en 851, suivi de remarques*, traduit de l'arabe avec introduction, glossaire et index par Gabriel Ferrand ; Bossard. 21 »

René Lalou : *Histoire de la Littérature française contemporaine, 1870 à nos jours* ; Crès. 10 »

Dmitri Mérejkowski : *L'âme de Dostoïewsky, le prophète de la révolution russe*, traduit du russe, par Jean Chuzeville ; Bossard. 5 50

Montaigne : *Essais*, nouvelle édition par Pierre Villey, tome II ; Alcan. 12 »

George Moore : *Mémoire de ma vie morte*, traduit de l'anglais par G.-Jean Aubry. (Cahiers verts n° 13) ; Grasset. 6 50

Dr J. d'Orbaix : *Le don du maître* ; Monde Nouveau. » »

Alfred de Vigny : *Cinq Mars ou une conjuration sous Louis XIII*. Notes et éclaircissements de M. Fernand Baldensperger ; Conard. 15 »

X : *L'œil de Gorgone* ; La Phalange. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Ludovic H. Grondijs : *La guerre en Russie et en Sibérie*. Avant-propos de M. Maurice Paléologue. Préface de M. Emile Haumant. Avec 62 photos et 10 cartes, Bossard. 33 »

Philosophie

Charles Andler : *Nietzsche, sa vie et sa pensée*. V. : *Nietzsche et le transformisme intellectualiste, la philosophie de sa période française* ; Bossard. 18 »

E. B. Titchener : *Manuel de psychologie*. Traduit par H. Lesage. Avec 65 figures ; Alcan. 35 »

Poésie

Pierre d'Arcangues : *Les chansons de Kaddour*. Préface de Claude Farrère ; Chiberre. 5 »

Charles Bauby : *La bonne ville de Paris*. Bois gravés de R. H. Munsch ; Monde nouveau. 6 50

Fernand Dauphin : *Les allégresses* ; Le Divan. » »

Georges Droux : *Lumière* ; Jouve. 5 »

Luc Durand : *Le Prince Diamant*, roman en vers ; Selfède. 12 »

Paul Fort : *Ballades française* : *L'arbre à poèmes*, précédé d'une conférence d'André Fontainas sur l'auteur des *Ballades françaises* ; Povolozky. 6 »

Robert Edward Hart : *Sur la Syrinx* ; Messein. 2 50

Hatem-Farchy : *Dernières poésies* ; Figuière. 3 »

Léon Hélard : *Au calvaire des femmes* ; Maison franç. art. et édition. 5 »

Josélia : *Les immortelles* ; Figuière. 4 50

Paul Morin : *Poèmes de cendre et d'or* ; Edit. du Dauphin, Montréal. » »

Léon Nél : *Les pétales de pourpre* ; Jouve. 3 50

Cécile Périn : *Les ombres heureuses* ; Le Divan. 5 »

Jean-Paul Samson : *Images lyriques*, suivies de *l'Evasion difficile* (fragments) et de *Premiers vers d'exil*. Préface de Maurice Wullens ; les Humbles. 2 »

Marcel Wolfers : *Les Ecrits de Novembre*, 2 cahiers du Marchand d'images. Avec des dessins ; Le Roseau vert. » »

Politique

*** *Ceux qui nous mènent : Louis Barthou, Léon Bérard, Henry Bérenger, André Berthelot, Maurice Bokanowski, Aristide Briand, Joseph Caillaux, etc., etc.* ; Plon. 7 »

Juliette Adam : *L'Angleterre en Egypte* ; Imp. du Centre. 40 »

Henry Gaston : *Peuples du monde, où allez-vous? au socialisme? au communisme? au bolchevisme?* Editions d'actualités. 1 50

R. Hofmann : *Interdépendance, contribution d'un neutre à la reconstruction de l'Europe* ; Oudin. 9 »

A. Ker : *Banqueroute et révolution*. L'Humanité. 1 25

René Marchand : *La condamnation d'un régime. De la vanité maladive de M. Poincaré à la Tuerie mondiale* ; Libr. de l'Humanité. 4 »

B. Nogaro : *Réparations, dettes interalliées et restauration monétaire* ; Presses universitaires de France. 5 »

Maurice Pernot : *La question turque*. Grasset. 6 »

H. Seignobosc : *Turcs et Turquie*. Avec 4 cartes ; Payot. 7 50

Questions juridiques

Max Buteau : *L'avocat roi* ; Renaissance du Livre. 4 »

Maurice Penant : *Répertoire du droit marocain*. Préface de M. Paul Dumas ; Recueil de législation et de jurisprudence marocaines. » »

Roman

André Arnyvelde : *Le Bacchus mutilé* ; Albin Michel. 6 75

Emile Baumann : *Job le prédestiné* ; Grasset. 7 »

Henri Béraud : *Le martyre de l'obèse* ; Albin Michel. 6 75

V. Blasco Ibanez : *Contes espagnols d'amour et de mort* ; Flammarion. 7 »

Sylvestre Bonnard... Sylvestre Boix : *Toute nue*. Préface de G. de La Fouchardière ; Albin Michel. 3 75

Frédéric Boutet : *L'Homme sauvage et Julius Pingouin* ; Flammarion. 7 »

Henry Casseville : *Thi-Nhi, autre fille d'Annam* ; Figuière. 5 75

Cyril-Berger : *L'adversaire inconnu* ; Férenczi. 6 75

Robert Dieudonné : *Le vainqueur* ; Albin Michel. 6 75

Michel Dumesnil de Gramont : *N'Dri et Rodelia* ; Belles-Lettres. 6 »

Gabriel Faure : *La dernière journée de Sappho* ; Fasquelle. 7 »

Charles Théophile Féret : *La réincarnation de Claude Le Petit* ; Belles-Lettres. 10 »

Gérard-Gailly : *Tchirougougou* ; Flammarion. 6 »

Jean Giraudoux : *Siegfried et le Limousin*. (Cahiers verts, n° 14) ; Grasset. 7 50

Pierre Grasset : *Le don Juan bourgeois* ; Renaissance du livre. 6 75

Dr Lucien Graux : *Initié !* Crès. 6 »

Georges Grébenstchikov : *Les Tchouraïev*, traduit du russe et préfacé par Henri Mongault. Avec un portrait ; Bossard. 7 50

Gyp : *Souricette* ; Calmann-Lévy. 6 75

Charles-Henry Hirsch : *Mimi Bigoudis* ; Flammarion. 7 »

J.-C. Holl : *La vague de luxure* ; libr. des lettres. 6 »

Edmond Jaloux : *Les profondeurs de la mer* ; Plon. 7 »

Jérôme-K. Jérôme : *Les trois hommes en Allemagne*. Traduit de l'anglais par Georges Seligmann ; la Sirène. 6 75

J. Kessel : *La steppe rouge* ; Nouv. Revue franç. 6 75

Albert Lantoine : *L'aveugle aux colombes* ; Monde nouveau. 6 75

Marmouset : *Au lion tranquille* ; Libr. de France. 5 »

Juliette Martineau : *Le crépuscule rouge* ; Jouve. 3 »

Jeanne Maxime-David : *La victoire des Dieux-lares* ; Grasset. 6 75

Georges Meauloy : *Pierre de Remé* ; Lamberty, Bruxelles. 6 »

Wolla Méranda et Yann Karmor : *Pavots de la nuit* ; Chiberre. 6 75

Pierre Mille : *Monsieur Barbe-Bleue et Madame* ; Le Livre. 10 »

Marcel Millet : *Jacques le paresseux* ; libr. de France. 5 »

Georges Oudard : *Ma jeunesse*; Flammarion 7 »

Marthe Pain-Derin : *Camana* ; Attinger. 7 »

Walter Pater : *Marius l'épicurien*, traduit de l'anglais par E. Coppinger ; Perrin. 15 »

Roger Pillet : *Les oraisons amoureuses de Jeanne Aurélie Grivolin, Lyonnaise, Un pauvre amour* ; La Connaissance. » »

Maurice Privat : *L'aventurière aux yeux verts* ; Monde nouveau » »

Jules Reboul : *La dépouille du profiteur inconnu*. II : *La main au collet du profiteur inconnu* ; Imp. Volla, Privas. 5 »

Jacques Rivière : *Aimée* ; Nouv. Revue française. 7 »

Noelle Roger : *Le nouveau Déluge* ; Calmann Lévy. 6 75

Victor Ségalen : *René Leys* ; Crès. 6 »

Sheridan : *Devant l'amour*; Férenczi. 6 75

Fédor Sologoub : *Le démon mesquin*, traduit du russe par H. Pernot et L. Stahl. Préface de M. Jean Chuzeville. Avec un portrait ; Bossard. 7 50

Raoul Stéphan : *L'homme chien* ; Albin Michel. 6 75

Gabriel Timmory : *Coqs et poules* ; Férenczi. 6 75

Marcelle Tinayre : *Préceille Sévrac*; Calmann-Lévy. 6 75

Léon Tolstoï : *La sonate à Kreutzer*, traduit du russe par Mme Olga Sidersky ; Bossard. 3 »

Jean Vignaud : *Niky* ; Plon. 7 »

Sciences

Ed. Branly : *La télégraphie sans fil*; Payot. 4 »

A. Berthoud : *Les nouvelles conceptions de la matière et de l'atome*. Avec 21 fig.; Doin. 12 »

Gustave Kass : *La psychologie du rêve*. Préface de Robert Morche ; Revue des Indépendants. 3 »

Sciences psychiques

Annie Besant : *Le Dharma*, traduit de l'anglais ; Famille théosophique. 2 50

Sociologie

Maurice Dommanget : *Babeuf et la conspiration des égaux* ; Libr. de l'Humanité. 2 »

Paul Louis : *Louis Blanc, Vidal, Pecqueur, Cabet*. Avec des extraits des œuvres étudiées ; Libr. de l'Humanité. 2 »

Georges Valois : *L'Etat et la production* ; Nouv. libr. nationale. 1 »

Théâtre

Edmond Aubé : *Rhésus*, tragédie d'Euripide, traduite en vers ; Attinger. 3 »

Léon Moussinac : *La décoration théâtrale* ; Rieder. 8 »

P.-N. Poinard : *La légende rouge*, synthèse d'idées et de caractères révolutionnaires, mélodrame en vers, suivi d'un *Débat sur le nombre et la rime* et d'un ballet mimodrame, *La Ronde des fleurs* ; Imp. Cœurdroy, Neufchatel-en-Bray. 6 75

Ivan Tourguéniev : *Théâtre*, II. Traduit du russe avec une introduction par Denis Roche. Portrait par Mme Savina ; Bossard. 7 50

Voyages

Henry Aubert : *Villes et gens d'Italie* ; Payot. 7 50

Lieut. Col. C.-K. Howard-Bury D.S.O.: *A la conquête du Mont-Everest*. Traduction française par G. Moreau, Avec une introduction de Sir Francis Younghusband. Préface du Prince Roland Bonaparte. Nombr. illust. ; Payot. 20 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Marcel Proust. — Le prix Nobel. — Le centenaire de César Franck. — Louis Courthion. — A propos des « Défaitistes ». — Le Monument Erckmann-Chatrian. — Maupassant sur Eugène Manuel. — Gérontocratie académicienne.

Mort de Marcel Proust. — Marcel Proust, dont la santé était très chancelante depuis de nombreuses années, est mort le samedi 18 novembre à l'âge de 51 ans.

Il avait débuté dans les lettres en 1896 avec un volume : *Les Plaisirs et les jours*, qu'avait préfacé Anatole France et illustré Mme Madeleine Lemaire. Ses *Pastiches* avaient ensuite paru au supplément littéraire du *Figaro*. Le premier volume de la série *A la recherche du temps perdu* (*Du côté de chez Swann*) avait paru en 1913 ; *à l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le côté de Guermantes*, *Sodome et Gomorrhe* avaient suivi. Ses traductions de John Ruskin (*La Bible d'Amiens* ; *Sésame et les Lys*, avec notes et préfaces) avaient paru au *Mercure de France*, le premier en 1904, le second en 1906.

Il avait eu le prix Goncourt, en 1919, pour *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, par 6 voix contre 4 à Roland Dorgelès (*Les Croix de Bois*).

Si Marcel Proust ne remplissait pas le vœu d'Edmond de Gourmont, qui précise que son prix doit aller à la « jeunesse » (M. Proust avait alors 47 ans), il le remplissait entièrement par « l'originalité du talent ». Ses tentatives étaient bien en effet « nouvelles et hardies par la pensée et par la forme ». Toutefois, s'il se rattache par la pensée autant que par la volonté d'analyse, à la conception traditionnelle de l'esprit français, il s'en éloigne par la mise en œuvre.

Une étude très poussée de M. René Rousseau publiée par le *Mercure de France*, le 15 janvier dernier, le définit *artiste de l'inconscient*. « Proust s'attache, écrivait M. Rousseau, non pas à la signification conventionnelle de nos actions, mais aux états d'âme. »

Les lecteurs qui ont le goût de l'équilibre et des proportions (c'est peut-être bien la majorité du public français) lui reprochaient ses récits appuyés hors de toute mesure, sa morbidesse, ses textes exceptionnellement compacts et dans lesquels l'auteur paraissait avoir du mal à se faire entendre ; ils lui reprochaient également de s'appliquer à la peinture des tares plutôt qu'à celle des qualités de la race. A beaucoup de bons esprits, son œuvre donnait l'impression de n'avoir pas vu la lumière et de n'évoquer du monde que le côté papotier, artificiel. Marcel Proust a pourtant des imitateurs qui (comme la plupart des imitateurs) semblent planter dans de la terre morte.

Ses admirateurs recherchaient en lui un charme hallucinant et quel-

que peu ambigu, son goût somnambulique du passé et des sensations infinitésimales, son style à facettes, l'accumulation dans ses livres de constatations humaines, l'étrangeté de son atmosphère et de ses personnages, la nouveauté de son art.

Les amis de Marcel Proust affirment qu'il a pu, avant de mourir, reprendre, dans les chapitres de son œuvre qui restent à paraître, tout ce qui se rapporte à la mort et donner une acuité exceptionnelle à l'analyse de ces minutes suprêmes. — L. DX.

§

Le prix Nobel. — Le prix Nobel de littérature pour 1922 a été décerné à l'auteur dramatique espagnol Jacinto Benavente.

§

Le centenaire de César Franck. — C'est le 10 décembre prochain que tombe le centenaire de la naissance de César Franck. Il sera célébré, entre autres, à Paris par le Conseil municipal dans une manifestation qui aura lieu à l'Hôtel de ville et qui comportera une audition d'œuvres du célèbre compositeur avec le concours d'artistes français et belges.

De son côté la ville de Liége, où est né le grand musicien, vient d'inaugurer, au foyer du Conservatoire, un monument dû au sculpteur Fix-Masseau. L'artiste y a glorifié et symbolisé l'œuvre de Franck dans un groupe de trois figures. Le monument, en pierre de Lens, doit reposer sur un socle où se trouve un médaillon de César Franck avec cette inscription : *Hommage de Paris, où il a vécu, à la ville de Liége, où il est né.* A CÉSAR FRANCK. 1822-1922.

§

Louis Courthion. — Louis Courthion, qui vient de mourir à Genève, était un écrivain de valeur et un historien érudit. Il avait consacré la plus grande partie de ses travaux à l'histoire politique, ethnographique et surtout folklorique de son canton, le Valais, et nul ne pourra désormais parler de cette région pittoresque de la Suisse sans citer le nom de Louis Courthion.

Le *Mercure de France* a publié à diverses reprises des articles de Louis Courthion, et l'on en trouvera encore un, peut-être le dernier qu'il ait écrit, sous la rubrique *A l'Etranger* du présent numéro.

§

A propos des « Défaitistes ». — M. Louis Dumur a adressé à MM. André Morizet et Georges Pioch la lettre suivante :

Paris, le 17 novembre 1922.

Messieurs,

Vous vous êtes présentés il y a quelques jours dans les bureaux du *Mercure de France* pour vous plaindre violemment, avec une débauche d'invectives et de vociférations que je ne relèverai pas, de la liberté que j'ai prise de faire f-

gurer vos noms dans mon roman *les Défaitistes*, en cours de publication dans cette revue. Sans désavouer les propos que je vous prête, vous vous êtes élevés contre le fait que je vous ai mis en compagnie d'Almereyda avec lequel, prétendez-vous, vous étiez tous deux brouillés à cette époque. Je ne discuterai pas cette assertion qui me paraît n'avoir qu'une minime importance, vos relations avec Almereyda ayant porté sur plusieurs années. Je rappellerai seulement que ces relations furent étroites et que c'est M. Morizet qui a introduit Almereyda dans le milieu caillautiste, ainsi que de nombreuses personnes pourraient en témoigner. Il vous plaît de renier aujourd'hui cette collaboration et cette amitié : cela vous regarde.

Si j'ai cru devoir ne point déguiser vos noms sous quelque désignation fictive plus ou moins transparente, selon la coutume admise, c'est que je fais du roman historique et que je vous considère comme des personnages publics, ayant joué un rôle connu de tous dans des événements dont le caractère historique est indiscutable. Je vous ai nommés au même titre que Clemenceau, Caillaux, Joffre, Malvy ou Almereyda. Je prétends que j'étais en droit d'agir ainsi. Si tel n'est pas votre avis, il n'y a que la justice qui puisse nous départager.

Mais, dans votre mépris de la justice bourgeoise, vous avez déclaré ne vouloir me faire aucun procès, préférant me menacer de vous livrer sur ma personne aux plus violentes voies de faits, à coups de canne et à coups de revolver, lorsque vous me rencontreriez dans la rue ou dans un lieu public, l'un de vous ajoutant même qu'il serait tiré sur moi autant de coups de revolver qu'il y aurait d'exemplaires de mon livre en vente dans Paris, ce qui, entre parenthèses, nécessiterait un fort approvisionnement de munitions.

Vos menaces ne sont pas de nature à m'émouvoir. Aussi ne porterai-je pas plainte au Procureur de la République, comme j'en aurais le droit. Je me borne à prendre acte de ces menaces à toutes fins utiles. Vous voilà prévenus.

Recevez, messieurs, mes salutations distinguées.

LOUIS DUMUR.

Nous avons reçu d'autre part la lettre qui suit :

7, rue Pillet-Will, Paris, IXe.

Mon cher Alfred Vallette,

Un « procès-verbal de dégoût », paru dans le numéro de l'*Humanité* du 19 novembre 1922, a rendu public l'entretien opportun que nous avons, André Morizet et moi, eu avec M. Louis Dumur, un jour (le 13 novembre 1922) que nous nous étions rendus au *Mercure de France* afin d'y causer avec vous.

Je ne pourrais, sans vous fonder au refus d'insérer cette lettre, reproduire ici ce que nous eûmes l'honneur de dire en face audit M. Dumur, et les commentaires que nous inspira la passivité, vraiment incomparable, avec laquelle il subit nos propos... (S'il encaisse, pécuniairement parlant, aussi bien qu'il « encaisse », au sens que l'argot prête à ce mot, M. Louis Dumur est, à coup sûr, le plus riche de nos confectionneurs de romans)... Cela demeure publié. Et ceux qui seraient friands d'en connaître n'ont qu'à se référer au numéro de l'*Humanité* ci-dessus indiqué.

Si passif qu'il se montrât, M. Dumur nous a, pourtant, fait entendre quel-

ques bruits. L'un d'eux se peut traduire ainsi : « Que demandez-vous au *Mercure de France* ? »

Si nous étions, Morizet et moi, du bois — suisse, semble-t-il, — dont on fait « grands patriotes français » de l'acabit Dumur, nous vous demanderions ce que ce héros appelle, sans doute, des « dommages-intérêts ». Nos manières sont autres ; notre morale et notre but, autres aussi.

Ce nous suffit d'avoir condamné ce vaillant, qui, nous dit-il, « sort peu », à une vie tout à fait sédentaire, donnant ainsi plein exercice à sa faculté de philosopher.

Rappel ayant été fait audit Dumur, qui en convient, que, voilà bientôt quatre ans, je refusai publiquement la main qu'il me tendait, parce que j'estimais déjà que c'est salir sa propre main que de la mettre dans celle des gens qui, comme lui, ont poussé les autres à une guerre dont, farouchement, ils gardaient leur peau, et qui, lorsqu'elle est finie, la mettent en romans patriotiques afin de se composer, par eux, la plus lucrative comme la plus basse des industries ;

Aveu nous ayant été fait par ledit Dumur que les actes comme les propos qu'il prête à Morizet et me prête, dans son dernier produit, sont le fruit (*sic*) de son imagination patriotiquement dévergondée ;

La preuve lui ayant, je crois, été administrée par nous : — une politesse en vaut une autre — que plusieurs des hommes avec lesquels il nous montre déjeunant nous furent personnellement inconnus, et que nous n'avions pas accoutumé (il n'en peut, quant à lui, dire autant) de fréquenter chez les autres ;

Ce que je puis « demander au *Mercure de France* » se réduit à ceci : l'insertion de cette lettre.

Son insertion, qui m'est bien due — n'est-ce pas, mon cher Vallette ? — m'autorise à publier encore ceci :

Je suis fort honoré d'être réuni dans ce que ledit Dumur, germanophile trop repenti, appelle le « défaitisme », à mes grands et chers amis Anatole France et Romain Rolland, à Rappoport, à Morizet, à Trotzky. Et, n'était qu'il me diffame et me veut nuire en me mêlant à la société d'hommes malheureux qu'il présente comme des traîtres et dont certains ne furent, peut-être, que les victimes de la surenchère belliciste à laquelle le dessus dit Dumur participa, je devrais me tenir pour son obligé... Tant même que j'irais jusqu'à lui savoir gré de l'incorrection (pour ne pas dire plus) dont il s'est rendu coupable en m'introduisant nommément dans son roman, — si je puis ainsi dire. Sans doute, espérait-il l'achalander grâce aux poursuites judiciaires que, si j'étais de l'acabit auquel notre faune et la France la Victoire doivent les Dumur et Cie, je ne manquerais pas d'engager contre lui. Je ne pousserai pas la candeur qu'il m'impute jusqu'à lui faire une telle réclame.

Et j'ajoute pour conclure :

Si c'est être un « défaitiste » que de vouloir la paix, que de militer pour elle, que d'en presser l'instant, quand des peuples et des peuples sont la proie d'une guerre unique par ses excès, d'une guerre qui ne pouvait faire et qui n'a fait que des vaincus ;

Si c'est être un grotesque que de citer Jésus ou Tolstoï quand les guerriers de l'écritoire parlent à l'envi, et jusqu'au vomissement, Joffre ou Clemenceau ;

Je m'honorerai... jusqu'au bout : comme disait, dressé sur ses pantoufles,

l'irréductible Dumur... d'avoir été un « défaitiste » et un grotesque... Mon seul regret, mon seul remords, sera de n'avoir pas été, dès le 2 août 1914, le plus défaitiste des défaitistes et le plus grotesque des grotesques.

Je garde au *Mercure de France* une gratitude trop vive pour l'édition qu'il fit de mes tout premiers bouquins, et je demeure trop affectueusement entêté du *Mercure de France* de Remy de Gourmont, de Mallarmé, de Laurent Tailhade, de Rachilde, de Stuart Merrill, de Verhaeren, de Moréas, de tant de maitres et amis inoubliables et d'Alfred Vallette, pour vous dire publiquement, mon cher Ami, ce que je pense de l'autorité — compatissante, n'est-ce pas? — qu'il accorde aux produits et aux procédés de M. Dumur, né Suisse, et qui nous le fera encore bien voir.

J'aurais voulu user moins longuement de mon droit de réponse. Mais il faut bien dire, approximativement, ce qu'il était décent de dire... Aussi bien, n'est-ce pas moi qui ai commencé...

Sans rancune, mon cher Vallette, et bien à vous.

GEORGES PIOCH.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Louis Dumur qui nous répond :

Paris, le 22 novembre 1922.

Mon cher Vallette,

Après ses menaces de coups de revolver, voilà que le sieur Pioch vous envoie, ou plutôt m'envoie à travers le *Mercure* une décharge beaucoup plus fâcheuse de sa prose. Je n'aurais qu'à traiter par le mépris cette nouvelle manifestation, de même que le soi-disant « procès-verbal » unilatéral qu'il a signé et publié avec son compagnon dans l'*Humanité*, le journal bolchévik de Paris, ne regrettant qu'une chose, c'est, quand ces deux communistes sont venus faire leur scandale au *Mercure*, de ne pas avoir fait chercher immédiatement la police.

Deux mots cependant.

Pioch se vante de m'avoir refusé sa main il y a quelques années. Cet exploit est authentique. Mais il n'en dit pas la vraie cause. La voici. L'ayant croisé dans un couloir de théâtre, lieu où, selon la coutume parisienne, on tend banalement et automatiquement la main à une foule de gens, ce gros pantin retira la sienne derrière son dos. Je compris aussitôt. J'avais, quelque temps auparavant, publié un article sur Henri Guilbeaux où, pour la première fois à Paris, je donnais des détails sur l'œuvre perpétrée en Suisse par ce traître, établissant son défaitisme germanophile et son inféodation au bolchévisme. *Inde iræ*.

Je n'abuserai pas de la patience des lecteurs du *Mercure* en m'astreignant à démentir ou à rectifier toutes les allégations contenues dans le factum de cet ami de Guilbeaux, me refusant au reste à discuter avec lui ou ses coreligionnaires autrement que devant la justice.

Un seul point encore. Il s'agit de la grotesque assertion que j'aie poussé à la guerre. Où ? Quand? Comment ? J'étais radical-socialiste et pacifiste. Je faisais partie d'une association de paix. J'ai pris parti quand la guerre a éclaté. Je n'ai pas pu supporter la violation de la Belgique par l'Allemagne et la trahi-

son du parti socialiste allemand. Pioch a eu meilleur estomac que moi. Je ne l'en félicite pas.

Que me veut donc cet hurluberlu ? S'imagine-t-il que je sois le seul à voir son boursouflement et sa stupide vanité ? L'ai-je traité autrement que ne le fait l'homme qu'il admire et qu'il encense par-dessus tout, son chef Trotsky ?

Dans la séance du 19 mai dernier de l'Exécutif de l'Internationale Communiste, à Moscou, Trotsky s'exprimait comme on va voir, au milieu des rires de l'assistance, sur le compte de Pioch, alors secrétaire de la Fédération de la Seine du Parti communiste français.

Après s'être égayé de ce secrétaire qui est « un poète » et qui a « fait des vers très agréables pendant l'épidémie chauvinite », Trotsky ironisait :

« Mais, camarades, qu'il représente la Fédération la plus grande et la plus influente de notre Parti français, est-ce que ce n'est pas un symptôme très inquiétant ? »

Il continuait comme suit :

« Pioch, le secrétaire, a fait un « rapport moral » dont j'ai ici le texte. Je l'ai lu avec attention et je voudrais le soumettre à l'attention de tout le monde. Ce rapport moral du secrétaire de la Fédération la plus importante, où il est dit que notre Parti doit être... Je cite : « Le Communisme, c'est la forme organisée et pacifique de l'Amour... » (*Rires prolongés.*)

Charmé de son succès, le mordant Commissaire du peuple poursuivait, dans une hilarité renouvelée, citant toujours du Pioch :

« Il faut une organisation méthodique de conférences où, non seulement le Communisme sera présent et honoré, mais aussi l'Humanisme, si nécessaire à l'amélioration du caractère des citoyens... » (*Rires.*) Oui, et tout dans le même sens ! Je pourrais faire encore beaucoup de citations. Ainsi, c'est l' « esprit de Guerre qui a survécu dans notre parti », c'est pour cela qu'on s'y querelle. Quand on accuse Pioch de pacifisme, il appelle cela « se quereller » avec lui ! Ce sont là des « survivances de l'esprit de guerre bourgeois », et il faut que le Parti devienne vraiment « la grande amitié, la grande fraternité », etc., etc... »

Et les rires de partir de plus belle.

« Mais, camarades, s'écriait alors Trotsky, vous savez, c'est tout de même un document officiel que je cite, ce n'est pas un poème de guerre, c'est signé : le Secrétaire Fédéral, Georges Pioch, 12 mars 1922 ! Il n'y a pas un siècle que cette chose a été écrite ! Alors, on se sent vraiment « désarmé révolutionnairement... » (*Rires*)... pour employer l'expression de Daniel Renoult, quand on voit des choses pareilles !... »

Et Trotsky s'étonne que Pioch soit « soutenu » dans le parti français, qu'il y obtienne un « vote de confiance », qu'on parle du « travail infatigable de notre ami Pioch », de son « éloquence ». « Oui, persifle-t-il, il est très éloquent, surtout quand il parle de l'organisation de l'Amour ! .. »

Et c'est de nouveau une explosion de rires.

Je n'en dirai pas davantage. Que sont mes anodines plaisanteries auprès des cruels sarcasmes de Trotsky ? Pioch se plaint. Qu'il aille se plaindre à Moscou !... Trotsky l'a jugé — et ridiculisé — avant moi.

Recevez, mon cher Vallette, etc.

LOUIS DUMUR.

M. André Morizet nous adresse de son côté la lettre suivante :

Le 21 novembre 1922.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure* publie, en ce moment, un écrit où M. Dumur se permet de me mettre en scène dans une posture que je ne saurais admettre

Il me mêle, au cours d'un somptueux déjeuner que je regrette de n'avoir jamais mangé, à des hommes avec lesquels je n'ai rien eu de commun. Je n'ai entretenu nul rapport d'aucune sorte avec « *Le Bonnet Rouge* ». Mes relations avec Almereyda avaient cessé dès avant la guerre. Je n'ai jamais fait à Landau l'honneur de lui parler. Je n'ai même jamais aperçu certains de ceux dont on me représente comme le familier.

Espions, contre-espions ou « propagandistes » — c'est tout un à mes yeux— le milieu dans lequel évolue le roman que vous publiez est de ceux où l'on ne fréquente point quand on a souci de sa propreté. M. Dumur passe pour y avoir fréquenté. Cela le regarde. Je n'en suis, ni de près ni de loin.

Y ayant vécu, il bat monnaie de ses souvenirs et tire des rentes d'un commerce de littérature épicière que son nationalisme franco-suisse n'a même pas inventé. Là encore, libre à lui On emploie des moyens à la hauteur de son talent. Mais je n'admets pas qu'il se serve de moi pour les besoins de son trafic. La guerre m'a coûté trop cher, à moi comme à tous les malheureux qui y ont pris part, pour que je permette aux mercantis du patriotisme en chambre de gagner leur vie à mes dépens.

Les propos que me prête M. Dumur sont le résumé d'un livre que j'ai publié en 1919, sous le titre : *Le Plan 17*. Je n'en renie rien, loin de là Mais en me faisant tenir ces propos en 1916 devant un auditoire comme celui qu'il dépeint, M Dumur m'attribue des intentions toutes différentes de celles qui furent les miennes lorsque j'éditais, un an après l'armistice, un réquisitoire contre l'état-major.

Me mêler à ses personnages est une première diffamation. Dénaturer l'esprit de mon livre en est une autre. Je n'accepte ni la première ni la seconde.

Nous nous sommes rendus ces jours-ci au *Mercure*, mon ami Georges Pioch, mis en cause lui aussi, et moi. Nous espérions vous rencontrer et vous dire tout notre regret de voir une revue comme la vôtre hospitaliser une prose dont de nombreux confrères nous ont spontanément témoigné qu'ils la considèrent ainsi que nous comme disqualifiant son auteur.

Nous n'avons trouvé que le susdit et vous aurez appris sans doute par les témoins que M. Dumur a « encaissé » tout ce que nous avons jugé nécessaire de lui dire sans que l'ombre d'une réaction quelconque témoignât qu'il avait conscience de la bassesse de ses procédés.

Quant à lui, je réserve l'avenir et nous avons indiqué, Pioch et moi, dans une note que nous avons rendue publique, comment nous entendions le traiter.

Pour le *Mercure*, j'espère qu'il suffit de lui indiquer le préjudice qu'il me cause pour obtenir, sans invoquer les moyens de droit, l'insertion, dans le prochain numéro, de cette lettre qui ne compense que dans une faible mesure une injure à tous points de vue injustifiable.

Veuillez agréer, etc.

ANDRÉ MORIZET.

Nous avons également communiqué la lettre ci-dessus à M. Louis Dumur, qui nous remet la réponse suivante :

Paris, le 23 novembre 1922.

Mon cher Vallette,

M. Morizet pourra prendre sa part de la réponse que je fais à la lettre de M. Pioch. Voici maintenant pour ce qui le concerne.

M. Morizet déclare avoir cessé ses relations avec Almereyda dès avant la guerre. Était-ce aussi, comme M. Pioch l'a articulé devant moi, parce qu'il le trouvait « trop patriote » ? Quoi qu'il en soit, je trouve paradoxale cette attitude de reniement. M. Morizet oublie-t-il qu'il est en quelque sorte l'inventeur, le metteur en scène d'Almereyda ? C'est lui qui, avant la guerre, l'a introduit dans le milieu caillautiste et qui l'a mis en contact avec mon malheureux ami Charles Paix-Séailles, dont cette accointance a causé la perte. C'est lui qui, indirectement, lui a permis d'approcher M. Caillaux. Sans Morizet, l'affaire Caillaux aurait donc été très différente, débarrassée qu'elle eût été de toute la compromission avec le *Bonnet Rouge*. Et sans Morizet, il n'y aurait pas eu d'affaire Paix-Séailles, et mon malheureux ami serait encore de ce monde. Car ce ne sont pas ses pertes d'argent qui ont été la vraie cause de sa fin tragique. Dans son état normal, il aurait trouvé le courage nécessaire pour les supporter. Mais, sous son apparence calme, il avait été profondément affecté par son inculpation en conseil de guerre. Il en était resté étrangement déprimé et neurasthénique. « Je sens que je deviens fou ! » disait-il peu avant le fatal événement. Morizet aura été le mauvais génie de Paix-Séailles. Sa responsabilité morale est écrasante.

Que, dès avant le début de la guerre, comme il le dit, M. Morizet se soit éloigné d'Almereyda, c'est possible. Mais ses dissentiments avec le directeur du *Bonnet Rouge* n'étaient pas tels qu'ils l'obligeassent à éviter les lieux où il pouvait le rencontrer, et par exemple le restaurant où avaient lieu des déjeuners du genre de celui que j'ai décrit. Almereyda y est venu plusieurs fois. Morizet s'y montrait d'une façon intermittente. S'y sont-ils rencontrés ? Je n'en sais rien. Mais il est à ma connaissance qu'au moins une fois M. Morizet s'y est trouvé en même temps que l'administrateur du *Bonnet Rouge*.

Ces déjeuners, il est vrai, n'avaient pas lieu dans le restaurant où je les ai placés, mais dans un autre établissement. La raison de ce déménagement est bien simple. Mes personnages se trouvant dans le quartier Montparnasse, je ne voulais pas leur faire traverser tout un arrondissement de Paris pour les ramener un peu plus tard à la Rotonde. Je les ai donc menés déjeuner dans un restaurant proche, où avaient d'ailleurs lieu d'autres réunions à caractère politique, que ne connaissaient ni Almereyda, ni Morizet, mais où venaient un ou deux des habitués du déjeuner en question. Ceci, c'est la petite cuisine (sans jeu de mot) de l'art du roman, sans laquelle il n'y a pas moyen d'établir un récit qui se tienne, et qui n'a au reste aucune importance.

Mais M. Morizet prétend que je le diffame en le mettant en présence d'Almereyda pendant la guerre. En quoi peut-il se sentir diffamé ? A l'époque dont il est question (novembre 1916), Almereyda est au faîte de sa carrière. Il fréquente d'importants personnages de la République. Il reçoit des lettres d'un homme que M. Morizet doit considérer comme honorable entre tous, M. Joseph

Caillaux, lettres dans lesquelles M. Caillaux l'appelle « mon cher ami » et qu'il continuera à lui écrire jusqu'en mars 1917. Enfin son journal a toujours une collaboration des plus brillante, où ne figurent pas exclusivement ceux qu'on a appelés plus tard « la bande du *Bonnet Rouge* ». Almereyda est encore un personnage important, dont on peut se méfier instinctivement si l'on veut, mais que, surtout si l'on est d'opinion avancée, il n'y a pas le moindre déshonneur à fréquenter. Landau lui-même, auquel M. Morizet déclare qu'il n'a « jamais fait l'honneur de parler », était tout à fait digne de cet « honneur », puisque M. Jules Cambon, ambassadeur de France, secrétaire général des Affaires Etrangères, voulait le charger d'une mission diplomatique et lui faisait délivrer, le 5 février 1917, un passeport à cet effet.

Si j'ai fait asseoir M. Morizet parmi les convives de mon déjeuner, c'est que j'avais besoin de quelqu'un pour exposer les arguments militaires contre l'Etat-Major. Il était tout désigné pour cet office. Ces arguments, comme il le dit fort bien, il les a développés tout au long, et j'ajoute avec talent, dans son livre *le Plan 17*. Ce livre a paru en 1919. Evidemment ! Il ne pouvait pas le faire paraître pendant la guerre. Mais il en possédait déjà les idées essentielles, qu'il ne se faisait pas faute d'exprimer dans sa conversation, et je l'ai entendu plus d'une fois, en pleine guerre, se livrer aux considérations, hélas, les plus justes et les plus sensées sur la préparation de la guerre et la conduite des opérations pendant la première partie des hostilités.

Est ce pour cela qu'il veut m'envoyer des coups de revolver ? Qu'il revienne à de meilleurs sentiments. Nous ne sommes pas en Soviétie. Il y a encore ici une justice, il y a encore une police et, devant des menaces telles que celles dont je suis l'objet, il y a encore des autorités qui accordent aux citoyens, pour l'exercice de leur droit de légitime défense, l'autorisation de porter des armes. Que ce maire de Boulogne-sur-Seine révoqué pour outrage à l'armée, que ce mandataire des Soviets en France se le tienne pour dit !

Recevez, mon cher Vallette, etc.

LOUIS DUMUR.

§

Le Monument Erckmann-Chatrian. — Le Monument élevé à la mémoire d'Erckmann-Chatrian a été enfin inauguré sans incidents, à Phalsbourg, le dimanche 12 novembre.

Toutefois, après l'inauguration, M. F. Œsinger, adjoint au Maire de Strasbourg, a cru devoir envoyer à *l'Œuvre* une lettre qui a été insérée dans ce journal le 13 novembre.

Dans cette lettre M. F. Œsinger, qui voulait prendre la parole au nom de la Franc Maçonnerie française, se plaint d'avoir été empêché par le Comité du Monument de prononcer le discours qu'il avait préparé. Il rappelle que Chatrian appartenait à la loge *Alsace-Lorraine*, et déclare que M. Charles Reibel, ministre des Régions Libérées, qui présidait la cérémonie, se fût honoré « en donnant la parole, en dépit des efforts du clergé, à ceux qui étaient qualifiés pour parler des deux grands auteurs républicains d'Alsace-Lorraine. Il eût empêché une véri-

table spoliation dont le clergé n'hésite pas à se rendre coupable par l'organe de M. Maurice Barrès ».

A noter que ce dernier, président du Comité du Monument, avait, par une lettre que reproduit M. F. Œsinger, annoncé que la solennité devait garder un « haut caractère purement littéraire et national ». — L. DX.

§

Maupassant sur Eugène Manuel. — Un pur hasard nous a fait parcourir la préface que Maupassant donna à *Fille de Fille*, roman par Jules Guérin, édité en 1883 à Bruxelles, chez H. Kistemaekers, naturellement. A la page II de cette préface nous avons relevé ces quelques lignes, qui nous semblent faire écho à la bataille engagée autour des manuels (sans jeu de mot) :

Le talent seul existe. Quant au genre de talent, qu'importe ! J'arrive à ne plus comprendre la classification qu'on établit entre les Réalistes, les Idéalistes, les Romantiques, les Matérialistes ou les Naturalistes. Ces discussions oiseuses sont la consolation des pions.

Quand passe un romantique qui s'appelle Victor Hugo, il faut saluer jusqu'à l'agenouillement. Quand il se nomme Eugène Manuel, on peut rester couvert par protestation, car il ne doit point exister de questions d'écoles, mais une seule question de talent.

AURIANT.

§

Gérontocratie académicienne. — Dans deux précédents échos (*Mercure de France* 1er et 15 février 1922), nous avons donné sous ce titre l'âge moyen des membres de l'Académie Goncourt. Ne convient-il pas maintenant de faire le même calcul pour l'Académie française ? Prenons donc l'âge de chacun des trente-cinq (car les Quarante sont actuellement trente-cinq), totalisons, puis divisons.

On arrive à un total de 2363 années — beaucoup moins que le Diplodocus, mais tout de même huit fois et demie l'âge de l'Académie elle-même.

Ce chiffre permet de constater que l'âge moyen des membres de l'Académie Française est de 67 ans, 6 mois et 5 jours.

Celui des membres de la Société littéraire dite des Goncourt donne un âge total de 661 ans, soit, comme âge moyen de chaque académicien, 66 ans et un peu plus d'un mois, ce qui fait une différence d'un an et demi au profit de l'Académie Française.

Mais la « Jeune Académie » fondée par Goncourt ne manquera pas de rattraper un jour ou l'autre son illustre aînée et d'atteindre à l'âge moyen le plus élevé. Elle est en bonne voie... — L. DX.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
UN AN	60	fr.	UN AN	75	fr.
SIX MOIS	32	»	SIX MOIS	40	»
TROIS MOIS	17	»	TROIS MOIS	21	»

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.